



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

EDOX LIBRARY



Stovin Collection.
presented in 1884.



1777
Ulbrach

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LE MARI D'ANTOINETTE. 1 vol. grand in-18.	3 fr. »
FRANÇOISE, 1 vol. grand in-18.	3 »
PAULINE FOUCAULT. 1 vol grand in-18.	3 »
MÉMOIRES D'UN INCONNU. 1 vol. grand in-18.	3 »
MONSIEUR ET MADAME FERNEL. 1 vol. grand in-18.	3 »
SUZANNE DUCHEMIN. 1 vol. grand in-18.	3 »
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR. 1 vol. grand in-18.	3 »
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS. 1 vol. grand in-18.	3 »
LES ROUÉS SANS LE SAVOIR. 1 vol. grand in-18.	3 »
LE PRINCE BONIFACIO. 1 vol. grand in-18.	3 »
VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER. 1 vol. grand in-18.	3 »
LOUISE TARDY. 1 vol. grand in-18.	3 »
LES PARENTS COUPABLES. Mémoires d'un lycéen, 1 vol. grand in-18 Jésus.	3 »
LE PARRAIN DE CENDRILLON. 1 vol grand in-18.	3 »
LA CHAUVE-SOURIS. 1 vol. grand in-18.	3 »
LE JARDIN DU CHANOINE. 1 vol. grand in-18.	3 »
Il reste quelques exemplaires des romans ci-dessus cartonnés à l'an- glaise, au prix de.	3 50

CRITIQUE

ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES. 1 vol. grand in-18.	3 50
CAUSERIES DU LIMANCHE. 1 vol. grand in-18.	3 50

THÉÂTRE

MONSIEUR ET MADAME FERNEL. Comédie en 4 actes, 1 vol grand in-18.	2 »
---	-----

—————

ÉTUDE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE LAMARTINE. Introduction à la France parlementaire (1834-1851). — ŒUVRES ORATOIRES ET ÉCRITS POLITIQUES DE M. ALPHONSE DE LAMARTINE. 6 forts volumes in-8. 36 »

LE ROMAN DE LA BOURGEOISIE

LA

COCARDE

BLANCHE

(1814)

PAR

LOUIS ULBACH

∩

—•••—
DEUXIÈME ÉDITION
—•••—

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^e, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne.

—
1868

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

Te



107 W 11th
31.10.17
1881

A

ARTHUR CALLOU

Mon cher Ami,

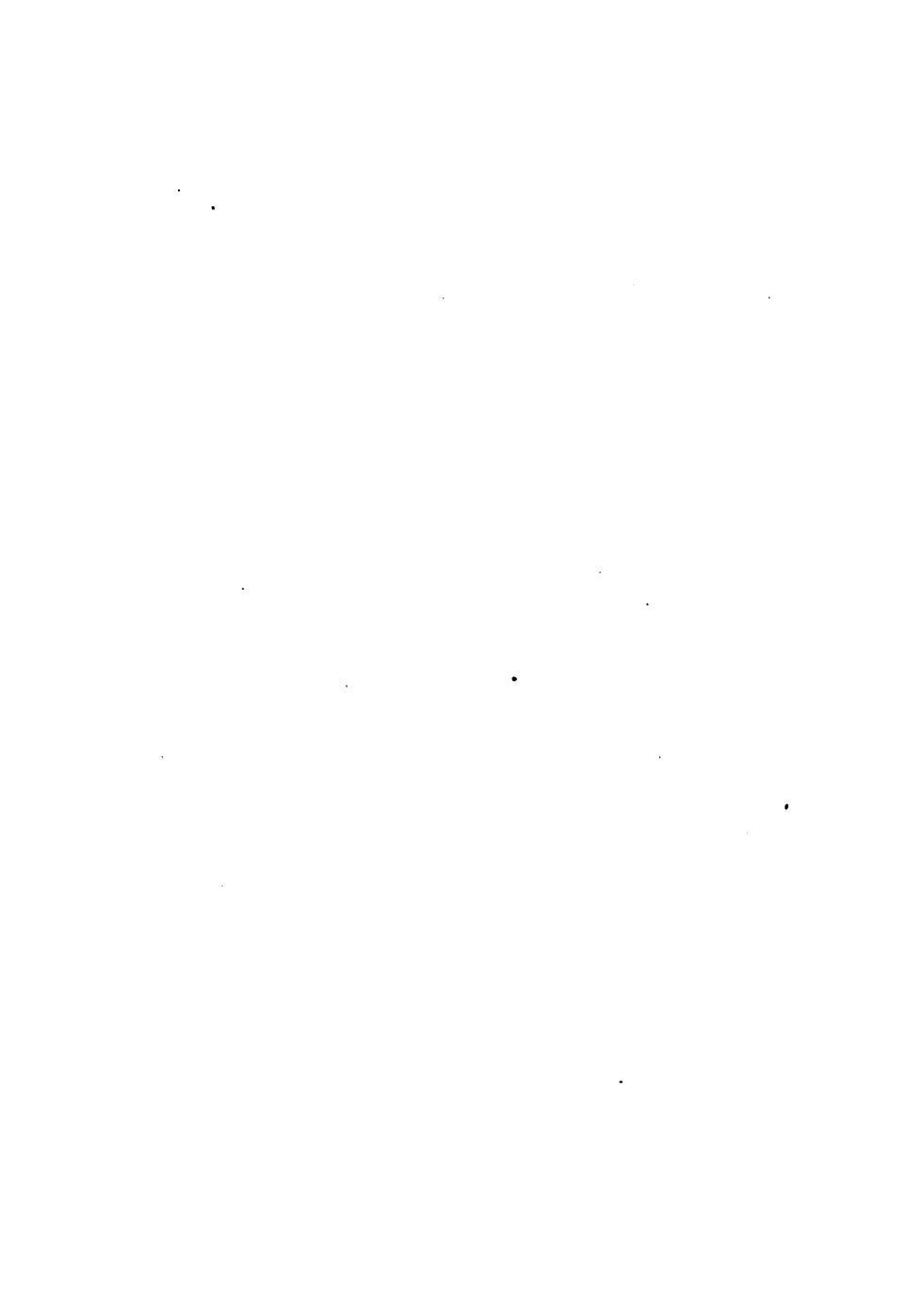
*Je vous dédie ce livre, comme vous m'avez dévoué
votre amitié, toutes les fois que j'ai eu besoin de
m'appuyer sur elle.*

Je n'acquitte pas une dette, je la proclame.

Tout à vous,

LOUIS ULBACH.

Paris, juin 1868.



PRÉFACE

Ce récit est le premier d'une série nouvelle, qui doit, dans quatre romans tirés de l'histoire contemporaine, peindre la bourgeoisie, en 1814, en 1830, en 1848, et de nos jours. Ce que d'autres ont fait pour les Paysans, l'auteur de *la Cocarde Blanche* veut le tenter pour les Bourgeois. Il mettra en lumière le libéralisme patient ou peureux, l'héroïsme et les défaillances, les défaites et les revanches de ce *tiers-état* des villes, qui a laissé crouler l'Empire, qui a renversé la Restauration, qui a fait, sans le savoir, la Révolution de 1848, qui, après s'être un peu trop repenti de cette victoire involontaire, se repent aujourd'hui de son repentir, et commence à comprendre ses destinées.

Le Roman de la Bourgeoisie sera l'histoire des consciences modernes. L'auteur se flatte de dégager un enseignement et une espérance pour tous de chacune de ces études. Il n'a de haine que contre le despotisme; il n'a de parti pris d'effusion que pour la liberté. En mêlant à un drame intime les événements de l'histoire générale, il s'efforcera, comme il l'a déjà fait dans ce premier récit, de ne méconnaître aucun héroïsme, de rendre hommage à toute vertu, et de ne pas laisser dégénérer en pamphlet une analyse entreprise pour servir la justice et pour amener la concorde.

L'épisode de la campagne de 1814, qui a fourni le sujet de *la Cocarde Blanche*, est resté un souvenir vivant en Champagne. Si l'auteur n'a pas multiplié les notes, les preuves historiques, au bas des pages, c'est pour ne pas alourdir un récit dans lequel il se sentait heureux d'épancher par instants son âme et sa foi(1).

Il se souvient que, dans son enfance,

(1) L'auteur doit un témoignage de reconnaissance spéciale à un livre intéressant et indigeste : *l'Invasion en Champagne*, par Pougiat.

quand il allait en promenade avec sa pension, le jeudi ou le dimanche, il ne pouvait sortir de Troyes sans rencontrer ou un pont ou un moulin brûlé, ou quelque maison démolie ; et, à chaque question, les maîtres répondaient aux élèves : — Ce sont les Cosaques en 1814 !... — Les élèves avaient le cœur gros et maudissaient les Cosaques !

La Champagne, dans son héroïsme naïf, a tout pardonné à Napoléon. Il y a peut-être de la modestie à se sentir moins magnanime. L'auteur avoue humblement que son *chauvinisme* ne le précipite pas à la frontière, et qu'en touchant avec une émotion filiale aux blessures de la patrie, il divise la responsabilité de ces malheurs entre la Coalition furieuse et celui qui l'a provoquée.

Le second récit, qui paraîtra prochainement, et qui sera emprunté à la Révolution de 1830, pourrait s'appeler *la Cocarde tricolore*.

INTRODUCTION

La Révolution de février venait de me renvoyer comme journaliste dans mon pays natal, d'où j'étais parti comme écolier. La France était en République depuis trois semaines, et j'étais républicain depuis quinze jours. Je ne me suis pas repenti encore, après vingt années, du pacte conclu alors avec les idées nouvelles. Je n'avais pas eu à en trahir d'autres pour adopter celles-là, que je n'eus jamais depuis la tentation de trahir.

Mais mon républicanisme dans sa fleur se trouva fort empêché, quand il fallut subir le choc des ouragans soulevés par les élections prochaines. Comment faire un choix parmi les candidats, entre des réactionnaires que je saluais avec respect depuis l'enfance et des hommes nouveaux dont je ne pouvais contrôler les titres ?

Dans mon embarras, je fus heureux de trouver un conseil, un appui, un initiateur réfléchi, après l'initiative de l'instinct et de l'enthousiasme.

C'était un vieil ami de ma famille. Il avait soixante ans avant le 24 février ; il n'en eut plus que quarante après la Révolution. Il est vrai qu'à la fin de 1851, il reprit, je n'ose dire il gagna, trente années de plus. Il est mort aujourd'hui, et je puis raconter sa vie.

M. Maurice Carbonnet, ancien Troyen, portant en lui toute l'histoire locale, n'avait jamais été déraciné de cette rude terre champenoise qui scelle les pieds de ses enfants dans la boue solide et dans la craie ; mais, grâce à un système absolu d'isolement au milieu de ses livres et de ses fleurs, il s'était conservé libre de préjugés provinciaux. Enclin tout au plus à excuser les faiblesses du chauvinisme champenois, comprenant tout, s'assimilant par la lecture l'essentiel de la vie parisienne dont il allait de temps en temps goûter le superflu, assez riche pour n'avoir besoin de personne, assez pauvre pour ne pas faire envie, estimé pour son caractère, un peu redouté pour sa calme raison et pour ses opinions radicales, étranger aux étrangers de sa ville natale, c'est-à-dire aux fonctionnaires, aux autorités qui passent, ne se mêlant à la vie publique de Troyes que pour les élections municipales, jaloux des belles promenades qu'on est en train de faire disparaître, orgueilleux de la cathédrale, fanatique de l'église de Saint-Urbain, soupirant après une restauration de l'hôtel de ville, connaissant tout le monde, tutoyant et

n'étant jamais tutoyé, simple dans sa mise, correct dans son attitude, bienveillant sans encourager les curieux, discret sans se refuser à personne, M. Maurice Cerbonnet, avec son visage carré, ses cheveux gris, sa barbe blanche qui ne cachait pas son sourire permanent, ses yeux profonds, tranquilles, qui voyaient si bien et qui se laissaient si bien voir, était le type le plus parfait de ces Champenois dont Amadis Jamyn a écrit :

S'ils n'aiment les procès que la fraude accompagne,
C'est faute de malice et non d'entendement.

Il avait l'entendement de toutes choses : des choses de la vie réelle et bourgeoise, des choses de la vie idéale. Quand il parlait beaux-arts, histoire, science, de sa voix grasseyante qui mettait des accents circonflexes sur tous les *a* et avec des locutions du glossaire troyen qui se mêlaient, comme des coquetteries de l'amour national, à son parfait langage, on l'admirait en croyant seulement l'encourager, tant sa bonhomie facilitait l'estime.

Pour la politique, il avait une forme spéciale de discours. Il ne se livrait pas volontiers sur ce point; sans se défendre, il se réservait. Mais, quand on l'avait sollicité ou séduit, et quand il devait formuler sa foi, son symbole, les mots prenaient un relief singulier dans sa bouche : il parlait alors comme un Parisien et non plus

comme un Troyen; ou plutôt je me trompe, il parlait comme un homme, sans acception de contrée; et ses phrases, d'une netteté, d'une sobriété merveilleuse, avaient toutes reçu l'empreinte de sa longue réflexion. Il était de ces gens qui seraient écrivains s'ils n'aimaient mieux rester des penseurs, et ce que me disait M. Cerbonnet sur la politique méritait d'être imprimé, sans qu'on se permît d'y ajouter un mot. Je puis bien avouer maintenant qu'il y avait quelque chose de lui dans mes meilleurs articles. Ah! si nous pouvions mettre toujours un peu de nos effusions d'amitié dans nos œuvres, nos œuvres en seraient plus persuasives.

Au reste, M. Maurice Cerbonnet ne faisait aucune propagande. Cet homme étonnant n'étonnait plus : on le savait si peu ambitieux, qu'on oubliait qu'il avait le droit de l'être. Il était un des trois ou quatre républicains de la ville, avant l'avènement de la république; le lendemain de la révolution, personne n'eût voulu de lui pour une candidature. Il ne fut même pas président d'un comité électoral. Les nouveaux convertis le trouvaient tiède; il paraissait dépassé, et il riait tout bas de cette émulation. Comment s'ouvrit-il à moi? Je ne fais pas honneur de sa confiance à mon libéralisme, mais à sa libéralité. Il me suivait depuis le collège, que dis-je? depuis l'école. J'étais un enfant du quartier, et, en effet, je me souviens que,

tout petit, j'allais jouer dans la grande boutique de son père.

Le papa Cerbonnet avait vendu de la toile après en avoir longtemps fabriqué. Un jour, c'était vers 1791 ou 1792, il avait quitté sa cave de tisserand aux carreaux de papier huilé, pour s'installer dans une grande boutique, qu'il n'a abandonnée que le jour de sa mort.

Je la vois encore, la vieille maison de bois, avec ses auvents d'ardoise à chaque étage, sa grande enseigne en biseau, ses volets gigantesques, qui se repliaient tous les matins comme les feuilles d'un paravent, démasquant les deux comptoirs et les rayons chargés de pièces de toile. Je me suis caché bien souvent dans ces rayons aux profondeurs dangereuses et d'où je ne sortais jamais sans être un peu pâle de l'effroi que j'y avais eu, quand la cachette durait trop longtemps, et un peu blanc de la poussière que j'y avais essuyée. Le papa Cerbonnet laissait jouer chez lui tous les gamins du voisinage. Lui-même, l'excellent homme, était un grand joujou pour nous, un joujou avec lequel on ne jouait pas autrement que par les yeux, mais qui nous est resté dans le souvenir. Son habit gris, ses bas chinés, ses souliers à boucles, sa petite queue frétilante qui semblait nous provoquer du haut de son grand collet, tout est resté dans ma mémoire et dans un beau portrait que je voyais chez son fils.

Le papa Cerbonnet passait pour avoir eu un rôle dans la Révolution ; mais je crois maintenant que son plus grand acte de civisme et que son meilleur rôle avaient été de donner à son fils tous les moyens de voir, d'apprendre, de s'instruire, et de communiquer à son enfant cette trempe énergique, ce caractère stoïque dont M. Maurice n'était pas fier, mais qui le rendait bon, par conscience d'une grande force.

Le vieux tisserand était devenu riche pour son époque. Il s'était retiré des affaires, sans se retirer de sa boutique : on avait posé de grands rideaux de toile verte devant les rayons devenus inutiles, et le magasin s'était transformé en une sorte de parloir, où les compères du quartier venaient causer ; les soirs d'été, le papa Cerbonnet mettait son fauteuil de paille devant la porte ; les voisins apportaient leurs chaises ; et l'on politiquait en plein air !

M. Maurice Cerbonnet habitait dans un des faubourgs de Troyes une maison entourée d'un grand jardin. L'habitation avait bon air, mais un air rustique. Un grand toit, mélangé de tuiles vernissées qui brillaient au soleil et qui formaient des losanges de différentes couleurs, s'appuyait sur une charpente robuste, dont les saillies gardaient des vestiges de sculpture. Des pierres et de la brique étaient mêlées au bois ; une treille harmoniait l'arlequinade ; mais, en somme, la vieille demeure était saine et solide.

C'était le reste de quelque communauté, l'appendice où logeait l'abbé. Meublée de haut en bas de tableaux, de livres, d'objets de toutes sortes, parée de ces débris qui avaient, tous en particulier, leur physionomie, leur petite étincelle électrique pour susciter le souvenir et l'émotion, la maison de M. Cerbonnet lui ressemblait. Grise d'aspect comme lui, mais engageante pour la causerie, elle souriait gravement, d'un sourire simple et qui n'avait rien de banal.

M. Maurice s'était retiré là depuis la mort de son père. La vieille maison de la rue Notre-Dame, avec son glorieux millésime de 1667, avait fini de se pencher sur les passants. Vendue à un marchand de calicot, on l'avait balayée, et sur sa poussière, on avait construit une mesure prétentieuse en plâtre, une vraie maison moderne, déguisée par le pinceau en maison de pierre.

Tous les jours, quand j'avais fini ma tâche, j'allais voir M. Cerbonnet; je lui portais les journaux du matin, les correspondances autographiées qui m'arrivaient de plusieurs foyers d'information à températures différentes. Nous causions, ou plutôt, il faisait semblant de me laisser causer, ayant horreur de toute tentation de doctrinarisme; mais, par un mot qui m'interrompait, par une réflexion, par un geste, par moins que cela encore, quand nous fûmes arrivés à nous bien comprendre, il me donnait la

réplique, la solution que j'attendais. Je dépensais les phrases; il les éclairait de ses idées.

Je ne connais pas d'intimité plus douce que celle d'un vieillard qui se rajeunit en vous mûrissant. Mais il ne faut pas croire que nos entretiens roulèrent exclusivement sur la politique. Combien de demi-journées dont l'histoire locale faisait tous les frais ! combien de promenades dans son jardin qui étaient consacrées à des divagations infinies, commençant par la fleur et ne s'arrêtant pas aux étoiles ! Je me souviens d'un champ de roses autour duquel on ne tournait pas en vain. Dès que sa senteur nous atteignait, l'entretien, quel qu'il fût, avait une parenthèse ou une diversion, et fatalement alors, nous causions poésie, art, littérature. Pourquoi ? qu'avaient de commun ces roses avec les poètes ? je ne sais. Mais comme une sorte de pudeur instinctive avait toujours empêché entre nous les conversations sentimentales, et comme il fallait pourtant qu'entre deux hommes, s'estimant et s'aimant, la logique de l'expansion amenât, malgré la différence des âges, des confidences plus tendres, nous trompions, par un accord tacite, ce besoin de nos âmes, et nous saisissions le prétexte de la senteur amollissante des roses pour nous jeter à cœur perdu dans les amours de la nature, à défaut des amours humaines.

Mon vieil ami ne s'était jamais marié et je

savais qu'on n'avait jamais glosé sur ses mœurs. Un jour, devant moi, un causeur égrillard l'avait un peu poussé sur ce chapitre, plus qu'il ne convenait même à la politesse et à la décence qu'on se doit entre hommes. M. Maurice s'était contenté de répondre :

— J'ai parmi mes prénoms celui d'Étienne, vierge et martyr, et j'ai fait un vœu !

Mais le sourire qui accompagnait ces paroles était comme un pâle et furtif rayon de soleil étalé sur le marbre blanc d'une tombe. Cette chasteté cachait sans doute un deuil.

Jamais je n'eusse osé faire une question indiscreète à M. Carbonnet; non que la curiosité ne me tentât, mais elle trouvait son compte à s'exercer toute seule en silence, à épier, à conjecturer, à attendre.

Il parlait de la famille avec émotion, des enfants avec piété; il ne prononçait jamais le mot amour, à moins de le déployer comme le grand étendard de la fraternité.

Un jour, c'était à la fin de mai, la pluie nous chassa du jardin, que nous préférions d'ordinaire à la maison. Nous montâmes à la chambre de M. Maurice : c'était un musée, comme sa mémoire, mais un musée sur lequel flottait en quelque sorte l'expansion d'un grand cœur.

Le vieux tisserand était dans un cadre au-dessus de la cheminée. Sur la pendule, un petit buste en bronze de Grosley, le Troyen illustre,

riait du rire édenté d'un Voltaire champenois. Des cartes du pays, des étagères garnies de ferraille trouvée dans des tombeaux gallo-romains; des armoires vitrées contenant de belles reliures; une table chargée de livres et de brochures; au fond du lit, se détachant sur une vieille tapisserie, un sabre, un simple briquet de garde national, suspendu avec un fusil; des gravures sur toutes les murailles; dans un meuble spécial, la collection de la bibliothèque bleue, imprimée à Troyes chez Oudot; puis, pour se reposer, pour jouir sans fatigue de la contemplation de ce bric-à-brac patriotique, des fauteuils en bois blanc garnis de velours jaune, et, au milieu de ces sièges, le trône de paille de papa Cerbonnet; telle était cette chambre, vaste d'ailleurs, avec de larges fenêtres sur lesquelles venaient jouer en festons la vigne et les plantes attachées à la treille.

Les rosiers n'étaient pas là pour fournir des prétextes d'expansion, et tout au plus eussé-je trouvé en guise de fleurs quelques brins d'immortelles attachés par des épingles au-dessus de miniatures héroïques : mais ces *memento* de convois fameux rentraient dans la nomenclature historique. Je savais ce qu'ils avaient à dire des funérailles de Foy, de Benjamin Constant, de Lafayette, auxquelles M. Maurice n'avait jamais manqué d'assister.

Comme je furetais, ou plutôt comme j'errais

dans la chambre dont tous les recoins m'étaient connus, je passai devant un petit bureau habituellement fermé et qui, ce jour-là, provoquait les regards. Le tiroir principal en avait été tiré tout à fait ; une serrure brisée recevait une réparation nécessaire, et, en attendant le serrurier, M. Maurice Cerbonnet s'était occupé, avant ma visite qui l'avait interrompu, de ranger le contenu de ce tiroir renversé à la hâte sur la table du bureau.

Je vis des rubans tricolores ; je me penchai pour les voir de plus près, et en les touchant, je dégageai une large cocarde blanche, qui paraissait faire partie du même petit paquet.

Je me redressai pour demander le sens de cette cocarde ; mais la question s'évapora sur mes lèvres, quand je m'aperçus que mon vieil ami avait fait un pas en avant et avait étendu rapidement la main pour m'empêcher de profaner ces reliques d'un attouchement ou d'une question. Il était visiblement fort troublé. Nous nous regardâmes, moi tout honteux de ma curiosité et tout brûlant de cette curiosité même, lui pâle, avec les yeux humides.

— Pardon ! balbutiai-je enfin.

— De quoi me demandez-vous pardon ? me répondit M. Cerbonnet avec douceur. Vous ne m'avez pas offensé ; seulement, je n'ai pu me défendre d'un mouvement involontaire, quand j'ai cru que vous alliez toucher avec des mains

étourdies à ces reliques qui ont bu des larmes et du sang. Mais si je vous dis que toute ma vie est là, opinions, dévouements, sacrifices, devoir, amour..., vous prendrez garde, n'est-ce pas, de froisser ces cocardes. Je le sentirais. Maintenant, vous pouvez y toucher ! Ces rubans tricolores, mon père les a portés à la fédération, et moi, je les ai attachés à mon habit de garde national en 1814. Quant à cette cocarde blanche, voyez, elle est en satin, elle a été faite avec une ceinture... Soulevez-la, il doit y avoir dessous un gant de femme; on les portait alors ainsi, des gants qui montaient jusqu'au coude... peut-être sont-ils encore à la mode!... vous savez cela... je ne le sais plus... Qu'il y a longtemps, et pourtant, c'était hier !...

J'avais, sur l'indication de M. Maurice, soulevé discrètement la cocarde blanche. Je la tenais à la main. Je n'osais la replacer et je la regardais avidement.

— Vous voulez connaître l'histoire de ces brimborions ? me dit mon vieil ami. Il s'y mêle l'histoire générale. Ma plaie date de 1814. J'ai été pris entre la terre et le colosse qui tombait. Napoléon m'a écrasé le cœur dans sa chute. Si je vous raconte mes souffrances, vous entendrez d'autres cris que les miens !... Après tout, mon jeune ami, ce récit peut vous servir; il vous apprendra ce que coûte le devoir... C'est une leçon de tous les temps.

— Non, je ne veux rien savoir, dis-je avec sincérité, si vous devez souffrir en vous souvenant.

— Je n'ai pas d'effort à tenter pour me souvenir, répartit M. Maurice, et je crois qu'il est nécessaire que je vous raconte ma jeunesse... Nous nous aimerons, sinon davantage, puisque j'aurai votre âge, du moins avec un accord plus parfait. Quelque chose manquait à nos entretiens; pour moi, la facilité d'avoir des regrets, devant vous; pour vous, le droit de me parler de vos deuils et de vos joies de famille, sans la crainte de vous adresser à un célibataire égoïste qui n'a jamais rien aimé.

Je n'avais pas d'objection à faire; et, le jour même M. Cerbonnet commença son histoire. Il m'a semblé que, pour faciliter la lecture de ces confidences, je ne devais pas les interrompre, les suspendre, comme elles l'ont été dans la réalité, par des réflexions, par des remises au lendemain. Voilà pourquoi je suppose que, sans reprendre haleine, mon vieil ami me raconta ce qui suit.

LA

COCARDE BLANCHE

CHAPITRE PREMIER

Mon père, vous le savez, était d'une famille d'artisans. J'ai encore un cousin dans une cave de la rue du Bois. Mais avec un esprit inculte il possédait une volonté inflexible, un esprit juste, l'intelligence de ce qui est bien. Il avait l'ambition de devenir bourgeois, il le fut ; il voulait que, continuant l'ascension, je devinsse le savant et le penseur qu'il regrettait de n'être pas, et je vous jure qu'il n'a rien négligé pour cela. Mais, en même temps qu'il s'efforçait de me faire donner l'instruction pour me rendre apte à toutes choses, mon père me communiquait son désintéressement des fonctions salariées et sa fidélité à des principes qui devaient

faire de moi... ce que je suis devenu ou plutôt ce que je suis resté, un homme sans fonction précise, un homme d'opposition perpétuelle, qui n'aura peut-être pas même son plein contentement, sous le gouvernement de son goût.

Le papa Cerbonnet, que vous avez vu dans son extrême vieillesse, vous faisait rire avec ses bas chinés et sa petite queue ; mais ce bonhomme grotesque m'eût pris par la main pour me conduire sans trembler au gouffre, le jour où la patrie en danger eût réclamé le sacrifice de ma vie. Il m'aimait tendrement ; il avait une façon de me regarder, en se frottant les mains, qui était le comble de son admiration. J'ai peu connu ma mère : j'étais encore enfant quand elle est morte. Elle n'eut donc aucune influence sur mon caractère. Je fus pétri tout entier par les mains du papa Cerbonnet.

Je suis né en 1789, avec la Révolution. A cinq ans, j'allais dans les clubs ; mon père m'y conduisait comme à une école d'éloquence. Heureusement, je m'endormais sur ses genoux ou sur son épaule, et il pouvait veiller sur mon sommeil, tout en votant des motions. Ma mère était d'Arcis, et mon père, qui avait vu deux ou trois fois Danton dans son pays, fit le voyage de Paris tout exprès pour aller l'applaudir à la Convention. C'étaient là ses états de service. Influent parmi les artisans, estimé parmi les bourgeois, mon père était véritablement *quelque*

chose dans Troyes, parce qu'il s'appliquait à être quelqu'un, ou, pour mieux dire, parce qu'il était naïvement un caractère.

Dès que j'eus fini mes études, je l'aidai dans son commerce. Ce n'était pas précisément pour cela que j'avais étudié le latin, comme on l'étudiait alors, et le grec, comme on faisait semblant de l'étudier; mais mon père me gardait près de lui comme un miroir où, de temps en temps, il mirait sa paternité et aussi sa conscience.

Quand, la grande boutique fermée, une chandelle allumée sur la table, nous nous trouvions seuls, l'hiver, assis l'un devant l'autre, au coin du feu, papa Cerbonnet se frottait les mains et me disait, en passant sa jambe droite sur sa jambe gauche :

— Lis-moi donc quelque chose !

Et je me lisais alors à haute voix ce que je désirais connaître. Dès la troisième ligne, mon auditeur s'endormait. Je lui rendais avec piété les soirées de doux repos et les rêves bercés par l'éloquence, qu'il m'avait procurés au club, quand j'étais enfant.

Cette vieille maison que vous avez connue si sombre, si triste, avait cependant un éclair, un rayon de soleil, une figure souriante qui se mêlait à notre existence, comme cette petite fille habillée d'or qui étale sa clarté entre les graves bourgeois de la *Ronde de nuit* de Rembrandt.

La première émotion tendre de ma vie, se détachant de l'instinct, date de l'âge où je commençais à aller au club, c'est-à-dire de cinq ans. Un matin, mon père m'éveilla dans mon petit berceau, et me dit, en plaçant à côté de moi un paquet que je pris pour une poupée et qui se mit à crier :

— Allons ! embrasse ta sœur.

J'obéis. Je fis sonner un gros baiser sur les joues de la petite fille qui se fâcha tout à fait, et je fus ravi d'avoir donné une caresse à un être plus faible que moi, ou bien peut-être de l'avoir fait crier. Quand je fus habillé, mon père me dit joyeusement :

— Nous faisons un grand voyage aujourd'hui ; nous allons conduire la petite sœur en nourrice.

Je fus désolé qu'on m'emportât si vite ma poupée, mais je fus enchanté d'aller en voiture. Nous partîmes dans une carriole avec la servante qui berçait la petite fille, la faisait boire à l'aide d'une fiole et qui chanta tout le long de la route. Ma mère, que je perdis seulement six mois après, ne fut pas du voyage ; elle resta pour garder la boutique. Cette petite sœur, qui n'était pas sa fille, l'étonnait plus que moi ; mais mon père ne voulut donner aucune explication immédiate : il défendit même de la manière la plus absolue de parler à qui que ce fût de cet accroissement de famille. L'enfant avait à peine quel-

ques mois; on l'enveloppa d'un manteau pour la cacher aux voisins, très-surpris de nous voir monter en carriole.

Nous voyageâmes une grande partie de la journée. Dans ce temps-là, les chevaux allaient moins vite qu'à présent : ils n'avaient pas l'émulation des chemins de fer. Nous arrivâmes pour dîner, dans un village. Un vieillard, habillé de noir, qui paraissait une grande connaissance de mon père, nous reçut à bras ouverts.

— C'est ici que demeure la nourrice ? demandai-je.

— La voilà ! répondit mon père en riant très-fort.

Le lendemain, nous revinmes à Troyes. La servante rapportait des œufs, du beurre, des pommes et un poulet vivant qui me fit oublier ma sœur.

Je n'ai pas, mon ami, à tenir en éveil votre curiosité, ni à graduer mes effets dramatiques. Ceci n'est point un conte; vous saurez donc tout de suite ce que je n'appris que plus tard.

Un de nos compatriotes, un voisin, je puis dire un ami de mon père, bien qu'il appartint à l'une des plus anciennes familles du pays, M. Jacques Gouault (1), avait émigré, et c'é-

(1) Ce roman ne touchera pas seulement à l'histoire de 1814 par les événements politiques et militaires qui accompagnèrent et précipitèrent la chute de Napoléon. Il met aussi

tait lui qui, au péril de sa vie, était revenu tout à coup furtivement dans Troyes, et avait frappé une nuit à notre porte en disant :

— Cerbonnet, voici l'enfant de ma sœur. La mère est morte : quant au père, il est vivant, mais je le tuerai, à moins qu'il ne me tue. Gardez l'orpheline; je ne veux pas qu'elle soit exposée à rester seule sur la terre d'exil. Je vous la confie; élevez-la. Peut-être reviendrai-je un jour; vous me la rendrez : mais si je meurs sans la revoir, faites-en votre fille. Je ne vous pose qu'une condition, et comme je vous sais incapable de faiblir dans l'accomplissement d'un serment, je me fierai à la foi jurée. Promettez-moi de lui donner des sentiments de chrétienne et de royaliste. Je sais que vous croyez un peu plus à l'Être suprême de M. de Robespierre qu'à Notre Seigneur Jésus-Christ, et à la carmagnole qu'à la royauté. C'est donc un sacrifice d'opinion que je vous impose. Voulez-vous l'accepter?

en scène, sous leur nom véritable et quelquefois sous des pseudonymes, des individualités historiques.

Voici l'acte de naissance de M. Jacques Gouault, relevé à l'état civil de Troyes :

« 20 juin 1759.

« Jacques, fils de M. Eustache-Nicolas Gouault, ancien échevin de cette ville, et de madame Marie-Catherine Jeanson, ses père et mère, est né et a été baptisé aujourd'hui. Le parrain, M. Jacques Gouault, ancien échevin, la marraine, madame Anne-Catherine Gouault, épouse de M. Louis Flobert, président trésorier de France, qui ont signé, etc., etc. »

— J'accepte tout, répondit gaiement mon père, qui riait quand il avait envie de pleurer. On fera de la petite citoyenne une petite aristocrate; mais, à votre tour, écoutez-moi. Si l'enfant me restait pour compte, je serais bien embarrassé d'une dévote et d'une royaliste. J'aurais fait là du linge trop blanc pour mes vieux jours.

— Si l'enfant vous reste, reprit M. Gouault avec mélancolie, chargez votre fils, qui sera son aîné et qui nous survivra, de lui donner dans vingt ans les principes qu'un honnête homme pourra désirer alors dans une honnête femme. Et maintenant, adieu, je ne veux pas que vos jacobins me mettent en prison; j'ai une tâche à remplir.

La tâche dont parlait M. Gouault, c'était sa vengeance. Quand il habitait Troyes, quelques années avant la Révolution, il avait intercepté un jour un billet adressé à sa sœur, presque une enfant. Le signataire du billet était un officier. M. Gouault alla le provoquer.

— A quel régiment appartenez-vous? demanda dédaigneusement le séducteur de garnison. Je ne me bats pas avec un bourgeois.

M. Gouault sollicita immédiatement du service dans la gendarmerie du roi. Au bout de quelques mois, il revint à son adversaire. Celui-ci accepta le duel; mais, à la première passe, l'épée de M. Gouault fut brisée.

— Vous n'êtes pas assez fort, lui dit insolemment l'officier.

— C'est vrai, répondit M. Gouault avec beaucoup de sang-froid; je reviendrai.

Mais les circonstances, la Révolution, l'émigration rendirent pendant plusieurs années toute rencontre impossible. L'officier était hors de France.

M. Gouault émigra un des premiers : la haine l'avait rendu militaire. Il servit dans la légion de Mirabeau, dans le régiment d'Enghien. Il chercha son ennemi, l'épée à la main; mais une ironie cruelle les séparait. Quand enfin ils se retrouvèrent face à face, quelqu'un se jeta entre eux deux : la propre sœur de M. Gouault, laissée seule à Coblenz, sous la garde de sa belle-sœur, pendant que son frère était en expédition avec l'armée des princes. Mademoiselle Gouault avait fait la rencontre de l'officier en question. Elle n'était plus une enfant; elle avait la liberté que lui permettaient son âge et la position précaire dans laquelle l'émigration l'avait mise. Elle écouta, elle crut des paroles auxquelles le ressentiment donnait une éloquence plus âpre que l'amour : madame Gouault, sa belle-sœur, jeune femme étourdie, était incapable de la surveiller, de la conseiller. Bref, elle fut séduite, et quand son frère revint, il était trop tard pour empêcher la honte. Aurait-il eu le courage de renoncer à sa vengeance pour épargner des regrets à sa

sœur? Moi, qui l'ai bien connu, je crois qu'il serait plutôt mort étouffé par la colère et son orgueil.

Il savait attendre en tout cas, et il attendit. Sa sœur mourut en devenant mère. Quand l'enfant eut quelque mois, il partit, vint la déposer entre les mains de mon père et retourna ensuite à son œuvre. Cette fois, il eut une lame solide, une main prompte, un bras ferme, et sa vengeance ne lui échappa plus. L'officier tué, M. Gouault resta soldat, et quelque temps après ce duel, il reçut des princes la croix de Saint-Louis.

Mon père n'avait pas été longtemps à délibérer avec lui-même sur la meilleure façon de remplir la promesse faite à M. Gouault. Il s'était souvenu tout à coup d'un curé de village que sa bonhomie avait fait respecter pendant la Terreur, d'un ancien minime de l'école de Brienne, établi à une lieue de cette ville, à Maizières.

— Nous trouverons bien une bonne femme pour élever l'enfant, et je parie que le père Henriot n'a pas oublié ses patenôtres depuis qu'il les dit moins.

Sur cette réflexion, mon père avait commandé la carriole. L'enfant d'un émigré pouvait être un cadeau embarrassant, même pour un citoyen aussi bien noté que M. Cerbonnet. Il tenait beaucoup à ne pas laisser divulguer tout de suite le petit service qu'il rendait à M. Gouault.

Le curé de Maizières, qui n'était plus guère curé, qui n'était plus minime, et qui avait cessé de cultiver les mathématiques enseignées autrefois par lui, était un brave homme, et cela suffisait.

— Vous voilà, Brutus ! dit-il à mon père qu'il connaissait pour lui avoir vendu du chanvre et pour lui avoir acheté de la toile. Est-ce que vous êtes en mission ?

— En mission secrète.

— Alors, il ne faut pas que votre cheval entende ; il n'aurait qu'à nous dénoncer. Mettons-le à l'écurie.

L'écurie du père Henriot était naturellement chez un voisin, comme son foin était chez un autre. On trouva une femme pour se charger de la petite fille. On régla le prix, et il fut convenu que nous viendrions tous les mois visiter Valentine : c'était le nom qu'elle avait reçu au baptême, en Allemagne. Quant au catéchisme, le père Henriot demanda en riant à ne pas commencer tout de suite les leçons.

CHAPITRE II

Voilà, mon ami, le rayon, la lumière dont je vous parlais. Je me souvins toujours de ce gros baiser donné à cette petite sœur venue du ciel.

Aller à Maizières, c'était la grande récompense. Oh ! les beaux voyages ! On montait les côtes à pied ; on s'arrêtait à moitié chemin pour déjeuner, pour dîner, quelquefois pour coucher ; huit heures pour faire les huit lieues ! Je me rappelle les grands lits de l'auberge de Piney où mon père faisait halte, quand on avait quitté Troyes un peu tard. C'était toujours la même carriole, le même cheval. Il aimait aussi le voyage, le pauvre animal, car il se mettait à trotter plus vite, dès qu'il humait les senteurs des bois environnant Maizières. Je m'imaginai qu'il comprenait mes impatiences et qu'il se disait :

— Voilà un petit garçon bien gentil qui va voir sa petite sœur ; hâtons-nous de les réunir.

C'était ordinairement le samedi que nous partions, après le marché, quand celui-ci avait beau-

coup occupé mon père. Nous passions le dimanche à la campagne et nous revenions le lundi matin.

Valentine s'épanouissait comme une fleur d'églantier. Quand elle eut trois ans, mon père la ramena à Troyes. L'abbé Henriot jeta les hauts cris.

— Et son catéchisme ! s'écria-t-il.

— On a rouvert les églises, répondit mon père.

— Carbonnet, vous êtes un égoïste.

— Et vous, curé, un ingrat ; je vous l'ai laissée trois ans.

La vérité, c'est que tous les deux tenaient à l'orpheline. Je crois volontiers à des charmes naturels. Il y a des êtres qui ont toujours été aimés de tout le monde depuis leur naissance ; il y en a d'autres qu'une fatalité déshérite de sympathie. Valentine avait été douée du bon génie. Elle ouvrait les cœurs et y pénétrait comme une grâce d'en haut. La brave femme qui s'en était chargée voulut l'accompagner jusqu'à Troyes ; l'abbé Henriot prétextait je ne sais quelle affaire sur la route pour monter dans la carriole. Moi, j'avais huit ans, et le cœur me battait bien fort. Si l'on m'eût laissé faire, j'eusse donné toutes les minutes à ma petite sœur, sur la même joue, le même baiser que celui qu'elle avait reçu le matin de sa première apparition.

Ce fut un événement dans le quartier que l'ar-

rivée de la carriole, avec la petite fille placée sur le devant, battant des mains. La servante de mon père avait d'ailleurs annoncé ce retour. Les indiscretions n'étaient plus si redoutables. Les lois contre les émigrés étaient fort adoucies. M. Gouault appartenait à une famille aimée. Quand le bruit se répandit que le citoyen Carbonnet avait pris soin d'une nièce de l'émigré, on vint de toutes parts à la boutique pour la voir, pour l'admirer. L'histoire de sa mère n'était pas exactement connue. Mon père racontait que les parents étaient morts et que l'oncle, craignant les hasards de l'exil, lui avait confié l'orpheline. La chère petite créature devint une sorte d'enseigne vivante. On allait acheter de la toile à *La fille de l'émigré*, et je puis même vous avouer une finesse de mon père; les jours de grand marché, il commandait à la servante de promener l'enfant sur le seuil de la porte, de la laisser voir, de la montrer.

— Cela fait venir la pratique, disait l'excellent homme.

Tout le monde voulait que Valentine fût une bénédiction; moi, j'étais fier comme si l'on m'eût confié la garde de la Belle au bois dormant. Je crois bien que je grandis plus vite dans ces années-là, par l'impatience que j'avais de grandir. Ce n'était pas assez pour mes besoins de protection qu'une différence de cinq ans; j'aurais voulu être un homme pendant que Valentine était toute

petite, sauf à redescendre plus tard à son âge.

Ne vous moquez pas de moi, mon ami. Plus je vieillis, plus ces souvenirs de mon enfance deviennent nets et distincts. Je les vois, comme ces paysages en miniature qui se découpent sur un fond d'azur éblouissant, au fond d'une boîte d'optique. N'avez-vous jamais souhaité d'être tout à coup un de ces petits êtres presque imperceptibles qui se promènent dans cette nature de pygmées? Ce souhait vous viendra en vieillissant. Vous êtes trop jeune pour aimer votre jeunesse.

Valentine installée dans la maison fut la gerbe de fleurs et la gerbe de feu de notre existence. Mon père, fidèle à la promesse qu'il avait donnée, s'appliqua à ne jamais laisser prononcer devant elle, même quand elle était tout enfant, un mot qui fût une injure ou un démenti, ou simplement un correctif des idées imposées par l'oncle Gouault.

Il ne remettait à aucun autre le soin de la conduire à l'église, quand les églises furent rouvertes. C'était un grand sujet d'étonnement que de voir l'ancien admirateur de Danton assidu aux offices.

— Eh bien! compère, quand ferez-vous vos pâques? lui demandaient quelquefois des marchands de la rue Notre-Dame, lorsqu'il se rendait à l'église Saint-Jean.

— Je n'ai pas promis cela, répondait gravement mon père.

Mais il avait promis de donner à Valentine des sentiments religieux et royalistes. Pour la religion, il se tirait d'affaire; l'article royauté l'embarrassait davantage.

Un jour que j'étudiais dans la boutique, mon père s'approcha de moi.

— Est-ce que tu ne pourrais pas me trouver dans tes bouquins, me dit-il, quelque chose sur les tyrans?

— Voilà l'histoire romaine, répondis-je.

— On y parle des rois?

— Certainement.

— En dit-on un peu de bien?

— De quelques-uns, assurément.

— Eh bien! tu lui liras, à elle, ce qu'on dit de ceux-là, et à moi, tu liras ce qu'on dit des autres.

Numa Pompilius fut le premier souverain qui reçut l'hommage de la foi royaliste de Valentine.

J'abrége ces souvenirs; je passe sur ces années qui m'arrêteraient des journées entières. Valentine prenait peu à peu toute notre existence. Elle savait qu'elle était orpheline; qu'elle n'avait plus au monde qu'un oncle, parti, errant, dont nous étions sans nouvelles et qui pouvait revenir; mais, à mesure que son esprit s'ouvrait et que son cœur s'emplissait, elle se fortifiait

dans la pensée que cet oncle n'avait plus aucun droit, que nous étions sa seule famille, et elle s'attachait à nous de toute l'ardeur de sa tendresse ingénue.

Quel trio nous faisons ! Nous allions de temps en temps passer un jour ou deux à Maizières. L'abbé Henriot devenait un personnage dans son canton. Il avait été le professeur de Bonaparte à l'école de Brienne, et ce souvenir grandissant, s'exaltant, avec la fortune de l'écolier, transformait peu à peu l'ancien minime.

Valentine fit sa première communion dans l'église de Maizières, le jour même où M. le curé entonna pour la première fois le *Domine, salvum fac imperatorem*. Quelle fête pour tout le monde, pour mon père surtout qui ne comprenait pas le latin et qui, d'ailleurs, eût laissé chanter des hymnes à tous les rois de la terre, pourvu qu'on ne le dérangeât pas de l'extase dans laquelle il contemplait sa fille ! Ce jour-là, pendant la messe, dans cette église de village, en face de l'autel paré de fleurs, sous un rayon de soleil traversant les précieux vitraux dont les ogives de Maizières sont ornées, troublé par les chants, enivré par l'encens, exalté par la voix de son cœur qui le récompensait d'avoir si bien rempli sa tâche, mon père joignit les mains et je l'entendis qui murmurait avec ferveur ;

Descends, ô liberté, fille de la nature!
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel;
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Il priait, dans son ignorance d'une autre prière, avec les vers composés par Chénier pour l'inauguration du culte de la déesse Raison.

Cette journée fut la dernière de ma vie qui ait eu de l'éclat sans nuage, de la joie sans sacrifice, de l'amour pur sans pressentiment. Le ciel était en fête comme la terre; le bois de Maizières embaumait. Nous y fûmes nous promener, courir. Le lendemain, avant de reprendre la route de Troyes, nous nous arrêtâmes à Brienne. Le curé Henriot avait absolument voulu nous montrer ce qui restait de l'école où l'empereur avait étudié, et où lui-même avait professé. Puis, ce pèlerinage accompli, par condeseendance pour l'orgueil du minime, nous allâmes nous ébattre tous dans le parc du château.

Les maîtres étaient revenus, les désastres de la Révolution étaient réparés, et la piété des souvenirs s'attestait dans certains endroits par des monuments neufs d'un goût équivoque qui éveillèrent dans l'esprit de Valentine son premier jugement. Ce jour-là, la chère enfant avait l'âme trop agrandie pour n'être pas infaillible et pour n'avoir pas la divination du beau, après la joie si complète de sa reconnaissance, de son affection, de toutes ses piétés.

La comtesse de Loménie de Brienne, veuve du ministre de Louis XVI, avait fait construire, dans un des bosquets voisins du château, une grotte, une sorte de chapelle païenne, à la mémoire de son époux. La statue du lieutenant général des armées du roi était assise devant une table chargée de papiers; elle tenait une plume à la main, et, pour que l'évocation fût plus saisissante, la tête et les mains de l'illustre personnage étaient en cire. Il ne manquait vraiment que la parole à ce spectre naïf; mais l'auteur de cet ingénieux mausolée avouait sincèrement qu'elle lui manquait, car on lisait sur le mur, au-dessus de la perruque de M. de Loménie : « Il ne me répond pas, mais j'espère qu'il m'entend. »

Valentine s'arrêta interdite, curieuse, provoquée, devant ce monument. L'abbé Henriot, qui en voulait à la Révolution et qui avait connu M. de Brienne, raconta avec indignation la catastrophe que cette grotte voulait perpétuer.

— C'est un tombeau! dit Valentine avec étonnement.

Elle allait s'agenouiller et réciter une prière; mais quelque chose de plus fort que l'obligation d'honorer les morts se révolta tout à coup en elle, et la fit se redresser, se reculer. Ses yeux, ses beaux yeux bleus, noyés depuis la veille dans l'extase, prirent une expression d'ironie ou de

révolte fort extraordinaire dans le regard d'un enfant.

— Non, non, dit-elle, le mort n'est pas là; il est avec Dieu, n'est-ce pas, monsieur le curé? C'est pour faire peur qu'on a mis cela dans le parc; mais je n'ai pas peur.

Elle releva la tête, regarda le ciel que des oiseaux traversaient avec de petits cris, et il me sembla qu'un rayon montait de ses lèvres vers la lumière pour s'y confondre. Cette petite fille traversait la mort et la vie par la pensée. L'idéal la soulevait de terre.

Elle passa dédaigneuse devant la grotte que le père Henriot admira encore pendant une minute.

Je n'étais qu'un adolescent, la veille encore un enfant; mais je me sentis presque un homme à l'admiration qui m'envahit.

Depuis ce jour, mon ami, j'aimai réellement, si le désir des effusions de l'esprit n'est pas supérieur à l'amour. Je savais que l'horizon de ce monde ne suffisait plus à Valentine, et je trouvais une joie profonde, secrète, à imaginer des espaces dans lesquels je pourrais m'élancer avec elle. J'aurais voulu voyager; je rêvais de grandes lectures. Mon cœur, dans un élan chaste, s'emparait de tout ce qui n'était pas l'enveloppe fragile de cette âme. Je ne voulais pas savoir si cette enfant était belle. Admirer ses cheveux blonds, ses yeux bleus, tout le charme de sa pe-

tite personne, c'eût été de l'inceste; mais j'avais le droit de m'associer aux délicatesses de pensée de la petite amie que j'appelais ma sœur.

J'avais le droit! Pauvre enfant que j'étais moi-même! et combien ce bonheur, quoiqu'il cherchât sa force au delà de la terre, était incertain, fugitif, exposé!

Pardonnez-moi ces détails sur lesquels je ne reviendrai plus. Cette heure de vision sur la montagne de Brienne fut à peu près tout le poème de ma jeunesse, tout le printemps de ma vie.

Je n'eus pas de pressentiments pendant cette promenade; j'en revins avec une ivresse recueillie. Je repris le chemin de Troyes entre Valentine et mon père avec un secret gonflement du cœur qui faisait de moi un héros.

CHAPITRE III

Quand la carriole s'arrêta à la porte de la boutique, nous trouvâmes la cuisinière qui, ce jour-là, avait dû faire l'office de commis, les poings sur les hanches, le tablier retroussé et nous attendant avec impatience. Il était plus de huit heures.

— Le souper sera brûlé, dit mon père; Marianne est furieuse.

Mais je devinai, à l'air effaré et aux signes d'intelligence que me faisait en secret Marianne, qu'il ne s'agissait pas du rôti, et que la servante avait autre chose que des reproches à nous adresser.

— Il y a joliment du nouveau ici, me dit-elle tout bas à l'oreille, dès que je fus descendu de la voiture, et pendant que mon père tendait les bras à Valentine.

— Qu'est-il arrivé?

— Un monsieur et une dame... des parents de notre demoiselle.

Je poussai un cri : mon père se retourna.

— On m'a volé? demanda-t-il brusquement.

— Mais non, mais non, reprit la cuisinière d'une voix traînante et un peu alarmée de l'effet produit par sa nouvelle, tout en redoublant ses clignements d'yeux.

— Maurice, reconduis la carriole; toi, Valentine, porte ton petit paquet dans ta chambre, et toi, Marianne, viens me rendre tes comptes.

Il n'y avait rien à répliquer à mon père quand il donnait un ordre. Je remontai dans la voiture, bouleversé, terrifié, ne voyant rien, n'entendant rien; je donnai un grand coup de fouet au pauvre cheval, qui n'avait pas été effleuré de la journée; et la voiture partit pour la rue du *Sauvage*, où logeait le loueur de voitures habituel de la maison Cerbonnet. Je me répétais à chaque soubresaut des roues sur le pavé :

— Ses parents! ses parents! quels parents? Est-ce que nous ne sommes pas ses seuls parents au monde, ses seuls amis?

Quand je revins, mon père était dans la salle, derrière la boutique. Pâle, mais souriant, il expliquait à Valentine, dont il avait les deux mains dans les siennes, la grande révolution qui s'accomplissait pour elle.

— Tu ne seras plus notre enfant, disait-il au moment où j'entrais; ton oncle a des droits qu'il va réclamer. C'est le frère de ta mère, dont il a reçu le dernier soupir : il revient pour toi, et il

faût le dédommager de ses années d'exil. Je souhaite qu'il soit content de nous, en étant content de toi. Tu habiteras avec lui, chez lui; tu ne passeras plus ici qu'en visite, mais nous t'aimerons tout autant; et toi, tu t'arrangeras pour nous aimer de même.

Valentine était grave. Ses yeux regardaient devant elle, cherchant à pénétrer cet avenir qui se modifiait si brusquement. Elle ne pleurait pas de nous quitter, parce qu'elle ne pouvait supposer une séparation possible; elle n'était pas joyeuse de retrouver une famille, parce qu'elle ne savait pas ce qui pouvait lui manquer. Elle avait seulement une curiosité émue de voir, d'embrasser son oncle. C'était le frère de sa mère. Sa mère! ce mot retentissait pour la première fois dans son cœur avec un écho qui la troublait.

On se mit à table pour souper, et le souper fut silencieux. Comme nous l'achevions, un coup frappé à la porte nous donna à tous les trois une commotion électrique. Le même éclair nous passa dans les yeux. Nos lèvres murmurèrent à l'unisson : « C'est lui! »

C'était, en effet, M. Gouault. Il ouvrit la porte de la salle, se tint debout sur le seuil et enveloppa d'un coup d'œil le tableau qui s'offrait à lui. Il parut satisfait de cet examen, et, secouant la tête pour saluer mon père :

— Carbonnet, lui dit-il, laissez-moi d'abord embrasser ma nièce.

Valentine s'approcha de son oncle, les mains jointes, les yeux levés au ciel, comme elle s'était approchée, la veille, de la communion. N'était-ce pas pour cette enfant pieuse comme un sacrement nouveau ? M. Gouault parut frappé de sa beauté, de sa décence ; il l'enveloppa doucement de ses deux bras, la bénit d'un baiser profond, tendre, paternel, et resta quelques secondes les lèvres collées au front de sa nièce, fermant les yeux pour cacher ses larmes. Moi, je ne cachais pas les miennes ; mon père souriait de plus en plus avec des frémissements de la bouche qui me faisaient pitié.

— Chère enfant ! murmura enfin M. Gouault, je n'osais te rêver si charmante. Va, j'ai bien pensé à toi ; j'ai eu de tes nouvelles.

Mon père se redressa.

— Vous ne m'avez pourtant pas écrit !

— A vous, non. Mais je suis resté en correspondance avec quelques amis rentrés avant moi de l'émigration. Ils m'écrivaient tous que ma nièce leur paraissait jolie, et que vous l'éleviez dignement. A nous deux maintenant, mon compère.

— Pourquoi ne m'avoir pas écrit aussi à moi ? Je me serais préparé à cette séparation.

— De séparation, il n'y en aura pas. Embrassez-moi, mon voisin. C'est là votre fils ? attendez que je l'examine. Comment s'appelle-t-il ?

— Maurice ! répondis-je moi-même hardi-

ment, m'offrant à l'examen, à l'inspection, que me faisait subir M. Gouault.

Je vis que l'oncle de Valentine cherchait à me connaître, à me juger. Son regard, qui était redevenu clair comme l'acier, pénétrait dans le mien. Je ressemblais à un conscrit devant son général; M. Gouault avait les allures et l'attitude militaires.

— Monsieur Maurice, vous êtes le fils de mon meilleur ami. Je veux partager la tâche de Cerbonnet.

— Oh! j'y suffis tout seul, interrompit fièrement mon père, craignant qu'on ne parlât de l'indemniser, de lui prouver la reconnaissance par quelque offre de service.

— Et vous réussissez, reprit M. Gouault avec la courtoisie d'un homme de cour.

Il s'assit, attira Valentine toute troublée.

— Où en sommes-nous, ma nièce?... Le catéchisme?...

— Elle a fait hier sa première communion! dit mon père.

— C'est l'essentiel, repartit l'émigré. Quant à ses opinions, j'avais un peu trop exigé de vous, n'est-ce pas, Cerbonnet?

— Ce n'était pas facile... Nous avons fait de notre mieux... Nous avons planté quelques oignons; à vous, monsieur l'émigré, d'en faire sortir les lis.

Il y avait de l'ironie dans ces paroles. Mon

père était, malgré lui, un peu inquiet et un peu choqué de cette prompte investigation des sentiments de sa pupille. Il voyait dans les paroles de M. Gouault un germe de désaccord, et le prétexte de la séparation qu'il redoutait plus que tout au monde. M. Gouault sourit de la réponse dont il sentit les épingles.

— Vous êtes donc toujours jacobin? dit-il.

— Et vous, monsieur, toujours royaliste?

— Moi, je reviens de Russie, le pays des neiges : ce n'est pas là qu'on oublie la couleur blanche. Au surplus, nous avons le temps de nous chamailler sur ce chapitre. Oui, mon voisin, je reviens de Russie, je n'étais pas fatigué de l'exil; mais le général Bonaparte...

— Dites « l'empereur, » insinua mon père avec taquinerie.

— Le général Bonaparte ne nous force plus à vivre comme des loups affamés sur les grandes routes gelées. Je profite de la tolérance, sans en savoir gré à personne. Ma femme ne recevait plus de journaux de modes, et puis... je pensais à cette enfant... Enfin, me voilà revenu. D'autres reviendront peut-être aussi un jour... bientôt.

— Oh! qu'il n'y ait plus d'émigrés! dit naïvement mon père; cela fait trop de mal de penser aux absents, sans compter que leur brusque retour vous trouble singulièrement.

— Patience! reprit M. Gouault. Tous les

Français reviendront; quant aux Corses, on les renverra dans leur île!

Mon père comprenait maintenant que l'émigré faisait allusion au retour des princes. Il se tut : un nuage passa sur ses yeux et sembla descendre sur son cœur. Il me regarda, regarda Valentine et soupira. Il se résignait d'avance à de grandes disputes.

M. Gouault nous raconta sa vie à l'étranger. Il parlait par petites phrases brèves, rapides, saccadées, qui sortaient comme des formules de commandement. Il voulait être aimable et il nous blessait sans le savoir. Il rapportait un bagage d'illusions intrépides et tenaces que nous ne pourrions jamais vaincre. Malgré ses effusions sincères, et les étreintes de ses mains et de sa voix, il était plus éloigné de nous qu'il voulait aimer et remercier, en se trouvant devant nous, que s'il avait eu encore entre lui et la France les steppes de la Russie.

Mon père fit, ce soir-là, des efforts inouïs pour ne pas le contredire. M. Gouault, loyal et convaincu, mais trompé, parlait des événements contemporains les plus connus avec une ignorance et un parti pris qui nous frappaient de stupeur. Il s'imaginait presque arriver comme l'avant-garde des princes qu'il avait quittés de l'autre côté du Rhin, et il semblait étonné que nous n'eussions pas encore préparé nos drapeaux pour les recevoir. C'était un homme énergique,

résolu, froid, avec une élégance de geste, de tournure, de nature, qui semblait un adoucissement indirect. Mince, de taille moyenne, mais se redressant toujours, il était d'un âge indéfini. A quarante-six ans, il pouvait tout aussi bien passer pour en avoir cinquante-cinq que trente-cinq. La poudre mêlée à ses cheveux dissimulait la neige naturelle, et la concentration de sa volonté mettait à chaque instant sur son visage des rides qui se confondaient avec les sillons tracés par l'âge.

Mon père, que des souvenirs de première jeunesse intimidaient encore un peu devant un compatriote allié aux grandes familles du pays, fut admirable de douleur contenue, de dignité conciliante. Mais je m'alarmais et je sentais que ces deux hommes étaient plutôt faits pour se haïr et se combattre, que pour s'aimer et s'entendre. Valentine, accoudée, écoutait avec le même air étonné et curieux. Dix heures sonnèrent; M. Gouault se leva.

— Vous permettez, voisin, que j'emmène ma nièce?

— Ses paquets doivent être déjà chez vous, répondit mon père, qui avait préparé ce petit effet de renoncement et de sacrifice.

— Ah! c'est bien! c'est très-bien! Valentine, tu vas embrasser ta tante. Demain, et tous les jours, tu te partageras entre tes anciens amis et les nouveaux. Cette maison restera la tienne.

Cerbonnet, je ne vous ai pas plus remercié aujourd'hui, que je ne vous avais supplié autrefois : entre nous, ces choses-là sont inutiles.

— Vous avez raison. D'ailleurs, monsieur Gouault, je vous dois dix années d'une paternité douce. J'ai le cœur plein ; n'est-ce pas, Valentine ?

L'enfant courut à mon père pour lui sauter au cou. Pour la première fois, depuis qu'il l'avait adoptée, mon père se contenta de lui effleurer les cheveux d'un baiser ; et comme celle que j'avais si longtemps appelée ma sœur s'approchait de moi par un mouvement involontaire, le papa Cerbonnet l'éloigna doucement et me fit un signe qui m'ordonnait de me reculer ; à partir de cette heure, la nièce de M. Gouault me devenait étrangère.

Je n'eus pas la force de suivre M. Gouault et Valentine jusqu'à la porte de notre maison. Pendant que mon père les reconduisait, j'avais plongé ma tête dans mes deux mains, et les coudes sur la table, je pleurais. Je n'entendis pas revenir mon père.

— Maurice, me dit-il d'une voix caressante, dès qu'il s'aperçut de mon désespoir, ne te déssole pas !

Je levai les yeux ; il était pâle ; le flambeau qu'il tenait à la main tremblait, en remuant mon ombre sur le mur. Cette douleur fit honte à la mienne.

— Tu as raison, je ne pleurerai pas.

Et j'essuyai mes larmes.

Mon père reprit sa place à table, devant moi, et nous restâmes ainsi quelque temps.

— C'est fini, murmura-t-il enfin, elle est bien perdue pour nous.

— Elle viendra nous voir tous les jours.

— Est-ce que c'est de sa visite que je me préoccupe? Il ne manquerait plus que de m'empêcher de la voir! reprit-il brusquement. Non; mais son oncle nous reprendra son âme. Écoute-moi, Maurice, et sois un homme pour m'obéir. Prends bien garde d'oublier jamais que Valentine est la nièce d'un émigré, d'un chevalier de Saint-Louis, car il est fier de la croix qu'il rapporte de l'émigration. Ils distribuent des croix là-bas, ma parole d'honneur, comme s'ils en avaient le droit. Ne te laisse jamais enjôler par cet homme-là, qui n'est pas de notre famille, de notre rang. Tu es le fils de Cerbonnet le tisserand; souviens-toi de cela, mon fils, et ne va pas faire l'aristocrate; et si, par hasard, Valentine voulait te convertir à ses idées, c'est à elle surtout, tu m'entends bien? c'est à elle qu'il faudrait résister... Ah! misère de nous! ne va-t-il pas falloir maintenant se défier de cette fillette!

Mon père donna un coup de poing sur la table et se leva tout à coup.

— C'est qu'elle est toute prête à se laisser prendre à cette glu. Elle a du sang d'aristo-

crate, cette petite bâtarde ! Je suis bien sûr qu'elle cajole sa tante, qu'elle trouve son oncle adorable et qu'elle nous oublie. Ah ! l'ingrate ! elle est partie sans pleurer. Je pensais qu'elle se débattait... Mais non... j'espère bien que Marianne n'a rien laissé ici de ce qui lui appartient... et qu'elle a tout emporté... tout !...

Mon père, après cette explosion de colère, tomba sur sa chaise.

— Oui, tout, reprit-il avec mélancolie, tout, excepté nos cœurs qui sont à elle. Toi, mon fils, il faut te guérir ; cela te sera facile. Moi, si tu veux m'aimer pour deux, cela me sera possible.

— Ah ! cher père, je n'aime que vous ! répondis-je en pleurant de nouveau.

— J'y compte bien.

Nous passâmes une partie de la nuit sans nous coucher, dans cette salle, répétant toujours la même chose, n'osant nous quitter, redoutant la solitude, accablés et plus effrayés encore des douleurs entrevues que de cette séparation. Quand enfin, vers l'aurore, honteux de cette veillée, mon père me renvoya dans ma chambre :

— J'ai ta promesse, Maurice, me dit-il doucement. Quoi qu'il arrive, tu me resteras fidèle, toi, tu ne me trahiras jamais ?

— Pouvez-vous penser...

— Je veux dire que tu ne prendras jamais ni leurs idées, ni leurs cocardes. Qu'ils nous ar-

rachent le cœur, c'est bien ; mais la conscience, l'honneur ! oh ! non.

Je jurai à mon père de ne jamais le quitter, et je lui tins parole ; je jurai aussi de rester fidèle à ses idées et je n'ai pas failli davantage à cette promesse. Mais, vous le devinez, il y avait des appréhensions de toutes sortes mêlées à ces défiances de mon père. Ce n'était pas seulement contre l'apostasie des sentiments démocratiques que le républicain cherchait à me prémunir : il sentait, par une révélation secrète, comme les cœurs vraiment paternels peuvent seuls en recevoir, que Valentine pouvait être aimée par moi autrement qu'une sœur, et, soit vague remords de rêves entretenus précédemment avec imprudence, soit pronostic de l'avenir, il redoutait une lutte qui pouvait rendre Valentine ingrate envers nous ou envers son oncle.

M. Gouault tint exactement la promesse qu'il avait faite. Valentine venait nous voir tous les jours ; les rapports entre elle et nous restaient les mêmes pendant ces visites. Rien n'était changé en apparence ; mais, ses études d'abord, ses relations nouvelles ensuite, les devoirs que la société lui imposait, rendirent insensiblement ses visites moins fréquentes.

Les mois, les années s'écoulèrent. M. Gouault s'était remis bien vite à la tête de l'aristocratie troyenne. Il fut le dernier chef, dans ce pays

absolument roturier, d'une petite faction nobiliaire.

Quelquefois, dans la boutique du papa Cerbonnet, on engageait des luttes d'opinion formidables. J'étais pris pour juge du camp, et je finissais par les mettre un peu d'accord, puisque, s'ils avaient des affections opposées, ils avaient une antipathie commune. Le patriote Cerbonnet et l'émigré Gouault ne s'entendaient que contre le gouvernement. Mais, il fallait les séparer juste au moment où la chute de celui-ci était décidée, car la dispute recommençait plus vive sur la meilleure façon de le remplacer.

Valentine assistait quelquefois à ces querelles : elle prenait un peu parti pour son oncle, mais il suffisait d'un mot généreux, d'une sentence patriotique du papa Cerbonnet, pour que, le regard animé, la bouche entr'ouverte par un sourire de défi, elle se rangeât brusquement de notre côté. M. Gouault l'appelait par manière de raillerie : « Mademoiselle la Concorde, » et papa Cerbonnet l'avait surnommée, pour n'être pas en reste : « la déesse de la Paix. » Moi, je ne lui donnais aucun surnom. *Valentine* me suffisait pour la nommer tout haut. Et quand, dans ma chambre, au milieu de mes livres, ou dans mes promenades solitaires autour de la ville, je l'évoquais tout bas, je l'appelais de tous ces titres insensés, si niais à redire, que l'amour invente. Je n'avais pu me guérir de l'aimer. L'amitié

d'enfant, l'affection fraternelle, était devenue avec le temps, en dépit de toutes les précautions, une passion nécessaire. Je l'aimais par toutes les fibres de mon être, par toutes les gouttes de mon sang, par toutes les pensées de mon cerveau : je l'aimais... comme je l'aime encore; car la vie me l'a refusée, mais la mort me l'a donnée, et elle est bien à moi maintenant, à moi seul, à moi tout à fait!

CHAPITRE IV

Ah ! mon ami, si vous pouviez vous représenter Valentine, quand elle atteignit ses vingt ans, vous comprendriez mieux ce récit qu'elle éclairerait de sa lumière comme elle éclairait ma vie. Il y a des âmes dont le corps n'est que le voile et qui rayonnent doucement au travers.

Je ne sais si je m'abuse, en croyant qu'elle était absolument belle ; mais elle avait du moins ce mérite de nous le paraître. Car, ce n'est pas seulement mon témoignage que je vous donne ; je comprends qu'il soit intéressé, suspect ; c'est aussi celui de tous mes contemporains. Ils vous diront qu'elle était une harmonie. J'ai vu des cheveux aussi blonds, aussi doux que les siens ; j'ai vu des yeux dont l'azur ne le cédait point à ses yeux ; je crois que sa bouche n'était pas d'un dessin plus exquis que la bouche de sa tante, madame Gouault ; mais, de tous ces emprunts faits à la beauté ordinaire, la nature avait composé un ensemble qui émouvait comme une ré-

miniscence et qui exaltait comme une nouveauté. Quand son innocence enfantine se colora doucement, ainsi qu'une neige sur laquelle le soleil se lève, l'ingénuité devint une curiosité pure, infinie, qui errait de la terre au ciel. Les volontés fortes sont souvent des volontés candides. Valentine procédait par raisonnements et par sentiments simples. Elle n'avait nulle coquetterie, mais seulement de la réserve; on ne voyait pas plus d'ombres sur sa pensée que de trouble sur son visage. Elle allait, comme ces déesses des poètes antiques, dissipant les nuages dès qu'elle paraissait. Ceux qui ne la connaissaient pas la trouvaient sévère; nous savions, nous, qu'elle avait seulement la gravité d'une orpheline : d'ailleurs, à côté de son oncle qui vivait de regrets et à une époque où tant de familles étaient en deuil, Valentine reflétait la mélancolie de la gloire impériale et les inquiétudes de la patrie menacée.

Quand je l'évoque et quand je la regarde, l'impression que je ressens est comparable à un débordement de blancheur nacrée, de lumière douce qui m'enveloppe et qui noie mon souvenir. Moquez-vous de moi, mon ami, si vous l'osez; je n'ai pas un seul portrait d'elle, et cette cocarde de satin me la représente, pour ainsi dire, fidèlement : je mêle dans mon rêve sa transparente fraîcheur, ses idées, ses opinions, et je retrouve tout dans ce ruban sans tache qui

me vient d'elle, qu'elle a plié ainsi et qui semble garder l'empreinte de toutes ses puretés.

Elle avait vingt ans, j'en avais vingt-cinq, que nous n'avions pas échangé un seul mot plus tendre d'expression ou d'accent que les mots de douce camaraderie. Ce n'était pas que mon cœur fût facile à maîtriser; mais je cachais mes combats, et Valentine, supérieure aux passions, était née victorieuse. J'avais bien souffert depuis quelques années. Je m'étais impatienté bien souvent de ne point oser dire à M. Gouault : « J'aime Valentine, donnez-la-moi, ou plutôt, rendez-la-moi ! » — Je m'étais répété avec des larmes de dépit, avec des fureurs secrètes : « Il ne la voit donc pas grandir ? Pour qui donc la réserve-t-il ? — J'entrais dans des révoltes superbes contre ma délicatesse qui m'empêchait de parler d'amour à celle que j'aimais, de parler de devoir à celle dont je voulais faire ma femme. Combien de fois ai-je quitté l'angle du comptoir où j'étais accoudé, la tête dans ma main, pour courir chez M. Gouault, pour tout avouer, tout renverser, tout obtenir ? Mais une fois dans la rue, au lieu de me rendre directement chez mes voisins, je courais sur les mails, je faisais le tour de la ville, bien heureux quand je me trouvais assez calmé pour abréger de moitié ma promenade; et lorsque le tumulte de mon cœur et de mes veines était dominé, lorsque j'avais obtenu de moi un pacte que je renouve-

lais tous les jours, c'est-à-dire le serment de ne me déclarer que dans une occasion plus propice, je rentrais dans la ville, vibrant encore de ma douleur domptée, et j'essayais plusieurs fois mon sourire, avant de soulever le marteau de la porte de M. Gouault.

En présence de Valentine, j'étais soumis et je trouvais ma destinée heureuse. Je la voyais, je lui donnais la main, je l'entendais; qu'avais-je besoin de plus? N'était-elle pas ma compagne? Je revenais chez moi, recueilli, pénétré, ne sachant plus si j'avais des regrets ou des souhaits à former.

Mon père était mon complice et agissait pour lui comme il me voyait agir. Depuis le soir où Valentine nous avait quittés pour aller vivre chez son oncle, il ne m'avait plus fait de recommandation, et il ne m'avait jamais adressé une question. Il voyait mon amour qui l'attristait, mais il voyait mon courage qui lui donnait de la fierté. Et puis, au fond du cœur, il espérait comme j'espérais moi-même. M. Gouault avait, à deux ou trois reprises, mais pour la forme seulement, interrogé Valentine, et Valentine, avec simplicité, avait répondu « qu'elle ne songeait pas au mariage, que rien ne pressait. » Son oncle s'était contenté de sa réponse : lui aussi nous devinait et s'en remettait aux circonstances, à l'imprévu, au hasard, du soin d'interrompre un embarras dont chacun avait

conscience, mais dont nul ne voulait sortir, prévoyant une crise, le jour d'une explication.

D'ailleurs, les tragédies extérieures absorbaient et dominaient les drames de famille. On avait, dans ce temps-là, moins le temps qu'aujourd'hui d'écouter bruire ses pensées. La guerre dévorait les hommes. Ceux qui se refusaient au Minotaure restaient chez eux, comme à un poste, avec une inquiétude qui devint de la fièvre, à partir de 1812.

Je me souviens qu'au mois de mai de cette année terrible, M. Gouault entra un matin dans la boutique de mon père. Il était rayonnant, non pas de joie, mais d'une sorte de triomphe amer, douloureux, comme celui qui nous coûte des larmes et du sang, en nous donnant cependant une espérance et une certitude longtemps attendues.

— Eh bien ! vous savez les nouvelles, Cerbonnet ?

— Oui, encore du fracas !

— Oh ! celui-là s'éteindra dans les déserts. Votre empereur part pour la Russie, voisin ; il n'en reviendra pas.

— Vous en êtes bien revenu !

— Alors, qu'il en revienne comme moi, avec la misère et le vent de l'exil !

— Vous êtes dur, monsieur Gouault.

— Je suis sincère, vicieux jacobin. Nos aigles

vont blanchir là-bas; vous verrez qu'au retour elles ressembleront à des fleurs de lis.

— Des fleurs de lis découpées dans la neige... Merci, je n'en veux pas ! reprit brusquement mon père.

— Vous n'empêchez pas la justice et la réparation, mon voisin.

— Pas plus que vous n'empêchez, vous, la misère et le deuil.

— Est-ce que Maurice ne suit pas les volontaires ? demanda M. Gouault, qui m'observait.

— Maurice reste avec moi.

— S'il voulait voyager, je pourrais lui donner une commission pour l'étranger !

Je regardai l'ancien émigré. Il y avait de l'ironie, et pourtant une sorte de bonté quasi-paternelle sur sa figure. Quelque chose d'extraordinaire le dilatait, le surexcitait; il entr'ouvrit son habit, et je vis sur un revers de son gilet, un peu au-dessus de la place du cœur, sa croix de Saint-Louis.

— Pourquoi portez-vous cela aujourd'hui, monsieur Gouault ? demanda mon père avec un étonnement presque douloureux.

— Je la porte toujours, voisin : aujourd'hui seulement, je lui fais prendre l'air.

— Prenez garde !

— Bah ! vous ne me dénoncerez pas ; j'ai voulu vous en donner la primeur.

— C'est beaucoup d'honneur pour nous.

Mais, je vous en prie, cachez cela. Si quelqu'un entrerait...

M. Gouault haussa les épaules, eut un petit clignement d'yeux à mon adresse pour m'avertir qu'il avait à me parler et se retira. Je restai.

— Pourquoi ne le suis-tu pas ? me dit mon père ; il a quelque chose à te dire.

— Je ne me soucie pas de l'entendre.

— Qui sait ? il veut peut-être te proposer sa nièce !

Je tressaillis ; mon père me prit les mains.

— Allons, Maurice, va l'écouter. Je suis sûr de ce que tu lui répondras ; empêche-le de faire quelque folie. Ces émigrés sont tous des linottes ; je conçois qu'ils n'aiment pas les aigles.

J'allai rejoindre M. Gouault, qui m'attendait visiblement dans la rue.

— Maurice, me dit-il d'un ton bref, résolu, d'un ton de commandement qu'il avait gardé de son état militaire, voulez-vous mériter ma nièce ?

Je fis un mouvement, je poussai un cri.

— Cela vous étonne que je vous parle ainsi, continua-t-il en adoucissant un peu sa voix.

— Ce qui m'étonne surtout, lui répondis-je avec anxiété, c'est que vous me parliez de mériter Valentine.

— Parce que vous l'aimez et qu'elle vous aime, vous vous croyez tous les droits, reprit vivement M. Gouault. Mais, convenez que j'en

ai bien aussi quelques-uns à son obéissance et à votre respect.

— C'est pour cela, monsieur, que jamais je ne vous avais parlé de mon amour.

— Et vous avez bien fait... Mais ce secret-là devait être abordé tôt ou tard. Des nouvelles que je reçois vont m'imposer des devoirs et m'exposer peut-être à des périls. Napoléon est perdu... il monte à son tombeau : vous verrez qu'on lui fera des funérailles au Kremlin; mais, si une révolution recommence, j'ai juré d'y jouer un rôle. J'associerais mon fils à mes dangers pour qu'il partageât ma gloire. J'ai une nièce; soyez mon neveu; c'est absolument comme si vous étiez mon fils.

— Vous me proposez un rôle dans une conspiration ?

— La moitié du rôle que je jouerai, oui !

— Et si j'accepte, vous m'accordez Valentine ?

— C'est elle qui vous fera votre cocarde.

— Mais, si je refuse ?

— Si vous refusez, nous restons ce que nous sommes : moi, le chef de la famille, veillant sur mon foyer; vous l'ami, l'hôte, le commensal de la maison.

— Et Valentine ?

— Elle est la fille d'une mère séduite; pensez-y pour elle; et j'ai tué son père.

— Ainsi, demandai-je à M. Gouault, en l'ar-

rêtant et en le regardant en face, à moins d'abjurer des principes qui font partie de mon sang, de ma vie, qui sont devenus l'air que je respire, il m'est défendu de garder une espérance que je nourris depuis mon enfance ?

— Je ne vous dis pas cela, me répliqua, avec un air de fierté voilé d'un peu de tristesse, l'oncle de Valentine. Vous êtes jeune et je suis vieux : vous me survivrez de toutes les façons, surtout si je meurs avant l'échéance fixée par Dieu. Et puis, me croyez-vous donc un tyran ? Non. Je veux concilier l'honneur et le bonheur avec mes idées à moi ; mais je sais ce que c'est que la douleur, jeune homme, et s'il faut m'exiler du cœur de ma nièce, comme je me suis exilé autrefois de mon pays, je ferai ce nouveau sacrifice et je ne vous en demanderai aucun.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je avec émotion, pourquoi faut-il que nous ayons des opinions différentes, avec des sentiments pareils !

— Ainsi, vous refusez ?

— Je refuse.

— Prenez garde, Maurice ; si vous étiez un enfant de troupe, un des parvenus de ce régime de caserne, je ne vous aurais pas fait une offre qui cacherait une défection. Je respecte toutes les fidélités. Mais à quel drapeau gardez-vous donc votre serment ?

— Au drapeau inconnu que la patrie en danger peut nous tendre.

— Le danger ! le voilà qui commence, et le drapeau, c'est l'ancien.

— Peut-être, quoique j'en doute, si l'étranger le déploie avant nous.

— Attendez donc, jeune homme, puisque vous êtes si patient !

— La patience, monsieur, est souvent le plus grand des sacrifices... Je le prouve par mon amour, je le prouverai par mes opinions.

— Vos opinions ! est-ce que vous avez des opinions ? Vous n'aimez pas l'Empire ; je le déteste ; voilà un point qui nous met d'accord. L'Empire tombé, il n'y a rien que le passé.

— Oui, le passé qui reprend sa marche ; mais le passé immédiat, celui de mon père qui avait renversé votre passé à vous.

— Allons ! Cerbonnet vous a bien élevé ! Je savais déjà que vous étiez son digne fils par la loyauté et l'honneur ; vous l'êtes aussi par l'entêtement...

— Nous sommes Champenois... comme vous, monsieur !

— Comme moi, c'est vrai... Au revoir, Maurice. J'ai tenu à ce que cette conversation eût lieu en plein air : les murs de nos maisons n'en garderont rien... Nous restons amis, n'est-ce pas... mon jeune ennemi ?

M. Gouault, qui me montrait alors une amitié, une sympathie que je ne lui avais jamais vues, et qui tenait, j'ose le dire, à son estime

augmentée pour moi, avait presque envie de m'embrasser. Je le saluai, en cachant derrière mon respect la douleur profonde dont je me sentais envahi. Il me fallait, ou renoncer à Valentine, ou l'attendre d'un événement indépendant de nos deux volontés, et je devais mêler désormais à mes propres tristesses les appréhensions que me causaient les imprudences, les témérités de conspiration de M. Gouault.

J'aurais dû, à partir de ce jour, mettre plus de réserve dans mes rapports avec l'oncle de Valentine. L'abîme, soupçonné dès la première entrevue, entre ce soldat de l'armée de Condé et nous, s'élargissait infranchissable. Mais je redoublai, au contraire, de visites, d'attentions indirectes envers M. Gouault, pour bien attester que je ne lui gardais pas rancune de sa tentative, que je le bravais, et surtout pour voir sa nièce, pour observer ce qui se passait autour d'elle. J'avais peur maintenant de cette récompense qu'on pouvait offrir à un autre.

M. Gouault habitait, au coin de la rue du Temple et de la rue de Croncels, une grande et belle maison s'ouvrant par deux portes cochères sur chacune des deux rues. La maison existe encore; on l'a rajeunie, mais c'est toujours elle. Les portraits des aïeux ornaient le salon. La famille Gouault appartenait à la noblesse utérine de Champagne, noblesse reconnue et confirmée en 1698. Ses armoiries étaient *d'azur à*

trois pommes de pin d'or, au chef d'or chargé de trois roses de gueules. Au milieu de grands panneaux en bois, deux échevins de Troyes, Toussaint et Eustache Gouault, l'un élu en 1719, l'autre en 1747, regardaient, celui-là son neveu, celui-ci son fils, avec des yeux que l'artiste champenois avait rendus un peu féroces, en voulant les faire trop pénétrants. Derrière la pendule, qui représentait un temple à l'Amour, une glace, surmontée d'un trumeau, servait de cachette au testament de Louis XVI, que M. Jacques Gouault avait rapporté de l'émigration, et que l'on exposait, comme les évangiles, sur un maître-autel, les soirs de confrérie royaliste.

C'est dans ce salon qu'à partir de 1812 commencèrent à se réunir quelques-uns des parents, des anciens amis de M. Gouault. La police de l'empire, toujours soupçonneuse, ressentait pourtant les premiers symptômes de cette paralysie qui signale d'ordinaire l'avant-veille des révolutions. On devinait bien que ces anciens émigrés n'allaient pas tout simplement chez M. Gouault pour jouer aux cartes. Le préfet disait au maire de la ville :

— On conspire ; je le sais !

Et il laissait conspirer, par dédain pour les conspirateurs, par confiance d'abord en la solidité de l'empire, puis, vers la fin de 1812, par prudence.

Mon père, dont la simplicité s'accommodait mal de cette familiarité avec l'aristocratie troyenne, voulait s'abstenir au début et ne pas mettre les pieds chez M. Gouault. Je lui fis comprendre que notre place était partout où un danger pouvait naître pour Valentine. D'ailleurs, notre présence modérait un peu les transports de ces brouillons. Devant nous, on s'observait, on se regardait; il nous fallait même les encourager à se trahir, pour les mettre à l'aise.

Valentine allait et venait, souriante et silencieuse, au milieu de ces spectres qui voulaient évoquer des ombres. Elle était de la religion de son oncle, mais elle ne voulait pas renier la nôtre devant nous, et elle s'abstenait le plus habituellement de toute réflexion. Quand l'emportement de la foi royaliste allait jusqu'à souhaiter des revers à notre armée pour amener plus vite la chute de l'empereur, elle posait son ouvrage sur ses genoux, si elle était occupée de quelque broderie, ou bien, elle jetait les cartes, si elle était à une table de jeu, et elle me regardait avec un éclair, comme pour me dire :

— Allons! patriote, défendez la patrie.

Et j'osais alors faire mes réserves, protester tout haut contre les ardeurs mal contenues d'une fidélité qui voulait ajouter à nos misères. Quand j'avais fini de parler, elle me remerciait d'un battement de ses paupières, ou d'une pression.

de main, si je partais. Mais, en revanche, lorsque son oncle, plus contenu dans son langage, discutait, avec la noblesse et la fierté qui lui étaient habituelles, les chances de durée de l'empire, je voyais monter l'enthousiasme dans les yeux de Valentine; une vision héroïque passait au-dessus de son front : elle se levait palpitante, et me jetant un regard de défi, elle allait embrasser M. Gouault.

Ah! mon ami, quelle épreuve pour moi que ce regard! Comme j'étais jaloux dans cette minute de la sympathie visible de Valentine pour les idées de son oncle! Combien de fois n'ai-je pas regretté de ne pouvoir me bercer des mêmes illusions, des mêmes préjugés! En revenant de la rue de Croncels à la rue Notre-Dame, combien de fois ne me suis-je pas dit :

— Je me réserve pour un devoir qui ne m'incombera peut-être jamais! S'il y a dans ce parti des émigrés d'autres femmes comme Valentine et des hommes pour les comprendre, la France se jettera sans hésiter sur les traces de ces héros. Je serai la poussière du chemin sur laquelle on passera.

Et alors, je m'enfermais en rentrant, je descendais jusqu'au fond le plus obscur de ma conscience, et je me répétais, les poings crispés, les dents serrées :

— Pourquoi ne puis-je aimer leurs idées, adopter leur drapeau? penser comme eux? croire

comme eux ? Est-ce orgueil de ma part ? Je perds ma vie et je perds mon amour !

Mais, quand je voyais mon père, en manche de chemise, s'arrêter devant moi et me contempler en hochant la tête ; quand j'entendais le père Carbonnet siffler, en marchant, un air de la république, mon sang brûlait mes veines, je me faisais honte.

— De qui donc es-tu l'héritier, pour renier la Révolution ? Est-ce que tu connais ces princes ? Il te faut chercher dans l'histoire pour évoquer quelque chose qui leur ressemble, et tu n'as qu'à chercher dans ton cœur pour te souvenir de ce que la Révolution a fait de ton père. Ne déserte pas ton amour filial.

Voilà, mon ami, dans quelles alternatives je passai plus d'une nuit de cette fatale année de 1812. Joignez à cela l'inquiétude universelle, les alarmes que le vent nous apportait, pour ainsi dire, et qui tombaient tout à coup sur nous. Il semblait que la moitié de la France fût partie avec l'empereur, et qu'il y eût tout un monde entre les deux moitiés de la patrie. Tous les jours circulaient des bruits sinistres : « L'empereur est tué ! la Russie est en flammes, notre armée est anéantie ! » Il y avait dans les âmes un vide rempli d'obscurité. Ce que la conspiration Mallet tenta, et faillit réaliser, apparaissait confusément aux imaginations troublées, c'est-à-dire : fermer la frontière au désastre qui allait reculer vers

nous ; se réveiller, se lever dans la misère, dans l'abandon, et protester contre ce génie brutal qui se débattait dans la dernière ivresse de son orgueil, en crispant ses mains autour du cou de la France.

Nous n'entendions pas retentir le canon ; nous ne voyions pas les flammes du Kremlin ; plus tard, nous ne vîmes pas tomber la neige qui ensevelissait nos soldats : mais nous avons le sentiment de ce bruit, le cauchemar de ces agonies. Vous avez traversé la guerre civile ; c'est horrible, n'est-ce pas ? J'ai traversé de plus, par deux fois, l'invasion étrangère, ce qui est exécrable ; mais je ne sais s'il y a une situation plus lugubre que celle d'un pays qui attend, inactif, anxieux, pauvre, affamé, des nouvelles de sa propre vie que l'on discute loin de lui.

Quand le bulletin qui annonçait les désastres de la retraite de Russie eut été affiché à tous les coins de rue et jusque sur la porte de M. Gouault, il sembla que nous touchions au fond du gouffre, et, en même temps qu'un cri de douleur, il s'exhala de toutes les poitrines un soupir désespéré d'allègement ! C'était fini ; nous étions en face de la mort ou du réveil.

Ce jour-là, mon père m'aida à nettoyer mon fusil.

CHAPITRE V

Le soir de cette grande nouvelle, je ne voulus pas aller chez M. Gouault; j'avais peur de surprendre dans les yeux de l'ancien émigré une étincelle de joie; n'eût-ce été que le plaisir amer de n'avoir pas prophétisé en vain. Je me serais senti de la haine et du mépris pour lui. Peut-être comprit-il la raison de mon absence : il vint le lendemain matin chez mon père. Il était triste.

— Je suis épouvanté, me dit-il; la France sera plus châtiée que je ne le croyais... Encore, si tout était fini! Mais, savez-vous la nouvelle?... elle arrive à l'instant à la préfecture. Bonaparte s'est évadé de sa déroute; il est à Paris, aux Tuileries. Ce n'est pas assez de sang répandu; il va falloir de nouvelles armées : il recommence, ou plutôt, il lutte encore.

— Je suis prêt à partir, répondis-je.

— Votre sacrifice n'aura même pas le mérite d'être volontaire, mon ami. Avant quinze jours

toutes les gardes nationales, tous les enfants seront appelés à la frontière. Cerbonnet, nous resterons seuls, nous les vieux, pour garder nos maisons.

— Nous ne serons pas de la même compagnie, monsieur Gouault, dit mon père.

— Pourquoi? répondit avec dignité M. Gouault. Croyez-vous donc que je livrerais plus que vous la maison paternelle?

— Vous avez une maison paternelle, reprit l'ancien tisserand en hochant la tête... Moi, s'il me fallait chercher la mienne, je serais bien embarrassé. J'ai cette maison, que j'ai achetée, que j'ai payée, que je voulais laisser à mon fils... Vaut-elle qu'on la défende?... Je n'y pense pas. Si Maurice se fait tuer, ce n'est pas pour rester propriétaire.

— Allons! allons! vous ne voulez pas me comprendre, mon voisin; mais Maurice sait ce que je veux dire.

— Oui, monsieur, répondis-je à mon tour en prenant la main de l'ancien émigré. A l'heure du danger, il n'y a plus que la France; on regarde le drapeau de l'ennemi, on ne regarde plus le sien.

— On regarde par dessus les drapeaux, mon ami. On cherche le ciel et l'on se fie à Dieu.

M. Gouault était sincère. Il avait ouvert son carrick, car on était en décembre, et il frappait sur sa poitrine, peut-être bien pour me montrer

que la croix de Saint-Louis n'était pas visible. C'était, d'ailleurs, un geste qui lui était familier. Il aimait les attitudes oratoires.

Le croiriez-vous, mon ami ? mais il faut vous avouer toutes mes faiblesses, pour que vous compreniez bien ce qui se cache d'égoïsme au fond des dévouements, même les plus absolus ; le croiriez-vous ? dans la joie de sentir que M. Gouault avait une honnêteté patriotique supérieure à ses haines d'opinion, je trouvais comme une promesse subite et débordante d'amour et de bonheur. C'était Valentine qui lui avait conseillé de venir me voir ce matin-là pour m'apporter une espérance ! Voilà ce que je pensais confusément.

Quelques jours après cette conversation, trois sénatus-consultes mettaient à la disposition de l'empereur huit cent dix mille conscrits. On épuisait l'avenir et le passé, on brûlait toutes les moissons. C'étaient les derniers bataillons, pour conquérir la paix, disaient les promesses officielles. Hélas ! c'étaient les derniers troupes que ce terrible pasteur d'hommes envoyait aux abattoirs de Lützen, de Bautzen et enfin de Dresde et de Leipzig ! Je faisais partie du premier ban de la garde nationale. Nous ne devions pas sortir du territoire ; mais on nous entraîna au-devant de cette nouvelle déroute. Nous nous heurtâmes dans Mayence aux débris de nos armées et aux débris de l'empire.

Avec quelle amertume nous rétrogradâmes ! Nous ramenions des blessés, nous quittions le typhus, et, le soir, nous rencontrions dans les bois ou cachés derrière les maisons, des déserteurs, des fuyards, qui nous demandaient l'aumône en pleurant. La France était comme un vase d'airain qu'un feu trop ardent a fondu, percé de toutes parts. Les parois étaient chaudes encore, mais la matière en fusion s'échappait par les issues. Quand on les arrêtaient, ces enfants qui avaient peur de la mitraille se battaient comme des lions, et je puis vous attester, moi, que j'ai connu beaucoup de Champenois qui, revenus dans nos campagnes après une désertion, s'y conduisirent en héros. Ils voulaient bien mourir pour la terre de France ; ils ne voulaient pas servir de victimes à cette étoile décevante qui déclinait à l'horizon.

Ce n'est pas l'histoire complète de ces temps de misère que je veux vous raconter, en vous racontant ma vie ; j'abrège. Je rentrais à Troyes au mois de décembre 1813, et le 1^{er} janvier 1814, à l'heure même où Napoléon cravachait de sa colère les députés réunis, les armées ennemies mettaient le pied sur la frontière et faisaient vibrer le sol sous cette profanation.

Ah ! si jamais vous doutiez de ce vieil amour du pays natal, de cet égoïsme nécessaire que l'on sacrifie un peu trop quelquefois, et surtout un peu trop tôt, à cette belle utopie des fraternités

universelles, de l'humanité comme patrie définitive, relisez l'histoire de la campagne de 1814; interrogez les cicatrices que nous avons gardées ici, et je vous jure bien que vous ne trouverez pas que nous fussions moins dignes d'être hommes, parce que nous nous souvenions d'abord que nous étions Français.

M. Gouault se mit à la tête d'un comité d'armement pour la défense de la ville. Il alla trouver le préfet, M. Caffarelli, et trouva chez lui M. de Ségur, commissaire extraordinaire, envoyé pour susciter le courage des départements de l'Est. Ce dernier venait de faire placarder dans tous nos carrefours une proclamation, qui se croyait bien éloquente, et qui n'invoquait au secours de l'ambition que les forces de l'intérêt. On disait à nos paysans : « Si l'ennemi vient, il feindra d'acheter vos vins, vos blés, vos troupeaux, et il ne les paiera pas. » Mais le vengeur de la bourse ajoutait : « Fournissez-nous des chevaux; l'empereur sent l'étendue de ces sacrifices, et veut que ces sacrifices soient *les derniers*... Le danger dont on aurait voulu vous effrayer n'est rien si vous le voulez; c'est un nuage que grossit l'imagination et que le courage dissipe (1). »

(1) Proclamation de M. le comte de Ségur, sénateur et commissaire extraordinaire de S. M. l'empereur et roi, adressée aux habitants du département de l'Aube :

« Messieurs,

« La France désire la paix : le monde entier en a besoin ;

M. Gouault entra dans le cabinet du préfet, cette proclamation à la main.

— Je n'ai pas peur pour mes blés, pour mes

l'empereur la veut, et vous en jouirez bientôt; si, au moment où l'ennemi ose envahir vos frontières, vous continuez à montrer en vrais Français le bon esprit, le zèle et le courage qui vous ont toujours distingués.

« L'empereur m'envoie au milieu de vous, pour vous dire d'importantes vérités et pour vous parler de vos plus chers intérêts.

« Sa Majesté connaît les maux que vous avez soufferts, les pertes que vous avez faites : son cœur en a gémi.

« Elle avait des projets plus vastes pour votre gloire et votre prospérité : l'inconstance des éléments et celle de ses alliés ont empêché l'accomplissement de ses grands des-
seins.

« L'empereur préfère le bonheur du peuple à une gloire trop coûteuse. Il a donc renoncé à tous projets d'agrandissement; il a consenti à des sacrifices pénibles pour lui comme pour nous; enfin, il a accepté toutes les conditions de paix que lui proposaient nos ennemis.

« Vous jouiriez donc déjà de cette paix souhaitée, si ces mêmes ennemis n'avaient pas voulu la retarder encore. Ils diffèrent de signer un traité dont ils ont eux-mêmes posé les bases; et pendant ce délai, ils cherchent, par des insinuations perfides, à vous faire douter des intentions pacifiques de Sa Majesté. Aucun Français ne peut être trompé par eux. L'empereur a déclaré au Sénat, au Corps législatif, en face de l'univers, qu'il veut la paix, et qu'il sent, comme monarque et comme père, tout ce que la paix ajoute à la sécurité des trônes et à celle des familles.

« Il a déclaré solennellement qu'il accepterait toutes les conditions que proposaient les alliés, et cependant, ces mêmes ennemis retardent la conclusion de cette paix, à laquelle Sa Majesté a consenti! Non-seulement ils continuent les hostilités, mais violant le territoire d'un État neutre, ils entrent en France; ils menacent les départements qui vous avoisinent!...

« L'empereur, à la tête de ses armées, va s'avancer pour les combattre, s'ils diffèrent plus longtemps la signature d'un traité qu'eux seuls retardent sans motif.

« Français! l'ennemi est entré en France! Vous sentez ce

vins, pour mes chevaux, dit-il, j'ai peur pour ma conscience. Je suis un émigré, un soldat de l'armée des princes, un chevalier de Saint-Louis,

que l'honneur et la patrie attendent de vous! Vous serez fidèles à leurs lois.

« Si, jusqu'au moment où notre armée va s'avancer, vous prenez l'attitude fière qui convient à un grand peuple; si vous organisez rapidement vos gardes nationales, comme vous l'avez déjà commencé, vous verrez bientôt l'ennemi s'arrêter dans sa téméraire entreprise. Il ne sera pas assez insensé pour oser pénétrer au milieu d'une nation qui se lève et qui s'arme pour l'arrêter.

« Déjà l'avant-garde d'un de nos corps a fait reculer ces étrangers qui comptaient sur le pillage et qui n'ont rencontré que la mort!

« Déjà ils tremblent de s'engager plus loin dans une contrée belliqueuse où ils trouveraient en tout homme un ennemi et à chaque pas un combat. Leur imagination s'effraie en pensant que devant eux, sur leurs flancs et derrière eux, vos gardes nationales, les entourant de tous côtés, les priveraient promptement, et de subsistance et de tout espoir de retour. Ils savent que si vous sacrifiez tout ce qui est hors de vos limites, vous ne vous soumettriez jamais à leur livrer votre propre territoire.

« Aussi cherchent-ils moins à vous combattre qu'à vous réduire.

« Ils voudraient vivre pendant quelque temps aux dépens d'une partie de vos frontières. Ils n'étendraient leurs pillages qu'aux lieux où leur feinte modération trouverait des dupes ou des bras désarmés.

« Eh! qui pourrait croire à leurs proclamations et à leurs perfides promesses?

« Ils ont promis aux Suisses, dont ils violaient le territoire, de les traiter en amis, et ils viennent de mettre de fortes contributions à Bâle.

« Il faudrait bien, s'ils s'avançaient, qu'ils s'emparassent de vos vins, de vos blés, de vos troupeaux, des produits de vos fabriques, de votre industrie... Ils les paieront le premier jour avec de l'argent, le deuxième jour avec du papier, et ensuite par des violences et des outrages!...

« Mais ils ne pourront ni vous effrayer ni vous tromper.

« Habitants du département de l'Aube! la plus grande

tout ce que vous voudrez, mais je reste Français tant qu'il y a une France. Je viens vous demander la permission d'occuper nos gardes nationales à de petits travaux.

tranquillité règne parmi vous; vos administrateurs jouissent de votre confiance et sont satisfaits de votre conduite. Vous venez de donner à l'armée les bras qui lui étaient nécessaires; vous fournirez les chevaux qu'on vous demande; l'empereur sent l'étendue de ces sacrifices, il veut que ces sacrifices soient les derniers.

« La garde nationale, dont on vient d'ordonner la formation, n'a d'autre objet que de défendre vos propres foyers, que de maintenir le bon ordre dans vos cités populeuses.

« En vous quittant, pour me rendre dans les départements les plus près de nos frontières et plus menacés par l'ennemi, je vous le répète avec une pleine confiance, le danger dont on aurait voulu vous effrayer n'est rien, si vous le voulez; c'est un nuage que grossit l'imagination et que le courage dissipe.

« Montrez-vous debout et prêts à vous armer! L'empereur, à la tête de ses braves soldats, approche, et vous aurez bientôt une paix solide qui vous dédommagera et vous récompensera de tous vos généreux sacrifices. Mais songez bien que, puisque les ennemis diffèrent encore la paix qu'ils ont proposée, le seul moyen de l'obtenir promptement, c'est de nous présenter à eux dans l'attitude de la force et de la fierté. Sa Majesté vient de le dire elle-même au Sénat : *A l'aspect de tout ce peuple en armes, l'étranger fuira ou signera la paix sur les bases qu'il a lui-même proposées; il n'est plus question de recouvrer les conquêtes que nous avions faites.*

« Par Son Excellence, le comte DE SÉGUR,

« L'auditeur au Conseil d'État, attaché à la commission extraordinaire,

« LE CHAPELIER.

« Et sera, la présente proclamation, imprimée, publiée et affichée dans toutes les communes du département.

« Troyes, le 1^{er} janvier 1814.

« Par Son Excellence, le comte DE SÉGUR,

« L'auditeur au Conseil d'État, attaché à la Commission extraordinaire. »

— Monsieur, s'écria M. de Ségur, je raconterai à l'empereur votre noble conduite.

— Je vous prie de n'en rien faire, monsieur, répliqua M. Gouault; ce n'est pas pour l'empereur que je travaille, c'est pour M. le maire de la ville de Troyes et ses administrés.

A partir de ce jour-là, on s'occupa de fortifications, qui ne devaient être qu'un obstacle insignifiant pour l'invasion, mais qui entretenaient l'ardeur, le courage moral de la population, dans une des crises les plus redoutables qu'un peuple puisse traverser.

Le 19 janvier, une nouvelle proclamation du général Dulong, venu pour organiser la levée en masse, sonnait le dernier coup de tocsin (1) :

(1) LEVÉE EN MASSE

• PROCLAMATION DU GÉNÉRAL DULONG

Baron de l'empire, commandant en chef la levée en masse du département de l'Aube.

• Français!

« Après de noires trahisons, l'ennemi est entré sur notre territoire, avec le projet de nous asservir. Il parle de paix; mais par sa conduite il nous fait la guerre la plus cruelle. Rien n'est sacré pour lui. L'esclavage le plus affreux vous attend si vous ne courez pas aux armes; l'empereur vous y appelle; votre honneur et vos intérêts les plus chers vous le commandent. Il ne s'agit plus que de conquérir la paix : l'empereur vous en a donné sa parole.

« Opposez donc à l'ennemi la résistance la mieux combinée et la plus soutenue; que chaque ville, chaque bourg, chaque hameau s'arme pour sa propre défense. A l'approche de l'ennemi, coupez les ponts, gardez les hauteurs, occupez les défilés, fermez les villages, multipliez les obstacles;

Toutes ces affiches, je vous le jure, étaient inutiles : elles faisaient plutôt murmurer. La terreur, le sentiment de la défense étaient plus forts que les discours. Ce fut alors que l'on commença ce ravage des beaux arbres de nos promenades : à toutes les portes de la ville, notamment à la porte Saint-Jacques et à la porte de Croncels, on abattit des ormes et des tilleuls séculaires pour organiser des chevaux de frise. Un large fossé fut creusé devant chaque entrée principale ; des barricades, auxquelles tout le monde travaillait, furent construites à l'entrée de nos grandes rues ; on démasqua les créneaux pratiqués dans les vieilles murailles de François I^{er} ; les ponts en bois qui n'étaient pas absolument nécessaires furent coupés ; celui qui ressemble à un pont de jardin dans un parc et qu'on appelait le *Pont de la Paix*, parce qu'il fut fini lors du traité d'Amiens, ou bien encore le *Pont de deux Liards*, parce qu'il fallait payer deux liards pour y passer, fut démonté avec soin et placé en lieu sûr. On expédiait les registres et les papiers de la préfecture à Nogent, où ils

n'obéissent à aucune réquisition, souvent faite par des partis qu'il vous serait facile de repousser ; employez enfin tous les moyens de défense, et l'ennemi craindra de vous attaquer.

« Chers compatriotes ! l'empereur vient à votre secours ; faites encore un effort, ce sera le dernier, et bientôt l'ennemi fuira honteusement, et, rejeté loin de nos frontières, il sera forcé de signer la paix.

« **BARON DULONG.** »

furent brûlés lors de l'incendie de cette ville; on se préparait enfin à un siège chimérique. Mais ces travaux, encore une fois, étaient les barricades du cœur, et, à ce titre, ils étaient utiles.

Les troupes commençaient à traverser Troyes pour aller à la rencontre des alliés. Troyes était visiblement désigné pour le point de jonction des armées étrangères qui, de là, devaient se ruer sur Paris. Napoléon voulait donc, avant toutes choses, empêcher cette jonction. Voilà pourquoi, parti de Paris le 25 au matin, il arrivait à Châlons-sur-Marne le 25 au soir, arrêtait les troupes dans leur mouvement de retraite, donnait des ordres aux généraux pour faire garder tous les passages de la Marne, de l'Aube et de la Seine, et courait lui-même à Saint-Dizier, où il entra le 27, après avoir chassé l'ennemi. Là, il apprenait que Blücher avait passé devant lui pour se rapprocher de Schwarzenberg, qui, par la vallée de l'Aube, marchait vers Troyes, avec les deux empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse. Aussitôt Napoléon faisait un rapide mouvement de côté, se jetait dans la forêt du Der; et, par des chemins de bûcherons où les canons enfonçaient dans les ornières, où les soldats, ivres de fatigue, trébuchaient à chaque pas, dans la neige et dans la boue, il arrivait enfin en vue de Brienne; comme si la Providence avait voulu, pour que rien ne manquât

au châtement de l'orgueil, que, le cycle de ses destinées accompli, l'empereur reçût la signification de sa défaite aux lieux mêmes où ses premiers rêves d'écolier avaient pris leurs ailes!

CHAPITRE VI

Cette marche rapide de Napoléon nous était inconnue à ce moment-là. On recevait tant de nouvelles fausses qu'on ne savait plus que croire. L'air était plein de rumeurs; la bise d'hiver semblait une plainte qui faisait entrer les sanglots des morts et des blessés par dessous les portes fermées, à travers les fenêtres bien closes, dans des maisons où l'on se cachait pour trembler. Le jour, on voyait passer des troupes, des bandes déguenillées; c'étaient les conscrits, des enfants pâles, les yeux rougis, qui regardaient avec anxiété les maisons, comme si elles devaient s'ouvrir pour leur offrir des asiles inviolables. De temps en temps, des femmes couraient échelées et hurlant dans les rues : — « Les voilà ! les voilà ! » Alors, on barricadait les portes, on descendait dans les caves, on croyait entendre distinctement le roulement des canons de l'ennemi. Les paysans arrivaient de toutes parts, racontant qu'ils avaient vu les Cosaques, qu'on

distinguaient les fusillades dans le lointain. Toutes les heures amenaient une secousse électrique. Pour moi, je me ronguais d'impatience et presque de remords.

— Mon père, je vais me battre! dis-je un matin au papa Cerbonnet.

— Va, me répondit simplement l'excellent homme.

Puis, il sourit en devenant pâle, et commença à me préparer tout ce qu'il fallait pour le départ. J'eus bientôt mon sac garni, ma gourde emplie. Nous avons formé une compagnie de cinquante volontaires à peu près, et nous voulions aller rejoindre le gros de l'armée : le général Mortier, en quittant Troyes, avait refusé de nous emmener; nous lui gardions rancune. Est-ce que nous ne valions pas les *Marie-Louise*, ces soldats à visage de femme?

Mon père vint avec moi à la préfecture chercher des renseignements sur la route. Tout était en désordre dans les bureaux. Je ne sais si le préfet préparait ses malles; mais, certainement, les malles étaient ouvertes. Je demandai des nouvelles; où était l'empereur?

— Il a quitté Châlons-sur-Marne, me répondit-on. On a dû se battre hier à Saint-Dizier; peut-être marche-t-il sur Bar-sur-Aube... En tout cas, il est derrière l'ennemi.

Nous ne devons pas songer à prendre la route de Bar-sur-Aube, l'armée de Schwarzenberg

l'occupait : on assurait même qu'elle avait dépassé Vendevre. Restait la route de Brienne qui nous conduisait droit à Saint-Dizier. On nous assurait qu'elle était libre jusqu'à Piney et peut-être jusqu'à Lesmont. Si le pont de Lesmont était coupé, nous saurions toujours bien nous orienter. J'avais fait tant de fois ce chemin dans mon enfance que j'en connaissais les moindres hameaux, à droite et à gauche de la chaussée.

— Si l'Aube n'est pas gardée, va jusqu'à Maizières, me dit mon père avec bonhomie; le curé vous recevra bien.

L'héroïsme de papa Cerbonnet déraisonnait un peu; mais, au fond du cœur, je m'étais dit aussi que j'irais à Maizières. C'était un point à proximité de toutes les routes; et puis, si l'on se battait aux environs, c'était là qu'il m'eût été moins dur qu'ailleurs d'être frappé et de mourir.

Dans la tourmente qui faisait osciller, pour ainsi dire, la terre sous nos pieds, une douleur aiguë, secrète, se mêlait à la torture de mon patriotisme. Je sentais se refroidir, non pas l'amitié de Valentine, mais ce que j'appelais du moins son impartialité pour mes opinions : le mirage d'une Restauration, un instant dissipé par l'imminence des périls, revenait avec l'imminence d'un dénouement fatal. M. Gouault, après avoir terminé ce qu'il appelait les travaux de défense, s'était tenu à l'écart de toute manifestation, de

toute enquête, et ne paraissait plus jamais sur le perron de l'hôtel-de-ville, où les principaux bourgeois venaient chercher, attendre des nouvelles, et guetter la cloche du petit beffroi, qui sonnait toujours le tocsin, la première, en cas d'alarme.

Mon père était convaincu que l'ancien émigré correspondait avec des officiers d'origine française que l'on savait être dans l'état-major de l'empereur de Russie. Mais je ne partageais pas ce soupçon : je pensais que M. Gouault essayait d'accorder sa haine de l'empereur, son patriotisme et ses opinions. Il croyait trouver l'accord dans une abstention systématique. Il s'était associé de bonne foi aux premiers essais de résistance ; il avait cru, du moins, devoir donner un loyal conseil et un bon exemple dans les dispositions à prendre, puis, ce devoir rempli, il se retirait dans son for intérieur.

La veille de mon départ, M. Gouault avait dit à mon père qui lui reprochait sa réserve :

— Je n'ai plus rien à faire maintenant, je regarde et j'attends. Bonaparte est perdu : rien ne peut empêcher sa ruine.

— Mais l'étranger ! murmurait mon père avec une horreur naïve.

— L'étranger m'a donné du pain quand mes compatriotes m'en refusaient. Je ne vais pas au-devant de lui ; je vous ai aidés à barricader vos portes ; s'il entre, il ne trouvera pas de sang

après mes mains, voilà tout. Je laisse faire la justice de Dieu.

Valentine donnait le bras à son oncle. Elle avait souri en l'écoutant. Ce sourire me parut un reniement de notre amour ; il m'entra dans le cœur, et il décida mon départ.

Je voulus aller faire mes adieux quand je fus prêt. Ce n'était point par orgueil, pour me faire admirer ; ce n'était pas par dépit de sentiment, pour faire des reproches ; c'était par un grand besoin du cœur, pour ne pas m'exposer à la mort, sans avoir emporté le regard attendri de tout ce que j'aimais au monde. Il me fallait le gros baiser de mon père sur les joues, et, au moins, la pression de la main de Valentine dans la mienne.

Quand je passe aujourd'hui encore devant cette vieille maison de la rue du Temple, je regarde le marteau de la grande porte qui me parut si pesant ce jour-là, la borne où je m'assis tremblant d'émotion, désirant presque, à l'heure des adieux, ne pas rencontrer celle que je venais voir. Elle était seule. Madame Gouault, qui ne quittait guère les magasins de modes en temps ordinaire, ne quittait plus les églises en temps d'émotion et de trouble. M. Gouault était sorti. Valentine, assise près de la fenêtre, regardait vaguement dans la rue.

— Je viens de vous voir, me dit-elle en faisant effort pour secouer la tristesse que ses yeux

trahissaient, et je ne vous ai pas reconnu. C'est cet uniforme de soldat qui vous change.

Je lui pris la main et je m'assis en face d'elle, ne sachant que dire.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-elle vivement. Vous avez un air singulier aujourd'hui.

— Je pars, et je viens vous dire adieu.

— Vous partez ? où allez-vous ?

— Je n'en sais rien ; je vais où l'on se bat.

Valentine se leva brusquement, droite, pâle, la main tendue comme par un geste de commandement : je vis un frisson agiter sa bouche ; elle s'empêcha de pousser un cri, puis, se rasseyant avec lenteur :

— Pourquoi partez-vous ? bâlbutia-t-elle.

— Parce que je n'ai pas le droit de réserver ma vie.

— Mais votre père ?

— Il m'approuve.

— Mais...

Elle hésita une seconde, puis, sans rougir et arrêtant sur moi la lumière de ses grands yeux :

— Mais moi ? dit-elle simplement.

C'était plus qu'un aveu, que ces mots prononcés ainsi, dans une pareille circonstance. J'en sentis le charme sacré, mais j'étais préparé à de grands renoncements.

— Vous, Valentine, vous m'approuverez aussi.

— Non, dit-elle avec brusquerie, jamais !

— Vous me rendrez justice... plus tard.

— Non, ni plus tard, ni maintenant. Partir ! c'est insensé ! Est-ce que vous croyez que vous allez sauver l'empire ?

— Si chacun raisonnait ainsi !

— A quel point d'honneur vous sacrifiez-vous donc, vous qui n'aimez pas l'empereur et qui ne vous êtes pas fait soldat ?

— Je ne sacrifie aucune affection, je veux, au contraire, les mériter toutes.

— Toutes ?

Et, sur ce mot, elle se leva encore, fit quelques pas dans le salon, puis, revenant à moi avec une tendresse qui m'éblouit :

— Ingrat ! me dit-elle. Et ma récompense de vous avoir attendu, de vous attendre toujours, où est-elle ? Vous partez ! Et vous savez bien que je ne puis faire des vœux pour votre drapeau !

— C'est le vôtre aujourd'hui, Valentine.

— Le mien, dit-elle ! non. Il fallait m'apprendre à l'aimer quand j'étais toute petite. Vous avez eu la force de me le faire haïr, achevez le sacrifice ; courbez-vous devant ce cœur fait par vous. Maurice, j'étais votre élève avant de devenir celle de mon oncle. Si j'ai des préjugés que rien ne peut fléchir, je vous les dois en partie. C'est vous qui, depuis tant d'années, êtes la cause des douleurs que j'endure ; c'est vous qui ne voulez pas que je sois votre femme, après

m'avoir reniée comme sœur. Maurice, je vous en conjure, ne partez pas pour cette guerre abominable. Que faut-il pour vous retenir ?

J'écoutais Valentine, troublé de son amour, blessé de sa résistance, tenant mon âme étouffée dans ma conscience, pour qu'elle n'entendît pas les promesses qui pouvaient l'étourdir. Valentine continua :

— Maurice, jurez-moi qu'il n'y a que du patriotisme dans votre résolution, et que ce n'est pas pour me faire repentir de n'avoir point encouragé des espérances que j'ai toujours devinées et que j'ai toujours partagées, que vous partez !

J'hésitai à jurer.

— Ah ! vous voyez bien, faux patriote ! s'écria-t-elle en soulevant sa poitrine par un soupir de triomphe, vous voyez bien que ce n'est pas contre les Russes que vous entrez en campagne, mais contre moi. Eh bien ! si je vous jurais ici, tout de suite, les deux mains dans les deux vôtres, d'être votre femme, quand il vous plaira, me sacrifieriez-vous votre ambition ?...

— Et cette cocarde aussi, n'est-ce pas ? dis-je en montrant le ruban tricolore.

— Oh ! cette cocarde, on n'en parlera plus dans huit jours ! reprit Valentine avec un sourire de fierté.

— Tant pis ! répliquai-je.

— Ainsi, vous ne voulez pas ?

— Vous voyez bien, Valentine, que c'est impossible. Puisque vous m'aimez, laissez-moi toute ma liberté et tout mon honneur.

— Partez ! me dit-elle. Vous croyez que c'est par faiblesse que je vous retiens ! non. Puisque je vous aime, je vous vauX en courage ! Allez ! et tâchez que je ne sois pas veuve, avant d'avoir été mariée.

Nous étions debout, nous mesurant et nous défiant. Un mot, un regard, pouvait vaincre l'un de nous deux. Nous le sentions, et nous cherchions l'un et l'autre ce mot, ce regard vainqueur. Toute notre énergie pour résister l'un à l'autre n'était que l'effort violent de chaque amour qui voulait s'affermir davantage en ne cédant pas, et en forçant l'autre à céder. Dieu sait alors combien nos destinées étaient changées et quels malheurs étaient évités ! La brusque entrée de M. Gouault nous enleva tout prestige pour vaincre, en nous laissant seulement invincibles.

L'ancien émigré devina ce qui s'était passé ; il s'approcha de nous avec un sourire dont l'ironie était tempérée par un peu de tristesse, et, tout en ôtant ses gants, en tirant les doigts par un geste saccadé :

— Vous êtes en grande tenue, Maurice... Vous partez ?

— Oui, monsieur.

— Dites-lui donc, mon oncle, qu'il a tort, murmura Valentine.

La pauvre enfant perdait sa force devant le sang-froid de M. Gouault.

— Je trouve qu'il a raison, ma nièce... c'est si bon d'être logique ! Je souffre de ne l'être pas... ma place n'était pas en France... je suis revenu trop tôt... c'est indigne de se croiser les bras, et je ne puis pourtant ni faire le coup de fusil contre mes anciens alliés de l'armée de Condé, ni leur ouvrir nos portes. Ah ! votre révolution ! comme elle a tout labouré dans les cœurs ! Où est le traître de nous deux ? Vous faites bien, Maurice ; partez. Si je pouvais partir !

Il jeta son chapeau sur un fauteuil avec ses gants, et se mit à marcher dans le salon. Valentine chancelait presque. Un suprême effort la maintenait debout. M. Gouault, après une promenade, revint à moi.

— Je souhaite que tout soit fini quand vous rejoindrez l'armée, me dit-il d'un ton sérieux... Où allez-vous ?

— Du côté de Brienne.

— Bon voyage... Allons ! embrasse-le, Valentine, c'est ton frère... Tant pis s'il n'a pas nos idées... il y viendra.

Je secouai la tête. Mais, ce n'était pas seulement pour nier que j'adoptasse jamais leurs

idées, c'était surtout pour faire entendre : « Oui, si je reviens ! » — J'étais désespéré.

Valentine me tendit la joue. Ses mains, qui prirent les miennes, ne tremblaient pas, elles vibraient. Mais le front était impassible. Je sentais toujours, en dépit de sa générosité, un reproche dans son attitude. Je lui donnai pieusement le baiser que, tout enfant, je lui avais donné : un voile passa sur mes yeux.

— Adieu ! balbutiai-je.

— Au revoir ! répondit-elle faiblement.

— Adieu ! répétai-je presque à voix basse.

M. Gouault ne nous regardait pas, il baissait la tête. Cet adieu de deux êtres élevés ensemble, destinés l'un à l'autre, séparés par un scrupule, qui ne pouvaient être heureux à cause de cet obstacle invisible et pourtant infranchissable ; cet adieu rigide et solennel de la jeunesse à la jeunesse, de l'amour à l'amour, retentissait dans son âme loyale. C'était lui qui avait voulu l'abîme, qui l'avait creusé, et qui maintenant nous voyait sur le bord, sans qu'il eût même la pensée de nous en retirer et de le combler. Il n'osa me tendre les bras : il me secoua la main avec énergie, en me parlant comme un officier à un soldat qu'il aime. Et, quand il m'eut entraîné plus que conduit hors du salon :

— C'est pourtant vrai, me dit-il, que je vous envie un peu !

— Venez avec nous ; il est toujours temps.

— J'ai dit *un peu*, reprit-il en essayant de railler.

— Au lieu de m'envier, vous me plaindriez, n'est-ce pas, monsieur, si j'avais écouté vos paroles et vos conseils... si je m'étais fait votre allié !

M. Gouault ne répliqua pas. Il ouvrit lui-même la grande porte de sa maison ; je le saluai, en pressant encore une fois sa main, et je sortis.

Au bout de quelques pas, je rencontrai mon père qui venait me chercher.

— Allons donc ! *lambin*, me dit-il, les camarades t'attendent ; on va partir sans toi.

— Ah ! lui répondis-je en serrant les poings, en frappant les pavés de mon pied, se peut-il qu'il y ait deux façons si différentes d'aimer son pays et d'avoir raison !

— A qui en as-tu ? Est-ce qu'on a voulu t'*ondoyer*, en attendant le baptême ?

— C'est donc une chimère, continuai-je avec fureur, d'aimer ces vieilles maisons, cette terre boueuse que le pied des étrangers va salir ? Se dévouer à des hommes, leur sacrifier, avec toutes ses pensées, la vie, la fortune de milliers d'autres hommes, cela est donc plus noble, plus fier, plus délicat, que de se dévouer à la terre natale ?

— Tu es fou ! me dit mon père.

— Nous l'avons été l'un et l'autre, toi, en re-

cueillant cette petite fille et en acceptant de l'élever dans des idées que tu n'avais ni au fond du cœur, ni sur les lèvres; moi, en l'aimant comme je l'aime, en lui donnant une vie dont elle ne veut pas. L'orgueilleuse! voudra-t-elle de ma mort?

— Que s'est-il donc passé? demanda le père Cerbonnet.

Je racontai mon entrevue avec Valentine.

— Pauvre enfant! elle t'aime bien, voilà tout. Elle ne peut pas partir avec toi et elle voudrait t'empêcher de partir. Va, mon garçon, il n'y a pas de ruban qui tienne: fais ce que tu dois faire. Si elle a de l'amour vrai, elle te le gardera.

— Je veux perdre le mien en route. Je l'ai dans le sang; j'espère qu'on me saignera.

— C'est mal pour moi ce que tu dis là; et le père Cerbonnet s'arrêta suffoqué au milieu de la rue du Temple. Je ferais bien de t'accompagner: je ne suis pas assez vieux pour me fatiguer d'un fusil.

— Pardonnez-moi, mais je souffre.

— Tout le monde souffre, mon garçon, la belle affaire! Regarde-moi donc ces gens-là sur leurs portes: est-ce qu'ils sont plus heureux que nous? Nous leur faisons envie; ils n'ont pas comme moi un fils pour payer leur dette. Car l'Être suprême, vois-tu, tient compte à chacun de ce qu'il a fait par lui ou par ses enfants. Moi,

j'ai travaillé bravement, tu vas te battre en brave; tout est bien.

— Excellent père!

Et j'embrassai le papa Cerbonnet au milieu de la rue.

Nous entrâmes à la maison. A elle aussi, je voulais dire adieu; j'achevai de m'équiper, je pris mon sac, j'embrassai la vieille Marianne, et nous allâmes rejoindre sur la place de l'Hôtel-de-Ville le petit bataillon de volontaires, que l'on appelait le bataillon des *canuts*, parce qu'il était composé en grande partie de fils de marchands de toile ou de bonneterie.

Le maire nous passa en revue, sans nous dire un mot. Il avait envie de pleurer. Des conscrits, car il ne cessait d'en arriver, se joignirent à nous. Nous étions près de cent cinquante. On nous donna un drapeau. Un vieil officier nous commanda : « — Portez armes! » et nous défilâmes en silence. Nous nous regardâmes les uns les autres au moment d'emboîter le pas. Nous sentions le besoin de crier quelque chose; mais que fallait-il crier? « Vive l'empereur! » ce n'était plus guère de saison; « Vive la France! » cela était bien solennel, et nous nous sentions trop sérieusement héroïques pour n'être pas simples dans nos manifestations. On nous serrait la main au passage, pour nous donner du courage, ce qui aurait pu nous en ôter beaucoup. Les parents, les pères, les mères, avec des sanglots

étouffés, nous escortaient... Nous nous croyions l'arrière-garde du désespoir ; et nous n'étions encore que l'avant-garde de ceux qui devaient s'offrir dans l'arène ouverte par l'entêtement d'un seul. Un de mes voisins, qui quittait le collège, regarda le drapeau qui flottait à notre tête, et, soulevant son fusil un peu lourd sur son épaule, « *Ave, Cæsar*, murmura-t-il, *morituri te salutant*. » Pour lui, du moins, et pour quelques autres, le pauvre garçon fut prophète.

Mon père, après une dernière étreinte, s'était caché dans la foule. Je le cherchai des yeux, quand le roulement du tambour donna le signal du départ, et je ne le vis plus. A la hauteur de la porte Saint-Jacques, il reparut et s'approcha de moi. Je me penchai pour entendre ce qu'il voulait me confier à l'oreille. C'était le dernier adieu, la recommandation suprême.

— Si tu peux aller jusque chez le curé Henriot, me dit-il, tu seras bien reçu... Fais-lui mes compliments.

Je souris ; le bonhomme rit tout à fait et me tourna brusquement le dos. Je le vis à quelques pas de nous, arrêté et cherchant son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Tout ce qu'il avait pu faire sans faiblir, il l'avait fait ; il me cachait maintenant sa faiblesse.

CHAPITRE VII

Quel aspect lugubre avaient les faubourgs et les premiers villages que nous traversâmes ! C'était déjà le désastre de l'invasion.

Il y a, pour la guerre qui s'avance, comme pour tous les fléaux, des symptômes, une fièvre, une sorte de pâleur qui s'en prend aux choses. Les maisons étaient fermées ; celles que des vieillards n'avaient pas abandonnées étaient à moitié closes ; on avait enfoui tous les objets. Aucune fumée ne montait des toits ; les écuries étaient vides ; le silence, entrecoupé par les rafales du vent et de la pluie, nous accueillait.

La terre de Champagne, horrible sur les premiers coteaux qui avoisinent Troyes, laissait voir la craie blanchâtre : on eût dit de la boue faite avec des ossements, et la neige, alternant avec la pluie, semait des linceuls pour les morts du lendemain. Nous marchions tête baissée. De temps en temps, on signalait au loin des points noirs. Était-ce une troupe, un convoi de voi-

tures ? le cœur nous battait. — Pourvu que ce soit l'ennemi ! disions-nous. Nous ne voulions plus rencontrer des fuyards, des blessés, de pronostics lugubres. On faisait halte ; on armait ses fusils ; on s'avancait avec précaution. Hélas ! c'étaient des malheureux, en charrette, à cheval, cachant peut-être sous la toile de leurs voitures des déserteurs transis d'épouvante.

— Où allez-vous ? nous demandaient-ils.

Nous n'en savions rien. Eux nous racontaient qu'il fallait nous hâter pour atteindre le prochain village. Quand ils l'avaient quitté, on s'attendait à l'entrée de l'ennemi ; et alors, nous doublions le pas, comme si le bataillon des *canuts* dût terrasser l'armée de Blücher.

Nous suivions les chemins de traverse beaucoup plus souvent que la grande route ; nous entrions parfois dans des prairies inondées. Quelques-uns des gardes nationaux troyens craignaient de tacher leurs belles guêtres ; c'était déjà bien assez de la neige et de la pluie sur les revers blancs de leurs uniformes. Alors, les vieux sous-officiers, qui avaient fait les guerres de la république et de l'empire, se moquaient de nous et nous racontaient leurs premières campagnes, sans souliers, en sabots, leurs bivouacs dans l'eau glacée, et l'hiver de 1812, et la Russie !

— Tant que vous n'aurez pas le nez gelé,

vous ne saurez pas ce que c'est que le plaisir, répétait un grognard en bourrant sa pipe.

On riait, on essayait de rire et l'on changeait le fusil de bras.

A Piney, nous fîmes connaissance avec les Cosaques. Ils étaient une dizaine venus en éclaireurs ou plutôt en maraudeurs, et, trouvant le pays à leur convenance, ils s'étaient installés dans le cimetière, à côté de la petite chapelle de la Vierge que l'on voit en arrivant de Troyes. Campés comme des bohémiens, ils faisaient leurs feux avec les croix des tombes. Dès qu'ils nous aperçurent, ils sautèrent sur leurs petits chevaux, en tournoyant, en remuant leurs bras et leurs lances, puis ils s'élançèrent avec des cris. Nous leur tirâmes quelques coups de fusil ; un d'eux fut tué ; son cheval nous servit à porter nos bagages, et il fut convenu qu'à tour de rôle les plus fatigués se serviraient de la monture. Je dois dire que personne ne la réclama.

Une lieue plus loin, il nous fallut renoncer absolument à la grande route. On affirmait que le pont de Lesmont était coupé, que l'Aube, d'ailleurs, était infranchissable à cet endroit. Un paysan s'offrit à nous conduire, et, faisant un long détour, nous traversâmes à la nuit tombante la rivière entre Pougy et Lesmont, sur un pont improvisé avec des charrettes placées sur des barques. Nous allions remonter le cours de la *Voire*, quand on nous apprit qu'un détache-

ment, commandé par le général Gérard, suivait la rive droite de l'Aube, cherchant à rejoindre les troupes que l'empereur amenait à marches forcées de Saint-Dizier. Nous avions désormais un chef, une direction, un but, et jugez de mon profond étonnement quand je m'aperçus qu'on marchait en droite ligne sur Maizières. Le général Milhaud s'était avancé jusque-là avec le cinquième corps de cavalerie, marquant ainsi la place où Napoléon était attendu.

Bien que je fusse brisé de fatigue, accablé surtout par la lourdeur de ce chagrin que j'avais emporté de Troyes, je me sentis allégé en apercevant les feux du bivouac qui faisaient au village de Maizières comme une ceinture de flammes. Un petit bois placé de côté, en écran, cachait ces feux à l'ennemi qui, disait-on, occupait Brienne. Mes camarades cherchèrent leur gîte; moi, je m'avançai jusque dans le pays. Mon cœur, resté pesant et froid comme un marbre depuis le départ, se mit à battre. J'étais tout à coup plein de reconnaissance pour ce hasard qui réalisait ainsi, comme dans un conte de fées, le souhait de mon père et le mien. Mais je n'étais pas au bout de mon ravissement, de mon émotion.

La vie humaine la plus ordinaire (et la mienne est de celles-là) a souvent des coups de théâtre foudroyants. J'entraï dans le village que je connaissais si bien; je me dirigeai vers le presby-

tère. L'église était occupée par l'état-major ; on ne chantait pas de *Domine, salvum fac imperatorem*, cette nuit-là. Quelques lanternes suspendues aux piliers, de la paille sous la nef, une sentinelle à la porte, les tambours allumant du feu dans le cimetière, voilà le tableau. Je le regardais, et je me rappelais le mois fleuri, les cloches sonnait à toute volée, le cimetière en fête, Valentine toute blanche s'avancant au pied de l'autel, le père Carbonnet invoquant la déesse Raison, et moi, pleurant d'ivresse, d'enthousiasme et d'amour ! Comme il y avait longtemps !

Le presbytère ne faisait pas un contraste si dramatique avec mes souvenirs. Il était éclairé ; des bruits s'en échappaient. Les maisons du village étaient toutes transformées en auberges : n'avait-on pas respecté davantage la maison du curé ?

Je n'eus pas besoin de frapper. La grande porte était ouverte. Dans la cour, près du tas de fumier, une carriole était dételée, une carriole comme celle qui nous avait conduits si souvent à Maizières, mon père et moi. On eût dit la même. J'entrai dans la cuisine qui servait d'antichambre à la salle à manger. La vieille servante du curé achevait d'essuyer d'une main tremblante un grand plat, qu'elle faillit laisser tomber en m'apercevant.

— Monsieur, nous ne logeons personne ici, me dit-elle avec une fierté bien courageuse.

— Vous ne me reconnaissez pas, Madelon ?

Avant de répondre, elle tira de sa coiffe une grande aiguille à tricoter, et prenant sa lampe d'étain posée sur la table, elle en attisa et en allongea la mèche, qui se mit à fumer davantage en redoublant de clarté.

— Quoi ! c'est vous ? Bonté du ciel ! on ne l'espérait pas. Si vous saviez !... Monsieur le curé, monsieur le curé !

J'entendis qu'on dérangeait des chaises dans la salle à manger, la porte s'ouvrit brusquement, et l'abbé Henriot parut sur le seuil, tenant une chandelle aussi fumeuse que la lampe de Madelon.

Je me souviens de tous ces détails ; n'est-ce pas étrange ? Les événements les plus graves de notre vie s'attachent aussi à notre mémoire, à notre cœur, par ces petits faits qui leur font une atmosphère toute prête et un décor toujours nouveau, quand nous les évoquons. Je n'exagère pas ; mais j'ai encore dans le souvenir l'odeur du souper qui venait de finir.

L'abbé me reconnut. Il était rayonnant de joie : c'était dans toute la Champagne, alors, le seul front illuminé d'une espérance. Il me prit par la main, ne me dit rien, me fit entrer, et alors, je me crus fou, ivre, halluciné ; je chancelai, je faillis tomber ; je m'appuyai de mes deux mains sur la table, pour mieux voir Valentine et mon père qui m'attendaient et souriaient.

Eux ! c'étaient bien eux, là, tout à coup transportés comme par un enchantement ! Elle que j'avais quittée le matin à Troyes, lui, mon père, qui m'avait si stoïquement reconduit sur la route ! Comment avaient-ils pu venir ? pourquoi étaient-ils venus ? qui les avait renseignés ? Je voulais tout apprendre ; je ne savais quelle question adresser, et je sentais surtout que j'allais m'évanouir.

— Eh bien ! troupiers, me dit le P. Henriot, vous ne vous attendiez pas à cette surprise-là. Tenez, buvez-moi ce verre de vin de Bar-sur-Aube, car, en vérité, — vous n'en pouvez plus.

Je bus automatiquement le grand verre que me tendit le curé : je lui serrai la main et j'attendis. Ce fut Valentine qui, la première, eut pitié de moi.

— Maurice, me dit-elle en venant à moi, et en me repoussant doucement sur une chaise, tandis qu'elle s'asseyait à mes côtés ; Maurice, j'ai été cruelle et ingrate ce matin. J'ai eu plus d'orgueil que d'amour ; j'ai voulu vous empêcher de remplir un devoir que je n'avais pas à discuter... je vous ai désespéré, et j'ai eu peur de la façon dont vous m'avez dit adieu. Voilà pourquoi je suis venue, non vous chercher, mais vous rejoindre... Votre père m'a compris quand je lui ai dit : « Il se fera tuer. » Alors, nous avons pris la carriole qui vous a amenés si souvent vers moi quand j'étais toute petite. Dieu nous a pro-

tégés : nous vous avons suivis jusqu'à Lesmont : le pont est rétabli, et nous avons pu vous dépasser. Nous savions que vous veniez probablement ici. Maintenant, dites-moi que vous me pardonnez ?

Je n'avais plus de voix, je ne trouvais pas de mots. Qu'aurais-je répondu ? Valentine s'inclina ; j'avais son front sous mes lèvres ; je crus lui donner à ce moment toute mon âme dans un baiser, comme si déjà elle ne l'avait pas eue tout entière. Le curé murmurait : « Mon Dieu ! bénissez ces enfants ! » Mon père riait en silence et se frottait les mains. Ce fut l'heure la plus douce de ma vie. Tout compte fait, par mes souffrances, je ne l'ai pas encore assez payée.

Valentine, en effet, avait eu bien peur : elle restait pâle et frissonnait par intervalles ; mon père prenait la revanche de ses angoisses par un babillage qui ne me trompait pas. Pour moi, j'oubliais le bivouac, la bataille prochaine. L'ennemi brûlait et pillait les maisons de Brienne, pendant que j'étais ravi et que je m'étonnais de ce qui peut tenir de félicités dans le cœur humain, sans qu'il déborde.

Valentine continuait son récit :

— Dans les raisons que je vous ai données ce matin pour vous retenir, il y en avait peut-être d'excellentes que je reprendrai plus tard, mon ami. Mais la meilleure, je ne vous l'ai pas dite. On veut être une héroïne et l'on sent bien que

l'on n'est qu'une femme. Quand la porte s'est refermée sur vous... j'ai pleuré comme un enfant. Mon oncle s'est alarmé. Alors, n'écoutant que le remords et aussi que ma lâcheté, j'ai résolu de venir pour vous porter bonheur... et, ajouta-t-elle avec un sourire superbe, pour savoir ce que c'est que ces batailles dont nous nous épouvantons... Eh bien ! je m'en fais presque une idée maintenant, je suis rassurée.

— Mais vous ne pouvez rester ici, Valentine !

— Pourquoi ? Il sera bien difficile de repartir demain. Les boulets de canon ne démoliront pas l'église ; on pourra y prier. Le curé m'y enfermera s'il le faut. Supposez que je sois demeurée depuis mon enfance dans ce village... chez ma nourrice... elle est morte, la pauvre femme !

— Comment votre oncle a-t-il consenti à ce voyage ?

— Nous lui avons un peu désobéi, n'est-ce pas, mon père ? D'ailleurs mon oncle sait bien que je serais morte de votre mort. Ne parlons plus de cela.

— Mes enfants, dit le P. Henriot en intervenant, voici un brave qui a fait une rude étape aujourd'hui... laissons-le se reposer... La nuit s'avance... moi, je veux faire mon inspection dans le village... cela me rappelle le temps où je passais dans le dortoir à l'école de Brienne... j'ai

peut être d'anciens élèves parmi tous ces guerriers !

— Vous en attendez un, en tout cas, et le plus grand de tous, interrompit mon père qui voulait payer son hospitalité en aidant l'ancien minime à épanouir son orgueil.

— C'est vrai, continua le curé flatté de cette réplique; ce n'était même pas le meilleur de mes élèves, autant qu'il m'en souvient : je voudrais bien savoir s'il se rappelle le P. Henriot ?

— N'en doutez pas... mais nous vous gênerons !

— Bah ! quand on reçoit trente ou quarante mille hommes, qu'est-ce que deux couverts de plus ? D'ailleurs, s'il vient, il ne fera que passer. Je me mettrai sur sa route... Ah ! mes enfants, quelle guerre ! il est temps qu'il arrive : demain, nous étions perdus.

Tout en causant, le P. Henriot avait mis son manteau et allumé sa lanterne.

— S'il n'y a pas d'indiscrétion, lui dit mon père, je vais avec vous.

— Venez, vous serez mon aide de camp... ces enfants n'auront pas peur tout seuls ! ajouta malignement le vieillard. Au surplus, ma bonne est là.

— Dites donc, curé ! vous manquez de respect à l'uniforme de mon fils.

Le curé nous regarda avec un bon rire silen-

cieux, haussa les épaules, et poussant mon père vers la porte de la cuisine :

— Allons ! allons ! monsieur Cerbonnet, le devoir avant tout.

Nous les entendîmes qui, bras dessus bras dessous, s'éclairant et se soutenant, traversaient la cour et sortaient du presbytère. Ils n'étaient pas éloignés l'un et l'autre de croire qu'ils avaient une consigne à remplir : ils voulaient une page dans cette sombre histoire.

Le vent qui soufflait ramassait leurs voix avec les rumeurs du village et nous les apportait. Nous n'osions plus parler ; notre émotion se mêlait, par le silence, à l'effet de cette nuit d'hiver, de cette veillée des armes. Qu'avions-nous à nous dire ? Rien, sans doute, et trop de choses pourtant. Le cœur débordait par les yeux. J'oubliais la fatigue ; ou bien la fièvre se mêlait à mon amour ; je me croyais accablé seulement de la joie de ce tête-à-tête.

Au bout de deux heures, mon père et le curé rentrèrent ; ils étaient moins intrépides qu'au départ. De grosses larmes avaient coulé le long des joues du prêtre, et papa Cerbonnet souriait encore un peu.

— Qu'y a-t-il ? leur demandai-je.

— Rien. Tout est tranquille ici, me répondit mon père. Mais on voit de grands feux là-bas, au loin.

— Ce sont les bivouacs ennemis ?

— Oui, ils se chauffent avec des maisons, et des maisons qui crient... Oh! faut-il vivre pour voir cela!

— Heureusement, dit le P. Henriot, qu'il arrive.

— Quels soldats va-t-il trouver? reprit mon père; des enfants pleurant leurs mères! Cela fait pitié. On dirait que la France est veuve et qu'elle n'a plus que des orphelins pour se faire respecter...

Nous ne nous séparâmes pas, et le reste de la nuit s'acheva ainsi dans une sorte de méditation en commun. Valentine avait les bras croisés sur sa poitrine, n'osant joindre visiblement ses mains. Elle tenait ainsi son cœur et elle priait... Mon père me regardait, et, par instants, il lui passait sur le visage des rougeurs de fierté, quand il se disait sans doute que je n'étais pas un soldat chétif comme ceux qu'il venait de voir, et des pâleurs de désespoir, quand il songeait que ma génération avait été déjà cruellement décimée. Le P. Henriot pensait aux incendies lointains, à l'homme qui allait venir et qui vengerait la France... La nuit palpitait, pour ainsi dire, autour du presbytère. Des hennissements de chevaux, des cris de soldats, des cliquetis d'armes, des appels de sentinelles, des aboiements et le vent, faisaient de minute en minute des trouées dans cette aile sombre qui nous couvrait.

L'aurore fut lente à venir : l'armée ne bougeait pas. Enfin, vers les sept heures, on entendit tout à coup une trépidation, un bruit multiplié, quelque chose de semblable au froissement de la vague sur des cailloux. Ce bruit venait des bois qui s'étendent à côté de Maizières : il s'y mêlait le fracas des branches ; puis, bientôt, les roulements de tambours, les fanfares, les voix. Je ne sais si la forêt de Dunsinane, marchant contre Macbeth, causa autant de terreur au tyran que causa soudain de joie, de réveil, d'espérances, ce tumulte parti des bois d'Ajou.

C'était l'empereur avec l'armée qu'il traînait par les fondrières, par les monts, par les ravins, depuis Montiérender. C'était l'empereur, à cheval, qui, couvert de boue, gris, dans cette grise aurore, amenait des bandes toutes grises et prenait de son regard, en passant, la mesure de la plaine où il allait recommencer ses jeux terribles contre le destin. Ce mot « l'empereur » fut comme un soleil invisible qui donnait une aurore aux âmes, sous ce ciel blafard et rayé de pluie. Il n'était plus que dans quelques poitrines, le rayon du soleil d'Austerlitz. Mais cela suffisait peut-être ; tout le village fut debout ; on courut : les conscrits, les enfants qui avaient fait pleurer le P. Henriot, se dressaient et vibraient, en hurlant : « Vive l'empereur ! » Ils humaient du courage. Les vieux essayaient leurs moustaches, c'était la toilette du matin, serraient la main aux

jeunes et ne criaient pas; ils avaient tant crié ! mais ils étaient ravis d'écouter et ils exhortaient à crier.

A peine étions-nous sortis, suivant et retenant le curé, qui voulait courir au-devant de l'empereur, que nous vîmes tout à coup déboucher sur la place du village l'état-major, et Napoléon lui-même. On l'entourait, on lui tendait les bras. Son cheval ruisselait; quant à lui, il avait un regard calme, satisfait, d'une limpidité singulière : il devait la confiance et il la répandait.

Avant de mettre pied à terre, il donna des ordres. Des officiers partirent dans toutes les directions. La bataille allait commencer, tout de suite, sans repos; l'empereur était pressé, la France aussi; il n'y avait pas une seconde à perdre. La cavalerie d'abord; les fantassins qui étaient en retard auraient le temps de rejoindre le gros de l'armée. Le P. Henriot avait fini par nous échapper et par se glisser contre l'étrier de l'empereur.

— Sire, Sire!... balbutia-t-il.

Comme il gênait le cheval, Napoléon fit un léger mouvement de la main pour l'écartier. Le P. Henriot saisit cette main dont il baisa le gant taché de boue. Napoléon baissa la tête de côté.

— Bonjour, monsieur le curé, bonjour !

— Sire..., vous ne me reconnaissez pas ?

— Si, je vous reconnais, répliqua distraitemment l'homme infallible.

Le P. Henriot se retourna vers nous, comme pour nous dire : « Il m'a reconnu. »

Enfin, ayant achevé de donner des ordres, l'empereur voulut descendre de cheval.

— Je suis las ! dit-il à demi-voix.

— Si Sa Majesté voulait entrer au presbytère ?

— Où est-il ?

— Ici.

— Allons, monsieur le curé, montrez-moi le chemin.

Nous ne songeâmes pas à nous écarter. Aucun de nous trois n'aimait l'empereur ; mais une curiosité, qui était peut-être de la haine ; nous tint immobiles, fascinés. Il s'arrêta devant Valentine et parut surpris ; puis il passa et entra dans la cuisine. La vieille servante allumait le feu. L'empereur alla droit à la grande cheminée ; il se baissa et jeta lui-même une poignée de sarments dans l'âtre. La flamme monta aussitôt et se tordit comme un serpent. Napoléon tourna le dos au feu.

— J'en avais besoin ! murmura-t-il.

Le P. Henriot se tenait haletant devant lui.

— Sire, dit-il encore, vous m'avez donc reconnu ?

L'empereur sourit ; cette fois, le sourire voulait dire non.

— Comment ! Votre Majesté ne se rappelle

pas un de ses vieux maîtres de l'École, le P. Henriot... Vous savez bien.

— Henriot ?

— Mais oui, celui qui taillait si bien les plumes !

— Ah ! c'est vous ? dit Napoléon en lui tendant la main. Oui, je me souviens. Vous êtes donc curé ici ?

— Oui, Sire.

— Nous venons vous déranger un peu.

— Les ennemis ont commencé, Sire.

— Ah ! ce n'est plus la guerre des boules de neige, père Henriot... Je n'étais jamais venu par ici dans nos promenades : nous allions plus volontiers du côté de l'Aube... Je suis réchauffé... Vous pouvez me faire déjeuner, n'est-ce pas ?

Plusieurs généraux se présentaient à la porte de la cuisine. Nous entrâmes derrière eux. L'empereur les salua de la tête et les regarda avec attention. Il avait besoin de tâter les dévouements : dans sa marche, il avait songé que l'heure était bien tentante pour la trahison.

— Entrons là, messieurs, leur dit-il en montrant la salle à manger.

Les généraux, en s'effaçant devant lui, nous démasquèrent.

— Quelle est cette jeune femme ? demanda-t-il à l'abbé ?

— Une enfant que j'ai vue élever dans ce village.

— Vous êtes son mari, monsieur? reprit Napoléon en s'adressant directement à moi.

— Pas encore, répondis-je, assez surpris de la nuance de politesse que l'empereur avait mise dans le mot monsieur.

Mon uniforme de garde national me valait cet honneur. Je le compris, quand il ajouta :

— D'où venez-vous?

— De Troyes, Sire.

— Êtes-vous seul?

— Nous sommes un bataillon de volontaires.

— C'est bien. Ah! si la France le veut, si les bourgeois ont autant de cœur que les paysans, la guerre ne sera pas longue.

Il eut un éclair, sourit et reprenant :

— Monsieur le curé, la bataille va commencer; si vous voulez la voir, montez au clocher.

— Vous oubliez, Sire, que j'ai fait des artilleurs.

— Eh bien! montez à cheval!

Sur ce mot, l'empereur quitta la cheminée et rejoignit les généraux dans la salle à manger dont il ferma la porte sur lui.

— A cheval, se disait le P. Henriot, à cheval!

— Cela vous contrarie? lui demanda en riant mon père.

— Oui, à cause du cheval, que je ne sais où trouver.

— Oh ! si ce n'est que cela !

— Ce n'est que cela.

La vieille servante battait des œufs pour une omelette. Elle se retourna, et levant sa fourchette d'étain au-dessus du saladier à grandes fleurs rouges :

— Comment ! monsieur le curé, vous iriez à cheval ?

— Ce ne serait pas la première fois.

— Et à la guerre ?

— Ah ! j'avoue que ce seraient mes débuts... Je ne connaissais le noble métier des armes que par la théorie. Mais, puisque mon élève l'ordonne.

Et, sans plus attendre, malgré les airs courroucés de Madelon qui se remit à battre ses œufs avec fureur, le curé sortit pour se procurer un cheval. Moi, je dis à mon père :

— Je vais rejoindre mes camarades... A ce soir !

Je l'embrassai. Ce fut lui qui pleura par extraordinaire, et ce fut Valentine qui sourit.

Elle me tendit de nouveau son front.

— A ce soir, Maurice ! me dit-elle. Je vais à mon poste aussi, moi.

— Où donc ?

— Aux ambulances...

CHAPITRE VIII

La compagnie des *canuts* était campée en avant du village, sur une éminence qui lui servait de piédestal. On la voyait de loin comme un point de ralliement pour les fantassins qui débouchaient à toute minute du bois, et qui, traînant leur fusil, traînant la jambe, semblaient près de tomber d'épuisement.

Cette jeune garde, commandée par Ney, ne se révélait qu'aux heures de péril. D'instinct elle savait se battre, mais elle ne savait pas marcher. La mort ne l'intimidait pas; la fatigue l'écrasait.

— Allons donc, poules mouillées! disaient, avec une raillerie mêlée d'une sorte d'indulgence paternelle, les vieux soldats, en aidant les conscrits à franchir les fossés et à porter leurs sacs.

Ces poules mouillées devaient se sécher bien vite. Ah! mon ami, quel grand cœur calomnié que celui de la France! Si la campagne de 1814 fut le chef-d'œuvre inutile du génie militaire,

elle fut le chef-d'œuvre fécond du patriotisme, le martyr du peuple qui perpétue la religion du foyer.

Le signal de la bataille se fit attendre. Après un premier éclair; l'empereur avait réfléchi. Le terrain était propice; mais la disproportion entre les deux armées pouvait être considérable : on ne sut guère qu'après le combat que seize ou dix-sept mille hommes avaient attaqué trente mille soldats aguerris commandés par Blücher. Un échec matériel, si grave qu'il pût être, n'était rien à cette heure critique en comparaison d'un échec moral; et l'empereur, qui ne thésaurisait pas le sang, commençait à vouloir ménager l'honneur de ses soldats. La bataille perdue, c'était la fin de l'empire; la route devenait libre jusqu'à Paris. Il fallait donc vaincre, mais vaincre plutôt à coups de cœur qu'à coups de canon.

Hélas! la bataille fut gagnée et l'empire n'en fut pas moins perdu. A partir de ce jour-là, mon ami, j'ai entendu se propager dans nos campagnes, dans les villes, les soupçons, les reproches de trahison. Battue, mutilée, violée, la pauvre Champagne, à bout d'héroïsme et de colère, a juré dans son orgueil qu'on l'avait trahie; que, sans cela, elle eût barré la route. Vaines illusions du courage! Si les généraux faiblirent, hésitèrent, obéirent avec moins de confiance; s'il se trouva des égoïstes pour

à leurs épargnes, la trahison fut une buée qui planait au-dessus des champs de bataille sanglants, mais qui n'amenait aucun orage. Un seul trahit le droit qu'il avait usurpé : ce fut l'apparente victime de ce désastre logique, ce fut Napoléon. La France lassée lui échappait : on ne la lui volait pas ; elle lui échappait, même en s'immolant pour lui ; elle devenait une ombre insaisissable à force d'épuisement.

L'empereur ne voulait pas convenir de cette expiation. Don Juan de la gloire, il s'entêtait contre le Commandeur qui marchait à lui de son pas terrible, faisant trembler le sol sous ses pas, écrasant les passants et levant sa main vengeresse sur l'orgueilleux.

Dès huit heures du matin, les éclaireurs de l'armée de Blücher s'étaient rencontrés dans les bois d'Ajou avec l'avant-garde de notre cavalerie légère ; mais ils s'étaient repliés bien vite sur Brienne. Un mouvement de l'ennemi, que l'empereur comprit aussitôt et qu'il espérait empêcher dès son entrée dans Maizières, fut la conséquence de cette rencontre.

Blücher s'avançait vers Lesmont et Arcis, dans l'intention de couper les ponts de l'Aube ; mais, averti que l'empereur, au lieu de se porter de ce côté, arrivait, venait d'arriver et courait à la route de Bar-sur-Aube, dans la pensée visible d'empêcher la jonction de la seconde armée de Silésie avec l'armée de Schwarzenberg, il ré-

trograda précipitamment, résolu à se maintenir fortement dans Brienne, à garder les deux routes, celle de Troyes et celle de Bar-sur-Aube ; et pendant que le grand parc d'artillerie des Prussiens traversait la ville, le comte Pahlen avec sa cavalerie se répandait dans la plaine pour masquer le mouvement et pour tromper l'armée française.

Napoléon, en sortant du presbytère et en montant à cheval, vit bien qu'il serait imprudent d'engager la lutte avant l'arrivée de toute son infanterie. Il attendit plusieurs heures ; mais Dieu seul sait l'impatience qui couvait au fond de cette âme cerclée de fer. Son regard conservait sa lumière limpide. Je n'oublierai jamais ce regard ; il était la plus grande perfection de ce grand acteur : il voyait tout et on le voyait partout. Jamais de brouillard ; il rayonnait plus ou moins, mais il rayonnait toujours. C'était le phare auquel on s'allumait.

L'empereur passa et repassa bien des fois dans la matinée devant nous ; il nous comptait par la pensée, puis semblait mesurer à l'horizon les masses ennemies. Vers midi, la partie lui sembla moins inégale ; il disparut au galop, et nous entendîmes bientôt le canon. C'était le prélude et comme on disait autour de moi, « le tocsin des braves. »

Cependant nous restâmes encore au moins deux heures à la même place, voyant cor

maintenant vers nous les fantassins qui nous rejoignaient. Après cette longue canonnade, qui avait été fort meurtrière des deux côtés, l'empereur reparut. Il dit trois mots : ce furent trois ordres. Les deux divisions de la jeune garde, qui se trouvaient alors à peu près au complet, se partagèrent. Ney, avec deux colonnes, marcha droit sur Brienne; nous partîmes avec une brigade du corps de Victor pour tourner le château à l'extrême droite, et Napoléon se porta à l'extrême gauche avec le reste de ce corps. Il ne voulut confier à personne le soin de garder la route de Brienne à Bar-sur-Aube. C'était la menace la plus sérieuse pour Blücher; c'était la retraite coupée, si le général prussien ne se hâtait d'abandonner Brienne pour dégager ce passage.

Je deviens conteur comme les vieux soldats. Il faut me pardonner; et je vous décris la bataille, comme si vous aviez un plan stratégique dans la tête. Mais vous connaissez, n'est-ce pas, la plaine de Brienne? Un peu ondulée, s'allongeant entre les bois et la rivière l'Aube, elle peut être fermée du côté de Troyes par une ligne allant de Maizières à Saint-Léger et au château de Brienne, en traversant le village de Perthes, qui se trouve au milieu comme un poste.

C'est précisément cette corde vivante que nous devons tendre : Napoléon se chargeait de barrer le chemin à l'autre extrémité.

Nous descendîmes en colonnes serrées. Au premier roulement du tambour, je tournai la tête vers le village. — « Adieu ! » murmurai-je ; mais je puis vous le dire sans fatuité, car je ne me crois pas un héros, il y avait plutôt de la joie et de l'espérance que du deuil et de la crainte dans cet adieu-là. Le cœur me battait, mais il marquait seulement le pas de notre marche rapide.

L'instant qui précède les mêlées doit être, si j'en juge par ce souvenir, une minute de communion superbe avec toutes les vertus. On se sent la responsabilité du salut universel ; on ne juge plus la guerre, on ne mesure plus la vie : on entre dans un monde à part, intermédiaire, entre les vivants qui vous pleureront peut-être et les morts glorieux qui vous feront place ; on se sent quelque chose, une unité nécessaire ; le grain d'humanité que l'on représente a son poids, comme un grain de plomb, comme une balle qui peut tuer la chance mauvaise, la fatalité ennemie.

Ne craignant rien pour moi, je ne craignais rien pour Valentine. Elle priait, je le sentais bien ; elle attendait les blessés, elle m'attendait peut-être. Je vous jure que, jusqu'au premier coup de fusil, je marchais légèrement, soulevé par cette aile. Mais quand une voix que j'entends encore nous cria : « Halte ! » toute illusion s'envola ; mes pieds devinrent de marbre ;

mes dents claquaient et mordaient mal la cartouche. Je me vis pâle en voyant la pâleur de mes voisins : pourtant je m'avouai tout bas que je m'estimais d'avoir peur, car c'était horrible de tuer et bien dur de se faire tuer.

Se peut-il qu'on s'habitue à ce sang, à ces morts qui vous barrent la route et qu'on franchit souvent avec maladresse, à ces blessés qui se retiennent à vous et qui vous demandent du secours, comme s'ils vous demandaient grâce ! Quand je vis tomber les premiers rangs, quand j'entendis ces murmures sans nom que jettent les vieux soldats, ces plaintes naïves qu'exhalent les jeunes conscrits, j'eus comme le remords de ces blessures. Il me semblait que c'était la balle de mon fusil qui revenait frapper mes voisins.

Au bout d'une demi-heure, le sang-froid, ou plutôt l'ivresse épanouie, rend la volonté implacable. La baïonnette n'hésite plus ; le coup porte mieux ; on se sent de la haine ; on abat avec une sorte d'entrain les visages livides qui viennent à vous et qui feraient pitié s'ils étaient du même côté que vous : c'est le vieux fond cannibale de la nature humaine qui se met à nu, et j'ai lu, je ne sais où, que l'heure sonne alors pour la *luxure du sang* !

Puisque cette débauche est de l'héroïsme, la jeune garde, j'en suis témoin, fut sublime. Ces conscrits mal vêtus reculèrent de deux pas à la

première décharge et avancèrent de trois pas à la seconde. D'abord ils furent silencieux, puis je les entendis gronder.

— Ils jurent, *les mâtins!* me dit un vieux soldat à côté de moi; c'est bon signe. J'attendais ces jurons.

En effet, c'était bon signe. Pendant que les généraux Lefebvre-Desnouettes, Grouchy et Milhaud s'emparaient, avec la cavalerie au centre de la ligne d'attaque, des hauteurs du village de Perthes; pendant que le maréchal Ney soutenait avec six bataillons de jeunes conscrits le choc de l'infanterie russe et la refoulait sur Brienne, nous avancions, en coupant la route de Troyes, en tournant le village de Saint-Léger, vers le derrière du parc, pour enlever le château.

C'était le nœud de l'action, le point important à conquérir, et ce fut dans la circonstance le salut de l'armée. Napoléon était perdu, si nous ne parvenions pas à gravir le coteau. Nous n'apprîmes que plus tard le service que nous lui avions rendu.

Il s'était porté, je vous l'ai dit, à l'extrémité de l'aile gauche pour menacer la ligne de retraite de Blücher : mais la cavalerie russe tout entière, ramenée brusquement de ce côté, tandis que la cavalerie française était à l'autre bout de la plaine, fondit sur nos soldats. Surprise, épouvantée par ces nuées de Cosaques qui hur-

laient et tourbillonnaient, l'infanterie de Victor plia et fut forcée de rétrograder. Napoléon était au milieu : il vit le péril et regarda vers les hauteurs du château. C'était comme s'il regardait vers le ciel : il se crut enveloppé; on enleva sous ses yeux quelques-unes de ses pièces d'artillerie. Pâle, serrant la lèvre, il reculait. C'était reculer dans l'abîme : il s'imaginait encore à ce moment-là pouvoir empêcher la jonction de Blücher et de Schwarzenberg. Perdre ce terrain, c'était perdre la campagne et l'empire; l'arme serait brisée, l'arme morale surtout, déjà fortement ébréchée.

Mais, au moment de sa plus grande détresse, voilà que Napoléon semble apercevoir une fumée plus épaisse sur la hauteur que domine le château; c'est la fumée du sacrifice nouveau qu'offre pour lui la jeune garde. Elle se donne en holocauste au Dieu des armées. C'est la victoire, c'est la chance au moins de la ressaisir. Ney, que le mouvement de recul de l'aile gauche a paralysé et cloué sur place, va pouvoir pénétrer dans Brienne; il sera soutenu par le feu de l'aile droite tonnant à son tour du haut du château.

En effet, après quatre heures de lutte ardente que je ne saurais décrire, nous franchissions par derrière l'enceinte du parc. Pauvres jardins! je ne les reconnus pas. Les belles allées que j'avais parcourues tant de fois avec Valentine, dépouillées, défoncées, saccagées, semblaient une forêt

aux trois quarts dévorée par l'incendie. Le soleil couchant mettait une rougeur vague sur les branches sans feuillage et sur les flaques de boue au milieu du sable. Nous nous avançons dans une avenue sanglante.

Pour la première fois depuis le matin, je me sentis lassé. Pendant que mon bataillon marchait vers le château, espérant y surprendre Blücher et son état-major, je tombai sur un banc à l'entrée d'une grotte. J'eus le mirage d'une fontaine qui coulait par là. Je me rappelai que nous y avions bu ensemble avec Valentine, et que nous avions bien ri de voir nos deux images trembler dans le bassin de marbre rempli d'eau. J'eus soif de cette eau-là ; j'en voulais une goutte, dût-elle me glacer le cœur.

J'allai vers la fontaine : les soldats l'avaient déshonorée par leur bivouac ; un feu brûlait devant la conque, aux trois quarts brisée, et l'eau, mal retenue, s'égouttait dans le sable en tombant comme un sanglot. Je vous avoue là, mon ami, un enfantillage : eh bien ! j'eus une subite envie de pleurer ; je me baissai pour recueillir dans mes mains un peu des larmes de la fontaine et les porter à mes lèvres. A ce moment, un Cosaque, un blessé, que je n'avais pas aperçu, se souleva de terre en face de moi : j'allais lui offrir du secours. Le malheureux m'ajusta avec son pistolet ; le coup partit ; mais, au même instant, ma baïonnette, qui détournait l'arme,

perçait le bras de mon ennemi et s'enfonçait dans sa poitrine. J'entends encore sa plainte étrange, son rugissement.

Je ne sais si j'avais tué jusque-là : mais ce meurtre, accompli par moi seul, bien réellement, m'emplit le cœur de dégoût et d'indignation contre moi-même. Je me crus un assassin ; j'abandonnai avec horreur le cadavre que j'avais fait ; je courus comme un insensé rejoindre mes compagnons, qui saccageaient les débris du château déjà saccagé par les alliés ; je tirai stupidement un coup de fusil dans une fenêtre, comme je l'aurais tiré dans un mur ou dans l'espace ; je ne savais plus ce que je faisais.

Blücher venait de s'échapper : il s'en fallut de bien peu qu'il ne tombât entre nos mains, lui et les six officiers composant son état-major. Il surveillait pendant la bataille la défense de la ville, le convoi de son artillerie qui traversait Brienne ; il savait que l'empereur était presque en face de lui, un peu sur sa droite, et il ne se méfiait pas assez de l'attaque audacieuse que nous devions tenter par les derrières du château. Il s'était avancé sur la pelouse de la façade, donnant des ordres, se félicitant d'apprendre que Napoléon pliait et reculait, quand tout à coup des cris, des coups de fusil, le forcèrent à se retourner.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

Une clameur lui répondit, celle des Français,

montant comme une marée et refoulant ses trou-pes. Blücher n'avait pas des forces suffisantes pour résister. Entraîné lui-même par les fuyards, il courut à pied, l'épée à la main, hors de la grille de l'avenue. Mais en bas, dans la rue principale de Brienne, les Allemands et les Russes reculaient aussi. Ney entraînait enfin ; la digue était rompue. Le général prussien eut peur ; il remonta, essaya de faire fermer les grilles du château : il se sentait entre deux vagues qui pouvaient l'étouffer. Éperdu, ne sachant quels ordres donner, piétinant, rugissant, il allait être fait prisonnier, quand un homme s'élança vers lui.

C'était un habitant de Brienne, un Allemand nommé Dietschine, établi depuis vingt-cinq ans dans le pays, qui se fit traître à sa nouvelle patrie pour sauver l'ancienne.

— Par là, mon général, dit-il à Blücher en lui indiquant un passage dérobé qui, par les écuries et les communs, communiquait avec une petite rue de la ville. Les chevaux étaient tout sellés ; Blücher, en passant, prit son cheval à la crinière, s'élança sur son dos, et ne mit les pieds dans les étriers que quand il eut franchi, avec ses cinq officiers, les écuries, une petite cour intérieure et la porte de sortie formant le fond d'une impasse.

Nos soldats accourus le virent disparaître, ne purent le rejoindre, mais s'emparèrent de l'homme qui l'avait si bien renseigné.

frénétique et nous vîmes une grande clarté. C'était l'incendie de la ville. Blücher voulait recommencer la bataille et allumait les maisons pour violer les ténèbres. Ce fut horrible; je me rappelai le compagnon de route qui, en quittant Troyes, m'avait murmuré en latin le salut des gladiateurs à César.

— S'il était là, me dis-je à demi-voix, il me citerait Néron brûlant Rome !

Et alors je me souvins que, dans la journée, j'avais entendu sa voix me dire adieu, et qu'il était resté en arrière, blessé, mourant. Pauvre jeune homme ! C'était au plus fort de la mêlée; je n'avais pas pris garde à son agonie. Où l'avait-on porté ? Pourquoi pensai-je à lui tout à coup ? Je rencontraï depuis à Troyes bien souvent sa mère en deuil, et je me suis toujours détourné. J'avais peur qu'elle ne vît sur mon visage que j'aurais pu lui transmettre le dernier adieu, un legs de son enfant, et que j'avais manqué à cette charité.

Les maisons de Brienne étaient, pour la plupart, bâties en bois. Elles flambaient vite. On les entendait crépiter, et, par instants, quand un toit ou un mur s'effondrait, une nuée de pourpre montait et s'étendait en semant des étincelles.

C'était bien l'illumination d'une nouvelle orée de la mort; c'était la déroute aux flambeaux;

mais de qui? On eût dit que Blücher tenait à écraser là, cette nuit, sur cette place, sur le brasier de l'école de Brienne, ce Napoléon exécré et son armée. Il commanda lui-même, à la tête de l'infanterie de Sacken, une nouvelle attaque. Assaillis par ces démons qui s'échappaient des rues enflammées, les jeunes soldats, entassés au bas du coteau, oscillèrent. Mais le chef de bataillon Enders, qui nous commandait, s'apercevant de cet instant de défaillance, et voyant monter les Prussiens encouragés par cette panique des conscrits, s'écria tout à coup :

— En avant! à la baïonnette!

Alors, il sembla que toutes les grilles du château tombaient. Nous passâmes au travers, nous fûmes deux mille tout à coup dans l'avenue. Quand j'ai revu depuis ce champ de bataille si fortement incliné et si large, j'ai eu peine à concilier la réalité avec mon souvenir. Nous étouffions comme dans un couloir étroit et enfoncé. C'était l'atmosphère de fumée, de cendre, de feu qui nous diminuait l'espace. Quelle nuit! quelle rage! ce fut le cauchemar de la haine et du meurtre. Nous frappions, non pas toujours avec la baïonnette, mais avec la crosse de nos fusils : nous assommions; on n'avait pas le temps de déchirer la cartouche. La poudre était dans l'air, nous la respirions et nous la lancions avec nos cris. Des arbres prirent feu dans l'avenue; tout un rang de soldats prussiens poussé trop vive-

ment s'abattit dans un pli du chemin; nous le nivelâmes en passant dessus.

Nous descendions rapidement. En vain Blücher ramena ses soldats : ce furent de nouvelles victimes. A onze heures du soir nous étions tout à fait descendus. Le château était gardé; la route de Troyes était fermée; et, réunis aux soldats du maréchal Ney, nous poussions les ennemis dans la direction de Bar-sur-Aube.

Mais la nuit était profonde et l'incendie luttait vainement pour la dissiper. On nous défendit de nous engager trop avant; nous nous écartâmes et nous laissâmes opérer la mitraille qui essaya de balayer les rues. Je crois bien qu'elle laboura surtout les morts, les blessés tombés sur le chemin, et qu'elle n'ajouta pas beaucoup aux désastres de la journée.

Blücher avait ordonné la retraite. Il savait que son parc d'artillerie était à couvert dans le village de Dienville; il pouvait abandonner Brienne, ne laissant que des prisonniers et des cadavres. Mais s'il avait pénétré le projet de Napoléon, il pouvait, malgré tout, se consoler; car rien ne l'empêchait de se joindre à Schwarzenberg. On l'avait fait reculer, on ne l'avait pas enveloppé.

Sa retraite fut lente dans cette obscurité. Les Français ne s'avancèrent pas au-delà du milieu de la ville. Les ennemis restèrent jusqu'au jour vers l'extrémité du pays; et les maraudeurs des

deux camps se rencontraient dans les rues isolées; mais ils n'avaient plus la force de se tuer. Il y eut, dans le reste de la nuit, des combats à coups de poing, comme ironie, comme complément des massacres.

Quand tout fut fini, vers minuit, chacun s'occupa d'un gîte. Les habitants étaient partis dans les bois ou cachés dans les caves. On entra et on s'installait dans les maisons désertes; moi, j'essayai de remonter vers le château. J'aurais mieux aimé retourner à Maizières. Je commençais à être inquiet. Que s'était-il passé de ce côté? Il n'était pas probable qu'on s'y fût battu; c'était le quartier général : mais j'étais inquiet surtout de l'inquiétude qu'on devait y avoir.

Comme je gravissais l'avenue, ayant peur cette fois de heurter des vivants ou de marcher sur les morts, j'aperçus une clarté, un groupe de soldats et d'officiers devant une grange ouverte. Je m'approchai. Une voix me fit tressaillir, la voix du P. Henriot.

Je m'ouvris un passage. Le curé de Maizières, couvert de boue et de sang, était assis sur des bottes de paille dans la grange; on lui faisait boire un verre d'eau. Mais il ne paraissait pas gravement atteint, car il parlait, sans trop se plaindre.

— Vous êtes blessé? m'écriai-je en m'élançant vers lui.

Un officier qui tenait une grosse lanterne d'é-

curie abaissa sa lumière pour me montrer le pied du P. Henriot enveloppé de linge.

— Vous voyez, Maurice, me dit intrépidement le curé de Maizières, comme Achille, au talon!

— Mais ce sang?

— Ah! voilà! reprit l'excellent homme en passant une de ses mains sur sa soutane avec un geste timide qui pouvait être un geste d'horreur; c'est que je suis tombé plus d'une fois sur le chemin, et la boue, aujourd'hui, est rouge.

Le prêtre secoua la tête; il se souvenait de tout ce qu'il avait vu.

— Que de pauvres âmes montées vers Dieu! dit-il avec mélancolie... Est-ce que c'est fini, messieurs?... Vous m'assurez que c'est fini?

— Pour ce soir, oui, monsieur le curé, répondit l'officier.

— Pour ce soir!... Cela recommencera demain?... Quand je pense que j'ai fait des militaires, des artilleurs!... Ah! le canon! l'ai-je entendu aujourd'hui!... Et vous, Maurice, vous n'avez rien?...

— Non, monsieur le curé, rien.

— Dieu soit loué! c'est moi qui ai payé pour le presbytère... A propos, je voudrais bien m'en aller. L'empereur, messieurs, s'en retourne à Maizières : c'est mon hôte... Il faut que je sois là; Maurice, donnez-moi votre bras.

Et le père Henriot fit un effort pour se soulever.

— Y pensez-vous? lui dis-je. Cette nuit..., à pied..., avec votre blessure!

— Oh! une égratignure! une balle qui m'a effleuré! Les missionnaires en supportent bien d'autres. Allons, Maurice, aidez-moi.

— On peut vous porter sur une civière, dit l'officier.

— Une civière, quand j'ai tous mes membres! repartit le curé en se dressant debout d'un seul élan et en s'appuyant sur mon épaule.

— Alors, reprenez votre cheval. Il est là.

— Mon cheval! — Et je vis le P. Henriot, qui eût affronté le martyr, rougir d'avouer qu'il était mauvais cavalier. — C'est qu'il est un peu vicieux, mon cheval!

— On vous en trouvera un autre.

— Un autre!... Non, ce serait la même chose. Je me croyais plus fort... Il y a si longtemps! J'avais oublié... Ah! quelle journée! je suis tombé au moins douze fois. Je ne veux pas tomber une treizième; cela me porterait malheur.

— Eh bien! restez ici, dit l'officier en riant et en posant la lanterne sur une charrette.

— Je croyais vous avoir déjà dit, monsieur, repartit le P. Henriot avec fierté, que l'empereur était mon hôte cette nuit... C'est mon élève, je ne veux pas le rendre honteux de son maître... Il y aurait peut-être un moyen. Vous paraissez

bien fatigué, Maurice... Ah! vous n'êtes pas habitué, comme nous autres paysans, aux grandes marches. Vous savez monter à cheval, vous?

— Oui, monsieur le curé.

— Solidement? les étriers ne vous gênent pas?...

— Non.

— Eh bien! montez mon cheval. Oh! la bête est bonne, je la connais; c'est la plus forte du pays. Tout ce que je puis me permettre, si vous le voulez bien, c'est de monter en croupe et de me retenir à vous... Comme cela, nous rentrons plus vite et ensemble, et, comme il n'y aura personne pour se moquer de nous dans les champs, on ne nous saluera pas avec la fable du *Meunier, son Fils et l'Ane!* Est-ce accepté?

L'abbé souriait d'avoir trouvé cette manière machiavélique d'accommoder sa crainte de l'équitation avec son désir de rentrer. Les soldats éclatèrent de rire; mais, malgré tout, un vieillard qui s'était exposé à la bataille, et qui donnait l'hospitalité à l'empereur, les intimidait un peu, leur inspirait une sympathie respectueuse. Ils nous amenèrent le cheval vigoureux dont l'abbé Henriot avait fait si imprudemment sa monture. Nous nous installâmes le mieux possible. La selle, heureusement, n'était pas d'ordonnance et n'avait pas de troussequin bien apparent : tout le harnais était d'un bourrelier de

Maizières. L'abbé fut assis d'aplomb et se cramponna de la main droite au pan de mon uniforme, tandis que, de la main gauche, il tenait la grosse lanterne qu'on nous avait forcés d'accepter. Mon sac, mon fusil nous gênaient bien; nous faisons un tableau grotesque; mais, où donc étaient les rieurs?

Nous descendîmes lentement l'avenue. Le cheval glissait par instants et avait de brusques mouvements de terreur : il s'arrêtait tout à coup; nous le rassurons; ce n'était rien, ce n'était qu'un mort; et alors il reprenait sa marche hésitante, inquiète, tendant le cou, renflant, frémissant.

Depuis cette nuit-là, je crois à l'âme des bêtes. Elles ont la conscience comme nous, et la tristesse, le deuil des grands attentats qui se commettent contre la nature. Ce n'est pas une si forte sottise qu'on se l'imagine que les chevaux d'Hippolytose *conformant à ses tristes pensées* : le chien du pauvre en sait autant là-dessus que le poète le plus délicat.

L'avenue du château a pour prolongement presque direct la route de Montiérender : c'est aussi le chemin de Maizières. Nous eûmes beaucoup de peine à franchir l'agglomération des troupes. On ne s'étonnait pas trop de notre équipement. Il n'y avait plus guère de coquetterie d'uniforme; les *Marie-Louise* avaient perverti le goût par leurs affublements. D'ailleurs, il pa-

rait que l'abbé Henriot était connu dans les rangs que nous traversions. On l'avait vu, depuis le matin, galoper et trotter à la suite de Napoléon : on le saluait du titre d'*aumônier de l'empereur*.

— J'ai l'air de porter les saintes huiles, me dit le curé.

— En effet, l'empire est à l'extrême-onction, lui répondis-je.

— Ah! mon cher Maurice, ne dites pas cela!... Mon élève l'a fièrement relevé aujourd'hui. La belle bataille!

Nous sortions à ce moment de la route qui contourne Brienne, et nous marchions à côté d'un long convoi qui s'enfonçait dans la nuit en remontant vers Maizières : c'était le convoi des blessés que l'on conduisait au quartier général.

— Oui, répliquai-je à demi-voix à l'abbé, on a tué beaucoup de monde, la France a du sang de moins dans les veines.

Mon observation parut déplaire au curé : il voulut me faire sentir en tout cas que ce n'était pas à moi à me plaindre.

— Comme votre père sera content! me dit-il... Dépêchons-nous, Maurice, je vous ramène sain et sauf.

— Ce n'était pas mon tour aujourd'hui, monsieur le curé!

Un soupir fut la dernière réponse du P. Hen-

riot. La nuit devenait de plus en plus noire; on entendait dans la plaine une rumeur continue : dans le lointain, les chariots de l'armée ennemie qui se massait à la Rothière, à Dienville; plus près, les équipages de notre artillerie, et les chevaux, et les hommes, qui ne savaient où se reposer! Le vent chassait vers nous la fumée et les cendres des maisons qui achevaient de brûler. Des voix plaintives sortaient des bois environnants; il n'était pas un coin de l'espace autour de nous qui n'eût son gémissement. La terre souffrait et semblait haleter sous nos pas. Le curé de Maizières essayait de lutter contre sa pitié en me faisant le récit de sa journée.

— J'ai suivi l'empereur..., c'est un infatigable cavalier! Il n'a pas voulu entrer dans Brienne aujourd'hui : cela lui faisait trop de peine, sans doute, de voir qu'on brûlait notre vieille école et qu'on pillait le château... Moi, je n'y tenais plus, et quand j'ai su que les ennemis s'étaient un peu retirés... je me suis hasardé. Jusque-là, je n'avais rien reçu... J'étais tombé, voilà tout; mais comme je traversais la Grande-Rue, ne voilà-t-il pas que j'entends une fusillade? Ils m'auront pris, avec ma soutane devenue grise et mon chapeau, pour l'empereur. Cet honneur-là a failli me coûter cher... car je suis vulnérable partout ailleurs qu'au talon; j'aurai reçu le dernier coup de fusil de la bataille.

Comme le P. Henriot parlait ainsi en appro-

chant du bois d'Ajou, nous entendîmes tout à coup des coups de feu devant nous, et nous vîmes passer, ou plutôt nous distinguâmes confusément quelques cavaliers, semblables à de grandes chauves-souris, qui s'envolèrent à travers la plaine et se perdirent vite dans la nuit.

— Ce sont des Cosaques! dit le curé.

— Sans doute, mais d'où viennent-ils?

Nous pressâmes notre monture, et, sur la lisière du bois, nous rencontrâmes une autre petite troupe arrêtée. Un cavalier vint à nous. Je reconnus l'uniforme d'un officier supérieur.

— Quel est le chemin de Maizières? nous demanda-t-il.

— Le voilà sur la gauche, répondis-je; encore quelques pas et vous y êtes.

Le P. Henriot leva sa lanterne.

— Quoi! c'est vous, général? dit-il en reconnaissant un des aides de camp de Napoléon. Où est Sa Majesté?

— Là!

Et le général désignait le groupe immobile.

L'abbé frappa lui-même notre pauvre cheval, qui fut aussitôt contre les cavaliers arrêtés.

— D'où venez-vous donc, monsieur le curé? demanda une voix claire et sonore.

— Ah! Sire, je viens de la fournaise... je suis blessé, et, sans le secours de cet ami, je ne serais jamais revenu.

— Voilà ce que c'est que de me quitter. Vous êtes cause que je suis égaré.

— Moi, Sire?

— Sans doute, je vous avais pris pour m'indiquer le chemin; sans compter que j'ai failli être tué.

— Vous?

— Oui, moi... ici, à l'instant même. Nous avons donné dans une bande de Cosaques qui maraudaient; l'un d'eux fondit sur moi avec sa lance. Gourgaud lui a fait sauter la cervelle... Faut-il vous remercier, Gourgaud? C'était peut-être bien que je disparusse ainsi dans cette nuit! Vous m'auriez enterré là, et l'on eût pu dire que, comme Romulus, je m'étais évanoui dans la fumée. Voilà où j'en suis, l'abbé : à la discrétion d'un Cosaque!...

Au même instant, on entendit le galop de l'escorte, perdue dans le bois, et qui retrouvait son chemin (1).

— Il est tard, monsieur le curé, rentrons vite. Donnez votre lanterne, on la portera, elle nous éclairera mieux, et prenez un autre cheval.

— Oh! Sire, celui-là me connaît.

(1) Voir Thiers, tome XVII; Vaulabelle, tome I.

On lit dans les *Récits de la captivité de Sainte-Hélène*, par le comte de Montholon : « Je regrette à présent, ajoutait l'empereur, que le bulletin de la bataille de Brienne n'ait pas dit cette circonstance : c'est Berthier qui ne l'a pas voulu, afin de ne pas effrayer l'impératrice, et de ne pas faire connaître l'excès des périls qui menaçaient l'empire. »

— Alors, qu'on donne un cheval à votre compagnon. Vous, l'abbé, on tiendra votre monture par la bride.

Le cortège se dirigea au petit trot vers Maizières. Voilà comment, mon ami, par une nuit bien noire de l'hiver de 1814, je me trouvai faire partie de l'état-major de Napoléon.

Je n'eus pas besoin de suivre l'empereur et le curé au presbytère : à l'entrée du village je sentis une main qui pressait la mienne.

— Enfin ! dit une voix émue, celle du papa Cerbonnet.

Je descendis de cheval, et j'entourai de mes deux bras le cou de mon père qui, tout en recevant mon embrassade, me tâtait.

— Tu n'es pas blessé ? tu n'as rien ? disait-il.

— Non.

— Ainsi, vous n'avez pas besoin de charpie, murmura Valentine, qui s'avança à son tour.

Je me tournai vers elle. Je crois, en vérité, que le ciel permit à ce moment-là un faible et fugitif rayon de lune pour que je pusse voir, contempler, adorer ce beau visage, pâle d'angoisse, superbe d'amour et de fierté. Tout mon cœur éclata. Je saisis Valentine, et, la serrant sur mon cœur, j'osai, pour la première fois, lui donner, non plus ce baiser d'adoption qui réservait l'avenir, mais ce baiser brûlant, qui échange les âmes et qui fond deux destinées en une seule. Nous ne songâmes ni l'un ni l'autre que nous

n'étions ni mariés ni fiancés; il nous eût paru bien étrange dans cette minute solennelle qu'on osât nous parler d'un devoir plus sacré. Nous sentions que toutes les puretés du ciel et de la terre se répandaient sur nous, et nous enveloppaient d'une ivresse charmante et chaste.

Mes premiers mots, mes seuls, furent comme toujours, quand je l'abordais :

— Ma chère Valentine!

Et elle ne me répondit pas autre chose que :

— Mon cher Maurice!

Mais nous comprenions bien qu'un sens nouveau, qu'un charme mystérieux s'attachait, à partir de cette minute-là, à son nom prononcé ainsi par moi, à mon nom soupiré ainsi par elle.

Je sortais d'un spectacle horrible. Elle avait vu depuis de longues heures défilier devant elle des cortèges de blessés. Nous avions les yeux fatigués de sang, l'imagination troublée d'agonie; et il nous sembla que, pendant notre séparation, on n'avait fait que préparer ce retour plein d'enchantements, cette étreinte, douce comme la plus douce des caresses, et sainte comme une bénédiction.

J'ai entendu souvent, mon ami, des pères de famille me raconter que les joies avaient doublé dans leur ménage après les heures de deuil; que les époux, en pleurant ensemble sur des berceaux vides, avaient renouvelé les serments

du mariage et ravivé l'affection première. Je comprends cette consolation déposée au fond des larmes pour faire vivre l'humanité; car, dans cette nuit froide et noire, après cette journée de meurtre, le cœur débordant de dégoût, nous nous sentîmes plus aimants, plus nécessaires l'un à l'autre, plus unis, plus heureux de nous aimer.

Le père Cerbonnet avait les maints jointes et nous regardait avec ébahissement. La lune se voila.

— Rentrons! dit Valentine.

— Et le curé? demanda mon père.

J'eus tout à coup une envie de rire brutale, égoïste; je ne pouvais plus admettre la douleur, la peine des autres; j'étais trop plein de joie. C'était un peu de folie, excusable après tant de fatigue.

— Le curé, dis-je, il est dans un bel état : il s'est couvert de gloire et de boue; il est blessé au talon.

— Blessé! s'écria mon père, et tu ris?

Valentine ne me défendit pas : elle savait bien que je n'étais ni méchant ni cruel; elle passa son bras sous le mien, appuya sa tête contre ma poitrine. Mon père prit mon sac et mon fusil; un soldat de l'escorte prit le cheval; et nous nous acheminâmes ainsi vers le presbytère, sans parler. Pourtant, à quelques pas de la maison, mon père me dit ;

— Puisqu'il était encore à cheval, lorsqu'il a passé devant nous, le P. Henriot ne devait pas être bien grièvement blessé.

Il excusait ma raillerie, l'excellent homme : quant à Valentine, elle me serra doucement le bras, et je sentis qu'elle souriait.

CHAPITRE X

Le presbytère était encombré. Devant la porte, des cavaliers de l'escorte attendaient pour porter des ordres. Dans la cour, des fourgons étaient dételés. L'empereur dictait des lettres dans la chambre du curé, et des généraux, préparant leur rapport, s'étouffaient dans la petite salle à manger.

Le P. Henriot était dans sa cuisine, assis au coin du feu. La vieille Madelon, à genoux devant lui, pensait le talon blessé, avec une adoration mêlée de plaintes touchantes et de reproches. Elle répandait non des parfums, mais de grosses larmes sur ce pied si imprudent et si puni.

— Bah ! bah ! Madelon, disait le P. Henriot, j'en suis quitte à bon marché : demain il n'y paraîtra plus. Mon pauvre chapeau a souffert davantage.

— Et votre soutane donc ? monsieur le curé, elle n'est *meshuy* reconnaissable.

— C'est pourtant ma plus neuve, dit l'abbé en riant.

Madelon releva vivement la tête pour s'assurer que le P. Henriot ne se moquait pas d'elle ; puis, nous regardant pour nous prendre à témoins :

— La plus neuve ! répéta-t-elle avec pitié... il n'a que celle-là !

— Tu vois donc bien que j'ai raison. Allons, maintenant, vite aux fourneaux !

La cuisine du presbytère se préparait, en effet, à des merveilles. Toutes les casseroles du voisinage avaient été mises en réquisition, celles de l'abbé n'ayant pu suffire, et toutes chantaient avec des odeurs engageantes sur les fourneaux et devant l'âtre.

Je n'avais pas besoin de cette excitation pour me souvenir de ma faim. Valentine et mon père m'avaient préparé dans un coin sur deux escabeaux un souper frugal et sommaire qui n'empruntait rien au service de Sa Majesté. La tranche de jambon qu'on me servit était peut-être du même sujet que le morceau qui fondait doucement depuis plusieurs heures dans la plus grosse casserole, mais on me la servait froide ; la différence de température maintenait les distances. L'abbé attendait que son hôte illustre lui permît de souper ou l'invitât à souper avec lui, et il eût cru manquer à tous les devoirs en prenant un à-compte avec moi. D'ailleurs, il

trouvait du plaisir à se faire panser sa blessure, et, bien qu'il répêât toujours que ce n'était rien, il ne se lassait pas d'encourager les soins qu'en prenait Madelon.

Je finissais ma dernière bouchée de pain bis, quand nous entendîmes un bruit de sabres et d'éperons. L'empereur avait achevé sa correspondance. Des officiers traversèrent la cuisine et sortirent. Napoléon retint Berthier, Gourgaud et quelques autres, pour souper ; il sortit lui-même de la salle et vint se chauffer. Il était radieux. On eût dit que cette journée regagnait tout le territoire envahi et ne lui coûtait pas un homme. Pourtant, nous entendions rouler avec des grincements dans les ornières du village les charrettes qui transportaient les blessés, et pourtant, à une lieue de là, les maisons brûlaient encore, et nous avions, le curé et moi, du sang après nos habits ! Mais, il s'agissait bien de compter la peine ! L'empereur calculait le résultat : Blücher démoralisé, la jeune garde éprouvée et affermie.

Madelon avait allumé deux lampes qui se regardaient bec à bec sur la table de la cuisine, laissant parallèlement monter leur fumée vers les sacs ou les morceaux de lard pendus aux solives. La vraie clarté venait de l'âtre où pétillaient des broussailles.

L'empereur promena les yeux autour de lui, elle le reconnut tous, et alla au P. Henriot.

Eh bien! monsieur le curé, comment vous?

lieux, sire.

Venez! voici qui va vous guérir tout à

prit dans la poche de son gilet une croix
ndit par son petit ruban rouge au P. Hen-

Comment! sire, à moi cet honneur?

Je vous dois bien ce dédommagement.

Ah! sire, que n'ai-je souffert davantage!

Je ne vous donnerais rien de plus; n'ayez

regrets!

Madelon, mes amis regardez donc... la

... (1)

Valentine s'approcha du curé, et lui prenant

la décoration, la lui attacha avec une

broche sur la poitrine. L'empereur, penchant

la tête de côté, regardait avec complai-

sance et en souriant ce petit tableau dont il jouis-

sait le curé, tout ému et qui n'osait embrasser son

visage prit les deux mains de Valentine qu'il

couvrit de baisers.

Sire, sire! balbutia-t-il... vous me com-

(1) L'abbé Henriot (ou Henrion) mourut vers 1831, curé de
Chenay-Le-Hayer. La faveur dont il avait été l'objet de
la part de l'empereur, le rôle épisodique joué par lui dans la
révolution de Brienne, l'avaient fait tomber en disgrâce pendant
la Restauration. J'ignore à quelle époque il quitta la cure
de Chenay.

blez. Mais voilà un soldat qui s'est bravement battu, ajouta-t-il en me montrant, je n'oserais jamais porter cette croix d'honneur devant lui.

J'avais fait un geste rapide de refus et de protestation, et Valentine, au même instant, avait saisi vivement le bras du P. Henriot. L'empereur hocha la tête :

— S'il me fallait récompenser tous les héros de cette journée, dit-il avec grâce, je n'y suffirais pas... Je vous remercie, monsieur, ajouta-t-il en me regardant en face. Vous avez donné un bon exemple... je me souviendrai de vous. En attendant, préparez-vous à partir.

Valentine tressaillit : l'empereur voulait ce petit tressaillement ; il s'interrompit un peu, puis il continua :

— Vous partirez pour Troyes... j'ai besoin qu'on sache au plus tôt ce qui s'est passé ici... Vous le raconterez mieux que personne à vos concitoyens. Je veux que la garde nationale soit jalouse des conscrits. Comme ils se sont battus !... On vous remettra de ma part des lettres pour le préfet. Vous partirez de bonne heure... Est-ce qu'on peut atteler des chevaux de poste à cette voiture que j'ai aperçue dans la cour ?

— Je ne crois pas, sire, mais je voyagerai à cheval.

— Ah ! et votre femme, monsieur ? — Je veux dire votre fiancée ?... Et votre père ? est-ce qu'ils iront aussi à cheval ?... Vous voyez par l'exemple

de M. le curé que ce n'est pas un jeu. Vous partirez dans votre voiture comme vous l'entendrez... Êtes-vous contente, mademoiselle ?

Valentine, ainsi brusquement interpellée, ne put s'empêcher de rougir.

— C'est pourtant vous que je veux récompenser, reprit l'empereur qui prenait plaisir à augmenter ce petit embarras; le curé m'a dit que vous aviez visité mes blessés tantôt; c'est bien!... Vous avez fait chacun votre devoir. Mariez-vous : vous êtes dignes l'un de l'autre.

— Sire, comme vous êtes bon ! s'écria l'abbé Henriot, en touchant à un pan de la redingote grise de l'empereur, comme on touche à une relique.

— Je suis juste ! dit Napoléon qui se croisa les bras et regarda ses généraux, pour juger de l'effet que cette petite scène avait pu produire.

Il n'avait pas voulu s'attendrir sur les pertes de la journée; mais il tenait pourtant à montrer qu'il était humain, et nous lui servions à faire les preuves de sensibilité, nécessaires ce soir-là. Je m'inclinai, mais je ne trouvai pas un mot à dire pour le remercier. Ce n'est pas que l'esprit de parti rende injuste et ingrat; c'est, au contraire, qu'il donne une salutaire défiance à l'égoïsme du cœur. Je voyais bien que l'empereur m'expédiait à Troyes comme un messenger d'enthousiasme, et je me sentais au-dessous de la tâche qu'il me confiait. Si pénétrants que la na-

ture et l'expérience les aient faits, les présomptueux qu'on appelle des héros se trompent plus souvent au silence qu'aux paroles de ceux qu'ils veulent dominer. Ils font toujours trop crédit à la timidité, au respect, à l'adoration. L'empereur me crut embarrassé de mon émotion; je l'étais surtout de ma conscience.

D'ailleurs, le P. Henriot me suppléa par son bavardage. Il passa dans la salle à manger avec son hôte et les généraux. Valentine se retira dans la chambre de Madelon; et nous montâmes, mon père et moi, nous étendre sur des bottes de paille, dans une sorte de grenier qui était le premier étage du presbytère.

La fatigue n'amena pas le sommeil : elle le repoussa plutôt. Et puis, j'avais passé depuis deux jours par des émotions multiples, violentes, imprévues, qui agrandissaient démesurément mon âme et l'empêchaient de rester blottie, de se laisser enfermer.

Mes adieux à Valentine, adieux que je prévoyais éternels; mon triste voyage par les chemins monotones, sous la pluie; cette surprise, ce coup de théâtre qui m'attendait à Maizières; l'empereur, cette vision lointaine et formidable, s'approchant tout à coup jusqu'à devenir familière; la bataille, les cris, la poudre, la mort; cette nuit de meurtre, d'incendie et d'amour sublime; tout me passait dans la tête et se heurtait dans ma pensée, comme des débris sombres,

rouges, dorés, de toutes les formes et de toutes les couleurs, comme des fragments d'une mosaïque, composant chacun un tableau et ne pouvant se fixer et s'unir dans un cadre harmonieux.

J'étais aimé de Valentine absolument ! Désormais, plus d'obstacles, plus de retards. Nous avions perdu des semaines, des mois, des années, à nous attendre : M. Gouault, en la laissant partir, avait pris un engagement envers nous. Qu'importait la chicane des opinions ? Valentine serait ma femme.

Quand j'avais répété vingt fois ces mots si remplis de promesses, j'avais peur du délire de ma joie, et je me disais : « Je ne veux plus y penser. » — Alors, je retournais, pour ainsi dire, la face de mon cœur du côté de mes devoirs de citoyen, de soldat, de mes inquiétudes de patriote, et je songeais avec plus de surprise, plus d'épouvante que d'orgueil, à cette antithèse de la destinée : l'empereur et l'empire bivouaquant dans ce village, et l'homme dont l'entêtement coûtait si cher à la France, dormant sous le même toit qu'un de ses ennemis qui s'était battu pour lui ! Cette nuit même, il avait échappé comme par miracle à la mort. Sa fortune en était descendue à ce degré de hasard que la lance d'un Cosaque avait pu mesurer la poitrine de l'empereur ! Le pistolet de Gourgaud ne serait pas toujours là. Si la lance avait frappé, tout

ce volcan embrasé par l'ambition d'un seul s'éteignait-il aussitôt ?

Mon père dormait paisible, heureux, sur son oreiller de paille ; moi, je m'agitais sur le mien. J'entendis pendant plusieurs heures marcher au-dessous de moi. L'empereur ne dormait pas ; ses bottes frappaient le parquet. Il ouvrit la fenêtre. Que regardait-il ? La rue noire, les feux lointains du bivouac ? Écoutait-il si l'ouragan des Russes revenait déjà ? ou bien cherchait-il dans cette nuit obscure son étoile disparue ? Il referma la croisée, tira lui-même le petit rideau de basin blanc que j'entendis glisser sur ses tringles, et reprit sa promenade. Nous veillions seuls ; peut-être, cependant, m'endormis-je avant lui.

Quand je m'éveillai, le jour commençait à peine. Mon père était debout.

— L'empereur est parti, me dit-il. Tiens, voilà les dépêches pour le préfet de Troyes. *Coco* a mangé son avoine. Tu penses bien que je me moque des chevaux de poste. Nous allons trotter vers Troyes d'un petit trot qui me connaît. *Valentine* est prête : on n'attend que toi.

Nous entendîmes tout à coup le canon.

— Écoute ! voilà la chasse qui commence ! Il paraît que l'armée des alliés était trop près du quartier général. L'empereur s'installe au château de Brienne : on lui balaie les alentours.

— Il y trou vera des morts, au château.

— Oui, reprit mon père; on dit que des deux côtés on a bien tué six ou sept mille hommes... des enfants qui sont si longtemps à grandir ! Quelle désolation dans ce pauvre pays ! Il est arrivé ce matin une députation des incendiés de Brienne : l'empereur leur a promis de l'argent. Où le trouvera-t-il ? il a fouillé dans un petit coffre, sa cassette... cela faisait pitié. J'étais dans la cuisine, j'ai entendu bien des choses. D'abord, le général Gourgaud a reçu son cadeau aussi, l'épée que Bonaparte portait dans la campagne d'Italie. C'était cette épée-là qu'il fallait tirer hier ! Il paraît que le prince de Wagram s'est un peu écorniflé cette nuit dans le bois, au moment où la lance d'un Cosaque a failli faire une révolution. Il racontait, en boitant, qu'il a roulé dans un fossé et qu'il a été piétiné par un cheval russe. Mais toutes ces misères d'hier, ce n'est que le commencement... Ah ! Maurice, nous faisons bien de partir !...

— Et le curé ? demandai-je.

— Il est guéri de son pied et de son goût militaire. Tu peux le voir d'ici : il fait la conduite à l'état-major. Il est bien fier, l'excellent homme.

En effet, par la lucarne de notre grenier, nous vîmes les fourgons et l'escorte de l'empereur descendant vers la plaine. On ne nous laissait que les mourants et les blessés, qui devaient

être dirigés avec précaution sur Arcis. Le temps était gris et s'emplissait de neige.

— Il n'y a pas de tonnerre là-haut aujourd'hui, me dit le papa Cerbonnet avec un sourire ironique, comme s'il regrettait que le ciel ne pût foudroyer les chefs d'armée... Mais, en revanche, en voilà un qui tonne furieusement.

Les canons de l'artillerie française achevaient de dégager la plaine. On s'imaginait, à ce moment, compléter la déroute de Blücher; mais, le lendemain au matin, l'empereur, qui voulait se porter sur Troyes, apprit qu'il n'avait fait que hâter la réunion des armées coalisées; et, pour la première fois, l'homme impassible hésita devant la bataille. Trente-deux mille hommes suffiraient-ils à en arrêter cent soixante-dix mille ?

Vous savez, par l'histoire, ce que fut le combat de la Rothière; comment cette journée imposée à Napoléon fut acceptée avec audace; comment il tint pied; et comment, après une lutte sans merci, qui se continua jusque dans la nuit, le seul avantage qui restât à nos troupes fut l'ordre dans la retraite. J'avais été témoin de la dernière victoire réelle ou spéieuse qui pût flatter encore l'orgueil du soldat. A partir de ce jour-là, les prouesses de l'armée ne furent plus que les illusions de la défaite: on recula tout d'abord, jusqu'aux portes de Paris. Je n'étais pas, le lendemain de la bataille de Brienne,

un peu d'espoir était encore possible, espoir vacillant, incertain, qui tenait à peu de chose : il était trop dur de penser qu'une terre si solide au pied de ses enfants pût être envahie et asservie ! Hélas ! une nuit, un rideau de neige entre le mirage et la réalité devait suffire pour voiler toute espérance sérieuse.

Je vous l'avouerai : en voyant disparaître au bas du petit plateau de Maizières les colonnes de notre armée ; en entendant à travers la brume les cris de : « Vive l'empereur ! » je souhaitai ardemment une grande victoire ; et, en gardant ma haine pour l'homme, j'aurais peut-être, moi aussi, à ce moment, fait mentir ma bouche, sur son passage, et crié : « Vive l'empereur ! » pour communiquer à l'armée l'énergie, la foi, le don des miracles et du succès.

Quand je descendis, je trouvai Valentine prête à partir. Elle aidait Madelon à compter les pièces d'or que l'empereur avait laissé tomber dans la main de la vieille ; la pauvre femme les baisait comme des médailles bénites.

— Je prierai pour lui ! disait-elle.

— Priez aussi pour tous les morts qu'on va enterrer aujourd'hui dans votre cimetière, lui répondait doucement Valentine.

Nous attendîmes le curé pour lui faire nos adieux. Il fut lent à remonter le village ; il boitait et s'appuyait sur une canne. Mais il avait un air martial, malgré tout, et, à chaque minute,

il s'assurait que sa croix d'honneur tenait bien à sa soutane.

— Il n'y a pas de danger que vous la perdiez ! lui cria mon père qui le guettait sur le seuil de la porte. Elle est bien attachée.

— Ah ! c'est que Madelon coud si mal !

Il paraît que le P. Henriot n'avait pas voulu attendre, et que, dans la nuit même, après notre sortie de la cuisine, il avait fait coudre par sa servante le précieux bijou à sa soutane. Il craignait que l'épingle de Valentine ne fût pas assez solide.

Nous quittâmes Maizières une heure après le départ de l'empereur.

— Est-ce qu'il n'y a pas bientôt onze ans que nous sommes revenus ainsi tous les trois dans la même carriole ? dit le papa Cerbonnet en allongeant un coup de fouet.

Valentine et moi nous n'avions pas attendu la réflexion de mon père pour nous rappeler en effet ce retour et pour comparer les deux voyages. Combien ils étaient différents ! Par un point pourtant, ils se ressemblaient. Les cœurs étaient joyeux ; le printemps qui manquait à la nature, nous l'avions dans l'âme. Le ciel était triste, la terre était froide ; les pieds du cheval clapotaient dans des trous emplis d'eau, et les grandes roues de la carriole lançaient en tournant une boue blanche mêlée de petits glaçons qui tombait sur les brancards de la voiture. Nous n'osions pas

trop regarder à droite et à gauche, quand nous soupçonnions sur les bords du chemin autre chose que des tas de cailloux : nous avons peur des traces de la bataille. Mais la tristesse que nous traversions enveloppait de mélancolie la joie certaine qui se cachait en nous ; je tenais la main de Valentine et je me disais :

— Cette fois, qui peut nous séparer ?

Pauvre philosophe que j'étais ! j'avais, le matin, médité profondément dans mon grenier sur les vanités de l'empire et de l'empereur. Je le plaignais de croire en la force, cet homme à qui la force avait pourtant toujours réussi : je me disais qu'il était perdu malgré ses soldats, ses victoires, son génie. Et moi, je me croyais sûr de mon bonheur ! je me croyais plus maître de ma destinée ! comme si toutes les fragilités n'étaient pas égales devant la mort ! comme s'il y avait des privilèges pour la faiblesse. Non ; c'est la loi, mon ami, c'est là la merveille encore mystérieuse pour nous, mais dont nous soupçonnons la sagesse. L'humilité ne garantit pas plus les petits que l'orgueil ne garantit les puissants : toutes les consciences se pèsent de même. Conquérant ou amoureux, l'homme a les mêmes épreuves. J'étais trop fier, moi aussi, paraît-il ; je devais être châtié. Ah ! si tous ceux que le malheur renverse se croient aussi injustement frappés que moi, quelles révoltes contre le ciel, quel spectacle pour le spectateur inconnu !

Mais, qui m'eût dit surtout qu'une corrélation fatale attachait ma destinée à celle de l'empereur ; que je devais recevoir le contre-coup de sa chute, et que ce regard curieux, presque bienveillant, jeté par Napoléon sur Valentine, marquait celle-ci au front, au cœur, d'une tache de sang, comme une victime accessoire dont cette grande victime du monde avait besoin d'accompagner son sacrifice ? Qui m'eût dit alors qu'il se passerait si peu de temps avant que j'entrasse dans ce deuil de ma vie entière ?

J'étais avide de présages pour Napoléon ; insensé ! je n'en acceptais aucun pour moi !

Mon père, qui connaissait bien le pays, prit jusqu'à Lesmont des chemins de traverse pour éviter la route. Notre voyage n'en fut pas abrégé, car la neige commençait à tomber ; les montées étaient difficiles et les pentes dangereuses. Nous descendions souvent de voiture, mon père et moi, en obligeant Valentine à rester, et, tout en marchant à côté de la carriole, nous regardions, moi ma femme, lui sa fille, avec des rires de coquetterie, avec des airs de triomphe, comme si nous la ramenions enlevée, surprise, volée, de quelque château fort pillé par nous deux. Le père Cerbonnet sifflait et faisait claquer son fouet. Cela voulait dire :

— Comme elle est belle, et comme je serai fier d'avoir une pareille bru !

Moi, je faisais crier la neige sous mes pieds,

je baissais la tête ; j'étais modeste, dans cette désolation de la nature.

Quand nous remontions à nos places, Valentine prétendait que notre voisinage la glaçait, que nous faisons rentrer les frimas avec nous, et elle grelottait de froid, n'osant frissonner de bonheur. Je l'enveloppais dans sa pelisse, j'étais un manteau sur ses pieds et je prenais ses mains toutes chaudes qu'elle retirait de son manchon et que je prétendais réchauffer encore dans mes mains gelées.

Nous traversions des villages déserts. En passant auprès des bois, nous apercevions des visages blêmes qui se montraient à travers les arbres, ou des enfants qui faisaient l'exercice. Près de Lesmont, une bande de paysans, armés de faux, de fléaux, de piques, nous demanda intrépidement si nous savions par où passeraient les Cosaques ; ils les avaient déjà vus, en avaient tué une certaine quantité, et regrettaient de n'en avoir pas tué davantage.

A Lesmont, nous rejoignîmes la route pour ne plus la quitter. On se hâtait de consolider le pont par ordre de l'empereur. Je reconnus là des soldats qui s'étaient battus la veille et qu'on envoyait garder le passage des rivières, et, à partir de ce point jusqu'à Troyes, nous rencontrions des détachements qui montaient vers Brienne,

— Dépêchez-vous, leur disait mon père, on va se battre sans vous.

Et alors, ils pressaient le pas en criant : « Vive l'empereur ! »

CHAPITRE XI

A midi, nous atteignîmes le faubourg Saint-Jacques encombré de troupes. Nous fûmes tout surpris, en débouchant de la route de Pont-Hubert, d'entendre des vociférations et d'apercevoir, au milieu de soldats, de paysans, d'ouvriers de la ville, des uniformes étrangers.

Je demandai ce que cela signifiait.

— Ce sont des maraudeurs, des Cosaques, qu'on prend tous les matins et tous les soirs à l'affût, me répondit un soldat. On en amène comme cela toute la journée.

— Où les prend-on ?

— Oh ! pas loin d'ici, à deux lieues, dans les villages, sur la route de Bar-sur-Aube.

— Si près que cela ! et qu'en fait-on ?

Le soldat, — ce n'était point un conscrit, — me regarda avec un rire muet et pâle et cligna de l'œil.

— Ce qu'on en fait ? dit-il ; on les empêche de s'en retourner pour prévenir les autres... voilà !

J'eus tout à coup la vision du Cosaque que j'avais tué au bord de la fontaine du château de Brienne. Mon cœur se resserra.

— Merci, l'ami, et adieu! dis-je au soldat.

Mais le grenadier, content de m'avoir si bien renseigné, fit un geste pour retenir le cheval par la bride.

— Pardon, excuse, monsieur le bourgeois, me dit-il un peu honteux et en tirillant sa moustache, est-ce que cela ne vous ferait rien de me donner pour la peine de quoi m'acheter à déjeuner?

Il paraît que je ne dissimulai pas mon étonnement, car le soldat reprit :

— Oui, n'est-ce pas? mendier, ce n'est pas très-crâne! mais que voulez-vous? on ne peut pas toujours voler. Si les Cosaques, encore, partageaient avec nous! les gueux, ils ruinent le pays.

— Mais on ne vous nourrit donc pas? demanda mon père.

— On ne nous a pas fait venir pour être nourris, ni engraisés. Nous nous ferons tuer comme nous sommes. Les habitants cachent leur pain, ceux qui en ont, et ferment leur porte. Nous pillons la campagne, mais il y a concurrence.

Il fut interrompu par une décharge de fusils.

— Bon! voilà le déjeuner des Cosaques fini, reprit-il avec un ricanement qui n'avait rien de

féroce. Ils sont bien heureux; ils n'ont pas à s'occuper de demain.

Je lui donnai une pièce d'argent.

— Merci, monsieur, continua-t-il, et ne me méprisez pas parce que j'accepte. C'est plus fort que moi; il faut que je mange au moins tous les deux jours.

Il me serra la main que je lui avais tendue, secoua la tête pour faire tomber une larme qui devenait un glaçon au bord de sa paupière et s'éloigna.

— Ah ça ! dit mon père en broyant un juron entre ses dents, qu'est-ce que fait donc là-bas l'empereur ? Il ne les empêche pas d'arriver, puisqu'ils viennent par un autre côté. La misère ! la neige ! les Cosaques ! c'est complet ; il ne manque plus que la trahison.

Valentine regarda mon père, comme si elle avait craint qu'il ne fit allusion à M. Gouault. Le papa Cerbonnet continua, sans s'apercevoir de ce regard :

— C'est peut-être pour les manger qu'ils tuent les Cosaques !

Comme j'avais une mission de l'empereur, et que les opinions jacobines de mon père ne l'empêchaient pas d'être fier de tout honneur qui pouvait incomber à son fils, il décida que nous irions tout droit à la préfecture porter ma missive.

Pendant que je m'informais du préfet, le papa

Carbonnet appelait, du haut de la carriole, les gens en boutique qu'il connaissait sur la place Marie-Thérèse, et leur disait :

— Voulez-vous des nouvelles? nous en rapportons... Il y a eu hier une grande bataille à Brienne; mon fils est chez le préfet; on s'est bien battu; Maurice apporte une lettre de l'empereur.

Les gens que la curiosité avait fait venir auprès de la voiture, après avoir écouté, poussaient un *ah!* d'étonnement, de résignation, de douleur, et retournaient lentement à leurs boutiques qu'ils refermaient. On entendait l'une après l'autre les sonnettes attachées aux portes par un ressort se balancer et faire leur carillon.

— Maurice nous rejoindra, dit mon père surpris du peu d'effet produit par l'ambassade de son fils; et il conduisit Valentine chez son oncle.

Pendant ce temps, je remettais au baron Caffarelli la lettre de Napoléon. Le préfet me parut inquiet : il voulut savoir de moi plus de choses que je n'en savais moi-même. Il m'interrogea sur la bataille, sur la confiance que paraissait avoir l'empereur. Viendrait-il à Troyes? se porterait-il directement sur Paris par la Marne? On eût dit que le premier magistrat du département avait peur de n'avoir plus le temps de fuir. Il me présenta au général Dulong, installé à la préfecture. Tous deux m'engagèrent à me

rendre à l'hôtel de ville, où devaient se trouver les principaux bourgeois de la ville, et à donner connaissance des nouvelles que j'apportais. J'obéis. Je trouvai sur le perron des femmes, des mères, des sœurs, des filles : le bruit s'était répandu instantanément qu'un volontaire du bataillon des *canuts* était de retour. Pourquoi était-il seul ? Est-ce que les autres étaient morts, blessés ?

— Avez-vous vu mon fils ? donnez-moi des nouvelles de mon mari ? me disait-on.

Et je répondais à tous : « Ils vont bien ! » n'osant avouer que je n'avais rien de précis à répondre.

Le maire fit une proclamation manuscrite qu'il afficha aussitôt. Il annonçait une grande victoire ; l'ennemi était refoulé. Mais personne ne voulait croire ces nouvelles rassurantes. Si les Prussiens ne débouchaient pas encore par la route de Brienne, les Cosaques commençaient à venir par la route de Bar-sur-Aube. On secouait la tête, on regardait tomber la neige, on rentrait chez soi pour dire à sa femme : « Cherchons encore une cachette, nous serons pillés. »

Je fus plus épouvanté de ce découragement universel que je n'avais été attristé de la guerre. Je rentrai lentement chez nous. M. Gouault m'y attendait ; il était grave, mais point sévère. Ses yeux avaient comme un feu qui les échauffait et ne les faisait pas briller.

— Maurice, vous serez mon neveu ! me dit-il en me tendant la main.

— Et sans condition ? lui répondis-je.

Il eut un mouvement des sourcils qui signifiait visiblement : « A quoi bon ? vous serez avec nous dans huit jours ! »

— Non, reprit-il, sans condition.

— Merci, monsieur.

— C'est moi qui vous remercie de ne vous être pas fait tuer sottement dans cette bagarre d'où vous venez. Valentine en serait morte ! Avouez que, malgré mes airs féroces, je suis un oncle de comédie ; je laisse ma nièce courir les routes après vous.

— N'étais-je pas là ? dit mon père.

— Oui, comme je suis ici, un témoin inutile, non un gardien. Je vous avais dit, Maurice, quand vous êtes parti, que je regrettais de ne pas vous accompagner : c'est ce regret-là qui m'a désarmé. Je vous ai trouvé si bon, si brave et si simple, que j'ai eu peur de vous avoir laissé partir sans une espérance, et je n'ai pas retenu Valentine, persuadé qu'elle vous porterait bonheur. Ah ! vous venez de me faire passer deux jours et demi bien durs pour mon égoïsme. Ma femme a brûlé des cierges pour vous ; moi, je me suis rongé les poings. Enfin, vous voilà sans égratignure. Valentine vous aime bien ! Attendez qu'il y ait un peu moins de neige sur la terre de France pour vous marier. J'espère un petit

dégel. Oh ! n'ayez pas peur. Quoi qu'il arrive, elle est bien à vous ; je ne vous la disputerai pas. Je vous avouerai même, Maurice, que j'éprouve une sorte de consolation à vous voir et à me dire que, si je venais à manquer à cette chère Valentine, à ma femme, vous seriez leur défenseur naturel. On fait de mauvais rêves dans ces temps-ci, et à mon âge surtout !

M. Gouault essaya de rire, mais je fus frappé d'un redoublement de pâleur involontaire qui s'étendit sur son visage. Mon père regardait le plancher et était très-ému. L'ancien émigré poussa un petit soupir, et, essayant de ranimer l'entretien :

— Eh bien ! Maurice, me dit-il en se croisant les bras, commencez-vous à croire que l'empire s'achève ?

— Oui, monsieur, je le crois.

— Et quelle idée cela vous donne-t-il ?

— Celle de retenir la France au bord du tombeau de l'empire.

— Ce n'est pas une idée cela : c'est un sentiment que nous avons tous.

Je ne répliquai pas. Il me répugnait de provoquer les opinions de M. Gouault ; et les miennes, en ce moment, étaient confuses.

M. Gouault nous quitta au bout de quelques instants. Je sentis dans l'étreinte de sa main plus de cordialité que de coutume. Valentine me gagnait son cœur.

— C'est égal ! dit mon père quand nous fûmes seuls, je mettrais ma main au feu qu'il conspire.

— Avec qui, répondis-je, avec l'hiver ?

Le lendemain de mon retour à Troyes, le 1^{er} février, la neige et le froid redoublèrent. Dans la journée, on entendit ou on crut entendre comme un roulement lointain.

— C'est le canon, disaient les uns ; c'est l'hiver qui chante l'hymne des Russes, disaient les autres.

J'ai toujours pensé que c'était en effet le chœur des cent bouches à feu du combat de la Rothière criant le désespoir et l'agonie de la France.

Le 2, on eut des nouvelles de la bataille. Napoléon avait fait des prodiges ; la jeune garde s'était couverte de gloire, mais les vainqueurs reculaient devant les vaincus, et le 3, dès le matin, on attendit l'empereur.

La ville avait un aspect singulier ; on eût dit que c'était l'ennemi qui arrivait d'abord. Les visages étaient inquiets ; les maisons, si peu hospitalières déjà pour nos soldats, fermaient leurs devantures, leurs contrevents, et prenaient un air farouche. Le préfet courut pour trouver un logement digne de l'empereur ; il choisit l'hôtel qu'habitait, rue du Temple, un riche propriétaire, M. Duchatel. On mit des sentinelles à la porte, comme si le spectre de l'empire était

arrivé, avait précédé l'empereur. La neige tombait et la pluie s'y mêlait par intervalles, faisant de la boue. Les autorités civiles se demandèrent si elles devaient aller au-devant du fuyard. Que lui dire ? que lui offrir ? On se concerta longtemps, et on délibérait encore, quand on apprit que l'avant-garde était dans le faubourg Saint-Jacques.

Une sorte d'effarement silencieux agita alors la foule toujours prête pour les spectacles, pour les défilés. Les parents qui attendaient des nouvelles se hasardèrent à courir vers le bas de la ville. L'empereur eut des curieux sur son passage ; j'y étais avec mon père. J'ai encore devant moi ce tableau que personne ne pourra peindre.

C'était un peu avant la porte Saint-Jacques. Nous voyions venir du fond du faubourg une masse grouillante : les tambours voulaient battre, auprès du pont de la ville : on leur fit signe de se taire. Il ne fallait pas troubler cette ville silencieuse qui tenait à son silence. Les soldats marchaient serrés, pressés, harassés, livides, couverts de boue : ils faisaient pitié. De vieilles femmes du peuple osaient, en branlant la tête, serrer au passage la main de ces pauvres jeunes hommes qui défilaient : la vieille souhaitait la bienvenue à ceux qui avaient vu la mort. D'autres glissaient un morceau de pain sous le bras des plus faibles ; mais c'était tout.

Après l'avant-garde, il y avait une distance

énorme comme un désert ; puis l'empereur s'avança. Il marchait en tête de l'armée, et un peu en avant de son état-major. Son cheval allait au pas et secouait la tête. Napoléon avait boutonné sa redingote grise que la pluie noircissait presque aux épaules et sur les bras. Son chapeau projetait un peu d'ombre sur son visage, comme un bandeau qui lui cerclait le front. Il me parut changé depuis trois jours : peut-être ne l'avais-je pas encore si bien regardé ! Sa tête me sembla énorme. Ses yeux essayaient d'errer à droite et à gauche, puis, humiliés de se sentir impuissants, reprenaient une direction vague ; et alors, je vis distinctement ce regard, si rayonnant d'ordinaire, ramper, pour ainsi dire, terne et voilé, devant lui. La lèvre pâle était immobile avec un pli aux extrémités ; le teint du visage était jaune comme de la cire sur les joues, avec des ombres bleuâtres vers le menton. Mais on sentait pourtant encore dans ce masque tragique aux lignes simples, aux couleurs mates, une énergie que le corps, affaissé et ondulant aux mouvements du cheval, perdait de plus en plus. La main droite pendait avec la cravache le long de la cuisse ; l'autre main tenait faiblement les rênes ; ses gants étaient sales ; ses bottes disparaissaient sous la boue. Napoléon, pour se reposer sans doute, avait les pieds sortis des étriers qui se balançaient sur les flancs du cheval avec un cliquetis. Devant moi, un petit ruis-

seau qui traversait la chaussée fit faire un faux pas au cheval; l'empereur, machinalement, redressa vivement la bête qui se cabra. Les pieds rentrèrent dans les étriers, et quelque chose comme un sourire détendit l'arc de sa bouche; il regarda au-dessus de lui. Défait-il l'augure ou l'acceptait-il?

Je vous l'avouerai, j'eus le cœur gonflé. Un sanglot me monta à la gorge, quand je vis passer ainsi l'empereur, morne au milieu de ces spectateurs mornes; je n'eus pourtant pas le courage de pousser un cri.

Des officiers, des généraux, allaient à pied et, rasant le mur des curieux, leur disaient tout bas avec un accent de prière :

— Criez donc « Vive l'empereur! » criez donc « Vive l'empereur! »

Peine perdue! ceux qui eussent voulu tenter ce dernier mensonge et faire cette aumône n'en avaient pas la force; ils étaient étranglés par une angoisse invincible. Une femme, une seule, qui, haletante, se penchait et regardait le défilé, ayant aperçu son fils, un pauvre garçon qui traînait la jambe, se précipita dans les rangs, sauta au cou de son enfant et cria : « Vive l'empereur! » Mais elle ne le cria qu'une fois et tomba épuisée.

L'empereur passa, puis l'état-major.

— J'en ai assez, dis-je à mon père qui était avec moi, allons-nous-en!

Nous prîmes par des rues détournées, mais

nous étions devant notre porte avant que le cortège l'eût dépassée. Une seconde fois je vis Napoléon au coin de la rue du Temple. Il avait le même air, et la rue était aussi silencieuse que le faubourg de la ville; il ne pleuvait plus. La neige avait pris le dessus : elle tombait avec force. Par un geste bizarre, Napoléon ouvrit sa redingote, en écarta les revers. La neige lui paraissait-elle plus douce ou plus cruelle à recevoir ?

J'ai su qu'en descendant de cheval dans la cour de l'hôtel qu'il allait habiter, il dit au maire de Troyes, d'une voix rauque, brève, qui contenait plus d'un reproche :

— Il fait bien froid dans votre ville.

— C'est vrai, Sire..., balbutia le magistrat qui ne sut que répondre, on se croirait à Moscou.

L'empereur eut un éclair, passa devant le maladroit qui l'accueillait par une menace, et avant d'entrer, regarda la belle maison qu'on lui avait réservée : avait-il peur d'entrer au Kremlin ?

CHAPITRE XII

Napoléon s'arrêta trois jours. On a beaucoup commenté cette halte, dans une ville ouverte que d'insignifiants débris de fortifications ne mettaient pas à même de soutenir l'apparence d'un siège. L'ennemi, débordant notre armée, passait à sa gauche, à sa droite, en continuant à marcher sur Paris; et au lieu de couvrir résolûment la capitale de l'empire, l'empereur, inquiet, décontenancé, au milieu d'une population mécontente qui cachait ses vivres, fermait ses portes, propageait la désertion, répandait et augmentait des rumeurs sinistres, l'empereur s'arrêtait et paraissait ne plus avoir de volonté.

La journée de la Rothière l'avait-elle vaincu à ce point? N'était-il plus l'homme des résolutions promptes, des audaces prévoyantes? Était-il arrivé à ce moment de lassitude où l'on tombe désespéré sur le chemin, insouciant de toutes choses, s'en remettant au hasard, à l'imprévu? Comme ses soldats qui avaient résisté à

la mitraille, mais que la neige terrassait sur la route de Moscou, et qui se couchaient pour mourir, ne voulant plus marcher, s'abandonnait-il lui-même ?

Jusqu'à la nuit, on passait dans la rue du Temple, devant sa porte, et l'on regardait s'il n'allait pas repartir. A chaque estafette qui sortait de la cour, les curieux, piétinant dans la neige, murmuraient :

— Voilà l'ordre ! il s'en va.

Mais la nuit vint et l'empereur parut s'installer.

— C'est pour nous faire piller, incendier, massacrer, disait le peuple ; on se bat déjà aux Maisons-Blanches.

Et cela était vrai. Le duc de Trévise repoussait pour un jour le prince de Lichtenstein à deux lieues de Troyes.

Napoléon présent, lui dans la ville, lui dont on voyait l'ombre derrière les fenêtres de son hôtel, on avait peur des Cosaques, on admettait la possibilité de leur entrée, et cette crainte mêlée de colère allait du peuple aux soldats !

— Tu verras, me dit mon père pendant le souper, que nous serons obligés de le défendre et que demain on essayera de le chasser, et pis encore !

Un reste de prestige, peut-être une involontaire pitié, empêchèrent la haine des habitants de monter jusque-là ; mais il fut gardé toute la

nuit par des sentinelles farouches qui rôdaient en serrant les poings.

Les autorités n'avaient pris aucune précaution pour l'approvisionnement et le logement des soldats : d'ailleurs, quelle mesure eût été efficace devant une mauvaise volonté universelle et une universelle misère? Nous ne nous couchâmes point. On frappait à toute minute à notre porte, qui avait été signalée comme une des plus hospitalières, et nous distribuâmes jusqu'au matin du vin, du pain, de l'argent. Les jeunes conscrits demandaient aussi un gîte, une cachette : il en resta un grand nombre après le départ de l'armée française.

Le 4, il y eut dans la matinée une sorte de conseil de guerre, ou plutôt il y eut une démarche collective des généraux pour fléchir l'entêtement de l'empereur. Caulaincourt envoyait demander des instructions pour le congrès réuni à Châtillon, et ceux qui devaient avec tant d'insistance mettre la plume de l'abdication aux mains de l'empereur à Fontainebleau, essayaient déjà de faire céder son orgueil invincible.

L'empereur les reçut d'un air étrange, mystérieux, les sourcils contractés, la bouche essayant de sourire. Il semblait avoir un secret qu'il ne voulait pas dire, le secret de son séjour et du piège tendu à l'ennemi.

Ce piège, s'il était réel, ne pouvait être que de tenter une diversion entre les alliés, si fata-

lement réunis après le combat de Brienne. Napoléon espérait peut-être que, le sentant en arrière et de côté, les armées étrangères, au lieu de se porter en masse compacte sur Paris, se partageraient pour le suivre dans son mouvement oblique; et alors il saurait se jeter entre elles, les battre successivement et, en tout cas, pénétrer dans sa capitale à travers la brèche faite dans cette formidable muraille.

Avait-il ce plan ? paraissait-il commettre une faute pour permettre à l'ennemi d'en commettre à son tour une dont son génie eût profité? c'est là le mystère. Il lui fut facile après Champ-Aubert et Montmirail de donner un sens à ses hésitations; mais pour nous qui l'avons vu entrer si pâle, se promener si triste et repartir si inquiet, malgré l'effort d'une volonté qui le trahissait comme le reste, pour nous, Napoléon, à cette heure-là, se sentait égaré dans son empire, et le sourire de sphinx qu'il affectait était la dernière diplomatie de son orgueil en train de composer avec lui-même. C'était toujours, dans son maintien, dans son attitude, un admirable acteur de la tragédie humaine; mais on voyait filtrer une lueur entre le masque et le vrai visage; on devinait le jeu, l'effort, la pose. A l'heure où ils descendent à leur tour dans l'arène pour y combattre et mourir, les Césars ont aussi leur attitude de gladiateurs et saluent la foule.

Le 4, Napoléon parcourut la ville dans la

ournée; et salua le peuple qui ne le saluait plus. On se battit encore ce jour-là aux Maisons-Blanches, et les dragons de la garde sabrèrent la cavalerie près de Saint-Parres-aux-Tertres, à notre porte.

Le 5, le bruit se répandit dès le matin que toute la France était en révolte, que la Vendée était soulevée, que les Cosaques venaient de brûler Sens, et que, trahi par sa propre famille, Napoléon avait appris la désertion de Murat. De toutes ces nouvelles, la dernière seulement devait se confirmer : l'angoisse exagérait ou inventait les autres. Ce fut pourtant ce jour-là que partit pour Caulaincourt l'ordre de traiter à tout prix. L'empereur se fiait à son honneur, à son dévouement, et lui donnait *carte blanche*. Ces mots, restés historiques, furent colportés immédiatement à travers toute la ville. M. Gouault, que je voyais plusieurs fois par jour, et qui, depuis le voisinage de l'empereur, était dans un état de surexcitation morale que sa gravité habituelle dominait à peine, M. Gouault accourut à la maison.

— Eh bien! nous dit-il en entrant, vous savez quelle carte on retourne? la *carte blanche*. Avant huit jours, nous marquerons le roi.

Mon père alla brusquement fermer la porte de la salle; il ne voulait pas que cette plaisanterie fût entendue. Puis il revint à M. Gouault, et le regardant avec une sorte de défi :

— Jamais ! dit-il, tant qu'il restera une cartouche à brûler.

— Vous voyez bien pourtant que l'empire est en déroute.

— Et l'empereur aussi, repartit mon père. Or l'empereur, c'est comme un roi ou même comme deux. Il nous guérit de deux dynasties. Non, non, ajouta-t-il en me prenant à témoin, la France a trop souffert, elle va trop souffrir encore, pour ne pas se souvenir de ce qu'il lui en coûte de n'être plus en république.

— Taisez-vous donc, jacobin, votre guillotine est ébréchée !

— Tant mieux, monsieur l'émigré !

M. Gouault eut un éclair ; puis haussant les épaules et souriant :

— Qu'en pense mon neveu ?

— Je pense que les volontaires de 1792 n'ont pas laissé envahir le territoire ; que la France agrandie sera diminuée par cette *carte blanche* dont vous parlez.

— Peut-être !

— Je pense, en tout cas, que rien n'est fini. L'empereur n'est qu'un homme ; l'empire, c'est la France, et la France n'a pas dit son dernier mot.

— C'est que vous ne l'entendez pas, Maurice, lrepartit solennellement M. Gouault ; c'est, d'ailleurs, qu'on ne peut l'entendre ; elle n'a plus, de

force pour crier. Tenez! les tambours eux-mêmes sont détrempés par la défaite.

A ce moment, une troupe, un détachement passait dans la rue, et le tambour, en effet, par je ne sais quel accident, percé ou détendu, rendait un son triste, lugubre, le son qu'on entend aux funérailles. M. Gouault ouvrit la porte, et montrant du fond de la salle les soldats qui défilaient :

— Faites-leur donc chanter la *Marseillaise!* à ces enfants-là... Leurs mères brûlent des bouts de cierge dans les églises, pour que la guerre finisse.

— Eh bien! la paix, c'est encore l'empire! interrompit mon père.

M. Gouault eut un second sourire d'ironie.

— Vous verrez cela, dit-il.

Et il nous quitta sans s'expliquer davantage.

Quand M. Gouault fut sorti, mon père s'assit en face de moi et me fit asseoir.

— S'il disait vrai, pourtant! soupira-t-il en me prenant les mains.

— Qu'il soit prophète, je le veux bien, m'écriai-je dans un élan de colère, prophète de malheur; mais, du moins, qu'il ne soit pas complice! Son honneur va devenir le mien.

— Amoureux, va! grand amoureux!

Et mon père rit de ce rire qui lui servait aussi dans les moments d'anxiété et de douleur.

Je ne voulus pas attendre la soirée pour aller,

selon l'habitude que j'avais prise depuis mon retour de Brienne, voir Valentine.

Je la trouvai dans une agitation égale à la mienne. Elle marchait dans le salon, en répondant, paraît-il, d'une façon distraite aux inutiles observations de la douce et frivole madame Gouault qui lui disait de se calmer. Au bruit que je fis en ouvrant la porte, elle se retourna.

— C'est lui, je savais bien qu'il viendrait... Maurice, est-ce qu'on ne peut pas nous marier aujourd'hui, tout de suite?

Cette brusque interrogation me fit tressaillir et doubla mes terreurs au lieu de doubler mes joies.

— Répondez-lui donc, monsieur Maurice, que cela n'est pas possible, que cela n'a pas le sens commun, que cela ne se fait que dans les romans, dit madame Gouault en roulant avec indolence sa tête sur le dos de son fauteuil. Cette chère enfant devient folle.

Je gardais le silence, mais je répondais par mes yeux ardents aux yeux ardents de Valentine. Je m'avançai et je lui pris les deux mains que je portai réunies à mes lèvres.

— Votre tante a raison, mon amie; attendons un peu.

— Attendre!... Eh bien! alors, Maurice, convertissez-moi tout à fait à vos idées ou prenez les miennes. Je souffre, entre mon oncle que j'admire et vous que j'aime plus que ma vie. Si

j'étais votre femme, j'aurais le devoir de penser comme vous, d'espérer ce que vous espérez, de rêver ce que vous rêvez, et peut-être que je me sentirais plus forte pour conseiller, pour prémunir mon oncle. Mais il m'attire et vous me retenez, il me retient et vous m'attirez. Faites cesser ce duel dont mon cœur est le champ clos. Vous avez deviné, n'est-ce pas, que j'avais besoin de vous dire cela aujourd'hui, sur l'heure? merci, mon ami.

Et, avec une simplicité touchante, Valentine appuya sa tête sur mon épaule. Alors, à voix plus basse, elle me dit :

— Maurice, je t'aime et j'ai peur... Prends-moi vite!

Je lui mis un baiser sur le front, et la relevant avec douceur :

— Valentine, le choix que vous feriez si vous étiez ma femme, faites-le avant l'heure. Votre oncle lui-même vous approuvera.

— Ah! mon ami! si vous saviez ce qui se passe en moi! Je ne veux demander de sacrifice à personne, et je ne saurais en faire un. Je voudrais vous confondre tous les deux dans mon admiration : c'est elle précisément qui vous sépare. Quand vous êtes parti, rien n'a pu me retenir ici; je vous ai rejoint à Brienne. Aujourd'hui je sens en moi une tentation qui m'effraie de vouloir comme mon oncle, d'agir comme lui. Je trahirais ma conscience en l'abandonnant,

comme j'aurais trahi mon amour si je ne vous avais pas suivi... Ce soir, demain, il peut arriver des événements qui vous jettent dans des rangs opposés...

— Vous vous exagérez, mon amie, ma chère femme, les raisons qui nous divisent, M. Gouault et moi.

— Valentine, fais donc comme moi, reprit madame Gouault qui ne comprenait rien à cette scène émouvante; ne t'occupe pas de ces choses qui ne regardent que les hommes!

— Ah! ma tante, c'est comme si vous me disiez de ne pas m'occuper de mon cœur. Il se peut que je sois folle, mais on m'a élevée pour cette folie. Je ne peux pas me désintéresser de ce qui coûte tant de sang... N'est-ce pas, Maurice, que vous m'aimez mieux ainsi, même en me sachant toute chrétienne et toute royaliste, que si j'étais indifférente aux choses du ciel et de la terre?

— Oui, vous dites vrai, Valentine. C'est pour cela qu'il ne faut pas avoir d'alarmes trop grandes. Qu'importent nos champs de bataille différents? Nous nous réconcilierons toujours en vous. Ce n'est pas à vous à souffrir de la sincérité de nos croyances. Mon père a fait le plus grand effort qu'on puisse demander à un homme convaincu, en vous élevant selon les idées de votre oncle. Il a obéi comme un soldat, obéi jusqu'à la trahison de ses principes, sachant

bien ce qu'il nous préparait, à lui et à moi. N'ayez pas de remords de difficultés prévues et, en employant votre raison à empêcher toute imprudence, faites les vœux que vous voudrez. Si je ne les partage pas dans leur expression humaine, je les partage dans la pureté de votre intention. Et puis le sort décidera promptement entre le drapeau de votre oncle et le mien!

— Voilà qui est bien raisonné, dit madame Gouault, qui n'avait jamais pris part aussi longtemps à un entretien sérieux, et qui fut aise de m'approuver pour pouvoir se retirer. — Si M. Gouault m'écoutait, nous nous en irions pour quelque temps. Nous avons des connaissances dans l'armée russe; on nous laisserait bien passer; et quand tout serait fini, nous reviendrions. Les choses s'arrangeraient fort bien ainsi sans nous. A notre retour, on saurait ce qu'il faut crier.

Valentine rougit de la prudence de sa tante, mais ne répliqua pas. La bonne madame Gouault traversa solennellement le salon et sortit.

Quand nous fûmes seuls, je dis à Valentine :

— Votre oncle a quelque entreprise périlleuse dans l'esprit, n'est-ce pas?

— Périlleuse! oui, comme tout ce qui se tente aujourd'hui, car il y a péril partout à cette heure. Qui sait si, ce soir, l'empereur ne brûlera pas la ville pour couvrir sa retraite ou si l'ennemi ne la brûlera pas demain pour se ven-

ger de l'empereur? Mais, je puis vous le dire, Maurice; maintenant, ce qui me trouble, ce n'est pas surtout le danger entrevu des démarches que peut tenter mon oncle ou des balles que vous pouvez affronter : c'est une angoisse vague, indéfinie. Je me repens d'avoir fait attendre le bonheur, le devoir, l'amour que je trompais!... J'ai vu passer tant de pauvres gens, tant de morts; on fait tant de récits affreux, que je crains de ne pas avoir payé ma dette au malheur et que j'ai peur de la payer maintenant. J'ai des terreurs, des superstitions; je suis poursuivie par une idée fixe, c'est que nous aurons beau faire, mon ami, nous ne serons jamais mariés l'un à l'autre!

Valentine tremblait. Elle me regardait avec une dévorante fixité comme pour lire jusqu'au fond de moi et s'assurer que je ne partageais pas son épouvante.

Je me sentis presque défaillir : une main de fer me saisit le cœur et l'étreignit lentement jusqu'à la suffocation; mais je fis bonne contenance, je voulus repousser cette crainte par un éclat de rire, et j'oubliai comment on rit.

Nous restâmes quelques secondes l'un devant l'autre, nous voyant réciproquement l'âme, absorbés dans une contemplation infinie, unis par tous les désirs de la jeunesse, et pourtant vaincus tout à coup par une de ces précautions providentielles, ou par une de ces intuitions fa-

tales, que nous ne serions jamais l'un à l'autre. Eh bien! le croiriez-vous? les sentiments purs donnent tant de courage, qu'au lieu de nous abattre, cette conviction nous fortifia peu à peu. L'héroïsme qui se prodiguait alors sur les champs de bataille se mêlait aussi à la vie privée. A force d'entendre parler de mourir pour la France, on était tenté de mourir pour tout ce qui tenait fortement au cœur. Les historiens, qui n'expliquent que par la férocité des mœurs les duels, les sacrifices volontaires de soi-même et les meurtres juridiques ou politiques dans les grandes tourmentes sociales, ne comprennent rien à cette intensité de la vie qui fait mépriser et invoquer dédaigneusement la mort.

Je vous fais de singulières confidences d'amoureux. Ce ne sont pas là les idylles ordinaires; mais 1814 n'était pas non plus un temps propice aux élans de l'égoïsme à deux. Sans se reprocher d'aimer, on gardait dans le doux tête-à-tête la part de la patrie qui ne se fût pas laissé oublier. Ah! je vous le jure, si nous n'avions écouté, Valentine et moi, que l'hymne turbulent de nos vingt années superbes, nous aurions analysé et dépensé des joies à faire pâlir les poètes. Ces scrupules, qui vous étonneront peut-être et qui agitaient si profondément notre tendresse, ne fermaient pas nos yeux, ne refroidissaient pas notre sang, ne nous empêchaient pas d'éprouver toutes les saines ardeurs qui alimen-

tent l'ambition de la vie. Dans ces appréhensions mêmes, l'âpreté d'héroïsme qui nous transportait n'était qu'une revanche de l'amour contraint au sacrifice. Pure, mais digne de toutes les voluptés de la famille, Valentine ne mettait aucune coquetterie dans cette dispute de nos idées; seulement elle ne soupçonnait pas qu'il pût y avoir dans le mariage autre chose qu'une absorption complète, absolue, réciproque de deux existences.

Ah! pourquoi mon père avait-il accepté autrefois ce fidéi-commis d'une conscience à former, d'une éducation royaliste à donner, lui jacobin? Dans sa fidélité de dépositaire, il avait manqué à ses principes; il avait eu peur de voler une âme d'enfant aux préjugés de l'émigration; et cette simplicité nous châtiât tous. La foi est plus exigeante encore que l'honneur : pourquoi avait-il promis?

Voilà ce que je me disais en quittant Valentine pour rentrer tristement chez moi, et comme il ne fallait, malgré tout, perdre aucune chance de bonheur; en dépit des augures, je me jurai de lutter, d'empêcher M. Gouault de commettre quelque imprudence qui nous eût séparés davantage et de guetter l'heure d'une résignation sincère de ma part qui eût facilité l'harmonie.

Mais j'étais loin encore de me résigner. Les Bourbons ne représentaient rien à mon esprit. Peut-être qu'à bout de défaites et de génie

impuissant, l'empereur en viendrait à payer lui seul la rançon de la liberté enchaînée par lui. En le servant, nous nous servions. Qui pouvait dire qu'un pacte ne surgirait pas à la dernière bataille, soit entre lui et nous, soit entre nous et l'étranger?

Telles étaient mes illusions, je ne dirai pas les dernières, car l'homme qui n'a jamais fini de souffrir n'a jamais fini d'espérer.

CHAPITRE XIII

Le lendemain, c'est-à-dire le 6 février, dès le matin, les troupes accumulées dans Troyes et autour de Troyes commencèrent à se mettre en mouvement vers la route de Paris. On savait que les alliés se dirigeaient sur la capitale, par la Ferté-sous-Jourarre et Meaux. Toutefois, l'empereur ne voulut pas courir simplement à leur rencontre. Il lui répugnait d'avouer que sa marche de Montiérender à Brienne avait été plutôt favorable que nuisible à l'ennemi, puisqu'elle avait hâté l'union des forces coalisées : il voulut, infatigable stratéliste, jouer à la diplomatie des boulets de canon jusqu'à la dernière pincée de poudre ; et, tandis que son armée se dirigeait sur Nogent, il affecta de prendre des dispositions contre les troupes étrangères qui s'avançaient par la route de Bar-sur-Seine. Il avait déjà envoyé de ce côté quelques détachements dans la journée du 5, mais, le 6, il se porta lui-

même, avec son état-major, à l'extrémité du faubourg de Croncels.

Vous savez que les dernières maisons de ce long faubourg rejoignent maintenant l'enceinte d'un ancien couvent de chartreux dévasté par la Révolution. Napoléon s'arrêta à l'angle du mur et se fit servir à déjeuner au bord du fossé de la route, sans qu'on s'expliquât comment il n'avait pas déjeuné dans la maison de M. Duchatel qu'il avait quittée depuis dix minutes. Mais le déjeuner était peut-être un des éléments de la comédie. On emprunta une table à un paysan qui demeurait en face, et l'empereur, sans s'asseoir, rompit un morceau de pain. Le propriétaire de la table regardait et attendait qu'on eût fini. Napoléon, en portant son verre à ses lèvres, rencontra ce regard respectueux, peureux et triste : il voulut en changer l'expression, qui lui semblait un reproche.

— Vous êtes de ce pays, mon brave homme ? lui demanda-t-il.

— Oui, Sire, je demeure là, à trente pas.

— Il y a longtemps que vous habitez cette maison ?

— J'y suis né ; mais, si ce qu'on dit est vrai, je n'y mourrai point. C'est un toit de paille... on aura bientôt fait de me le brûler.

L'empereur battit sa botte de sa cravache et se retourna brusquement.

— Qu'est-ce que c'est que ce grand mur qui nous abrite?

— L'enclos des chartreux.

— Ces moines ! ils choisissaient bien leurs enclos !... Ceux-ci devaient être riches ?

— Oh oui ! repartit le paysan, j'ai entendu dire à défunt mon père que le couvent avait plus de cinquante mille écus de rente.

L'empereur haussa les épaules.

— C'était trop ! répliqua-t-il ; et que faisaient ces rentiers ?

— Dame ! il priaient matin et soir.

— Alors, ce n'était pas assez... Merci, brave homme. Allons, messieurs, à cheval !

Et, sans attendre personne, Napoléon mit le pied à l'étrier. L'état-major surpris ne le rejoignit en galopant qu'à cent pas de la halte. L'ennemi n'était pas loin : on rencontra les avant-postes à une lieue et demie de Troyes, entre Breviandes et les Maisons-Blanches. L'attaque fut ordonnée aussitôt. Les alliés surpris se replièrent, et l'empereur, satisfait d'avoir fait trente prisonniers, d'avoir pris un caisson et un canon, laissa quelques compagnies pour soutenir la retraite de ce côté, et revint à Troyes aussi rapidement qu'il en était sorti le matin.

Il était deux heures de l'après-midi ; on se voyait sur trois points de l'horizon à la fois, à déjà et dans la distance, à Saint-Parres, à Créney ; la route seule restait ouverte encore. Il n'y avait

pas une minute à perdre. Napoléon descendit de cheval pour une heure, dicta des lettres, donna des ordres, puis, se remettant en selle, partit pour Nogent. Toutes les troupes valides devaient le suivre : la garde nationale de Troyes suffisait pour ouvrir les portes à l'ennemi et pour brûler les ponts qui devaient être brûlés.

Le bruit courut alors que l'empereur avait songé à incendier la ville. Mais, à quoi bon ? La guerre n'avait pas besoin de cette horreur de plus, et, en s'élançant vers les champs de bataille de Champ-Aubert et de Montmirail, Napoléon croyait y ressaisir la fortune et l'empire. Schwarzenberg et Blücher s'étaient séparés, laissant entre eux assez de distance pour qu'on pût les battre tour à tour. C'était la faute attendue, espérée, ou bien c'était le hasard propice ; le sort allait tourner.

Tandis que les soldats montaient vers la route de Nogent, nous allions brûler, par ordre, quatre maisons et deux ponts, au Pont-Hubert et sur les Mails ; puis, à la lueur de nos exploits, nous revenions tristement, pendant la nuit, fermer les portes et veiller, l'arme au bras, derrière des barricades dérisoires. Le 7 au matin, à sept heures et demie, l'arrière-garde de Napoléon gagnait le faubourg Saint-Martin, tandis que l'avant-garde des Cosaques débouchait dans le faubourg Saint-Jacques.

A notre tour maintenant de sentir dans notre

chair l'aiguillon de l'ennemi, de disputer nos maisons à ces pillards venus de tous les pays que nous avons pillés ! A notre tour d'apprendre, nous, les Français héroïques, les paladins de Fontenoy, ce métier du meurtre, honteux, furtif, commis la nuit, dans les ruelles, dans les endroits déserts, sur ces barbares qui croyaient se venger de leur côté de nos barbaries !

Le faubourg Saint-Jacques était ravagé à huit heures du matin : on bouleversa de fond en comble la maison d'un adjoint de la ville. Nous entendions des remparts les cris, les pleurs, les huées, les coups de fusil, et, de temps en temps, des bruits sourds d'effondrement, avec des nuages de poussière qui montaient.

— Ils se mettent en appétit, me disais-je. Voilà ce qui nous attend.

L'autorité militaire, en nous abandonnant, nous avait fait jurer de tenir les portes de la ville bien closes et les barricades bien dressées, jusqu'à ce que le dernier traînard de l'armée française eût dépassé le dernier échalas de vigne, au-delà du faubourg Saint-Martin. Nous tîmes fidèlement le serment prêté, et, comme nous n'étions pas des militaires formalistes, obéissant strictement à l'ordre reçu, nous donnâmes la bonne mesure, et, quatre heures après le défilé des dernières compagnies françaises, nous étions encore à nos postes, recevant, sans y répondre,

les injonctions de l'ennemi, recevant même deux boulets de canon et un peu de mitraille.

Enfin, quand on nous eut assurés, de la part du maire et des autres autorités, que les civilités envers l'ennemi pouvaient commencer, la garde nationale rentra chez elle pour n'être pas désarmée, ôta son uniforme pour qu'il ne reçût aucune insulte, et les portiers de la ville s'empressèrent d'ouvrir les portes. Quatre Cosaques s'élançèrent par la porte Saint-Jacques et entrèrent au galop. D'autres cavaliers mettaient pied à terre et renversaient les palissades que l'on avait construites quelques jours auparavant.

Le flot grossit peu à peu et s'engouffra dans les rues. Le torrent s'écoula toute la journée et toute la nuit; soixante-deux mille hommes environ passèrent ainsi par la ville. Une partie seulement y séjourna, sans compter la colonne qui vint le lendemain par la route de Bar-sur-Seine.

J'étais avec mon père dans la vieille boutique que vous avez connue. Les grands volets qui servaient de portes étaient fermés. Nous étions assis l'un à côté de l'autre, nous serrant la main, ayant deux fusils armés derrière le comptoir. Il faisait nuit noire dans cette partie de la maison, comme il faisait nuit dans nos âmes. Cette obscurité était commode pour pleurer, et je pleurais. Ce bourdonnement de troupes, ces pas de che-

vaux, ces voix étrangères nous déchiraient les oreilles.

— Faut-il entendre cela ! faut-il entendre cela ! disait mon père en frappant des deux mains sur ses genoux.

La servante était montée au grenier, et, par une lucarne entr'ouverte, regardait le défilé. Elle était toute rassurée, quand elle descendit vers midi pour nous servir à déjeuner.

— Ce sont de beaux hommes, dit-elle, et bien mis ! On dirait une procession des Rameaux. Les uns ont une branche de buis à leur coiffure, et, Dieu me pardonne, messieurs, les autres ont une bande blanche attachée au bras.

— Qu'est-ce que cela signifie ? me demanda mon père.

— La branche de buis est une coutume, une coquetterie de soldat ; quant à la bande blanche, je ne sais ce que c'est... Marianne se trompe.

— Non, monsieur Maurice ; je vous dis qu'ils ont un mouchoir blanc au coude.

— C'est le drapeau blanc qu'ils nous ramènent en détail, reprit le père Cerbonnet. M. Gouault sera content.

— Non, non, ce ne peut être cela. Au surplus, je vais voir.

Je montai au premier étage. Marianne ne s'était pas trompée. Nous apprîmes le soir même, par un officier wurtembergeois qui vint loger chez nous, ce que signifiait ce brassard. Le

1^{er} février, avant le combat de la Rothière, Blücher, effrayé de cette quantité énorme de soldats de nations différentes et de costumes variés qui allaient combattre ensemble, eut peur d'une confusion fâcheuse et ordonna à toute son armée de porter pour signe de ralliement cette bande de toile blanche au bras gauche.

Blücher ne se doutait pas qu'il rendait un oracle, et que nos paysans associeraient l'idée du retour des Bourbons à la pensée de l'invasion.

Le prince de Wurtemberg commandait la cavalerie d'avant-garde; il fut un des premiers à l'hôtel de ville. Là, il trouva le maire, qui, ayant placé devant lui les clefs de cérémonie de la ville de Troyes, attendait avec assez de dignité qu'on vînt les prendre, s'étant refusé à les porter au vainqueur. Le prince s'étonna et s'irrita d'abord de cette attitude, puis il s'adoucit et voulut savoir si Troyes n'était pas la capitale du vin de Champagne. On lui en procura quelques bouteilles, et il continua sa route, espérant rattraper l'arrière-garde de l'armée française.

Il y a des nuances même dans le silence. Je le compris à la stupeur qui accueillit les étrangers. Ce n'était pas l'accueil dont Napoléon avait été blessé. Celui-ci était moins triste et plus haineux. Les femmes se cachaient cette fois; les mères en deuil se détournaient du cortège; les boutiques, qui n'étaient que fermées lors du passage de l'empereur, étaient closes par des volets.

Quelques-uns avaient fait murer leurs fenêtres. Des ouvriers que les ateliers avaient chassés ce jour-là, passaient vite, le long des murs, et ne regardaient que de côté. Les gamins, ces avant-coureurs de tous les cortèges, manquaient même au défilé des ennemis. On n'avait pas besoin de les retenir de force dans les maisons; ils comprenaient, en voyant pleurer leurs mères, en entendant soupirer leurs pères, que leur curiosité serait un manque de fierté; et les enfants, qui devenaient vite à cette époque-là les aînés de la famille, puisque les grands frères partaient et ne revenaient pas, les enfants avaient leur patriotisme. Eux aussi, secrètement, sur la pierre de leur foyer sans flamme, ils aiguisaient le couteau dont ils espéraient bien se servir un soir contre les Cosaques; ou, comme l'enfant aux yeux bleus de la ballade, ils demandaient tout bas à leur père *de la poudre et des balles*.

Ah! mon ami, la guerre dans les plaines, dans les ravins, sur les montagnes, aux flancs des forteresses, est horrible; la guerre des barricades est impie; mais, que dire de cette guerre cachée, secrète, qui commence par les regards, qui se continue dans les maisons, par les coups, par l'incendie, par le viol, par le meurtre; guerre de sauvages, muette, implacable, forcenée, qui ressemble à un duel de chaque soldat contre chaque citoyen? Eh bien! c'est cette guerre-là qui entrainait chez nous et que nous allions voir

pendant seize jours, développer, irriter, empoisonner tous les instincts jaloux, féroces.

L'humanité est lente à se guérir du virus qu'injecte une haine pareille. Si l'Europe ne nous a pas encore pardonné les conquêtes qu'elle nous a reprises, nous n'avons pas encore pardonné à ses bandes armées les fureurs qu'elles ont allumées en nous. L'invasion de 1814 a plus perverti de patriotes que la Terreur n'a corrompu de libéraux. On est revenu vite du préjugé de l'échafaud; à peine si l'on revient déjà du préjugé de ce chauvinisme farouche que j'ai vu à l'œuvre et que j'excuse, en le déplorant (1)!

(1) Ordre du jour du prince de Schwarzenberg en entrant à Troyes :

« Soldats!

« Nous sommes au centre de la France; nous ne devons avoir d'ennemis dans ce pays dont le peuple nous reçoit à bras ouverts que ceux qui portent les armes contre nous.

« J'apprends que quelques traîneurs, échappés sans doute à la surveillance de leurs officiers, ont maltraité de paisibles habitants.

« C'est avec regret que je me vois forcé de renouveler les ordres que j'avais donnés.

« Désormais, tout soldat arrêté pillant ou commettant quelque exaction, sera sur-le-champ traduit devant un conseil de guerre et puni de mort.

« Tous les commandants de corps feront connaître à leurs sous ordres ces mesures qui, suivies avec l'exactitude dont je les rends responsables, doivent promptement ramener l'ordre et rétablir la discipline.

« Que les Français ne voient en nous qu'une armée qui combat pour le repos de l'Europe. Ne flétrissons pas nos lauriers, soldats, faisons les chérir : le monde entier leur devra la paix.

« Le maréchal prince DE SCHWARZENBERG. »

Les proclamations des généraux étrangers ne manquèrent pas, dès leur entrée, pour garantir aux habitants l'ordre, le respect des personnes et des propriétés. — « Ne flétrissons pas nos lauriers, faisons-les chérir, » — s'écriait dans son ordre du jour le prince de Schwarzenberg. Mais, que pouvait la bonne volonté d'un chef, en admettant qu'elle fût réelle, contre l'appétit, contre la colère, contre le besoin de ces armées ?

Ce n'était pas assez de la rancune des uns, de l'humiliation des autres; l'hiver et la famine fouettaient de leurs verges rigides les ressentiments de tous ces hommes. « Du pain! du pain! » criaient les soldats en éventrant les devantures des maisons; et quand ils avaient fouillé partout, ils quittaient le logis en frappant le maître ou sa femme, coupables de ne pas donner ce qu'ils n'avaient pas. Quelquefois la porte se refermait sur eux avant qu'ils eussent le temps de sortir, et ils ne sortaient plus : le père les assommait; la mère leur ouvrait les entrailles, et l'enfant, grelottant d'épouvante, aidait ensuite à cacher le cadavre dans le puits, dans la cave.

CHAPITRE XIV

La Champagne ne se souvient que des *Cosaques* ; elle a donné ce nom générique au fléau de l'invasion. Mais la vérité est que les soldats russes ne furent ni les plus turbulents ni les plus acharnés. Ils maraudaient, volaient, tuaient au besoin, mais ils n'avaient pas la férocité tenace, la convoitise continue de certaines bandes de l'armée de Silésie. La discipline était intermittente. Se plaignait-on à un chef étranger ; il lui arrivait d'exiger du soldat une restitution immédiate, des excuses, et quand l'offense avait été jusqu'au crime, il ordonnait parfois un châtement exemplaire. J'ai vu un officier russe brûler la cervelle d'un de ses Cosaques qui avait pris une montre.

Mais la plainte trouvait aussi parfois l'oreille mal ouverte. Le chef riait au nez du plaignant ; le soldat était approuvé et s'encourageait de l'indulgence pour recommencer. Le jour même de l'entrée des alliés, à quelques pas de notre

maison, un commissaire de police fut arrêté, bousculé. On voulait lui prendre son écharpe tricolore, il la défendit : alors les soldats, mis en goût et défiés par cette résistance, le dépouillèrent de tous ses vêtements et le laissèrent couché dans la neige.

Le prince de Wurtemberg passait à cheval : il s'arrêta et s'amusa beaucoup de la mine piteuse du commissaire, qui faillit mourir de cette plaisanterie. Pendant le défilé, des soldats sortaient des rangs, y rentraient après une maraude faite au pas de course, et c'étaient alors des clameurs assourdissantes. Derrière l'armée, de longs convois de chariots portaient le butin fait en France, que des bandes sans nom escortaient et augmentaient.

Il y eut, pour ainsi dire, trois phases, trois degrés dans les violences. Le premier jour, on pillait ; l'arrivée des souverains, sans mettre plus d'ordre, imposa une sorte d'hypocrisie : plus tard, la haine des habitants devint provocante, et après la bataille de Montmirail les incendies et les meurtres redoublèrent. Dans les derniers jours de cette première occupation, à l'annonce du retour de Napoléon, ce fut une orgie de feu et de sang, un tourbillon perpétuel.

Il est une autre fureur dont je ne vous parlerai pas, et qui a bien fait rire ! Vers la fin de l'année 1814, l'hôpital recevait tous les jours des enfants nouveau-nés que leurs mères déposaient

en frissonnant sur le seuil et qui ne devaient jamais porter le nom de leurs pères. La salle des morts en accueillait autant que la salle des berceaux : quant aux naissances furtives, aux décès cachés, aux infanticides, aux vengeances du patriotisme affolé contre ces bâtards de la guerre, qui les a comptés ? qui peut les dire ?

Toute la journée du 7 se passa dans cette clameur confuse des étrangers. Nous restâmes jusqu'à la nuit enfermés, mon père et moi. Quand le deuil du ciel permit au deuil des patriotes de sortir, nous nous glissâmes hors de notre maison ; Marianne attendait l'officier wurtembergeois qu'on nous avait promis. C'était une faveur de n'avoir qu'un hôte : les officiers comptaient double et quelquefois triple. Les billets de logement n'étaient, au surplus, que pour la forme. Les soldats s'installaient à leur guise, parfois vingt dans une maison qui pouvait en recevoir cinq. A qui donc réclamer contre les garnisaires du destin ? Mais les maisons choisies par les officiers étaient privilégiées. J'eus des raisons de supposer que l'oncle de Valentine, dont l'influence aux bureaux de l'hôtel de ville augmentait avec l'arrivée des alliés, fut pour quelque chose dans la désignation de notre hôte.

Mon père ne m'accompagnait pas d'ordinaire dans mes visites à M. Gouault ; mais les circonstances étaient trop graves pour qu'il ne surmontât pas sa répugnance habituelle.

— Je ne te quitte pas, me dit-il quand il me vit prendre mon chapeau, je vais avec toi chez les Russes!

La raillerie de mon père se trouva justifiée par la présence de trois officiers des armées étrangères réunis, dans le salon de la rue du Temple, à des bourgeois de la ville que l'on savait être favorables aux Bourbons. Quinze ou vingt personnes étaient assemblées. A notre entrée, on fit silence. Nous restions sur le seuil, regardant et surpris de voir se réaliser si parfaitement des conjectures qui n'avaient pourtant rien que de plausible. Le testament de Louis XVI était accroché au mur, à côté d'un portrait de Louis XVIII; M. Gouault portait la croix de Saint-Louis d'une façon extérieure, ostensible; Valentine, assise à côté de sa tante, plissait avec un ruban de satin une cocarde blanche, celle-là même que j'ai gardée; un petit écusson de tapisserie avec des armoiries brodées avait été posé au-dessus des portraits des deux échevins de Troyes, Toussaint et Eustache Gouault. L'évocation du passé était complète; la levée des boucliers était flagrante. Mon père murmura entre ses dents :

— Je savais bien qu'il conspirait!

Était-ce une conspiration? Mon regard trahissait sans doute cette question de ma conscience : le regard limpide et fier de Valentine me répondit. Elle se leva et vint vers nous,

simplement, doucement, la main tendue, la main qui tenait la cocarde à moitié faite. Le surplus du ruban blanc, n'étant pas détaché, se déroula jusqu'à terre et flotta sur les pas de Valentine comme le sillage argenté que laissait mon amie après elle.

— Je regrettais que vous ne fussiez pas là, nous dit-elle avec un sourire. Votre patriotisme sera de bon conseil.

M. Gouault s'était avancé à son tour.

— Entrez, entrez, messieurs, nous dit-il avec une grâce relevée par une dignité qui réfutait d'avance tout soupçon de déloyauté, il n'y a ici que des hommes d'honneur.

J'hésitais : mon père me dérangea brusquement d'un coup de coude, et, passant devant moi :

— Eh bien ! alors, dit avec une familiarité qu'il exagéra un peu, le bourgeois redevenant tisserand, nous ne déshonorerons pas la société. Salut, bonjour la compagnie !

M. Gouault lui serra la main, et, se tournant vers les personnes étrangères à la ville :

— Je vous présente messieurs Carbonnet. Le père a porté la carmagnole ; le fils vient de se battre à Brienne pour Napoléon. Tous les deux sont mes amis, et je donne au fils ma nièce que le père a élevée pour moi pendant l'émigration. Continuons... Nous étions un peu trop facile-

ment du même avis : voici peut-être des contradicteurs.

— Ne dites pas peut-être, mais certainement, reprit mon père en s'asseyant, en posant son chapeau sur le plancher et en plaçant ses deux poings sur ses deux genoux.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je.

— De l'ordre à établir dans la ville, de la paix à amener en France.

— Que les armées s'en aillent, repartit violemment mon père, et l'ordre s'établira tout seul ; quant à la paix, je me défie de celle que l'on signe à genoux.

Un murmure de protestation parcourut le salon. Je cherchais à lire sur les physionomies des personnes de la ville que je connaissais au moins de nom et sur les visages des étrangers les sentiments secrets. Mais M. Gouault était le seul qui eût des idées nettes, précises, fortifiées par une volonté solide : les autres étaient là par soumission, par peur, pour rester fidèles à leurs antécédents. Quant aux étrangers, ils savaient bien ce qu'ils avaient à accepter.

— Je ne sais pas plus que vous, Cerbonnet, donner ma signature à deux genoux, repartit M. Gouault en s'adressant à mon père, et ces messieurs, ajouta-t-il en désignant les officiers, pourront vous dire que les souverains attendent la libre manifestation de la France.

— Est-ce que l'empereur est mort? dit mon père.

— Est-ce qu'on est sûr de le vaincre toujours? ajoutai-je.

— L'empereur est plus mort dans l'immortalité qu'il s'est acquise, et il est plus vaincu, quoi qu'il arrive, que si on l'avait tué ou enchaîné, repartit M. Gouault. S'il était resté ici, je serais allé aujourd'hui même lui demander au nom de sa gloire son abdication.

Je tournai les yeux vers Valentine comme pour lui dire : « C'était donc là le secret de la démarche insensée qui vous tourmentait. » Elle eut un faible sourire qui signifiait : « Attendez! vous n'êtes pas au bout de vos étonnements. »

— Parbleu! je serais allé avec vous! s'écria mon père.

— Eh bien! venez avec nous demain.

— Où donc?

— Chez l'empereur de Russie.

— Rien que cela! Et mon père bondit presque au milieu du salon... Allez-vous le remercier de ce qu'on a pillé, de ce qu'on viole, de ce qu'on tue en son nom dans la ville et les faubourgs?

— Nous allons lui demander la paix et la sécurité pour l'avenir.

— Vous! à vous tout seul, comme cela? Et, pour vous contenter, vous et ces messieurs, l'empereur des Cosaques s'en ira! J'aime autant

lui tirer des coups de fusil ; cela soulage mieux, et cela ne profite pas moins.

M. Gouault haussa les épaules.

— Votre démarche est inutile dans ce moment, dis-je à mon tour ; ce qu'un congrès européen ne fera pas, vous ne sauriez l'obtenir.

— Maurice, repartit M. Gouault, quand vous êtes venu me dire que vous alliez vous battre pour l'empereur, je vous ai demandé si vous espériez, à vous seul, empêcher la chute de l'empire : vous m'avez répondu que si chacun parlait ainsi, nul ne commencerait à faire son devoir. Je vous ai approuvé, et j'agirai demain comme vous avez agi. Je ferai mon devoir. Je n'ai pas à me reprocher une seule goutte de tout le sang que boit aujourd'hui la terre de France ; je me reprocherais de ne pas essayer d'en empêcher l'effusion.

— Le sang versé l'a été pour la défense du territoire ; obtiendrez-vous d'abord que les armées s'en aillent ?

— Peut-être. En tout cas, elles resteront moins longtemps, si elles ont un vœu certain, défini, à satisfaire.

— Qui vous dit qu'elles consulteront la France ? Est-ce à des vainqueurs, à des ennemis ou à des amis, que vous allez porter ce vœu ? Il est bon que nous le sachions.

— C'est à des hommes, Maurice, qui savent que la France est nécessaire, qu'elle a besoin

d'être grande pour ne pas inquiéter l'Europe, et qu'elle a assez de ses révolutions.

— Dites de ses *contre-révolutions*.

— Je ne chicane pas sur les mots : mais enfin, on l'a lassée de la république ; elle est lasse de l'empire, pourquoi ne reviendrait-elle pas à ses rois ?

— Parce qu'elle est régicide.

— Si on lui pardonne ?

— Elle ne veut pas se pardonner à elle-même. Avant de porter des conseils, il faudrait peut-être, monsieur, en demander au pays !

— Indiquez-moi le moyen.

— Affranchissons le territoire d'abord. Quand la France sera chez elle, elle aura le pouvoir et le droit de demander compte à l'empereur du sang versé, de la gloire perdue. Mais, attendre son repos, sa destinée, d'un vainqueur ou d'un ennemi, quelles que soient ses conditions et ses générosités, c'est consacrer sa propre déchéance. Vous détronéz la France en restaurant vos rois.

— Quel abîme plus profond voulez-vous donc, Maurice ?

— Il n'y a pas d'abîme pour l'humanité : il y a des épreuves. Celle-ci est cruelle, je l'avoue. Je souffre.., et, pendant que vous alliez convoquer ces messieurs pour la réunion de ce soir, mon père et moi, cachés derrière nos portes fermées, nous pleurions!... Mais qui vous dit que cette horrible souffrance sera perdue pour la

liberté et pour l'honneur de ce pays ? La dernière faute de l'empereur, celle qu'il expie, c'est d'avoir douté de nous. S'il avait pu savoir plus tôt ce que le peuple gardait encore de dévouement, de courage, d'intrépidité, allez ! messieurs, vous n'attendriez pas pour demain votre cortège de rois et la France serait vierge de cette invasion. L'empereur a eu peur de nous avoir trop demandé ; son hésitation est le remords, le châtiment de ses conquêtes. Il n'a pas compris qu'ayant trop donné à son ambition, nous avons hâte de donner tout à notre indépendance. Cette leçon lui profitera. En tout cas, elle n'est pas finie. Je ne sais pas si la France voudra un autre chef ; je ne sais pas si, plus tard, je ne porterai pas cette cocarde blanche ; mais, ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui, transiger, c'est désertier le champ de bataille le plus sacré, et que si vous osiez promener dans la ville ces insignes que j'aperçois ici, le peuple vous accueillerait par des cris de colère.

— Bien parlé, mon fils, me dit le père Carbonnet.

— Nous l'oserons, Maurice, me dit avec fierté M. Gouault un peu pâle.

— Même si l'empereur revient ?

— Même si l'empereur revient. N'est-ce pas, messieurs, que demain nous aurons tous une cocarde blanche à notre chapeau, et que nous irons ainsi nous montrer au peuple et aux rois ?

Je regardai les royalistes réunis : ils adhérèrent tous par un mouvement de la tête, mais sans grand enthousiasme. Un seul, le marquis de Vidranges, qui joua un rôle important dans cette funeste affaire, s'avança vers moi d'un air bouillant, intrépide.

— On nous tuera plutôt que de nous la faire ôter, cette cocarde, s'écria-t-il en mettant la main sur son cœur.

— C'est sans doute ce que l'on fera, lui répondit mon père d'une voix brève.

— Comme vous y allez, voisin ! repartit M. Gouault en riant. Ne discutons plus sur ce point, Maurice ; au fond, il n'y a entre nous qu'une nuance. Ce que nous voulons aujourd'hui, vous l'accepterez dans huit jours. Ma nièce nous fait ce soir nos cocardes ; votre femme vous fera la vôtre plus tard.

Cette allusion, plus habile que délicate à mon amour, à l'amour de Valentine, à notre prochain mariage, aux sentiments qui troublaient cette sympathie étroite de nos deux âmes, me frappa de nouveau comme une menace. Je tournai les yeux vers ma fiancée. Elle avait interrompu son ouvrage ; la cocarde inachevée était entre ses doigts qui tremblaient. Elle s'efforçait d'être calme, elle souriait même, mais je ne me trompai pas à ce sourire. Machinalement, par un mouvement fébrile dont elle n'eut pas du tout conscience, elle souleva l'amas de rubans

qui reposait sur ses genoux; ses mains m'offraient le fruit défendu que sa terreur vaguement entrevue au fond de ses yeux me suppliait de ne pas lui prendre. Elle était tentée de me conjurer d'écouter son oncle, et je voyais bien que sa bouche tressaillait comme pour me dire :

— Tu as raison, sois fidèle à ton honneur; je t'aime de ne pas vouloir de moi comme d'un piège!

Il y eut entre nous deux une étreinte rapide des regards. Je me sentis invulnérable, mais indulgent, après ce coup d'œil échangé. Mon père était debout.

— Vous voyez bien, monsieur Gouault, dit-il en brossant son chapeau, que nous ne pouvons pas être de votre avis et que nous avons eu tort d'entrer.... Viens-tu, Maurice? Allons préparer le souper des Cosaques.

— Encore un mot, messieurs, dit l'oncle de Valentine; vous savez que nous n'avons plus d'autorité départementale et que le préfet de Bonaparte, moins fidèle que vous à l'infortune de son maître, est parti!

— Eh bien! on s'en passera. Voulez-vous pas que Maurice prenne sa place? répliqua mon père.

— Non; mais je veux que vous sachiez ce soir tout ce que nous tramons. Il y a plaisir à se confier à des adversaires comme vous : ils témoigneront plus tard de notre loyauté, comme

nous témoignerions au besoin de leur courage et de leur vertu, sans être suspects, ni les uns, ni les autres.

M. Gouault avait un air de noblesse qui le faisait plus gentilhomme que l'écusson accroché au-dessus de ses ancêtres les échevins, quand il parlait ainsi.

On pouvait haïr les opinions de M. Gouault, mais l'homme était séduisant jusque dans ses brusqueries de soldat et ses hauteurs d'émigré endurci. J'attendis ce qu'il avait encore à nous dire.

— Il se peut, reprit-il, que l'occupation de la ville dure quelques jours, quelques semaines. L'empereur de Russie, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse resteront probablement ici jusqu'à la conclusion des conférences de Châtillon. Il est impossible que l'on ne constitue pas un conseil d'administration pour veiller au bon ordre et au maintien de la tranquillité publique. Voici M. le chevalier Daven, commissaire général de l'intendance des armées alliées, qui veut convoquer à cet effet demain, dans une des salles de l'hôtel de ville, le maire, les conseillers de préfecture, le secrétaire général. Trouverez-vous un inconvénient à cette mesure, et, si vous l'approuvez, ne nous aiderez-vous pas du moins à la faire accepter de ceux qu'elle intéresse ?

— Est-ce que cette commission-là empêchera

la misère des pauvres et apaisera la colère de tout le monde ? demanda mon père.

— Quant à moi, ajoutai-je, sans croire à l'efficacité de cette commission, je la verrai s'installer sans scrupule ; à une condition cependant, c'est qu'elle respectera la conscience de chacun, et que, pour en faire partie, on n'en restera pas moins ce qu'on était, sujet de l'empereur, soldat de l'empire.

Il y eut dans l'assistance une nouvelle rumeur. Décidément, on nous trouvait intraitables, mon père et moi. Le chevalier Daven s'avança, en ricanant :

— Vous ne savez donc pas, messieurs, nous dit-il, que votre empire est déjà démembré et que je parle ici au nom de Son Altesse le prince de Hohenlohe-Bartenstein, gouverneur général des départements de l'Aube, de l'Yonne, de la Haute-Marne et de la Côte-d'Or ?

— Et quand vous parleriez au nom du Grand-Turc, s'écria mon père qui se contenait à peine, vous ne ferez pas plier un Champenois.

— Il faudra pourtant bien que ces commissaires prêtent serment de fidélité aux puissances alliées, ajouta le marquis de Vidranges.

— Comment dites-vous cela, monsieur le marquis ? répartit le père Cerbonnet. Prêter serment à ceux qui nous égorgent ? Allez faire cette proposition au peuple !

J'avais peur de l'indignation qui débordait du cœur de mon père : je voulus intervenir.

— Vous oubliez, messieurs, dis-je avec fermeté mais sans violence de geste ni d'accent, que les fonctionnaires en question ont précisément juré de ne prêter aucun serment aux armées alliées : vous avez le droit de la guerre pour vous, révoquez-les, mais ne les forcez pas au parjure.

— Fusillez-les, s'ils ont des enfants, reprit mon père, cela vaudra mieux. Leur proposer de servir nos ennemis, c'est les assassiner dans leur honneur.

Un des officiers étrangers se détacha du groupe resté immobile et silencieux jusque-là.

— Vous verrez demain, dit-il, dans l'état-major de l'empereur de Russie, deux officiers français qui portent fièrement la tête.

— Je ne les verrai pas, monsieur.

— Vous en voyez un qui sert l'Autriche.

— Vous, vous êtes Français ?

Et le père Cerbonnet trépigna de fureur.

— Oui, monsieur.

— Ah ! je supportais la vue de votre uniforme, parce que je croyais que vous n'étiez qu'un ennemi. Mais, un traître!...

Une clameur interrompit mon père.

— Ne prononcez pas de mots pareils, dit M. Gouault, dont la voix forte domina le tumulte.

— Ce mot, je l'ai dans le cœur depuis longtemps; j'ai cru qu'il ne viendrait jamais à mes lèvres. Il y est, qu'il y reste. Vous l'entendrez plus d'une fois sur votre chemin... Allons-nous-en, mon fils, notre place n'est pas ici.

Valentine s'était levée et passait doucement son bras sous celui de mon père. Il la regarda, et lui, qui ne s'attendrissait jamais, eut tout à coup des larmes dans les yeux et dans la voix.

— Ah! ma pauvre enfant, j'ai bien peur que vous ne soyez jamais ma fille.

Cette exclamation, qui touchait précisément aux terreurs instinctives de Valentine, la fit chanceler. Elle retira vivement son bras, et tombant dans un fauteuil :

— Je voudrais mourir ! murmura-t-elle.

Je me penchai vers elle, et, puisque j'avais été proclamé son fiancé, j'osai lui parler devant ces témoins de notre amour plus fort que tous les complots. Je ne sais ce que je lui dis. La conversation devint confuse, bruyante; M. Gouault interpellait mon père; les Troyens amenés là par le marquis de Vidranges et les officiers étrangers échangeaient des protestations. Nous nous trouvâmes tout à coup isolés tous les deux par ce bruit et dans ce bruit, mais elle, se ranimant à mes paroles, se leva, m'entraîna vers son oncle, et, se plaçant entre nous deux :

— Entendez-moi bien, nous dit-elle d'une voix vibrante et en secouant sa tête comme pour

se débarrasser des pressentiments qui l'obsédaient ; puisque je ne peux ni vous faire partager les mêmes idées, ni faire un choix moi-même entre vous, je vous demande de vous respecter comme je vous aime, et de ne point flétrir réciproquement l'estime que je garde de chacun de vous deux.

— Est-ce que je ne vous ai pas toujours traité comme un homme que je respecte, me dit M. Gouault avec une douceur imposante.

— Bien ! mon oncle.

Et Valentine lui sauta au cou.

— A votre tour, Maurice !

Et elle se retourna vers moi, me regardant avec des yeux étincelants. La réponse était plus délicate pour moi. M. Gouault, qui avait toutes les pénétrations, me vint en aide.

— Je lui défends de répondre, dit-il avec une sorte de gaieté ironique, en me tendant la main.

Ce secours était doublement habile dans son exquise générosité. En me pardonnant d'être sévère pour lui, M. Gouault m'enlevait le prétexte de l'être encore. Je laissai voir toute l'émotion qui m'envahit ; je serrai ses mains avec force ; nous nous embrassâmes. Valentine était radieuse, non d'espérance ou de joie, mais d'une sorte d'orgueil religieux : on eût dit une martyre qui voit le bûcher, et, à travers la flamme, le ciel infini.

— Merci ! nous dit-elle, N'essayez plus de

vous entraîner loin de vos chemins, allez à votre devoir. Si l'un de vous meurt, je mourrai de sa mort ! Au revoir, Maurice, et bon courage, mon oncle !

Elle reprit les rubans, la cocarde, qu'elle avait déposés sur la cheminée, et passant entre nous deux en nous partageant un sourire, elle sortit. Mon père était sur son passage ; elle se contenta de le saluer de la tête. Lui en voulait-elle ? non ; mais il avait sa place à part, ailleurs, dans son affection, et, ce soir-là, c'était entre M. Gouault et moi seulement qu'elle avait voulu conclure un pacte.

Nous sortîmes sur ses pas, sans la rejoindre.

CHAPITRE XV

Quand nous fûmes dans la rue, mon père me dit avec un dépit farouche :

— Elle mourrait de la mort de son oncle, elle ne mourrait pas de la mienne, l'ingrate! cela prouve que je suis vraiment son père. Je rentre dans la loi commune : les enfants ne meurent pas du deuil de leurs parents. Les parents, c'est autre chose !

— Ne l'accusez pas! répondis-je, touché de de cette colère jalouse.

— Je ne l'accuse pas, mais si je pouvais me faire un peu tuer pour elle, je le ferais. Ah! ces blancs, ces aristocrates! quand ils ne vous humilient plus par leur orgueil, ils cherchent à vous humilier par leur bonté. Maurice, il faut sauver ces gens-là, malgré eux, les empêcher de faire une sottise. Je vois leur plan; ils veulent organiser tout un soulèvement de l'opinion... le maire en tête, les adjoints, les notables. Les fous!... les fous!... S'il se trouvait seulement dans la

ville vingt patriotes déterminés, nous empêcherions bien leurs empereurs et leurs rois de coucher longtemps chez nous.

— Que prétendez-vous faire ?

— Je ne sais pas encore ; mais les Russes, quand l'empereur était chez eux, nous ont donné un fameux exemple. Il est sorti de Moscou de peur d'y brûler, et Moscou n'est pas bâti d'allumettes comme cette ville-ci.

Le père Cerbonnet s'arrêta, se croisa les bras, et regarda à droite et à gauche la silhouette des grands toits penchés sur la rue. La lune faisait étinceler le givre que l'hiver déposait sur les saillies des maisons. On pouvait se croire dans une rue de Moscou ; le visage de mon père paraissait de marbre, et pourtant ses yeux avaient comme une flamme douce.

— Vous seriez seul à rêver ce crime héroïque, lui répondis-je. D'ailleurs, l'incendie viendra peut-être sans vous... les Cosaques ont commencé. Non, il n'y a rien à faire qu'à attendre : il serait aussi imprudent d'irriter l'opinion que de l'apaiser. Laissons-la se manifester librement. J'espère que M. Gouault reconnaîtra l'impuissance de son parti. Restons purs, mon père, pour avoir le droit de nous interposer entre ceux qui se menacent, et faisons modestement notre devoir.

— C'est égal... mon idée a du bon.

— Votre cœur vaut encore mieux que vos

idées, mon père. Je vous connais. A la première étincelle, vous crieriez « Au feu ! » et vous iriez vous jeter dans l'incendie pour l'éteindre.

— Tu me flattes pour me désarmer... Ah ! Maurice, ce serait si bon d'être un peu tranquille chez soi, moi au coin du feu, toi assis en face, à côté de ta femme !... Allons savoir si notre Allemand a tout ce qu'il lui faut ; il a l'air d'un bon diable. Il y a peut-être des honnêtes gens parmi ces gredins-là : cela n'empêcherait pas que si on pouvait les exterminer tous jusqu'au dernier...

Mon père, grondant ainsi et plaisantant, marchait d'un pas vif, relevé. Il résumait bien dans sa colère et dans sa bonté naïve les sentiments confus et contraires qui torturaient la génération.

— Eh bien ! Marianne, dit-il à la servante en rentrant, et notre ennemi ?

— Qui ça ? le bel officier ? il dort, monsieur : il paraissait bien fatigué. Il m'a demandé très-poliment un peu d'eau sucrée ; il n'aime pas le vin et je n'avais pas de bière. Ce doit être un homme bien comme il faut : son domestique est dans la cuisine.

— Qu'est-ce qu'il y fait ?... il va dévaliser ma cave.

— Lui ! ah bien oui ; c'est un bon gros homme. Le croiriez-vous, messieurs ? il tricote.

Marianne était ravie des étrangers. Cet éclair

de comédie fit rire mon père. Il alla voir le soldat qui tricotait à la cuisine, et peu s'en fallut qu'il lui offrît à boire et trinquât avec lui. C'eût été pourtant le dénoûment ironique, la moralité suprême de ces grandes disputes sur le patriotisme et la haine de l'étranger.

Le lendemain, mon père sortit de bonne heure. Je le suivis des yeux, et je le vis entrer chez un pharmacien qui a gardé depuis 1814 la réputation d'un terrible patriote. C'était l'orateur de tous les conciliabules libéraux. Influent par son caractère, par sa position dans la ville, par son état même, qui le mettait en relation perpétuelle avec ceux qui souffrent et avec ceux qui soulagent, il était populaire dans *le quartier bas*, c'est-à-dire dans le quartier des manufactures et des caves de tisserands. Il pouvait faire une émeute à son jour et à son heure. Plus tard, en 1830, il fut colonel de la garde nationale, et quand il mourut, la ville de Troyes eut, en petit, son convoi de Lafayette.

On a toujours dit qu'en 1814, il fut un de ces Français implacables pour qui le sang d'un ennemi était bon à répandre, et l'histoire qui se raconte à demi-voix, mais qui ne s'écrit jamais, affirme que si les Russes avaient sondé le sol de sa cave, on eût trouvé dans la maison de ce justicier sans mandat des preuves nombreuses de sa haine contre l'étranger. Il avait, comme la plupart des bourgeois, un jardin hors des murs :

Dieu sait quels engrais il cacha sous les fleurs de ses parterres !

Mon père fut absent toute la matinée. Quand il revint, il avait une gaîté sombre.

— Est-ce que vous ne m'admettez pas dans votre conjuration ? lui dis-je. Me ferez-vous moins d'honneur que M. Gouault ?

— Il n'y a pas de conjuration, me répondit-il ; seulement, je suis certain que Valentine en sera pour ses frais de cocardes. Tu verras cela... Irons-nous voir entrer les souverains ?

Les paroles de mon père m'inquiétaient vaguement ; je me promis de ne pas le quitter. Vers trois heures, on annonça l'arrivée des chefs de la coalition. Leurs soldats les accueillirent par des clameurs. Comme les troupes se mirent en gaîté, et comme elles s'étaient d'ailleurs reposées pendant la nuit, il y eut naturellement quelques pillages nouveaux de maisons, pour boire à la santé des princes. Le conseil municipal, auprès duquel, dans la matinée même de ce jour-là, le chevalier Daven avait fait la démarche dont il avait été question chez M. Gouault, et que l'on voulait contraindre à prêter serment aux puissances étrangères, se présenta à l'empereur d'Autriche et à l'empereur de Russie, dès leur arrivée, et se plaignit des violences exercées par les soldats. Que pouvait-on lui répondre ? On lui promit la discipline ; pouvait-on lui promettre que les habitants eux-mêmes s'apaise-

raient, et, après avoir subi l'insulte, ne la réveilleraient pas par leur colère ?

Les magistrats municipaux rentrèrent à l'hôtel de ville, désespérés de l'accueil diplomatique qu'ils avaient reçu : ils se résignèrent alors, en faisant toutefois leurs réserves, à signer la formule du serment qu'on leur imposait. Ce sont là les dévouements restés obscurs, inconnus et qu'il est bon de noter au passage. Ces quelques hommes qui représentaient l'autorité élue, ces bourgeois, n'étaient pas des héros impétueux : ils furent, dans la mesure de leur mandat, des héros simples, subissant la honte de l'invasion et gardant le poste que le préfet, le baron Caffarelli, avait déserté.

L'empereur d'Autriche logea rue de Croncels dans cette belle maison qu'on appelle l'hôtel des Chapelaines, monument intéressant de l'architecture de la Renaissance, construit au quinzième siècle. La maison de M. Gouault confinait au fond à cette maison-là. Le roi de Prusse descendit chez un notaire, sur la place Saint-Pierre, devant la cathédrale.

L'empereur de Russie, qui était l'Agamemnon de ces souverains, s'installa dans la maison construite autrefois par Danton, et qui est devenue depuis le Palais-de-Justice (1). Quel rêve

(1) Le terrain appartenait au dix-septième siècle à madame Marie de Mesgrigny, qui y construisit un couvent donné plus tard aux carmélites. En 1766, des jacobins suc-

pouvait avoir le vengeur des rois, s'il dormait dans cette maison ?

A la nuit tombante, j'entendis des cris :

— Au feu ! au feu !

— Voilà les soldats qui s'amuse*nt*, me dis-je avec colère, en m'apprêtant à sortir.

Mon père était assis au coin du feu ; il attisait avec la pointe des mouchettes la flamme de la chandelle posée sur une table à côté de lui. Sa figure était en pleine lumière ; je fus frappé de l'expression que j'y vis. Je m'arrêtai à le contempler.

— Eh bien ! tu ne cours pas porter secours ? me dit-il en souriant.

Je frissonnai.

— Mon père, vous savez où est l'incendie ?

— Je m'en doute.

— Où donc ?

— Ce doit être dans la maison de l'empereur de Russie : on lui rend la fête du Kremlin.

cédèrent aux carmélites. La Révolution rendit le terrain libre. Danton l'acheta pour s'y faire bâtir une maison, sur les plans de M. Michaut, architecte à Troyes. En 1794, après la mort du conventionnel, les travaux furent interrompus pendant quelque temps. M. Michaut devint acquéreur des constructions déjà faites, et termina pour son propre compte la maison commencée pour le député d'Arcis.

Les héritiers Michaut la licitèrent en 1831 ; elle fut achevée par le département qui, sans rien changer à la forme extérieure, fit disposer à l'intérieur les salles d'audience telles qu'elles sont aujourd'hui.

L'empereur de Russie logea d'abord dans cette maison, chez M. Michaut, dont un des fils le suivit en Russie.

— Quoi ! vous avez fait cela, mon père ?

— Non, mais je connais des gens qui voulaient le faire. et qui l'ont fait.

Je sortis de la maison : on avait crié assez tôt pour que les secours arrivassent à temps. Je crois même que, dans la fièvre de leur impatience, les incendiaires, en croyant jeter un cri de triomphe, avaient jeté un cri d'alarme. Je courus à la rue du *Bourg-Neuf*. L'empereur de Russie était dans la rue, entouré de son état-major ; il regardait les flammes. Je le vis distinctement ; sa belle figure était pâle, sérieuse, méditative. Quelle question se posait-il ? Pensait-il à Moscou ? La foule accourait comme à un spectacle : mais on vit bientôt les flammes décroître, la fumée descendre, et alors, comme s'il eût voulu répondre fièrement à ce défi manqué du patriotisme aux abois, à cette provocation sauvage, Alexandre sourit et dit en français, à haute voix, de façon à être entendu :

— Ce n'est rien ! c'est bien fini !... et cela ne recommencera pas.

Puis, il se dirigea vers une maison voisine où ses bagages venaient d'être transportés.

Je restai quelque temps immobile au milieu de la rue, regardant cette maison aux destinées diverses, maison du conventionnel, qui refusait de servir de torche à la haine, et je me demandai si cette tentative devait recommencer le lendemain, si elle devait se continuer dans la nuit.

Je résolu, avant de rentrer, de parcourir la ville. A quelques pas de là, je me heurtai à M. Gouault. Nous nous reconnûmes dans l'obscurité.

— Il n'y a plus de danger, lui dis-je.

— Tant mieux ! n'est-ce pas ?

— Oui, tant mieux.

Un silence suivit ses paroles.

— Votre père n'est pas là ?

— Non, monsieur.

— Sait-on comment le feu a pris ?

— Un accident !

— Un accident bien maladroit... Quand la Providence châtie, elle s'y prend mieux... Vous rentrez ?

— Non, j'allais faire un tour...

— Moi aussi. Allons ensemble voir s'il n'y a pas de feu à éteindre du côté du roi de Prusse.

Et M. Gouault, dont la pénétrante ironie se dissimulait mal sous la simplicité de ses paroles, passa son bras sous le mien.

— Vous alliez de ce côté-là, n'est-ce pas ? me dit-il au bout de quelques instants.

Je ne répondis rien.

— Comme nous nous comprenons, mon cher Maurice ! Quel dommage que nous ne puissions pas nous entendre !

Nous descendîmes jusqu'au milieu de la ville

sans nous parler. En passant devant la grande grille qui sert de clôture à l'hôpital, nous aperçûmes deux échelles dressées et des ouvriers occupés à desceller un écusson aux armes impériales qui faisait l'ornement de cette grille superbe.

— Regardez donc, Maurice, voilà du zèle !... pas même sur la maison où meurent ses soldats on ne laisse sa couronne et son chiffre. Que dites-vous de cela ?

— Je dis que, s'il revient, on remettra l'écusson en place. La maison de charité ne devrait pas avoir de cocarde.

— C'est un oncle de Danton qui a dessiné cette grille. Voilà deux malheurs pour le même nom dans la même soirée !

Nous arrivâmes jusqu'à la place Saint-Pierre : elle était encombrée de canons, de caissons, et était devenue un parc d'artillerie. Une sentinelle était placée à la porte de la maison occupée par le roi de Prusse ; d'ailleurs, tout était relativement tranquille de ce côté. Je dis *relativement*, car, pendant le séjour des alliés, Troyes eut ce bourdonnement continu des grandes villes qui ne permet jamais le silence. La cathédrale, éclairée à sa base par les feux de bivouac de la place, noire jusqu'à la hauteur de la rosace, dressait son unique tour dans le bleu argenté d'un clair de lune rigide. M. Gouault m'arrêta brusquement par le bras.

— Regardez, Maurice, me dit-il avec mélancolie, voilà l'image de la France : le feu, la guerre, la mort à ses pieds ; l'obscurité dans le cœur, et la clarté du ciel, la vie au front ; les hommes se tuent et blasphèment en bas, l'église est déserte : mais on dirait que Dieu est là-haut réfugié et qu'il attend !

Je secouai la tête ; M. Gouault continua après un haussement d'épaules :

— J'oublie que vous êtes un fils de la révolution, un philosophe. Excusez-moi, Maurice, je ne sais pourquoi je fais de la poésie ce soir. Allons nous coucher, puisque tout le monde dort.

— Tout le monde ! non, monsieur ; entendez-vous ?

Une rumeur s'élevait au loin ; c'était le feu qui prenait dans un faubourg. On vit bientôt l'horizon au-dessus des toits se colorer d'une teinte rougeâtre.

— Cette fois, je suis bien sûr qu'il n'y a pas d'accident, dis-je à M. Gouault ; les Russes fêtaient l'arrivée de leur souverain.

— Oui, c'est horrible, c'est odieux, de quelque côté que l'on se tourne, me dit M. Gouault avec impatience. Oui, cela dure trop ; oui, ces soldats sont une profanation pour la patrie. Eh bien ! si vous n'osez pas les chasser, laissez-moi les désarmer. Ah ! mon Dieu ! ajouta-t-il en regardant le sommet de la cathédrale qui rougis-

sait au reflet de l'incendie, vous qui lisez en moi, aidez-moi. Je vous dévoue ma vie, mon nom, ma mémoire ; rendez-moi utile au salut de ces braves gens qui souffrent !

— Que Dieu vous exauce ! dis-je avec un soupir à M. Gouault.

Hélas ! la moitié du vœu seule devait être remplie. Le nom, la mémoire de M. Gouault succombèrent avec lui, et son imprudence attira de nouveaux malheurs et des deuils plus nombreux sur ceux qu'il prétendait sauver.

J'étais ému, mais effrayé de son enthousiasme : je n'essayai pas de le contredire. Comme je savais qu'il voulait entraîner le conseil municipal tout entier et quelques notabilités de la ville dans sa folle manifestation, j'espérais que le bon sens, la prudence, à défaut de patriotisme, de ces bourgeois, le détourneraient de son entreprise ou en atténueraient du moins l'effet. Mais non ; les vertus mêmes de M. Gouault devaient le précipiter plus vite à sa perte. Il était de ces hommes que la contradiction confirme dans leur foi, que la peur des autres rend invincibles et qui, assez sages pour ordonner une retraite dans les circonstances délicates, se précipitent en avant, quand la retraite veut être une fuite. Il s'immola pour racheter la prudence de ceux qui hésitèrent au dernier moment ; il voulut du moins que sa cause fût honorée par sa défaite, ne l'étant pas par la victoire.

Comme Valentine, M. Gouault était touché d'avance de cette grâce qui est une vapeur odorante des tombeaux et qui semble charmer les victimes, avant l'heure du sacrifice.

Nous remontâmes en silence vers notre quartier, et, en nous disant : « Au revoir, » je ne sais plus sous quel prétexte nous sentîmes le besoin de nous embrasser; nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

Mon père m'attendait.

— Tu as été longtemps dehors, me dit-il; je suis inquiet. Tu es tout pâle... tu es blanc comme un linge!

— Je quitte M. Gouault, sa cocarde aura déteint sur moi.

— Que dit-il, le Vendéen?

— Il ne dit plus rien, il agit. La tentative d'incendie de ce soir l'a défié. Ces violences-là, mon père, sont des provocations et non des avertissements.

— Quand elles échouent...

— Elles échouent pour le bien, même quand elles réussissent.

Mon père me trouvait un peu dur pour lui; mais il se sentait des torts, il ne répliqua pas et siffla entre ses dents un air de la république, puis, comme dix heures sonnaient :

— Bonsoir, Maurice! me dit-il.

Je m'approchai pour lui prendre la main; il m'attira sur sa poitrine.

— Je ne ferai plus rien sans te consulter, me dit-il à demi-voix, rien. Tu en sais plus long que moi... Tu me pardonnes, n'est-ce pas, mon enfant?... je devrais apprendre à tricoter comme notre Wurtembergeois..., je ne suis plus bon qu'à cela...

Je l'empêchai de continuer en l'embrassant. J'avais honte maintenant de la petite leçon nécessaire que mon respect filial m'avait encouragé à lui donner.

CHAPITRE XVI

Les patriotes irréfléchis, qui avaient l'ambition secrète et farouche de donner un pendant à l'héroïque forfait de Rostopschin, n'eurent pas même les honneurs de la diffamation. Quand on apprit, le lendemain, que l'empereur Alexandre s'était installé dans une maison voisine de la maison de Danton, chez une fort jolie hôtesse, qui, d'ailleurs, le suivit plus tard en Russie, on expliqua d'une façon bien singulière cet incendie; et aujourd'hui encore, beaucoup de gens croient que ce petit désastre fut un prétexte de conquérant pour changer de logement.

Mon père était indigné de cette supposition, mais il ne fit rien pour la détruire.

— Il paraît, me dit-il, après avoir entendu ces commérages, qu'on n'a pas tué encore assez de farceurs!

L'ironie de la France est, en effet, aussi invincible que son courage; et dans l'intervalle des paniques, il n'était pas rare, au bout de quel-

ques jours d'invasion, d'entendre le peuple se moquer de nos envahisseurs. Cela n'empêchait pas la haine, les attaques nocturnes; on se reposait du meurtre par la caricature. La gaieté est le fond même de l'héroïsme gaulois.

J'étais sans doute un Champenois moins Français que ceux qui s'égayaient aux dépens de nos ennemis, mais je ne pus, pendant tout ce temps, faire autre chose que soulever un peu pour vivre ce fardeau de colère et d'humiliation qui m'accablait.

Quant à M. Gouault, il tint la parole qu'il avait donnée, et, le lendemain de l'arrivée des souverains, il sortit dans la ville avec là croix de Saint-Louis étalée sur sa poitrine et une cocarde blanche à son chapeau.

D'abord, on ne fit pas attention à ces insignes : on ne regardait guère les passants, et on ne se réunissait guère, même entre voisins, pour se communiquer ses impressions.

Le premier qui s'aperçut de la manifestation que l'oncle de Valentine essayait de provoquer, fut le pharmacien dont je vous ai parlé. Il accourut en toute hâte à la maison; grand et fort, d'une voix vibrante, il cria dès le seuil de la porte :

— Cerbonnet, voulez-vous être mon témoin?

— Que vous est-il arrivé?

— Je vais aller souffleter M. Gouault en

pleine rue. Ce soldat de l'armée de Condé se pavane avec des rubans blancs; je vais les lui teindre.

— Puisqu'on le laisse passer et que personne ne se récrie, il a raison, dit mon père. A quoi bon vous fâcher ?

— Diable ! vous êtes joliment refroidi depuis hier.

Et le terrible patriote me regarda. Mon père baissait les yeux.

— Depuis hier, dis-je à mon tour, mon père a reconnu qu'il valait mieux éteindre les incendies que les allumer.

— Ah ! c'est vous, monsieur Maurice, qui lui avez donné cette opinion de pompier ?

— Pourquoi pas, puisqu'elle est la mienne ?

— A votre aise ; je vais chercher ailleurs des gens qui me comprennent, et qui ne soient pas des gens à marier.

Comme il ouvrait la porte de la salle à manger, quelqu'un parut dans la boutique. C'était M. Gouault. Je m'attendais à une scène de violence ; je posai vivement la main sur le bras du pharmacien. Mais il se contint, et laissa venir jusqu'à nous l'ancien émigré. Quand celui-ci ne fut plus qu'à dix pas :

— Nous parlions de vous, monsieur, lui dit-il.

— Et moi, monsieur, je vous cherche pour vous parler.

— Alors, rien de plus heureux que cette rencontre ; et, qu'avez-vous à me dire ?

M. Gouault était maître de lui, et, par là, maître des autres. On devinait bien qu'il s'était fait de marbre pour refroidir toute flammèche imprudente tombant sur lui, et pour ne pas s'échauffer lui-même.

— Je voulais vous dire, reprit-il avec lenteur, en pesant et en faisant peser ses mots, que nous représentons chacun dans cette ville une fraction de l'opinion : l'heure est venue de faire choisir nos concitoyens.

— Non, monsieur, l'heure n'est pas venue, répliqua le pharmacien, car la partie n'est pas égale. Vous êtes avec la force !

— Et vous, monsieur, répondit d'une voix presque douce M. Gouault, vous êtes avec les vaincus. Cela vous donne dans les consciences un grand prestige.

— Nous n'avons pas à délibérer, répliqua le patriote impatient ; nous subissons l'outrage, nous le vengeons en détail, comme nous pouvons, en attendant que nous le vengions au grand jour.

— Des vengeances ! et contre qui ? contre des instruments aveugles que l'ambition de Bonaparte a armés.

— Et que l'ambition des princes veut exploiter.

— En somme, monsieur, je vous propose de

venir au conseil municipal qui est assemblé. Je lui porte la pétition que voici, réclamant le retour de la maison de Bourbon. C'est mon remède à moi : en avez-vous un meilleur dans votre pharmacie.

M. Gouault, si grave qu'il fût d'ordinaire, appartenait bien à cette incorrigible école des émigrés, par un besoin de raillerie qui, jusque dans les circonstances les plus solennelles, ne l'abandonnait pas.

Le pharmacien était un nomme très-intelligent dans son fanatisme. La candeur, la sérénité sublime de M. Gouault ne le provoquaient qu'à distance : elles le désarmaient quand il les voyait de près. Il rit d'un rire retentissant, tout pareil à celui que devait avoir Mirabeau.

— Monsieur, répliqua-t-il, je ferme boutique quand la patrie est en danger. Mon remède, c'est le fer.

— Et le feu ! insinua M. Gouault.

— Et le feu quand il peut prendre... Mais j'accepte ce que vous me proposez. Je vais à l'hôtel de ville ; nous verrons de quel côté sera la majorité. Combien y a-t-il de signatures déjà au bas de votre pétition ?

— Je l'ai signée le premier ; mes amis ne signeront qu'après les autorités de la ville.

— Alors vos amis ne signeront pas.

— Nous verrons bien.

— Partons, messieurs... Je vous demandais

de me servir de témoin, père Cerbonnet, reprit le pharmacien; ce qui se passe aujourd'hui est un autre duel.

— Vous voulez donc me couper la gorge? demanda M. Gouault avec une extrême simplicité.

— Oui, monsieur.

— Nous en recauserons, si on ne vous épargne pas cette besogne.

Nous sortîmes tous les quatre pour nous rendre à l'hôtel de ville. Tout le monde intervenait dans le conseil, pendant ces jours de crise. Mais à peine fûmes-nous dans la rue que chacun s'arrêta. Le pharmacien ne se souciait guère d'être vu dans la compagnie de M. Gouault; la cocarde et la croix l'offusquaient. L'ancien émigré comprit.

— Nous nous rejoindrons là-bas, dit-il. Au revoir, prenez votre chemin.

J'eus un élan de pitié, je voulus m'emparer du bras de M. Gouault: il me repoussa.

— Ne vous compromettez pas, me dit-il.

— Vous le voyez, monsieur Gouault, reprit vivement mon père, de votre aveu même, vous êtes seul!

— Monsieur peut se faire escorter par un régiment de Cosaques, dit le pharmacien.

M. Gouault sourit d'un air incrédule, regarda si sa cocarde était bien en place, et partit. Nous le rejoignîmes sur le perron de l'hôtel de ville.

Le conseil, en effet, était assemblé. Les royalistes avaient fait dans la matinée des démarches auprès du maire, tandis que l'oncle de Valentine avait été personnellement solliciter l'adhésion de quelques bourgeois notables. Un certain nombre de ceux qu'on appelle sous tous les régimes des *conservateurs*, comme on appelle les *Furies des Euménides*, par antiphrase, et parce qu'ils n'ont jamais rien conservé, avaient promis de se rallier à la pétition; mais il fallait d'abord que le conseil municipal l'adoptât, que les meneurs comme le pharmacien la tolérassent, et, pour un peu, ils eussent exigé le concours des fonctionnaires de l'Empire, si lesdits fonctionnaires, par prudence, et M. Caffarelli en tête, n'avaient quitté leur poste et déserté la ville.

Quand on vit paraître M. Gouault avec sa cocarde et sa croix suspendue, non à un ruban rouge mais à une petite chaînette en or, il y eut comme une houle dans les groupes épars devant l'hôtel de ville. On ne s'attendait pas à une provocation si directe. Cette cocarde qui insultait à l'aigle resté debout sur le clocher de l'édifice municipal, fit un effet terrible, menaçant. Ceux qui avaient promis d'adhérer, ceux qui hésitaient, prirent le parti de refuser. Le maire, qui avait consulté ses adjoints, ne voulut pas consentir à ouvrir une délibération régulière.

En vain M. Gouault, qui retrouva là le marquis de Vidranges, parcourut-il plusieurs fois

avec lui le perron et la cour intérieure, en sollicitant les citoyens convoqués d'entrer dans une salle pour s'entendre, pour discuter. On balbutiait un refus, une excuse, un conseil et l'on fuyait. Ce fut une dispersion rapide, qui faisait rayonner le pharmacien, et qui m'attristait : j'avais peur que M. Gouault ne s'entêtât et n'aggravât ses imprudences.

En effet, après des tentatives réitérées, il ne resta plus sur la place, au bout d'un quart d'heure, que MM. Gouault et de Vidranges, le pharmacien, mon père et moi. L'oncle de Valentine ôta son chapeau : je le vis regarder mélancoliquement cette cocarde qu'il avait si fièrement placée sur sa tête ; sa main s'en approcha comme pour l'arracher, puis il hésita.

— Non, non, dit-il en se recoiffant avec une résolution calme et terrible, je n'en aurai pas le démenti. Venez-vous, Vidranges ?

Je courus à lui. Il m'empêcha de lui parler, et me prenant les mains :

— Ne me dites rien, Maurice ; je vous remercie de ce que vous pourriez me dire. Ces messieurs me donneraient de la fatuité ; je leur ai fait bien peur !

Il s'approcha du pharmacien.

— Vous le voyez, monsieur, il est inutile de me couper la gorge : je m'acquitte assez bien de la besogne à moi tout seul.

Le pharmacien fut miséricordieux.

— Vous aurez peut-être votre revanche, dit-il avec courtoisie, si les nouvelles du Congrès sont mauvaises ou si l'empereur est battu.

— Je n'ai pas besoin de revanche, monsieur; j'affirme un droit, cela me suffit. Le triomphe est le secret de Dieu.

Et, s'appuyant sur le bras du marquis de Vi-dranges, qui n'avait, lui, mis encore aucune cocarde, M. Gouault descendit le perron, traversa la place, et reprit le chemin de la rue du Temple, aussi fier que s'il avait été à la tête d'une armée.

Valentine l'attendait avec une grande anxiété.

— Eh bien! mon oncle?

— Eh bien! ma nièce, est-ce que tu ne vois pas les fantômes que je ramène?

Comme il s'asseyait avec découragement, Valentine s'approcha et lui baisa le front.

— Pauvre oncle!

— Dis plutôt: Pauvre pays! pauvre peuple!

— Que vous ont-ils dit?

— Rien: ils ne m'ont même pas insulté. Ils ont peur d'avoir une volonté, une idée. Depuis si longtemps que le même boucher les mène à l'abattoir, ils sont faits à lui obéir, ces moutons champenois, et ils vont tête baissée, même quand le boucher n'est plus là, quand il n'y a plus de chien pour les mordre. J'étais un insensé de m'adresser à eux: c'est au berger qui passe à

sait partie du complot, qui n'était pas un des moins ardents, mais que ses relations semblaient rendre neutre entre toutes les opinions, le docteur Picard vint voir M. Gouault. Il fut frappé de l'éclat extraordinaire des yeux de Valentine.

— Est-ce que vous souffrez ? lui demanda-t-il un peu naïvement.

— De quoi souffrirais-je, docteur ?

Il lui tâta le pouls, il écouta battre le cœur.

— Quelle est ma maladie ? dit-elle avec un air de défi.

— L'impatience et l'amour ! répondit le médecin en me regardant.

Elle ne rougit pas, et répliqua simplement :

— Alors, je suis bien certaine de guérir !

— Aussi, je ne prescris rien que le calme, la raison et le mariage.

Je trouvai un prétexte pour rejoindre M. Picard dans la rue.

— Sérieusement, docteur, est-ce que Valentine est malade ?

— Sérieusement ! non ; elle a l'épidémie universelle ; son cœur bat trop fort, et je ne dis pas qu'à la longue il ne se déclarerait pas là un danger : mais, jusqu'ici, il n'y a aucun symptôme. Voilà des événements, monsieur, qui contrariaient joliment la médecine. Qu'est-ce que vous voulez que j'ordonne contre l'invasion ? une saignée ? un calmant ?...

— Si vous pouviez prédire l'avenir, docteur !

— Oui, un diagnostic infallible suffirait sans la thérapeutique ; mais c'est précisément le diagnostic qui s'embrouille, et les drogues sont superflues.

Je revis Valentine dans la soirée.

— Je me sens apaisée, me dit-elle. J'ai obtenu de mon oncle que, si la démarche qu'il fait demain était sans résultat, il renoncât à toute tentative nouvelle. Je n'ai plus qu'une nuit et quelques heures à attendre.

CHAPITRE XVII

Le lendemain, à midi, une sorte de cortège quittait la maison de M. Gouault, descendait toute la rue Notre-Dame, affectait de traverser les quartiers populaires, et remontait ensuite vers la maison qu'habitait l'empereur de Russie.

C'était la députation des royalistes ; ils n'étaient en tout que huit (1), ayant en tête MM. de Vidranges et Gouault ; mais des curieux les suivaient, des indifférents, et peut-être aussi quelques clients du hasard, de ceux qui veulent être les derniers à courir après un danger et les premiers à partager une victoire, parasites des aventuriers, qui se rangent derrière les imprudents, pour les proclamer des héros ou pour les arrêter comme des traîtres.

Une quarantaine de personnes, tout au plus, avaient adhéré, avec ou sans réserves, à la pétition que ces huit principaux meneurs portaient

(1) Vaulabelle, tome I, ch. v.

à l'empereur Alexandre. M. de Vidranges marchait triomphalement : il portait la cocarde blanche et la croix de Saint-Louis. Quand je le vis passer, il essayait de donner le bras à M. Gouault qui, froid, sévère, résigné, semblait serrer les coudes pour se refuser à une solidarité trop étroite. Quelques pas plus loin, M. de Vidranges prenait le parti de marcher seul.

Dans la rue du Temple, les voisins de M. Gouault, en le voyant sortir de chez lui avec cette suite, se sentirent frappés d'une pitié soudaine. On l'aimait; quelques portes s'ouvrirent précipitamment; on courut à lui.

— Voisin, restez chez vous ! quelle imprudence ! Vous êtes trop peu de monde; on va vous insulter ! cachez au moins cette cocarde !

— Venez avec moi, répondait simplement M. Gouault, nous serons plus nombreux, il n'y aura aucune imprudence, on nous respectera et nous ferons respecter nos insignes.

Mais les donneurs de conseils hochaient la tête, regardaient, au chapeau des anciens émigrés et des bourgeois, cette large cocarde blanche qu'ils avaient oubliée, qu'ils ne connaissaient pas, qui était depuis vingt-cinq ans étrangère à la France et qui avait le tort de ressembler aux brassards des soldats étrangers; puis, ils rentraient chez eux en soupirant.

Dans la rue Notre-Dame, on regardait de l'intérieur des boutiques, et l'on chuchotait. A

la hauteur des *boucheries*, des hommes montrèrent le poing, et des femmes du peuple interpellèrent, avec cette familiarité fanfaronne qu'on ne réprimera jamais en France, les Cosaques :

— C'est pourtant vous, gredins, leur disaient-elles, qui nous valez cela ! Voilà les blancs revenus par votre faute !

Les Cosaques ne comprenaient pas, riaient, et prenaient pour des propos galants ces appels animés de la colère.

Quand la députation pénétra dans les petites rues, passa devant les caves de tisserands ou devant des échoppes de bonnetiers, les rumeurs devinrent menaçantes. Un homme cria : « A bas les traîtres ! » M. Gouault le regarda avec un sourire et salua. Plus loin, une fille, qui sortait en trébuchant d'un cabaret, vint presque tomber sur le marquis de Vidranges. Elle s'arrêta stupéfaite devant les cocardes.

— Tiens ! balbutia-t-elle d'une voix avinée, une noce !

Le cabaretier avait suivi sa pratique pour la retenir ou pour la pousser.

— Ça, une noce ! dit-il ; il manque la mariée ; elle n'est pas pour eux.

On rit de la plaisanterie ; des buveurs sortirent à leur tour du cabaret ; l'on cria : — *A la lanterne les aristocrates !* — C'était un vieux cri que l'on n'avait pas entendu depuis bien longtemps : il ne trouva aucun écho dans

les gens qui pouvaient y répondre; mais les royalistes l'entendirent et pressèrent un peu le pas. M. Gouault sembla regarder devant et derrière lui, pour chercher à quelle lanterne on le pendrait au besoin; puis il leva les yeux au ciel.

Grossie par les curieux, la députation, qui était partie dans le silence, arriva à la maison de l'empereur de Russie au milieu d'un tumulte grandissant. Quelques pas de plus, et l'on eût tenté des violences. Mais il y eut une imprécation finale et collective de haine et de fureur quand on vit les porteurs de cocardes franchir la porte. On eût dit qu'ils passaient la frontière, et qu'ils voulaient entraîner la France et la Russie. Ce fut au retentissement du cri de : « Trahison » que les huit citoyens demandèrent à être introduits auprès de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies.

La petite histoire, qui furète dans les coins de la grande et qui fait pénétrer par ses trous de souris l'air et la lumière dans des endroits obscurs, avait-elle raison, et l'hospitalité d'Armide prédisposait-elle le paladin de la coalition à recevoir les Troyens d'un air plus doux encore que sa bonne grâce habituelle? Les dominateurs de ce monde ont-ils besoin de l'amour pour être enclins à la mélancolie? La hauteur qui leur donne souvent le vertige, leur donne-t-elle aussi le sentiment des chutes et la philosophie des abîmes?

Je ne saurais le dire; mais le point acquis à l'histoire, c'est que l'empereur Alexandre parut effrayé de la démarche que l'on tentait auprès de lui, effrayé pour ceux-là mêmes qui tentaient cette démarche; et lui, qui n'était plus qu'à quelques lieues de Paris, qui, depuis Moscou, avait poussé dans la neige, dans la boue, dans le sang, l'armée de Napoléon, s'étonna qu'on pût le supposer déjà maître des destinées de la France.

MM. de Rochechouart et de Rapatel attendaient les précurseurs des Bourbons, les Mages cherchant l'étoile perdue de la légitimité. On les introduisit dans un salon du premier étage. Alexandre était debout. Le marquis de Vidranges, comme le plus titré de la bande, porta la parole, en remettant la pétition (1) :

(1) *Pétition de MM. de Vidranges et Gouault, pour le rétablissement des Bourbons.*

A LL. MM. LES CHEFS DES ARMÉES ALLIÉES

« Sires,

« Les habitants de la ville de Troyes se sont toujours distingués par leur attachement pour leurs souverains. Ils en ont donné des preuves éclatantes à l'infortuné Louis XVI. Après avoir été asservis pendant vingt-deux ans, le premier usage qu'ils font de leur liberté est de manifester leurs vœux pour le rétablissement de la dynastie des Bourbons. Maîtres du royaume entier, sires, vous aurez assez fait pour votre gloire; donnez à l'univers un exemple de magnanimité bien digne de Vos Majestés. En rendant à la France son roi, ses lois, sa religion, vous lui assurerez le bonheur et à l'Europe une longue paix. Si les habitants de la ville de Troyes, sires, peuvent se flatter de cet espoir, rien ne troublera plus la joie qu'ils éprouvent de posséder Vos Majestés dans leurs murs. »

(Suivent les signatures.)

— Sire, organes de la plupart des *honnêtes gens* de Troyes, nous venons mettre aux genoux de Votre Majesté Impériale l'hommage de notre humble respect, et la supplier d'agréer le vœu que nous formons *tous* pour le rétablissement de la maison royale de Bourbon sur le trône de France.

Le respect empêcha seul les huit députés de crier alors : « Vive le roi ! » L'empereur avait souri au mot *honnêtes gens*. Combien de fois devait-on se faire un titre pareil de l'honnêteté privée, pour manquer aux devoirs de l'honnêteté publique ? Combien de fois les *honnêtes gens* n'ont-ils pas consacré, depuis 1814, des félonies, des violences, des défections ? Au mot qui exprimait l'unanimité du vœu des Français, ou du moins des Troyens, Alexandre eut comme un nuage rapide sur le front.

Il se recueillit avant de répondre.

— Je suis heureux de vous voir, messieurs, leur dit-il avec courtoisie; vous comprenez que nous ne sommes pas des ennemis de la France. Votre démarche est un hommage rendu aux sentiments dont je m'honore. Mais nous ne sommes pas encore à Paris, messieurs; les chances de la guerre sont incertaines; je serais fâché d'avoir été le prétexte d'une imprudence qui pourrait vous coûter cher. Soyez patients; attendez, pour porter des emblèmes que je ne puis repousser ni accueillir encore, un moment plus

opportun. Je ne veux voir aujourd'hui dans votre visite qu'une marque de sympathie dont je vous remercie, et que mes soldats justifieront.

Était-ce seulement une ironie ? Fallait-il sentir une insulte ou un piège dans cette réponse qui fit pâlir les conjurés, et qui tomba comme une lame ardente sur le cœur de M. Gouault. A ce moment, il crut entendre monter à son oreille l'insulte du ruisseau. Un Français, qui n'était plus lui, criait dans sa conscience : « Trahison ! trahison ! » Il était venu en patriote, dans toute la fermeté d'une foi sincère, bravant le préjugé qui faisait d'Alexandre l'ennemi de son pays ; et on l'arrêtait à ce préjugé, pour l'effacer inutilement, pour donner l'accolade à ceux qui avaient ensanglanté la route de l'invasion, depuis la frontière jusqu'au cœur de la Champagne, sans qu'il retirât de ce pacte rien pour l'honneur de son drapeau ! Il demandait son roi, et c'était un souverain étranger qui lui disait : « Merci de votre hommage ! » sans rien promettre. Ce jour-là même, à Châtillon, on traitait peut-être du maintien de Napoléon sur le trône, par la grâce de Dieu et des armées coalisées. Le colosse à demi renversé faisait peur encore à ceux qui le renversaient. « Prenez garde ! disait-on aux Français qui, depuis vingt-cinq ans, souffraient l'exil et la misère, vous réclamez trop tôt ; encore un peu de patience !

Nous verrons ; nous ne vous promettons rien ; il n'y a pas eu assez de sang répandu ; il y a encore entre Troyes et Paris des champs de bataille à engraisser, des chaumes à brûler ; revenez plus tard ! »

Vainement l'empereur, dans une conversation qui succéda aussitôt à cette présentation solennelle, se montra-t-il courtois et presque familier envers les Français et envers M. Gouault, qu'il reconnut pour l'avoir vu en Russie ; la démonstration était frappée au cœur ; les ambassadeurs des *honnêtes gens* baissaient la tête comme des coupables.

M. Gouault, en traversant la cour, avant de sortir, s'arrêta, ôta sa cocarde, que Valentine avait cousue elle-même à son chapeau, et la plaçant dans sa poitrine :

— On l'y trouvera ! murmura-t-il. — Puis, saluant de la main ses amis qui n'étaient plus désormais que les complices suspects d'un complot éventé : — « Adieu, messieurs, nous n'avons rien à nous dire, adieu ! »

Tous comprirent, et, dès qu'ils furent sortis, se dispersèrent. Le soir même, le marquis de Vidranges était en route pour la Suisse ; il s'était donné la mission de porter au comte d'Artois a nouvelle de leur tentative royaliste. M. Gouault revint de cette visite comme on revient du deuil d'un ami. Il était triste : ses dents se serraient l'une contre l'autre pour emprisonner la plainte ;

ses yeux se dissimulaient sous le froncement des sourcils, pour cacher la tentation d'une larme ; mais une majesté singulière pourtant glaçait et contenait cette douleur : une dernière espérance, mieux qu'une espérance, une vision d'immortalité, lui donnait cette clarté du martyr, qui vient de faire son sacrifice au vrai Dieu parmi des païens, et qui dédaigne de se retourner pour savoir si on ne va pas le lapider par derrière.

Les curieux qui avaient suivi la députation n'étaient pas restés à l'attendre, les sentinelles les avaient dispersés ; M. Gouault ne rencontra donc aucun insulteur sur son chemin. Mais, dans les ruelles, dans les quartiers bas, la rumeur s'était vite propagée que des traîtres étaient allés vendre la ville, l'honneur de ses habitants, la gloire de la France, au chef des Cosaques. Alors, par un mélange de générosité et de férocité, au lieu de se ruer sur les citoyens qui s'étaient compromis, la rancune du peuple se satisfit sur les ennemis. Depuis ce jour, les pièges augmentèrent ; par contre, la fureur et la violence des soldats.

M. Gouault, avant de rentrer chez lui, vint droit à notre maison. Je prévoyais, sinon sa visite, du moins son passage devant notre porte. Je devinai sa déconvenue ; c'était le second échec ; celui-là était irrémédiable.

— Ma tâche est faite, nous dit l'oncle de Va-

entine en entrant; soyez contents, je vous abandonne la partie.

— Nous vous le disions bien, monsieur Gouault, lui répondit mon père avec douceur, en lui offrant une chaise.

— Ah! vous êtes condamnés à l'Empire. Les souverains ont peur, ils mentent à leur droit divin... Maurice, mariez-vous vite: quand je vous aurai bénis, vous et ma nièce, je partirai, j'irai je ne sais où, au bout du monde, chez les sauvages dont parle M. de Chateaubriand. Quand je pense qu'à vingt ans on se fait sauter la cervelle pour une femme qui vous trahit! A mon âge, est-on plus raisonnable parce que la maîtresse est plus belle, plus chère, et que la trahison vous enlève plus d'illusions?... Mes amis, vous pouvez revenir chez moi; vous n'y ferez pas de mauvaises rencontres.

Et M. Gouault se dirigea vers la porte de la rue. Mon père eut un clignement d'yeux à mon adresse, qui voulait dire :

— Ne le laisse pas partir seul, il me fait peine; et puis, profite de sa défaite. Rends-toi maître de la place dont il nous offre les clefs.

— Je vous accompagne, monsieur Gouault.

Et, prenant mon chapeau, je sortis avec lui.

Valentine s'indigna du désastre que nous lui annonçâmes.

— Vous avez eu tort, mon oncle, de ne pas associer les femmes à votre démarche. L'empereur

reur de Russie a cru à une intrigue; nous l'aurions bien forcé de croire au vœu des mères, des sœurs, des filles !

— Tu ne l'aurais pas convaincu mieux que nous. Quel éblouissement leur a donc causé Bonaparte, qu'ils n'en sont pas encore sortis ? Ils sont toujours aveuglés par le soleil d'Austerlitz, même quand il neige comme aujourd'hui.

— Faudra-t-il vous écouter, Maurice ? me dit Valentine avec un sourire qui brillait de tout son amour. Vous avez donc bien fait de ne pas prendre ma cocarde ?

— Et pourtant, interrompit M. Gouault, nous sommes dans la justice et dans la vérité ! Quelle paix boiteuse peut-être faite avec l'empereur ? Dans huit jours, où sera-t-il, ce boute-feu du monde ? Qui sait si, à l'heure où je parle, il n'est pas tombé ?

Après cet éclair de révolte, M. Gouault se domina, sourit, et, nous unissant, Valentine et moi, sur sa poitrine, avec une effusion paternelle qu'il n'avait jamais montrée :

— Aimez-vous bien, mes enfants, dit-il. Devenons oublieux, égoïstes ; fermons nos portes, ouvrons nos âmes ; laissons passer ces fous et préservons notre sagesse. Je ne veux plus penser qu'à votre mariage. Que ce soit au nom du czar, de l'empereur ou du roi, il faudra bien que le maire vous marie, et ils n'ont pas encore dé-

trôné le bon Dieu ! Valentine, ton débit de cocardes est fermé ; garde les rubans blancs pour ta ceinture de mariée !

Tout en parlant, M. Gouault avait retiré de sa poitrine la cocardé enlevée de son chapeau ; il la regarda quelques minutes, comme on regarde le portrait d'un être pleuré, et sortit.

— Pauvre oncle ! il souffre bien ! me dit Valentine.

— Et vous, mon amie ?

— Moi ! me dit-elle en me tendant son front, et en rougissant, j'ai honte de ne pas souffrir assez !

CHAPITRE XVIII

M. Gouault, à partir de ce jour-là, resta rigoureusement enfermé dans sa maison. Les étrangers lui étaient devenus tout à coup aussi odieux qu'ils nous l'étaient déjà à nous-mêmes. Parlait-on des violences commises par les soldats dans la ville ou dans les faubourgs : il soupirait ; se hasardait-on à lui raconter les représailles terribles exercées par les habitants : il avait un sourire amer. D'ailleurs, doux, charmant, s'occupant de notre prochain mariage, exigeant que madame Gouault et Valentine hâtassent les préparatifs, il formait des rêves d'intimité, de bonheur calme, paisible. Il n'osait pas dire : — « Quand les étrangers seront partis... » mais il disait souvent :

« — Quand le printemps sera venu, quand il y aura des fleurs, quand on pourra sortir, nous irons, mes enfants, nous installer à la campagne. Le père Cerbonnet quittera sa boutique : mais que le printemps est lent à venir ! »

Je me gardais bien de parler de l'effet pénible produit dans la ville par cette malencontreuse manifestation du 11 février. Je vous l'ai dit, l'orgueil national, qui a fait mentir l'histoire de cette époque, s'accommode mieux de la trahison que de la défaite : la démarche faite par huit royalistes de Troyes, grossie, exagérée, envenimée, est devenue toute une levée de boucliers. Il semble que, dès lors, Napoléon n'ait plus été environné que de traîtres.

A Arcis-sur-Aube, sur une maison criblée de boulets, on lit cette inscription, qui résume tous les préjugés et toutes les vantardises de notre bravoure :

« Ici, on a joué un des grands drames de 1814. Chaque citoyen qui visite cette scène doit un souvenir de regrets à nos désastres de cette funeste époque. Mais, que la génération nouvelle se souvienne que, si la coalition s'est formée dix contre un pour marcher contre la France, la France peut marcher seule contre dix, quand elle ne rencontrera pas de traître parmi ses enfants.

« Signé : Un ex-sous-officier du 15^e de ligne. »

Des signatures, en assez grand nombre, sont venues se joindre à celle du soldat qui a fait ainsi le testament de la France militaire de 1814. Qui sait si, parmi ces noms, il ne s'en trouve

pas de gens qui ont accusé à Troyes M. Gouault et ses amis d'avoir perdu l'empire par leur trahison ? Si l'oncle de Valentine avait pu se douter de ce qu'on disait, des rumeurs menaçantes qui circulaient, il eût voulu affronter et faire céder par quelque provocation folle cette impopularité cruelle et injuste. Mais, mon père et moi, nous faisons sentinelle, pour ainsi dire, à sa porte ; nous le maintenons par toutes sortes de câlineries d'amitié dans un narcotisme nécessaire ; et, avec le désespoir souriant d'un homme qui sait bien que le réveil sera la fin de tout, il se laissait faire.

Le 14, le roi de Prusse et l'empereur de Russie quittèrent la ville pour se porter sur Nogent. L'empereur d'Autriche resta seul, ne sachant trop quelle contenance garder, en attendant le désastre de son gendre. Troyes respira un peu ; non que la lourde charge des troupes casernées, des hôpitaux regorgeant de malades et de blessés, des citoyens contraints à des réquisitions formidables, fût sensiblement allégée ; mais, pendant cinq jours, du moins, il n'y eut aucun sursaut, aucune recrudescence subite dans la douleur du pays. L'empereur François essaya même d'intervenir pour obliger ses généraux à la modération.

De tous les maux, le plus poignant était l'incertitude. Que décidait-on de nous ? que faisait-on sur ces champs de bataille inconnus ? Aucune

nouvelle ne pénétrait dans la ville. On écoutait toutes les nuits si le vent d'hiver, opiniâtre et acclimaté avec les Russes, n'apportait pas le bruit du canon; tous les matins, on allait aux renseignements. Les portes de la ville étaient closes, les promenades extérieures occupées par des troupes : d'ailleurs, l'ennemi lui-même n'en savait pas plus que nous. L'officier wurtembergeois que nous logions n'eût pas demandé mieux que de payer son hospitalité par des renseignements.

Le 19, au soir, il me chercha jusque chez M. Gouault pour me dire :

— Ne vous réjouissez pas trop; nous venons d'être battus. L'empereur revient et nous allons sans doute évacuer la ville.

— Si l'empereur revient, dis-je à mon père, il faut faire partir M. Gouault en toute hâte.

— Pourquoi donc? Est-il plus coupable que le préfet de l'Empire?

Dans cette soirée du 19, l'empereur de Russie et le roi de Prusse revinrent précipitamment. Le tourbillon qui les ramenait sentait la défaite. C'était l'ouragan de Champ-Aubert, de Montmirail, de Montereau, qui soufflait sur l'arrière-garde des coalisés et la repoussait, pour prolonger l'agonie de l'Empire en lui donnant une dernière espérance, en lui ménageant une dernière et cruelle déception.

Pendant toute la nuit du 19, on entendit rou-

ler des caissons ; et pourtant, le matin, les soldats reprirent leurs postes, et rien n'annonça que les souverains songeassent à repartir. Mais l'atmosphère de la lutte s'approchait, s'épaississait, s'allourdissait au-dessus de nous. Il était évident que par des marches, des contre-marches, des fausses sorties, des manœuvres multipliées, on voulait tromper, déjouer les conjectures des habitants.

Les violences de part et d'autre redoublèrent. Pendant quatre jours, ce fut horrible ! Emprisonnés dans les murs, nous entendions les clameurs continues qui venaient des faubourgs, des villages : on pillait, on brûlait, on tuait : nous eûmes quatre nuits d'aurores boréales. L'incendie faisait un ciel rouge, immobile. Pendant ces quatre jours, ce malheureux pays, saigné de toutes ses veines, râla, se tordit sur son brasier. Pendant ces quatre jours, des habitants de la ville se firent une sorte de musée de cannibales, avec les dépouilles des Cosaques immolés à ce dieu de la France, qui semblait redevenir le dieu sanguinaire, le Teutatès des Gaulois.

J'ai hâte d'arriver au bout de mon récit : je ne m'arrêterai pas aux épisodes de ce pillage régulier, systématique, infâme. Un jour, un homme entièrement nu, meurtri, se présenta aux portes de la ville. On le laissa entrer, pensant qu'il ferait rire. Il fit rire en effet ; on s'écria que c'était un sauvage ; on le conduisit à l'em-

pereur Alexandre. Il raconta au czar qu'on l'avait dépouillé de ses vêtements : il était propriétaire d'une vaste usine, du moulin de Fouchy ; il suppliait qu'on voulût bien lui donner une escorte pour rentrer chez lui, pour garder ses propriétés. On lui donna une escorte, qui s'empressa de mettre le feu à son moulin, d'achever sa ruine et de le rendre fou. Quand je vais me promener dans ce joli bois de Fouchy, je crois voir encore passer entre les arbres ce spectre nu agitant les bras, implorant les ennemis de la France contre les propres fureurs de ces ennemis.

Troyes resta debout comme par miracle au milieu d'un cercle de feu. Tous les faubourgs furent saccagés. Quand l'incendie était lent à se déclarer, c'était la faute des tonneaux défoncés qui contrariaient la flamme. On ne permettait pas toujours aux habitants des maisons incendiées de s'échapper. Dans le faubourg Saint-Martin, un vieillard de soixante-dix ans fut maintenu dans la fumée et le feu, jusqu'à ce qu'on eût expérimenté combien il fallait de tourments pour dégager une âme que la nature n'avait pas encore séparée de son corps.

Le 23, chacun eut la certitude que la retraite des ennemis s'effectuait. Dès cinq heures du matin, malgré les précautions prises, on s'aperçut que les alliés brûlaient tous les ponts qui avaient été épargnés ou qu'on avait rétablis. Les

portes de la ville étaient barricadées, et pour que nous n'eussions pas même la joie douloureuse de voir défiler le cortège des troupes qui longeaient les promenades, des sentinelles placées sur les remparts, des pièces de canon montées sur les vieux bastions de François I^{er} menaçaient les habitants consignés chez eux.

Jugez de ce supplice! Que s'était-il passé? Était-ce réellement l'empereur victorieux qui revenait? Que fallait-il attendre, espérer? La neige obstinée qui tombait, en amortissant le bruit sur les pavés, permettait d'entendre venir par les airs la grande voix tonnante de l'armée française.

Pour le coup, il n'y avait plus à hésiter; j'allai trouver M. Gouault, il devina ce que je venais lui demander. Il était seul dans sa chambre; il écrivait. Je vois encore sa grande écriture carrée, la bougie allumée, la cire et le cachet tout préparés. C'était son testament, qu'il achevait de rédiger.

— Vous le voyez, Maurice, me dit-il avec un sourire, je me prépare à partir.

— Ah! Dieu soit loué! Hâtez-vous, monsieur; l'état-major des souverains aura quitté Troyes dans quelques heures.

— Je me prépare à partir, mais non pas à fuir.

— Comment?

— Ne dit-on pas que l'armée française approche? Je l'attends.

— Mais, vous ne savez donc pas?...

— Quoi donc? Que l'on me dénoncera?... je le sais. Mais l'empereur a d'autres soucis que de se venger d'un vieillard qui a fait son devoir. Qu'est-ce que mon sang ajouterait aux flots qu'il a versés? — Pourtant, je me souviens du duc d'Enghien, et je prends mes précautions.

M. Gouault s'interrompt, alluma la cire à la bougie, laissa tomber quelques gouttes qui s'attachèrent comme du sang embrasé à l'enveloppe, puis éteignit la lumière et se leva.

— Maintenant, je suis prêt, dit-il.

J'insistai, je mêlai le nom de Valentine aux raisons de prudence, de sagesse, qui me faisaient parler ainsi.

— Vous êtes, devant Dieu et devant moi, me répondit-il, le mari de Valentine; je n'ai pas d'inquiétude et je n'ai pas besoin de vous la confier. Au surplus, vous l'entendrez; je ne veux rien faire, mes enfants, qui ne soit approuvé, compris par vous. Si l'orage passe et si je reste, nous serons fiers de n'avoir pas déserté; si l'orage m'emporte, vous m'estimerez d'avoir jusqu'au bout gardé ma foi. Vidranges m'empêche de partir : il a déshonoré la retraite. Ma seule ressource, pour me distinguer de lui est de demeurer... Et mes amis?

— Je crois qu'ils sont moins téméraires que vous.

— C'est qu'ils sont moins compromis.

Valentine savait que j'étais dans la maison; elle frappa à la porte. M. Gouault glissa doucement l'enveloppe de son testament sous quelques papiers.

— Entre! dit-il avec un éclat qui ressemblait à de la gaieté.

Valentine était d'une grande pâleur; mais, si sa bouche tremblait, ses yeux essayaient de garder la flamme du sourire qui échappait à ses lèvres. Je fus frappé, en la voyant tout à coup devant son oncle, de la ressemblance des deux visages et des deux âmes. Je compris que c'en était fait d'elle, de lui, de moi, de notre bonheur à tous. Insensé! je ne m'étais jamais méfié de cette similitude; je croyais disputer ses pensées, ses inclinations! Mais elle était fatalement du parti de sa race; ou plutôt, car la douleur, l'épouvante, me faisaient blasphémer, toutes les vertus que chacun de nous s'était plu à développer dans le cœur de Valentine, s'unissaient, à cette heure de péril, pour la soulever au-dessus de nous; elle planait déjà.

Avant qu'elle eût interrogé : d'ailleurs, avait-elle besoin de questions? M. Gouault lui dit :

— Valentine, les Russes quittent la ville, Bonaparte y entre; que me conseilles-tu?

— De rester! dit-elle héroïquement.

— C'est de la folie, m'écriai-je en lui prenant les mains. Il ne faut pas tenter les passions populaires; il ne faut pas jeter de défi à l'orgueil aux abois.

— Non, mais il faut se maintenir à la place que Dieu et la conscience vous ont choisie, reprit M. Gouault.

— Oui, ajouta Valentine, mon oncle doit un grand exemple à ceux qui l'ont méconnu.

— C'est du courage perdu, de l'héroïsme inutile, m'écriai-je avec angoisse.

— Il n'y a rien d'inutile en fait de devoir : c'est vous, Maurice, qui l'avez dit quand vous alliez vous battre, reprit M. Gouault.

— Soit; mais votre devoir rempli, vous devez à votre drapeau d'empêcher qu'on ne le calomnie...

— On le calomnierait davantage s'il fuyait, reparti Valentine.

— Ah! comme tu es de mon sang! dit M. Gouault, qui serra sa nièce dans ses bras.

Je me sentais le cœur déchiré par vingt morsures : il me semblait que cette explosion de sentiments sublimes faisait perdre un temps précieux. Le bruit des armées se rapprochait. Je me jurai de sauver ces martyrs, malgré eux; et puis, leur ivresse héroïque allait me griser, si je ne m'échappais.

— Ne sortez pas! — dis-je à M. Gouault, sans trop savoir ce que je lui disais; je viendrai

d'heure en heure vous apporter des nouvelles. Valentine, veillez sur votre oncle.

Et les laissant dans l'extase de leur courage, je descendis précipitamment. Je trouvai madame Gouault au bas de l'escalier.

— Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau, monsieur Carbonnet? me demanda-t-elle.

— Madame, l'empereur revient, les ennemis s'en vont.

— Ah! quel bonheur! dit-elle ingénument. Il paraît que nos amis les Russes se conduisaient bien mal. Une femme était exposée. Cela va nous donner la paix, n'est-ce pas?

J'hésitai à dissiper la parfaite sécurité de la pauvre femme; je me demandai si je ne devais pas faire de sa pusillanimité un piège où trébucherait l'héroïsme imprudent de M. Gouault. Peut-être que, si elle avait jeté l'alarme, poussé des cris, appelé à son aide les voisins, on eût troublé la sérénité de Valentine, et par là, fait faiblir l'intrépidité de M. Gouault. Mais le respect que je leur portais devait être funeste à ceux mêmes qui me l'inspiraient. Je craignais de les sauver en les diminuant. J'avais, d'ailleurs, une autre espérance et je formais un autre projet.

Je courus à la maison.

— Mon père, dis-je au papa Carbonnet, vous avez un poste à garder, il faut sauver M. Gouault. Restez en sentinelle devant sa porte : on vous

connaît; les lâches, qui voudraient se venger sur lui, seraient intimidés par votre présence. Moi, pendant ce temps, j'essaierai de devancer la dénonciation, j'irai jusqu'à l'empereur. Il n'y a pas assez de temps qu'il m'a vu à Maizières pour qu'il ait oublié ma figure. Il doit une dot à Valentine; je la lui réclamerai; c'est la vie et l'honneur de son oncle.

— J'avais eu la même idée, me dit mon père. Sois tranquille, j'obéirai à la consigne. Tu vois, je me suis préparé.

Et, entr'ouvrant son habit, l'excellent homme me montra une paire de pistolets chargés qu'il avait placés sur sa poitrine.

— Voilà mes décorations, ajouta-t-il.

Nous nous serrâmes la main : il alla rue du Temple, prendre possession de son poste; moi, je me dirigeai vers la cathédrale, espérant que, du haut de la tour, il me serait possible de reconnaître la situation de l'armée de Napoléon. Je n'avais pas été le seul à vouloir ainsi satisfaire ma curiosité; nous étions une vingtaine à peu près dans l'escalier de Saint-Pierre. Je me souvins, en le gravissant, des réflexions de M. Gouault pendant la promenade nocturne que nous avions faite quelques jours auparavant.

Arrivés sur la plate-forme de la tour, nous aperçûmes au loin, du côté de la route de Paris, un amas considérable de troupes. Des nuages de fumée passaient comme une avalanche sombre

sur la blancheur des chemins. On se battait à une lieue de Troyes à peine, et les Français, avançant rapidement, devaient être avant le lendemain maîtres de la ville, que les étrangers n'avaient pas fini d'évacuer. Nous entendions à une autre extrémité rouler les chariots, et tout le long des mails les régiments étrangers défilent avec des cris.

Au-dessous de nous, malgré la défense et les menaces, le peuple s'agitait. Quand nous descendîmes, nous trouvâmes dans l'église des officiers accourus en toute hâte pour prendre les clefs de la tour et empêcher de monter. La fusillade et le canon se faisaient de plus en plus distincts, et on s'attendait à un assaut. L'ennemi était aux remparts; défense absolue, sous peine de mort, aux habitants, de quitter leurs maisons : mais chacun bravait la défense, et les alliés n'osaient la faire respecter.

Quelle journée! Je courus à l'hôtel de ville; tout y était dans un désarroi complet. « L'empereur revient! l'empereur revient! » disaient les employés avec un mélange de joie et de ~~er~~reur. En étant heureux de se sentir si près de la délivrance, on redoutait d'avoir des comptes à rendre à ce justicier terrible qui ne s'accusait jamais de ses fautes. Au moment des plus grandes angoisses, on vit passer un officier d'état-major autrichien, qui arrivait des avant-postes français où il avait porté une lettre de son maître, et

qui annonçait que la paix serait signée le lendemain. Mais, après un premier moment de surprise et d'illusion, personne ne voulait croire que la paix fût possible. La paix ! qui donc la désirait ? L'empereur, qui s'annonçait par sa voix de bronze et qui bombardait la ville pour écraser l'ennemi sous nos murs enfumés ? Le peuple, qui mâchait sa double vengeance et qui voulait se repâtrer de la joie des représailles ? Non, point de paix ! c'était la guerre sans merci.

J'allais désespéré par les rues ; les remparts étaient inabordables ; on ne pouvait approcher des portes, et le canon redoublait d'aboiements. Vers quatre heures de l'après-midi, je revins à la rue du Temple. Mon père, appuyé contre un puits, en face la maison de M. Gouault, paraissait écouter la fusillade, et ne quittait pas des yeux la porte et les fenêtres.

— Valentine veut te parler, me dit-il ; voilà cent fois depuis une heure qu'elle me fait des signes à travers les carreaux. Elle devine pour-quoi je suis là.

Je traversai la rue. La porte s'ouvrit, Valentine était derrière.

— Maurice, me dit-elle en se jetant à mon cou, avec des sanglots, j'ai peur maintenant, sauvez mon oncle !

Mon père vint bientôt à son tour nous rejoindre sous la porte-cochère à demi-close, où,

palpitants dans l'ombre, nous formions vingt projets de salut.

— Vite, Maurice, me dit-il; on parle d'envoyer des parlementaires à l'empereur. Si tu veux t'y joindre, l'occasion est excellente.

— J'y vais, m'écriai-je.

— Prends un de mes pistolets, ajouta-t-il en riant, et tâche d'éviter un biscâien; cela n'arrangerait les affaires de personne.

Comme je l'embrassais, il me dit à l'oreille :

— Ne m'embrasse donc pas si fort, cela redouble ses terreurs, à cette chère fille. Surtout, va jusqu'à l'empereur... C'est à la porte de Paris que se réunissent les hommes de bonne volonté.

Je mis un baiser sur le front de Valentine, et je m'élançai vers le haut de la ville.

CHAPITRE XIX

Le prince de Wrède, chargé de couvrir la retraite des alliés, menaçait de mettre le feu, si une députation des habitants n'allait obtenir de Napoléon un sursis jusqu'à l'évacuation complète. Troyes semblait une lave refroidie au milieu d'un volcan en flammes. Le canon émiettait les remparts, et, de leur côté, les ennemis lançaient des bombes qui faisaient peu de mal à l'armée française, mais qui entretenaient l'incendie des faubourgs.

Il me semble que j'ai encore dans l'oreille le vacarme assourdissant de cette soirée. Le tocsin, les détonations, les cris, formaient un chœur sinistre.

J'arrivai à la porte de Paris au moment où le maire de la ville, un adjoint et un conseiller municipal discutaient avec le prince de Wrède, entouré de son état-major, et refusaient d'accepter le mandat qu'il leur offrait, sous le pré-

texte plausible que, demeurés seuls magistrats dans la ville, ils avaient un poste à garder.

— Eh bien! messieurs, leur dit le prince, restez; vous éteindrez l'incendie, si vous le pouvez.

— Ne puis-je suffire au message? demandai-je en intervenant.

— Qui êtes-vous?

Le maire se porta ma caution.

— Soit; je vous accepte d'abord. Mais, vous seul, ce n'est pas assez. Si vous êtes tué! Allons, messieurs, n'hésitez plus, je vous donne ma parole d'honneur que je garderai la ville comme vous la garderiez vous-mêmes. Ni violences de mes soldats, ni mesures de rigueur de ma part avant votre retour! C'est vous qui me dégagerez. Voici les dépêches : un trompette vous accompagnera : il y va du salut de vos concitoyens.

Ces messieurs ne firent plus d'objections; on nous ouvrit la porte et nous sortîmes. Je vous fais grâce des émotions du trajet, de cette opacité rouge dans laquelle nous entrions. Nous marchions à tâtons, pour ainsi dire, entendant les balles siffler à nos oreilles.

A l'entrée du faubourg Saint-Martin, une sentinelle nous arrête; la fumée des maisons qui brûlent nous suffoque; nous demandons l'empereur. On nous répond à travers ce brouillard que nous devons retourner sur nos pas et rega-

gner le faubourg Sainte-Savine. Là, après de longs délais, des retards, des interrogations sans nombre, nous rencontrons dans une auberge le général Gérard, qui s'irrite de notre message, ne peut nous dire où se trouve Napoléon, et nous engage à rentrer dans Troyes.

— Mais, général, c'est l'incendie, c'est le pillage de la ville! s'écrie le maire.

— Que fait une ville de plus ou de moins quand il s'agit de l'empire?

Nous insistons vivement.

— L'empereur est à une lieue d'ici, nous dit-il enfin, au village de Montgueux; vous ne sauriez le rejoindre, donnez-moi vos dépêches.

— Impossible, général; nous avons juré de les remettre à l'empereur.

— Croyez-vous donc que je veuille les brûler?

Le maire cède. Moi, je voulais accompagner l'estafette qui allait courir à la recherche de Napoléon, mais on refuse de me laisser partir. Je suis un parlementaire, je dois rentrer avec mes compagnons! Je reviens donc, navré, vers la porte de Paris. Nous sommes assaillis par une fusillade terrible. En vain nous crions, nous appelons : la nuit est venue, on ne peut nous voir, nous reconnaître, et comment nous entendre? Alors, éplorés, effarés, ne sachant où trouver un abri, comment rentrer dans Troyes, craignant que le prince de Wrède ne se lasse d'attendre, que l'empereur, de son côté, ne rece-

vant pas notre message, ne fasse donner l'assaut, nous errons sur les bords des mails, nous rampons le long des fossés jusqu'à la porte, sans pouvoir nous la faire ouvrir, et, en désespoir de cause, terrifiés du mauvais résultat de notre démarche, nous essayons de regagner le faubourg, harassés, mourant de faim et d'angoisses.

Et Valentine, et mon père, que devaient-ils penser? Dans quelle anxiété ils devaient m'attendre! Ils me croyaient blessé, mort peut-être. La canonnade continuait, plus lente, à partir de huit heures; mais elle ne s'interrompt qu'entre minuit et une heure du matin. A ce moment, nous nous sentîmes soulagés d'un doute épouvantable : l'empereur avait reçu la dépêche et consentait à épargner la ville!

En effet, la lettre du prince de Wrède, après avoir cherché Napoléon dans tous les faubourgs, avait fini par le rencontrer au moment où, impatient, lassé de sa lassitude, il voulait ordonner une attaque générale sur trois points à la fois pour forcer l'entrée ou pour brûler la ville. L'empereur réunit un conseil de guerre qui, à l'unanimité, l'exhorta à ne point perdre l'occasion d'enfermer l'arrière-garde des Bavaois et des Autrichiens dans une fournaise et à refuser tout délai. Mais, soit que, ne se fiant qu'à lui seul, l'empereur soupçonnât la trahison dans tous les conseils, soit un réveil d'humanité après

tant de journées sanglantes, il prit brusquement le parti dont son conseil le dissuadait unanimement et ordonna la cessation du feu.

Le reste de la nuit n'en fut pas beaucoup plus calme. A l'intérieur, les troupes étrangères se hâtaient de sortir par la porte Saint-Jacques, tandis que l'armée française, dont une partie longeait les promenades pour entrer par une brèche pratiquée au rempart devant le faubourg de Preize, se massait devant la porte de Paris.

Entre six et sept heures, par une matinée froide, les portes s'ouvrirent : une troupe de citoyens de toutes conditions s'élança vers nous en criant : « Vive l'empereur ! » J'aperçus mon père ; il était bien pâle, le pauvre homme : il devait l'être davantage le soir de ce jour-là. Il courut à moi.

— Eh bien !

— Je n'ai pas vu l'empereur.

— Peut-être ne lui parlera-t-on de rien !

Au même instant, et comme pour détruire cette espérance, une clameur s'éleva autour de nous. On apercevait Napoléon arrivant au galop par le faubourg Sainte-Savine, et le peuple se précipitait au-devant de lui en criant : « Vive l'empereur ! justice ! justice ! à bas les traîtres ! »

Quelle différence en si peu de temps entre les deux accueils ! La misère était plus grande, les plaies du pays plus envenimées ; mais la haine de l'ennemi avait fait taire les rancunes ; on vou-

lait un vengeur, on l'appelait, on l'invoquait!

Lui, fier, content, ayant, cette fois, toute la lumière dans ses yeux, mais rayonnant d'une joie glacée comme le jour qui se levait, les lèvres amincies par un sourire terrible, faisant se cabrer son cheval, saluant de la main qui tenait la cravache et coupant l'air avec une verge, il prenait déjà sa revanche de la réception qui lui avait été faite trois semaines auparavant.

Je voulais me mettre sur son passage, j'en fus empêché par ce flot d'aboyeurs qui l'entouraient en criant : « A bas la trahison ! » Il passa rapidement devant nous, solide sur ses étriers, et forçant son état-major à le suivre au galop, il alla droit à la maison de M. Duchâtel, rue du Temple.

J'ai su qu'à peine arrivé dans sa chambre, la cravache à la main, et battant le tapis de son pied, il dicta deux décrets à un secrétaire qui n'eut que le temps de prendre une plume et du papier (1).

(1) Décrets rendus à Troyes, par Napoléon, le 24 février 1814.

PREMIER DÉCRET

Art. 1^{er}. Il sera dressé une liste des Français qui, étant au service des puissances coalisées, ou qui, sous quelques autres titres que ce soit, ont accompagné les armées ennemies dans l'invasion du territoire de l'Empire, depuis le 20 décembre 1813.

Art. 2. Les individus qui se trouvent compris sur ladite liste seront traduits, sans délai et toutes affaires cessantes, devant nos cours et tribunaux, pour y être jugés, condamnés

Le premier ordonnait la réunion d'une commission militaire pour juger les traîtres; le second destituait le préfet, le baron Caffarelli, en fuite, et nommait à sa place le sieur Røederer, préfet du département de Trasimène.

Pendant qu'il dictait ces décrets, et bien que les clameurs fussent de mauvais augure, comme il y avait, malgré tout, un épanouissement des cœurs, à propos de la délivrance de la ville, l'il-

aux peines portées par les lois, et leurs biens confisqués au profit du domaine de l'État, conformément aux lois existantes.

Art. 3. Tout Français qui aura porté les insignes ou les décorations de l'ancienne dynastie, dans les lieux occupés par l'ennemi, et pendant leur séjour, sera déclaré traître, et comme tel jugé par une commission militaire et condamné à mort : ses biens seront confisqués au profit du domaine de l'État.

Donné à Troyes, en notre quartier général, le 24 février 1814.

NAPOLÉON.

DEUXIÈME DÉCRET

Considérant que le préfet de l'Aube a quitté le territoire de son département, et notamment l'arrondissement de Nogent, lorsque nos troupes l'occupaient encore; que depuis il ne s'est pas mis en mesure de venir reprendre ses fonctions au moment de l'évacuation du chef-lieu de son département par l'ennemi, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1^{er}. Le baron Caffarelli, préfet du département de l'Aube, est destitué.

Art. 2. Le sieur Røederer, préfet du département de Trasimène, est nommé préfet du département de l'Aube.

Donné en notre quartier général, à Troyes, le 24 février 1814.

NAPOLÉON.

lusion se répandit dans l'air. Les ennemis étaient encore au quartier bas pendant que l'empereur descendait des quartiers hauts; la populace se rua de la porte de Paris à la porte Saint-Jacques, et là, avec des bâtons, des pistolets, tua, assomma, déchira les traînards, les derniers soldats de l'arrière-garde des alliés.

L'empereur envoya un aide de camp pour empêcher ces actes de sauvagerie. Les mots de pardon qu'on jetait au peuple nous revinrent apportés par l'écho.

— Il pardonnera, me dit mon père, en me forçant à rentrer à la maison pour prendre quelques minutes de repos.

— Ne vous y fiez pas! répondis-je.

Et nous sortîmes bientôt pour aller rue du Temple. Il nous fallait passer devant la maison de M. Duchâtel habitée par l'empereur, pour arriver à la maison de M. Gouault. Je regardais : je voulais trouver à l'hôtel impérial une physionomie rassurante. Le cheval de Napoléon, tout fumant, piaffait dans la cour; des officiers se pressaient aux portes; rien ne trahissait des menaces.

— Tu vois bien! me dit le père Cerbonnet.

Je pressai le pas; j'apercevais déjà le grand toit d'ardoises de cette chère maison qui abritait tout mon bonheur, et déjà je me sentais délivré de mes appréhensions, quand il me sembla

de loin que M. Gouault venait à nous. Il n'était pas seul.

— Regardez! dis-je à mon père, en l'arrêtant tout court.

— Déjà! murmura l'excellent homme.

M. Gouault descendait la rue tranquillement, paisiblement, entre deux capitaines de la garde impériale. Il nous vit, et nous salua de la tête avant de pouvoir nous saluer de la voix.

Les deux officiers qui l'escortaient semblaient tristes. Pensant bien que nous étions de ses amis, ils s'arrêtèrent et lui permirent de nous parler. Il avait son grand air habituel, une sérénité auguste, un peu de mépris dans le coin des lèvres, une belle clarté dans les yeux.

Nous suffoquions. Je me sentais plein de rage et de regrets d'une nuit perdue à chercher un secours qui m'avait échappé, quand j'aurais pu peut-être parvenir, à force de supplications, à déterminer sa fuite. Ce fut lui qui nous parla le premier.

— Adieu, mes amis! Valentine ne sait rien; Maurice, allez près d'elle, surveillez son désespoir. Je ne me suis pas couché, j'attendais. J'ai vu venir ces messieurs; je suis descendu sans bruit et je les ai suivis. Bonaparte me traite en soldat; il ne m'a pas envoyé des gendarmes. Messieurs, dit-il aux deux capitaines, j'aurais pu fuir, je ne l'ai pas fait : ne craignez donc pas,

pour nous recevoir ; il reposait. Mais le nom de M. Gouault, et la gravité des circonstances abaissèrent les consignes. Il fut très-effrayé de la nouvelle, et promit de parler à l'empereur.

— Mais je veux lui parler aussi, dit Valentine ; il faudrait nous emmener.

— Soit ; quand vous voudrez.

— Tout de suite. La commission est réunie ; on le juge, monsieur. Dans une heure, il serait trop tard.

Nous revînmes tous les trois en toute hâte à la rue du Temple. On nous dit que l'empereur reposait, que défense expresse avait été faite de pénétrer dans l'appartement. Voulait-il se prémunir contre sa faiblesse, ou se donner un prétexte d'accuser ceux qui auraient trop respecté son sommeil ?

— Attendons qu'il soit éveillé ! dit M. de Mesgrigny.

— Réveillons-le ! répliqua Valentine.

— Ce serait un mauvais moyen de le bien disposer.

— Il dort ! il peut dormir ! Combien durent ses rêves ?

Tout en parlant, nous avons traversé la cour. Nous trouvâmes le maire de la ville de Troyes et deux autres citoyens qui, à la nouvelle de l'arrestation de M. Gouault, étaient venus de leur côté pour intercéder auprès de l'empereur.

— Vous voyez bien, monsieur, qu'il faut l'é-

veiller, dit Valentine d'une voix suppliante; ce serait une calamité pour toute la ville.

Le grand écuyer nous laissa au bas de l'escalier et, montant seul, essaya de pénétrer jusqu'à la chambre à coucher de Napoléon.

Nous attendîmes longtemps. Valentine se serrait contre moi : j'étais étonné de ses yeux sans larmes, de la fermeté de son attitude; mais je sentais son cœur battre violemment dans sa poitrine; elle suffoquait. Enfin, après vingt minutes qui nous semblèrent un siècle, nous entendîmes qu'on nous disait d'en haut :

— Montez ! montez !

— Montons ! dit Valentine.

A la première marche, ses forces la trahirent. Je voulus la soutenir de mes bras.

— Montez donc ! me dit-elle d'une voix entrecoupée... laissez-moi là ! je vous rejoindrai ; montez !

Et elle tomba sur la première marche.

Le maire et les deux personnes qui l'accompagnaient étaient déjà à moitié chemin; je les rejoignis. Valentine se cramponnait à la rampe et essayait de se relever.

L'empereur était dans sa chambre à coucher; il venait de se lever d'un lit de repos. Il était très-pâle avec les yeux très-brillants. M. de Mesgrigny lui présentait notre requête quand nous parûmes.

— Non, non, disait-il en marchant avec vi-

vacité, il faut que la loi soit satisfaite. Si je n'é-touffais pas la trahison à sa première tentative, avant huit jours elle m'aurait dévoré. Vous voulez que j'épargne le sang d'un émigré, d'un homme qui demande ma déchéance, quand, pour le sauver, lui et ses pareils, j'ai fait tuer des milliers d'hommes ?

— Sire, un vieillard !

— Et tous les enfants qui sont morts, ces conscrits, ne le valaient-ils pas ?

A ce moment, je m'avançai. L'empereur m'a-perçut, s'arrêta devant moi :

— Je vous connais, vous ! me dit-il brusque-ment.

— Oui, sire, depuis Brienne, depuis Mai-zières.

— Ah ! je me souviens... c'était au presby-tère... et cette jeune fille ?

— Sire, c'est son oncle que l'on condamne.

Il releva la tête, nous enveloppa d'un regard circulaire, comme s'il se défait d'un piège, et répéta machinalement :

— Son oncle !

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Valentine, marchant presque sur les genoux, joignant les mains :

— Grâce ! grâce ! balbutia-t-elle.

La physionomie de l'empereur s'adoucit tout à coup; sa tête pâle eut comme un reflet rose.

— Je fais grâce ! dit-il.

Il se baissa sur une table chargée de papiers, écrivit quelques mots, signa et ajouta, en posant la plume :

— S'il en est temps encore !

M. de Mesgrigny prit l'ordre, le remit au maire.

— Il n'y a pas une minute à perdre ; courez ! courez !

Je ne puis vous dire comment je descendis, soutenant, portant Valentine. Nous avions des ailes : nous laissions à d'autres le message officiel. Rassurés sur leur exactitude, nous avions hâte, nous, de transmettre l'ordre verbal, la grâce obtenue par nos cœurs ; nous nous sentîmes enfants, joyeux. A peine fûmes-nous dans la rue, que Valentine eut toutes ses forces : nous nous prîmes par la main, et, courant, essoufflés, nous arrivâmes en trois minutes à la place de l'Hôtel-de-Ville.

Quelques groupes stationnaient au bas du perron. Comme je me précipitais vers les marches :

— Où allez-vous ? me dit-on.

— Au conseil... là-haut... M. Gouault... j'ai sa grâce !

— Il n'est plus là, courez, il est parti.

Je frissonnais.

— De quel côté ? hurlai-je en prenant la main de Valentine, que je sentais chanceler.

— Du côté du Marché-au-Blé... Vite... vous pouvez les rejoindre.

Je pouvais les rejoindre ! j'étais fou. Je repris ma course, traînant Valentine. D'autres amis, nous devinant, se mirent à courir. La distance est relativement assez longue. Je me disais que M. de Mesgrigny, mieux avisé, mieux renseigné sans doute, avait été tout droit de ce côté, au lieu de venir à l'hôtel de ville. Nous rencontrerions M. Gouault. Encore quelques minutes ! quelques secondes ! j'avais franchi l'Étape-aux-Vins ; je tournais, pour déboucher sur la place du Marché-au-Blé, quand un bruit qui me parut l'écroulement du ciel sur nos têtes, m'arrêta. C'était un feu de peloton.

Valentine ne poussa qu'un cri et s'affaissa à mes côtés. Le bruit de la foudre l'avait foudroyée.

J'étais ivre de douleur, de colère, d'impuissance. Je ne sais si je m'aperçus que cette âme s'était envolée. Je pris ma chère Valentine dans mes bras, et montant vers le haut de la place, je me mis à crier : « Grâce ! grâce ! » comme si le ciel avait eu besoin de cette ironie inutile, de ce reproche à sa cruauté. Ce fut mon père qui m'arrêta, qui me reçut, ou plutôt, qui nous reçut tous les deux, comme deux cadavres, dans ses bras. Il avait, en ami fidèle, en citoyen stoïque, pour attester l'honneur et le courage de M. Gouault, suivi, escorté devant la com-

mission militaire, et jusqu'à la place de l'exécution, l'oncle de Valentine.

— Elle est morte ! s'écria-t-il.

J'entendis le premier sanglot qui eût, jusquelà, déchiré sa poitrine.

— Morte ! répétais-je machinalement, sans comprendre, sans avoir la conscience de mon malheur.

Tandis que mon père transportait le corps de Valentine dans une maison, moi, hébété et lié à une idée fixe, j'allai jusqu'au mur contre l'église Saint-Nicolas, où gisait le corps de M. Gouault. Il était mort intrépidement, la main sur son cœur et sur sa cocarde. On avait voulu lui bander les yeux, il avait refusé.

— Non, avait-il dit ; j'attendais la mort ; je veux la voir venir.

Ce fut lui qui commanda le feu. Il tomba en criant : « Vive le roi ! »

Quand le peloton l'eut amené devant l'église, on lui demanda où il voulait être placé. Il répondit :

— Toutes les places sont bonnes pour mourir !

Je me baissai pour lui enlever sa croix de Saint-Louis et pour prendre sa cocarde, celle qui est là, et que j'ai gardée comme un double souvenir. Je vis alors qu'il avait sur la poitrine

un écriteau : « *Traître à la patrie* (1) ! » J'essayai de me relever ; je ne le pus pas, je tombai évanoui dans le sang qui avait fondu la neige.

(1) Voici le placard qui fut affiché dans les rues de Troyes :

TRAITRE A SA PATRIE

Cejourd'hui 24 février 1814, environ dix heures du matin.

Le conseil spécial assemblé dans une des salles de la municipalité de la ville de Troyes, département de l'Aube, en vertu des ordres de Sa Majesté l'empereur et roi, composé ainsi qu'il suit :

MM. Alexandre Morin, chef d'escadron de la gendarmerie d'élite, président ; Laurent-Eléonor Donceur, Jérôme Compagnon, capitaines au même corps, Louis Lafosse, Louis Guillon, lieutenants au même régiment ; Albert Verjus, capitaine adjudant-major de la gendarmerie d'élite, faisant les fonctions de capitaine-rapporteur ; Jean-Pierre Lepage, maître réohal des-logis, faisant les fonctions de secrétaire-greffier ;

A l'effet de juger le sieur Jacques Gouault, natif de Troyes, département de l'Aube, officier retiré audit lieu, (ex-émigré), prévenu d'avoir porté la croix de Saint-Louis et convaincu d'intelligence avec les puissances coalisées contre la France.

A lui demandé ses nom, prénoms, âge, lieu de naissance, profession et domicile ;

A répondu se nommer Jacques Gouault, natif de Troyes, département de l'Aube, ancien militaire retiré du service, âgé d'environ cinquante-sept ans (ex-émigré).

A lui demandé s'il a porté la croix de Saint-Louis, pendant le séjour de Sa Majesté l'empereur des Russies à Troyes.

A répondu : oui ; que l'empereur des Russies avait témoigné le désir de voir les Français qui avaient émigré dans ses États, que s'étant présenté pour paraître devant Sa dite Majesté sans être décoré, un de ses aides de camp lui a dit :

« Comment ne portez-vous pas la croix de Saint-Louis, puisque vous la portiez autrefois en Russie ? » et l'engagea à s'en décorer, non pas avec le ruban rouge, mais bien avec une chaîne d'or.

Le sieur Gouault a ensuite déclaré n'avoir jamais cessé de

.....

 Que vous dirai-je?... Depuis ce jour, je vécus

porter la croix de Saint-Louis, mais qu'il ne la laissait jamais voir, et que ce ne fut que pendant le séjour des armées coalisées à Troyes qu'il l'a portée, pendant quatre jours, d'une manière ostensible.

A lui demandé s'il n'a rien à ajouter ou diminuer dans ses déclarations.

A répondu n'avoir rien à augmenter ni à diminuer.

Le président ayant demandé au capitaine-rapporteur le résultat de ses conclusions envers l'accusé;

Le capitaine-rapporteur ayant exposé que ledit sieur Jacques Gouault a, de son propre aveu, déclaré avoir eu des entretiens avec l'empereur des Russies, ainsi qu'avec plusieurs généraux de son état-major, de même que d'avoir porté ostensiblement la croix de Saint-Louis en présence des armées coalisées contre la France, a demandé au conseil que l'article 76 du titre I^{er} du livre III du Code pénal et du décret impérial du 15 février 1810 lui soit appliqué.

Le conseil s'étant fait donner lecture de l'article 76 du Code pénal précité, ainsi conçu :

« Quiconque aura pratiqué des machinations ou entretenu des intelligences avec les puissances étrangères ou leurs agents, pour les engager à commettre des hostilités ou entreprendre la guerre contre la France, ou pour leur en procurer les moyens, sera puni de mort et ses biens confisqués. »

Le conseil, considérant les aveux faits par ledit sieur Jacques Gouault, ainsi que les conclusions du capitaine-rapporteur; vu l'article 76 du titre I^{er} livre III du Code pénal et du décret impérial du 15 février 1810; condamne Jacques Gouault à la peine de mort et à la confiscation de ses biens.

Le présent jugement aura son exécution dans le plus bref délai, dont lecture sera faite à l'accusé.

Le conseil ordonne en outre que le présent jugement sera affiché dans le département de l'Aube, au nombre de cent exemplaires, en tête desquels seront inscrits en gros caractères : TRAITRE A SA PATRIE.

Fait et clos en séance les jour, mois et an que dessus.

Le conseil, sans déssemparer et dans la même séance, con-

pour mon père; mais ce n'est pas ma faute si je ne fus pas tué. Quand la campagne de France fut terminée, je suspendis mon fusil au clou, et j'enfermai précieusement les reliques de ma jeunesse.

Le 24 février 1848, qui était le triomphe de mes idées, fut assombri pour moi par la pensée qu'il était aussi l'anniversaire de cette catastrophe. Je ne me mariaï jamais; je n'eus au-

sidérant que le nommé Vidranges, ancien garde du corps (ex-émigré), est convaincu d'avoir eu des entretiens avec les puissances coalisées, comme aussi d'avoir porté ostensiblement la croix de Saint-Louis, pendant le séjour des armées coalisées à Troyes; considérant encore que ledit sieur Vidranges est en fuite avec les ennemis de l'État;

Où les conclusions du capitaine-rapporteur, a demandé que l'article 76 du titre 1^{er}, livre III du Code pénal et du décret impérial du 15 février, lui soit également appliqué.

Le conseil, considérant que le nommé Vidranges, ancien garde du corps (ex-émigré), résidant à Troyes, département de l'Aube, maintenant en fuite, est convaincu de trahison envers sa patrie; le condamne à la peine de mort par contumace et à la confiscation de ses biens, conformément à l'article 76 du titre 1^{er}, livre III, du Code pénal.

Le présent jugement sera affiché dans le département de l'Aube, au nombre de cent exemplaires, en tête desquels seront inscrits ces mots en gros caractères : TRAITRE A SA PATRIE.

Fait en séance, à Troyes, les jour, mois et an que dessus.

Signé à l'original : GUILLON, LAFOSSE, COMPAGNON,
DONCEUR, MORIN. président;
et LEPAGE, greffier.

Collationné à l'original :

Le capitaine-rapporteur,
Signé : VERJUS.

A Troyes, chez Sainton fils, impr. de la préfecture de l'Aube.

cune place, aucun emploi; je vécus jusqu'à ce jour dans la double virginité de mon amour et de ma conscience.

Voilà mon histoire, mon ami, et voilà pourquoi vous trouvez une cocarde blanche chez un républicain.

Madame Gouault s'est remariée; mon père vécut vieux et s'obstina à vivre pour me consoler. Bien souvent, il m'a raconté l'attitude héroïque de M. Gouault devant ses juges, et, jamais depuis, nous n'avons accusé personne de trahison.

Il paraît que, pendant la séance de la commission militaire, un officier vint, qui dit au président :

— Eh bien ! est-ce fait ?

— Non, répondit celui-ci, nous allons passer aux voix.

— *Fusillé* tout de suite ! reprit l'officier qui disparut.

M. Gouault dit plus tard, en entendant la sentence :

— Il était inutile de prononcer votre jugement : l'ordre de Bonaparte suffisait (1).

(1) DÉCÈS DE JACQUES GOUAULT, AGÉ DE 57 ANS

Aujourd'hui vingt-cinq février mil huit cent quatorze, heure de dix du matin, par-devant nous Nicolas Piot de Courcelles, maire de la ville de Troyes, faisant les fonctions d'officier de l'état civil, sont comparus : Antoine Blaise, sergent de ville de la mairie de Troyes, âgé de soixante-dix-sept ans, demeurant rue du Sauvage, quatrième section, et

Cet acte, que j'ai voulu depuis juger froidement, comme s'il ne m'avait pas arraché le cœur, excita moins de crainte que de mécontentement. Napoléon croyait faire reculer la mauvaise fortune : il ne fit reculer que la pitié. Le sang de ce royaliste fusillé comme traître, au lieu d'arrêter la défection, lui donna un prétexte. On trouva le champion de l'empire égoïste et cruel, et la cause des Bourbons, impossible et inconnue la veille de ce meurtre, devint sérieuse le lendemain du martyr. La mort de M. Gouault empêcha l'histoire de laisser prescrire la dette du duc d'Enghien.

(Février-mai 1868.)

Nicolas Salomon, aussi sergent de ville, âgé de soixante et un ans, demeurant rue du Molinet, quatrième section, tels qu'ils nous ont déclaré que le jour d'hier, heure de deux du soir :

Jacques Gouault, militaire retiré, âgé de cinquante-sept ans, natif de Troyes, époux de Jeanne Le Mayeur, fils de feu Eustache-Nicolas Gouault et de défunte Marie-Catherine Jeansen, demeurant rue de Croncels, deuxième section, a été trouvé mort sur la place du Marché aux-Blés, ainsi qu'il résulte de l'extrait du procès-verbal dressé par Claude Girardon, commissaire de police de la dite ville, en date d'hier, et ont les déclarants signé avec nous le présent acte de décès, lecture faite les jour, mois et an susdits.

Signé : PIOT DE COURCELLES, SALOMON.

FIN

LA CHAUVE-SOURIS

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Format in-18 jésus, à 3 fr.

- M. ET M^{me} FERNEL. 1 vol.
VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER. 1 vol.
FRANÇOISE. 1 vol.
PAULINE FOUCAULT. 1 vol.
SUZANNE DUCHEMIN. 1 vol.
LE PARRAIN DE CENDRILLON. 1 vol.
L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR. 1 vol.
LE MARI D'ANTOINETTE. 1 vol.
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS. 1 vol.
LE PRINCE BONIFACIO. 1 vol.
LES ROUÉS SANS LE SAVOIR. 1 vol.
MÉMOIRES D'UN INCONNU. 1 vol.
LOUISE FARDY. 1 vol.

Format in-8, à 5 fr.

- LE JARDIN DU CHANOINE. 1 vol.

CRITIQUE

Format in-18 à 3 fr. 50 c.

- ÉCRIVAINS ET HOMMES DE LETTRES. 1 vol.
CAUSERIES DU DIMANCHE. 1 vol.

THÉÂTRE

- M. ET M^{me} FERNEL. Comédie in-18. 2 fr.

LOUIS ULBACH

LA

CHAUVE-SOURIS

SUITE DU

PARRAIN DE CENDRILLON

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN & C^s, ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1867

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.



PRÉFACE

J'ai raconté, dans un autre roman, les douleurs, les hontes, les fiertés de l'enfance. J'ai voulu montrer la conscience qui s'éveille avec le sentiment de l'injustice soufferte : je vais essayer maintenant de la montrer agissant, et se vouant au salut de ceux qui l'ont opprimée.

Pour l'intelligence de cette œuvre nouvelle, je crois qu'il est nécessaire de résumer en peu de mots les faits et les sentiments de la première.

Une pauvre petite fille, Camille Villiers, souffre de la préférence que sa mère accorde à son frère et à sa sœur, Victor et Julie. Elle

souffre surtout de la haine que chacun lui porte. Camille a un grand tort; elle est l'enfant légitime. Madame Villiers, jolie, coquette et veuve avant trente ans, a pris un amant pour se consoler d'avoir épousé autrefois par nécessité un honnête homme qui l'a rendue trop heureuse. M. Bazin, une sorte de banquier, est ce consolateur en titre. Père de Victor et de Julie, il suffit au luxe de la jolie Parisienne, mais il n'ambitionne aucun droit légal dans le logis dont il est le seigneur et le maître. Madame Villiers s'en prend à Camille de la résistance de M. Bazin à cet égard.

Tout ce que l'âme d'une enfant peut contenir de douleurs sans mourir, Camille l'a ressenti. A la fin pourtant, elle est poursuivie d'un désir infini de rejoindre son père mort, elle aspire au ciel. Mais comment partir? L'idée du suicide, si rare, si exceptionnelle chez les enfants, n'est que l'idée de la fuite vers une retraite inaccessible : Camille songe à la rivière. Avant d'y courir, voulant léguer un souvenir à son petit frère et à sa petite sœur, elle dérobe dans un tiroir une pièce de cinq francs, qu'elle consacre à l'achat d'une poupée pour Julie, d'un polichinelle pour

Victor; puis, ce testament naïf exécuté, elle part en écrivant sur une table : « *J'ai pris l'argent !* » elle a peur de laisser accuser sa bonne, Marguerite.

Le hasard amène la petite fugitive dans la rue Saint-Lazare, devant la gare du chemin de l'Ouest. Le nom de Saint-Germain sur un omnibus la frappe; elle se souvient qu'elle avait une nourrice à Saint-Germain. C'est là qu'on l'attend, sans doute! c'est là qu'on l'accueillera à bras ouverts! Il lui reste deux francs sur sa pièce de cinq francs; elle prend un billet de secondes et monte en wagon.

En route, Camille se trouve avec un collégien un peu plus âgé qu'elle : un orage qui la terrifie lui fait invoquer un protecteur. Pierre Dufour, le collégien, offre ses services, et cette amitié, née dans la tempête, se fortifie quand Camille, errant sur la terrasse du château, rencontre de nouveau M. Pierre à la porte d'une magnifique loge de saltimbanque.

Cette tente est le seul abri paternel dont le petit collégien puisse se montrer fier. Il est le fils d'un brave homme, escamoteur, physicien, magnétiseur de profession, qui, voulant s'élever

dans son enfant, fait donner à Pierre toute l'instruction dont lui-même a été privé. Pierre présente Camille; et voilà le père Dufour providence improvisée, interrogeant la petite fille, la consolant, la conduisant à sa nourrice qui n'en veut pas, à sa mère qui n'en veut guère, acceptant enfin la tâche de sauver l'orpheline, et la plaçant dans une pension, chez madame Nicolas, où Camille sera élevée au frais de M. Bazin et de M. Dufour.

Le saltimbanque a pour somnambule mademoiselle Sylvie, dite la *Chauve-Souris*, créature étrange, bohémienne dont le père est aux galères, dont la mère a été tuée, et qui, recueillie toute jeune par M. Dufour, est devenue peu à peu plus que sa fille adoptive. Sylvie est jalouse de Camille. Cette pureté que l'on protège lui rappelle amèrement son enfance profanée par le même protecteur. M. Dufour s'éloigne pour l'éloigner. Pendant plusieurs années, il parcourt la France, tandis que Pierre devient savant, se prépare aux examens de l'École centrale; tandis que Camille grandit et s'épanouit comme un lis d'innocence. Un vieux professeur de mathématiques, M. Blampignon, célibataire vivant avec

sa sœur, prend Pierre Dufour pour pensionnaire, le loge chez lui, et sourit avec candeur à l'amour naïf qui s'éveille entre Pierre et Camille.

Après plusieurs années d'exil, le père Dufour ne peut résister au désir de revoir ses enfants. Pendant son séjour aux environs de Paris, Pierre, Camille et M. Blampignon forment le projet d'aller le surprendre au milieu de ses triomphes. C'est la fête de Louveciennes. La loge de M. Dufour est installée au haut de la montagne, non loin de l'aqueduc de Marly. Mais Sylvie, que ces quelques années ont rendue plus tyrannique, plus jalouse, et qui ne se gêne pas, d'ailleurs, pour donner des rivaux à M. Dufour, surprise dans un tête-à-tête compromettant, exhale sa fureur en insultant Camille. Pierre veut venger sa jeune amie; le père Dufour intervient; et une rixe, dans laquelle le personnage qui se compromettait avec Sylvie est blessé grièvement, amène l'arrestation du saltimbanque.

La prison, c'est la ruine. Mais M. Blampignon met à la disposition de ses jeunes amis les ressources de son savoir. Pourquoi tous les trois

n'essayeraient-ils pas, en leur donnant un caractère un peu plus scientifique, de continuer les représentations du *physicien*? Pourquoi n'amélioreraient-ils pas le programme du saltimbanque, en conservant à celui-ci son gagne-pain?

Le succès répond à la pureté des intentions; les recettès abondent, et lorsque Dufour sort de prison, il assiste, stupéfait, ébahi, à une représentation de son propre théâtre, sans se reconnaître dans son domaine. Des expériences physiques, des explications de phénomènes ont remplacé les tours de cartes et le faux somnambulisme.

On fête cette transformation dans le pauvre appartement de M. Blampignon. Mais voilà qu'au milieu de cette pure ivresse, la maîtresse de pension de Saint-Germain, madame Nicolas, vient arracher Camille à ses rêves. Sa mère est ruinée; madame Villiers a été abandonnée par M. Bazin. Il y a pour la fille chassée, maudite, un grand devoir à remplir : elle doit veiller, travailler pour ceux qui l'ont si cruellement traitée. Alors, le sourire aux lèvres, les larmes aux yeux, la foi dans le cœur, Camille quitte son fiancé,

son père d'adoption, tout l'avenir de bonheur simple et paisible qui l'attendait, pour rentrer dans la maison maternelle, où sa sagesse et sa prévoyance sont si nécessaires.

C'est là que nous la retrouverons.

L. U.



LA CHAUVE-SOURIS

CHAPITRE PREMIER

La moralité publique a-t-elle gagné aux transformations de Paris? La vertu a-t-elle subi la même hausse que les loyers? Voilà une question qui mérite d'occuper les statisticiens. Il semble, à première vue, que des honnêtes gens puissent seuls habiter de si belles maisons neuves, à l'intérieur sans tache, à la conscience dorée; et l'on dirait qu'en bouleversant le terrain, en abaissant, dans certains quartiers, le sol de plusieurs mètres au-dessous des vieilles boues et des ruisseaux des temps passés, on ait cherché le tuf d'une moralisation nouvelle.

L'assainissement physique est-il un symbole rigoureux d'assainissement moral?

Je voudrais l'espérer pour intéresser les gens

de bien au développement du budget des travaux publics, et pour faire accepter le mauvais goût de nos architectes comme une erreur naïve de la vertu. Ce qui est incontestable, après tout, c'est que le crime, s'il persiste, doit modifier ses allures, et qu'il n'a plus la mise en scène des rues sombres pour les sombres projets, des maisons borgnes pour les actions louches, et des chambres sinistres, à fenêtres de guillotine, pour abriter les assassins.

Il faut une terrible puissance de volonté, une absence totale du sentiment de l'harmonie, pour concevoir autre chose que des friponneries de bon ton, que des filouteries de grand air dans ces palais numérotés, où nul n'habite sans avoir au moins avec lui un peu d'or, au plafond et sur les lambris.

Le malheur lui-même va manquer de pittoresque. Où donc une âme de poète, agitée, enfiévrée, terrifiée, trouverait-elle l'équivalent de la rue de la Vieille-Lanterne, pour jeter la guenille du corps dans un égout? Je sais bien que les poètes sont devenus aussi rares que les marseillaises, et qu'il n'y a plus dès lors à se préoccuper du désespoir de personne, la majorité ne songeant qu'à vivre, et à bien vivre.

Mais les romanciers, qui sont des amateurs

de fictions, et auxquels on impose le devoir rigoureux de trouver des scélérats et d'inventer des scélératesses, afin d'amuser les honnêtes gens, sont bien embarrassés dans ce temps-ci, et sont contraints d'évoquer des décors disparus, pour avoir le cadre nécessaire aux infamies dont notre génération est, Dieu merci, délivrée.

C'est ainsi que je me souviens fort à propos d'un cabaret, d'aspect assez équivoque, situé vers l'extrémité de la rue de la Bienfaisance, et dont on ne trouverait plus le pareil dans un rayon de deux kilomètres. Les chiffonniers de la Petite-Pologne le fréquentaient assez régulièrement pour autoriser la présence de consommateurs sans profession bien apparente, de philosophes cyniques sans lanterne.

La maison, peinte en rouge, avec des rideaux rouges aux fenêtres, semblait suer la lie de vin. Elle n'avait qu'un premier étage divisé en deux ou trois compartiments, qu'il fallait bien accepter pour autant de cabinets particuliers. Au-dessus, le toit aplati formait terrasse, et les consommateurs qui voulaient jouir de la vue des terrains vagues, étendus alors entre la rue de Miromesnil, la rue de Hambourg et l'abattoir du Roule, se faisaient servir entre deux tuyaux de cheminée. Ce temple de Bacchus était consa-

cré à la mélancolie des souvenirs militaires.

Sur un fronton extravagant, entre un plat de friture, qui ressemblait à de la mitraille entassée, et une chope de bière qui faisait explosion comme un magasin à poudre, on distinguait une sorte de corbillard de première classe, au-dessus duquel voletait un animal fabuleux, aigle ou chauve-souris, portant, dans son bec ou dans sa gueule, cette date sur une banderole : 15 décembre 1840.

Cette peinture dramatique perpétuait donc le souvenir de cette restauration posthume, le retour de ce corps parfaitement conservé, qu'on appelle encore, par un abus de rhétorique et par une fausse imitation de l'antiquité, *les cendres de l'empereur* ! Pour compléter la légende, sur les contrevents ouverts du cabaret, on voyait, d'un côté, un petit chapeau, une redingote, une vieille épée, et, de l'autre côté, un martinet dressé sur son manche, qui se donnait, avec ses lanières éparpillées, de faux airs du saule de Sainte-Hélène.

Ce cabaret ne pouvait débiter que des acides. Les peintures faisaient tourner le vin, le vin faisait tourner les têtes. On montait par trois marches gluantes dans la boutique; on en descendait comme on pouvait. Les gens de sang-

froid glissaient sur ces pierres grasses et usées; les gens ivres y roulaient.

Ce bouge avait pourtant une magnificence. C'était, sur le seuil, barrant à demi la porte, un laurier-cerise, l'admiration des passants. Il s'épanouissait avec une insouciance qui fait bien du tort à la moralité des plantes. Installé dans un baril défoncé, rouge comme les murs, aspirant le fumier que son heureux possesseur allait ramasser pour lui sur le pavé de la rue, ce laurier balançait mollement ses lourdes fleurs au nez des ivrognes, ne se lassant pas de prostituer son parfum, et n'usant ni son éclat ni son arôme à cette profanation.

J'ai su depuis que lors de la démolition du cabaret, pour les travaux du boulevard Malesherbes, le beau laurier avait été acheté par le jardinier d'un couvent de femmes des environs. Plus discret que Vert-Vert, l'arbuste gardera pour lui ses souvenirs; mais il paraît que rien n'est beau comme la candeur avec laquelle l'hypocrite exhale maintenant sa pure ivresse à l'angle d'un autel ou d'un reposoir : on dirait qu'il n'a jamais connu que des sanctuaires et qu'il n'a jamais été arrosé que de bénédictions depuis sa première jeunesse.

Je ne serais pas surpris d'apprendre que le

maître du cabaret a pris exemple sur son arbuste, et qu'à la suite d'une indemnité, bien légitimement due, il a été oublier dans des fréquentations plus décentes ses anciennes pratiques de la rue de la Bienfaisance.

Je doute cependant que l'expropriation l'ait débarrassé de son visage boursoufflé, peint de la même nuance que ses murailles, que ses rideaux, que son vin. Quand, debout derrière le comptoir en plomb, avec ses manches de chemise retroussées jusqu'au coude, avec ses mains de teinturier qui dénonçaient les mystères de sa cave, il soulevait un horrible broc pour répandre dans des verres un liquide presque bleu, on eût dit le président de quelque abominable société d'anthropophages versant un breuvage de sang à ses initiés.

Après tout, ce cabaretier valait peut-être mieux que sa figure, que son enseigne et que son vin. Les mauvaises fréquentations finissent par blaser sur le vice, et l'on devient honnête par scepticisme. La cabaretière avait l'air d'une ogresse, mais il n'y a plus de petits enfants. Elle présidait à la cuisine et s'y engraisait par abstinence.

Un soir d'octobre, dans un des cabinets de l'établissement en question, un vieillard, un in-

ferme sans doute, puisque deux béquilles étaient déposées près de lui contre le mur, buvait silencieusement, en regardant grésiller la chandelle qui l'éclairait. Un front chauve, une barbe blanche, tous les attributs qui font honorer un homme vieilli, sans qu'on sache d'abord si c'est la méditation ou la débauche, ou l'âge seulement qui souffle ainsi de la neige sur le crâne, donnaient à ce buveur un aspect vénérable. Il paraissait plongé dans un abîme de pensées, à moins qu'il ne pensât absolument à rien.

Des mains larges et longues, des mains de Titan affaibli, qui avaient dû broyer du fer, s'étaient étalées sur la table et ne se contractaient lentement que pour saisir, l'une, le gros verre, l'autre, la grosse bouteille. De temps en temps, le buveur poussait un soupir, mais sans tristesse, et murmurait d'une voix basse :

— Elle ne vient pas!

Qui donc devait venir à pareille heure (il était nuit depuis longtemps), par un temps pareil (il tombait une pluie froide), dans un pareil lieu?

C'était sans doute la créature qui, vers neuf heures du soir, s'élançant de l'omnibus occupé à gravir la montée rapide de la rue du Rocher, se mit à rire d'un rire de colère en voyant qu'elle

était descendue de voiture au milieu d'une flaque d'eau, resserra autour d'elle le grand châle tartan qui l'enveloppait, retroussa sa robe, moins pour ne pas se salir que pour ne pas être embarrassée dans sa marche, et s'engagea dans la rue de la Bienfaisance, en personne que ni la nuit, ni la solitude, ni le froid, ni la pluie n'intimidaient.

Vers les hauteurs de la place Laborde, la femme qui avait marché jusque-là sans s'occuper des détails de la route s'arrêta et se mit à regarder autour d'elle; puis elle aperçut, à quelques pas en avant, le cabaret du *Retour des Cendres*, avec ses rideaux rouges aux fenêtres, qu'un bec de gaz placé au plafond de la boutique rendait transparents comme deux phares un peu troubles.

— C'est là ! dit-elle à demi-voix. Ce n'est pas un cabaret borgne ! il a ses deux yeux : mais comme ils sont rouges !

Cette plaisanterie, faite pour elle-même, lui plut sans doute, car elle rit un peu, mais d'un rire qui grelottait ; et, doublant le pas, elle fut bientôt à la porte de la boutique. Cette porte était fermée. Le maître de l'établissement, assis dans son comptoir, se reposait des mélanges du jour et sommeillait un peu, les bras croisés sur

sa poitrine. Au bruit que fit la porte et à la respiration haletante de la femme qui entrait, il se réveilla en sursaut.

— Voilà, voilà ! dit-il.

Et, machinalement, il saisit le broc pour verser.

— Merci ! j'ai assez d'eau comme cela, répondit l'inconnue en secouant son grand châle. C'est vous qui êtes M. Crochard ?

— Pour vous servir, mademoiselle Sylvie.

— Ah ! le vieux vous a dit mon nom ! Il est donc là ?

— Depuis une heure, au moins.

— Pauvre cher homme ! Vous lui avez donné ce qu'il lui fallait, n'est-ce pas ? C'est moi qui paye. Apportez-nous du réchauffant, un brûlot ! Où est l'entrée ?

— Par ici.

M. Crochard quitta le comptoir, poussa une porte au fond de la boutique et s'apprêta à gravir un escalier de meunier conduisant aux salons du premier étage.

— C'est bon ; restez en bas, dit vivement mademoiselle Sylvie, je trouverai bien. Je veux le surprendre... Ah ! j'ai le cœur qui me bat d'une force !

M. Crochard, intimidé par l'aplomb de sa nouvelle cliente, s'inclina avec un sourire et se

recula. Il paraît que la grimace du cabaretier était une malice, car mademoiselle Sylvie fronça les sourcils, se mordit les lèvres et puis haussa les épaules. Les commentaires de son hôte lui étaient, après tout, bien indifférents.

Au haut de l'escalier, Sylvie s'arrêta. Un carreau au-dessus d'une porte laissait filtrer une lumière jaune et désignait la pièce où le vieillard attendait. Le trou de la serrure, d'ailleurs, se trouvait à la hauteur de la chandelle posée sur la table. Au moment d'entrer, Sylvie porta la main à sa poitrine.

— C'est singulier ! murmura-t-elle, on dirait que cela me fait quelque chose. C'est peut-être que j'ai marché trop vite, ou que je n'ai pas assez dîné ; j'ai les jambes comme du coton... Quand je serais émue !... est-ce que je n'en ai pas le droit ? On rit de ces bêtises-là, mais on est obligé de les subir comme les autres !... Ah ! si le pauvre vieux pouvait se souvenir que je suis sa fille et m'aimer un peu ! je crois que cela me ferait du bien.

Et, dans la demi-obscurité de ce couloir de cabaret, Sylvie essuya deux larmes, deux perles, que l'amour filial faisait monter de son cœur vide à ses yeux desséchés ; elle se baissa et regarda par la serrure.

— Comme il est vieux ! dit-elle, et cassé ! Il n'y a pas de danger qu'il me batte, comme il a battu maman. Décidément, c'est de l'émotion que j'ai !... Qui est-ce qui dirait cela ? Est-ce bête !

Et, sur cette réflexion philosophique, qui n'était, comme toutes les suggestions de la philosophie, qu'une bravade de sa raison contre son sentiment, qu'un accès de fatuité de son expérience raillant la naïveté de sa nature, elle ouvrit la porte et entra dans le cabinet.

Le buveur ne se dérangea pas. Il croyait peut-être que c'était M. Crochard qui venait renouveler sa consommation, ou plutôt il ne croyait rien. Résigné de longue date, il avait perdu la faculté d'être inquiet ou surpris.

Sylvie le contempla pendant une minute d'un regard profond, ardent, qui voulait pénétrer jusque sous les cendres dont ce vieux cadavre animé semblait rempli pour y chercher une étincelle. Le résultat de cet examen fut une pensée grave, presque religieuse, qui mit un nuage sur le front de cette femme étrange. Elle prit en silence un tabouret rangé contre le mur, l'approcha de la table, s'assit en face du vieillard, et, glissant ses deux mains vers une des mains énormes du buveur, elle dit, en contractant sa

bouche avec effort, pour ne laisser passer qu'un son plus doux que sa voix habituelle :

— Bonjour, papa !

Le vieillard leva lentement la tête, et, d'un œil vitreux, regarda sa fille.

— Tiens ! c'est toi... répondit-il ; je ne t'aurais pas reconnue.

— Je crois bien ! repartit Sylvie d'un ton strident, il y a vingt-cinq ans que vous ne m'avez vue.

— Vingt-cinq ans ! répéta le buveur ; tant que cela ?

— Dame ! tout autant. J'étais une gamine : est-ce que vous vous rappelez comment j'étais ? Un peu noire, un peu maigre, un peu longue ; car, sans reproche, papa, vous ne me nourrissiez guère ; mais on m'a dit que mes longs cheveux et mes yeux perçants me donnaient tout de même un air !...

— Oui, oui ! je me souviens, dit le vieillard, avec un écartement de la barbe qui dénonçait peut-être un sourire, tu étais jolie !

— N'est-ce pas ? s'écria Sylvie qui se leva brusquement. Embrassez-moi donc, papa ?

— Je le veux bien, dit tranquillement le buveur, qui passa sa grosse main sur ses lèvres.

Sylvie tendit la joue ; mais il paraît que l'im-

pression reçue du baiser paternel fut médiocre, car elle voulut sa revanche aussitôt, en essayant du baiser filial. Elle se pencha sur l'homme, lui prit la tête à deux mains et le baisa avec énergie. Le buveur se laissa faire, inerte, patient, docile.

— Cela ne vous dit donc rien d'être embrassé par votre fille? demanda Sylvie d'une voix enrouée par l'émotion.

— Qu'est-ce que tu veux que cela me dise? répliqua sans malice le vieillard, qui emplit son verre.

— Au fait, c'est vrai! Pendant ces vingt-cinq ans, vous avez été tout seul au monde, et moi aussi. Est-ce que nous avons eu une famille, vous, un enfant, moi, un père? Ah! bien oui : vous, vous étiez là-bas à trimer. Cela éreinte joliment... Qui est-ce qui reconnaîtrait un hercule?

— Tais-toi! dit le vieillard avec effroi en se retournant vers la porte.

— Ici, vous êtes en sûreté, papa. M. Crochard est un honnête homme qui ne trahit que les gens de la correctionnelle. Aussi a-t-il la confiance de la *rousse* et celle des amis. N'ayez donc pas peur! Allez! il sait bien que vos béquilles sont de fausses béquilles, et que vous marchez aussi bien que moi.

— C'est égal, tais-toi, tais-toi!... murmura le buveur en tremblant.

— Pauvre père! Est-il devenu capon!

— Ah! c'est que tu ne sais pas...

— Je ne sais pas, mais je m'en doute, interrompit Sylvie avec un mouvement de commisération qui adoucissait brusquement les traits anguleux de sa figure; vous avez souffert, n'est-ce pas?... C'est dur à traîner, ce vrai boulet. Cela écorche. Ah! pauvre homme! vous me raconterez tout cela, et cela me fera pleurer, car j'ai un fier besoin de pleurer. On ne sait pas comme cela me soulagerait et comme je serais contente!

Et, tout en parlant ainsi, par une contradiction apparente, qui ne faisait que confirmer au fond ses paroles, Sylvie se mit à rire, d'un rire terrible, douloureux, de ce rire que poussait sur la roue je ne sais plus quel supplicé, Damiens, je crois, lequel provoquait la douleur, et, à chaque goutte de plomb fondu qu'on versait sur ses chairs tenaillées, déchirées, criait : « Encore! encore! »

— Sylvie, tu es méchante, dit avec soumission le vieux buveur, qui ne comprenait rien à la gaieté de sa fille.

— Bon! voilà que vous ne m'avez vue que depuis cinq minutes, et vous me jugez comme

me jugent les autres. Ah! je suis méchante! moi qu'on a élevée à coups de pied, à coups de poing; qui faisais des tours dans les ruisseaux à cinq ans; qui n'avais plus de mère à sept ans, et qui voyais arrêter mon père par des gendarmes quand j'avais dix ans!... Laissez-moi dire, personne n'entend... D'ailleurs, il faut que cela sorte. Je suis méchante! moi qu'on a toujours trompée, frappée, méprisée, et qui n'ai pas pu trouver une pauvre créature qui consentît à m'aimer un peu!...

Eh bien! vous êtes gentil de me dire cela, quand nous nous revoyons; quand je viens savoir s'il n'y aurait pas moyen que j'eusse un peu de véritable affection pour vous; quand je voudrais faire de vous ou mon vrai père, ou mon petit enfant. Ah! bien oui, je fais peur, je suis méchante! Qui est-ce qui vous a dit que j'étais méchante? Parce que je vous demande de me raconter vos vingt-cinq ans de travaux forcés?... Puisque je vous répète que c'est pour vous plaindre et pour pleurer! Eh bien! moi je vous raconterai mes vingt-cinq ans de galère... et vous verrez si je n'ai pas du mérite à n'être encore que ce que je suis... Mais il faut boire un peu pour se réchauffer.

Sylvie se leva, alla à la porte, qu'elle ouvrit.

— Et ce brûlot, monsieur Crochard? cria-t-elle en grossissant sa vilaine voix à l'aide de ses deux mains réunies.

— Voilà! voilà! dit le cabaretier du fond de sa boutique.

Sylvie se reprit à rire.

— On dirait que nous jouons une scène de ventriloquie. Ce père Crochard a une voix qui sort toujours de la cave!...

Le buveur acheva la dernière goutte de la bouteille; il avait toujours la même lenteur de mouvements, mais des lueurs dans ses yeux révélaient l'inquiétude que lui inspirait sa fille avec ses propos inconsidérés. Il était bien fâché d'être à ce rendez-vous. S'il avait su! Après vingt-cinq ans de séparation (et quelle séparation!) était-il nécessaire pour lui de retrouver son enfant, pour elle de retrouver son père?

CHAPITRE II

Je ne sais si l'espèce de punch violent commandé par Sylvie s'appelle véritablement un brûlot dans la langue de la Petite-Pologne. Mon respect de l'exactitude physiologique s'arrête, autant que possible, à l'argot. Mais ce que je sais, c'est que ce nom convenait au breuvage, et qu'une femme d'esprit comme Sylvie était capable de créer un nom. Quoi qu'il en soit de ce petit détail de linguistique, le père Crochard monta dans deux chopes, posées chacune sur une soucoupe, un mélange d'eau-de-vie qui avait peut-être la prétention de n'être que de l'eau-de-vie pure, et posa ces deux verres tout fumants devant Sylvie et son père.

— Buvez-moi cela, papa, cela vous fera du bien, dit la fille.

— Oh! c'est bien fort! répondit en hésitant le colosse.

— Allons donc ! vous avez peur de cela ? Vous avez donc peur de tout ? Essayez. Tenez, moi, j'avalerais des étoupes trempées dans de l'esprit de vin.

Et d'un geste rapide, pour encourager son père, Sylvie porta à sa bouche le breuvage corrosif dont elle but la moitié. Le vieillard la regardait avec un commencement d'admiration. Il se décida enfin, et, par petites gorgées, huma un quart de son verre.

— Eh bien ! cela va-t-il mieux ?

— Oh ! c'est bon ! murmura le vieillard en faisant claquer ses lèvres.

— Quand je vous le disais !

M. Crochard, enchanté du succès de sa préparation, se retira en refermant la porte. Sylvie but encore un peu de cette *eau-de-mort* toute brûlante, et commença ainsi :

— Ah ! vous ne voulez pas me faire pleurer ! C'est moi alors qui vais tenter sur vous ce phénomène. Peut-être bien que cela me fera le même effet. Vous souvenez-vous au moins de ce qui s'est passé il y a vingt-cinq ans ?

— Mais, tais-toi donc ! dit le vieillard, que ce brûlot avait un peu réchauffé, et qui frappa sur la table.

— N'ayez pas peur, je ne parlerai pas de ce

que je n'ai pas vu. Nous étions à Fontainebleau, pas vrai? dans une foire. Vous, vous enleviez une voiture dans laquelle on mettait dix hommes de la garnison; moi, je faisais le tour de la société en quêtant. Je n'ai jamais eu tant froid, tant faim que dans ce temps-là... Je n'osais pas vous regarder... Vous étiez tout rouge et tout noir de figure, la peau en brique et la barbe comme du charbon. Et puis, on me disait que vous écrasiez le premier venu rien qu'à lui frapper sur l'épaule. Ça agit sur les enfants, ces choses-là. D'ailleurs, ma mère est morte pour vous avoir regardé un jour mal à propos.

— Ne parle pas de ta mère, je te le défends! interrompit le vieillard, qui continuait à boire et qui reprenait de l'énergie.

Sylvie haussa les épaules et continua :

— La pauvre femme vous avait fait manquer un équilibre, de sorte qu'un pavé lui était tombé sur la tête. Je m'imaginai toujours que c'était le même pavé que je vous voyais enlever avec les dents et envelopper d'un mouchoir rouge, couleur de sang... Et puis, enfin, vous ne redoutiez pas une goutte ou deux dans ce temps-là, et quand vous aviez bu, vous ne connaissiez personne. Je grelottais donc à quinze pas de vous toujours, ce qui ne m'empêchait pas de re-

cevoir parfois des chiquenaudes. Quand est arrivée l'histoire du notaire...

Cette fois le vieillard se dressa tout debout et étendit ses larges mains devant lui.

— Je t'en prie, ne parle pas de cela non plus, dit-il d'une voix où la prière se mêlait à une sorte de menace.

— Il faut bien que j'en parle, puisque c'est la cause de nos malheurs!

— Ce n'est pas moi qui ai frappé!

— Quand ce serait vous, papa! répliqua Sylvie avec un singulier accent de pitié méprisante; est-ce que vous croyez que depuis vingt-cinq ans je ne me suis pas familiarisée avec cette idée-là?... J'aurais été du jury, mon pauvre homme, qu'en voyant vos mains, vos épaules, et en vous connaissant un peu, j'aurais dit comme les autres : « Il est coupable!... » Mais cela regarde la société : elle vous a pris, elle vous a jugé, elle vous a envoyé là-bas. Les comptes sont réglés; vous devriez être bons amis... Seulement, ce que je me rappelle, c'est que quand les gendarmes vinrent vous arrêter, je fus enchantée. « Je n'aurai plus de coups, et je n'aurai plus peur des pavés! » me disais-je tout bas. Eh bien! j'avais tort : j'aurais dû éprouver de la peine; j'y ai réfléchi depuis, en voyant des enfants en deuil. Un

père est toujours un père, et une fille devrait aimer même celui que les gendarmes ont raison d'emmener.

Sylvie s'interrrompit pendant quelques secondes; elle s'était accoudée sur la table, en face du vieillard qu'elle contemplait d'un regard curieux, comme si elle s'interrogeait à la fois sur elle-même et sur lui.

— Peut-être bien, reprit-elle d'une voix grave, que si, toute petite, je vous avais aimé bien fort, sans m'effrayer de vos poings et de vos pavés, je vous aurais épargné des misères. Une enfant gentille qui regarde ses parents d'une certaine façon, et qui leur dit : « Ne faites pas cela, je vous en prie, ce serait mal pour vous, et mal pour moi !... » une petite enfant qui dit cela, et qui sait se faire écouter, porte peut-être bonheur; je l'ai appris plus tard. Je connais des gens qui sont devenus honnêtes, tout simplement, tout bêtement, parce qu'ils sont devenus pères. Ah ! c'est ce qui me met la rage dans le cœur ! Dame ! après tout, c'était à vous à commencer, n'est-ce pas ?

Le vieillard continuait ses petites gorgées d'eau-de-vie; il ne répondit pas.

— On vous emmena, je restai seule. Les autres gens de la foire me regardaient avec curio-

sité, mais ne songeaient pas à me recueillir ; ils avaient peur d'une orpheline dont la mère était morte par accident, dont le père pouvait mourir...

— Je ne suis pas coupable ! essaya de crier le buveur, dont la voix n'avait plus de notes hautes.

Sylvie fit un mouvement dédaigneux, comme si cette protestation importait peu à son récit.

— Un homme seul me prit en pitié. Vous le connaissiez, le père Dufour, l'escamoteur, un ambitieux venu au monde pour être bourgeois, et qui a atteint son rêve. Ah ! j'ai été bien bête avec lui ! je serais aujourd'hui sa fille, sa femme, si je n'avais pas commencé comme j'ai commencé.... Mais ce n'est pas tout à fait ma faute encore ; c'est la sienne. Il a été mon bienfaiteur, le gueux ! mais son bienfait m'a perdue. Pourquoi ne me laissait-il pas mourir de faim dans votre baraque, ou bien vagabonder ?... Il m'a donné des habits, de la soupe ; il m'a appris à jouer la comédie, à faire la somnambule. Je lui suis devenue utile, j'ai payé ses soins : mais, en même temps, cet homme, il m'a trouvée à son goût ; moi, j'ai eu de bonne heure l'ambition d'être sa femme ; j'étais toute gamine que je faisais déjà ma fière parmi les autres, parce que

j'étais la bonne amie de M. Dufour. Je l'aimais et je le haïssais; il ne me battait pas; il avait des égards; il n'en a pas eu assez! Un matin, j'ai compris que je ne serais jamais que sa servante, son artiste, son jouet, et qu'il ne m'estimait pas. Il avait un fils auquel je ne faisais pas attention quand c'était un mioche, et qui me parut beau comme un génie de féerie, quand il eut douze à quatorze ans. On l'avait mis en pension de bonne heure, je ne le voyais jamais : nous roulions dans la banlieue, dans les départements, en évitant Paris, pour laisser à M. Pierre le temps de grandir. Mais à la fin, le père Dufour n'y tint plus, et, prenant son cœur à deux mains, il fit venir son fils, en nous ordonnant des respects... comme pour un fils de préfet. Ah! l'orgueilleux enfant! Chaque fois qu'il me regardait, je me sentais écrasée : du premier coup, il devina bien ce que j'étais dans le ménage de son père, et, au lieu de m'aider à devenir sa belle-mère, il me méprisa tant, tant, que je finis par l'adorer... avec fureur, sans en rien dire à personne, sans rien laisser voir; car on se serait moqué, et on m'eût méprisée davantage de ce qui pouvait, au contraire, me porter bonheur et me faire estimer.

Sylvie s'interrompit encore : un peu de sueur

lui était venue au front; elle l'essuya, regarda dans son verre, hésita à vider la dernière goutte d'eau-de-vie qui y restait, l'y laissa, et continua d'une voix qui s'assombrissait en s'adoucissant :

— Je n'avais pas assez prévu le retour du gamin dans la baraque du père Dufour. Je m'étais laissé donner un surnom; on m'appelait la *Chauve-Souris*. Ah! je tuerais aujourd'hui celui qui me le jetterait à la face, ce sobriquet de malheur! Quand je voulus être Sylvie pour Pierre Dufour, il me répondit en ricanant de dédain : « Bonjour, Chauve-Souris! » C'était bien fini, allez! Je ne pouvais pas m'en faire aimer, et je ne pouvais plus même attendre de son père autre chose qu'un peu de pitié en cachette, et que de l'indifférence en public... Son fils lui faisait honte de moi. C'est alors, papa, que j'ai appris ce que pouvait être un enfant pour les gens même flétris. Tenez, si vous le voulez, moi qui ne suis qu'une vilaine Chauve-Souris, par cela seul que je suis votre fille et que je veux vous aimer, eh bien! je vous donnerai des idées de bien et des conseils profitants. C'est cela les enfants! C'est une conscience en dehors qui renouvelle la vôtre quand la vôtre vieillit. J'aurais fait ce que j'aurais voulu du père Dufour sans son diable, sans son ange de

fil. Ah! les enfants! Pourquoi donc n'ai-je pas trouvé un amant qui m'ait rendue mère? Peut-être bien que je serais une bourgeoise établie, honnête, à l'heure qu'il est! Mais je n'ai pas eu de chance! Les gendarmes, les commissaires, les gardes-chiourmes, tout ce qui nous traque, nous blesse et nous frappe, pourrait être remplacé par une armée de petits enfants, qui nous appelleraient « papa, maman », et nous riraient pour l'amour de la vertu, ou pleureraient quand nous faisons mal. Mais il faudrait aussi savoir son métier d'enfant! Moi, par exemple, je suis votre petite, mais je ne suis pas votre fille! Ah! si j'avais été à l'école!... C'est bête ce que je vais vous dire, pauvre vieux! et c'est bien drôle de dire cela ici, dans le cabaret du père Crochard; mais si j'étais gouvernement, je forcerais tous les mioches à aller à l'école, et je punirais les parents qui refuseraient d'y envoyer leur famille... Je leur dirais : « C'est que vous voulez mal faire, et c'est que vous ne voulez pas que vos enfants vous réprimandent!... » J'avais dix ans, onze ans, je ne sais plus, quand vous avez été pris... Est-ce que je n'aurais pas pu déjà vous empêcher d'aller vers la mauvaise compagnie? Ah! bien oui! vous me débarrasiez, j'étais heureuse!... Le père Dufour, lui, a

agi autrement : il a fait donner de l'instruction à son fils, et il a placé par là du bonheur et de l'honneur à gros intérêts. C'est son fils qui lui a rendu de la considération, qui lui a fait un sort, bien qu'il ait eu aussi ses petits torts envers la société, et qu'il ait crevé un œil à un homme!... et à un bel homme!...

Sylvie dit ce dernier mot avec un sourire qui mêlait comme un éclair aux nuages dont son front se couvrait peu à peu. Le vieillard écoutait ou n'écoutait pas, mais sirotait gravement le brûlot qui l'avait si fort effrayé au début.

— Si, au moins, reprit la Chauve-Souris avec ironie, vous aviez eu, papa, la fameuse idée d'adopter un enfant! Quelquefois on n'aime pas ses petits, et on ne retrouve son cœur que pour aimer ceux des autres. Eh bien! le père Dufour avait la bosse de la paternité, lui; comment n'aurait-il pas été sauvé? Vous verrez qu'il deviendra marguillier, maire de sa commune! Ce n'est pas tout de m'avoir nourrie et nippée; ce n'est pas tout d'avoir fait de son fils un monsieur, un savant, un ingénieur; ce qui est plus fort, de la part d'un saltimbanque, que d'enlever une charrette avec dix hommes dedans, n'a-t-il pas eu la chance de trouver un jour une autre petite fille? Il aurait tenu une salle d'asile,

cet homme-là ! Oui, ce n'était pas assez de ma jalousie contre son gamin : je suis devenue jalouse alors, oh ! bien jalouse, de cette enfant recueillie qu'il a aimée avec plus d'amour qu'il n'en avait montré pour moi, avec plus de soins, avec plus de religion. Qu'est-ce qu'elle avait donc, cette gamine, pour être plus respectée que moi ? On eût dit qu'elle apportait le bon Dieu avec elle dans la baraque, tant le père Dufour a été bouleversé par cette petite. N'a-t-il pas eu, un jour, la sottise de me dire qu'il expiait envers elle les torts qu'il avait eus envers moi ! Était-ce assez fou ? Quelle façon commode de se repentir ! Hein ! qu'en dites-vous, papa ?

Le père n'en disait rien. A son tour, il avait vidé son verre jusqu'aux trois quarts, et il recommençait à regarder avec un peu de chagrin le fond qui devenait visible ; il n'entendit pas l'interrogation de sa fille. Celle-ci continua :

— Je devrais être joliment fière de tout le bien que le père Dufour a fait à cause de moi ; car, si vous aviez vu quelle demoiselle instruite et adorée cette petite Camille est devenue ! Ah ! le sort n'est pas juste. Sa mère était une femme entretenue : pourquoi donc qu'elle n'a pas profité des mauvais exemples ? Pourquoi donc que Pierre l'a prise pour sa sœur, et qu'un jour ou

l'autre, si je ne m'en mêle pas, il la prendra pour sa femme? Sa femme! elle sera sa femme! entendez-vous cela, papa? cette vagabonde qui pouvait mourir dans le ruisseau comme moi, et qui a été préservée, on ne sait pas pourquoi, par de la chance que je n'ai pas eue; parce que, précisément, il fallait qu'elle fût sauvée pour me perdre davantage : oh! il y a des phénomènes dans la nature qu'on ne peut pas montrer à la foire, et qui sont horribles! Est-ce que c'est ma faute si j'ai été la Chauve-Souris et si Camille a été Camille? Son bonheur a commencé de ce qu'elle savait lire et écrire. On a trouvé tout simple de l'envoyer à l'école, elle, tandis que moi, on a trouvé tout simple de me garder dans la troupe, de me faire servir aux exercices, de me louer au public et de me donner à M. Dufour! Ah! c'est à se casser la tête contre les murs! ou bien, c'est à se noyer dans son verre. Tiens! je n'ai plus rien à boire, et j'ai encore soif!

— Fais apporter de l'eau-de-vie, murmura le vieillard, qui égouttait son verre sur sa main.

— Ah! vieux farceur! vous y prenez goût. Non, merci, c'est assez pour vous, c'est trop pour moi. Si j'ai soif, eh bien! j'avalerai mes larmes; elles sont chaudes, allez, et elles peu-

vent faire concurrence à l'eau-de-vie du père Crochard.

La Chauve-Souris pleurait en effet; mais sa bouche tordue n'en continuait pas moins de ricaner.

— Cela vous est bien égal, tout ce que je vous ai raconté, n'est-ce pas? reprit-elle en passant rapidement la main sur ses yeux. Peu vous importe qu'on ait recueilli votre fille; qu'on en ait fait une somnambule; qu'elle ait eu l'espoir d'être épousée; et puis, qu'un beau jour, pour une querelle, pour un coup de cravache et un coup de poing, ses misères aient recommencé. Qu'est-ce que cela vous fait que j'aie, depuis plus de dix ans, la rage dans le cœur, et que je voie passer devant moi la fortune, l'honneur, la considération, l'amour des autres, en me disant : « Ma pauvre fille, tout cela n'est pas pour toi!... parce que le sort ne l'a pas voulu? » Cela vous importe moins qu'un verre d'eau-de-vie. Je sens bien qu'avec vous j'aurai encore de la peine : je m'étais fait une idée qui me portera malheur comme le reste. Je voulais me reconstruire un peu de petit bonheur, en me rattachant à quelqu'un, ou à quelque chose. Après tant d'années de courses, de culbutes à pied et à cheval, de somnambulisme et

de prédictions, je suis bien lassée, et j'ai bien envie de m'asseoir... Quand, dernièrement, une ancienne connaissance, celui, vous savez bien, qui promène ses figures de cire, m'a dit que vous étiez revenu de Toulon, que vous aviez fini, qu'on vous avait gracié enfin... je me suis sentie pincée là, dans la poitrine, comme si l'on m'avait annoncé un héritage. Je suis tombée sur une chaise, et j'ai pleuré. Je crois qu'on viendrait m'avertir que le père Dufour m'attend pour me mener à la mairie, que cela me ferait moins d'effet... Pauvre cher homme ! ils appellent cela gracier les gens ! Ils vous renvoient infirme, abêti, propre à rien, propre à boire : ils vous ont usé dans des travaux trop lourds ; et, bien que vous n'ayez plus de boulet à la patte, ils savent bien que vous traînez toujours le boulet d'autrefois, et que vous ne pourrez plus rien faire de bon... pas même soulever une charrette... Dites !... est-ce que vous êtes encore fort ?

Le vieillard, qui se familiarisait un peu avec le danger d'entendre évoquer ses antécédents, voulut prouver sa force, et leva son verre à bras tendu.

Sylvie le contemplait.

— J'attendais un père, et voilà ce qui m'arrive ! Qu'est-ce que j'en ferai ? se dit-elle.

CHAPITRE III

Après un intervalle de silence, pendant lequel la Chauve-Souris sembla prendre la mesure du colosse tombé en enfance, elle continua d'une voix brisée :

— Ah ça ! j'use mon souffle à vous raconter un tas de choses que vous n'écoutez pas : voici qui va vous intéresser, papa... Si l'on savait que vous êtes à Paris...

Le vieil hercule se souleva avec un air de peur et de menace.

— On ne le sait pas... Tu me cacheras... balbutia-t-il.

— Eh bien ! oui, on aura soin de vous, reprit la Chauve-Souris avec un rire méprisant. Il y en a à ma place qui, trompées dans leurs espérances, voyant le fardeau qu'elles vont prendre, le laisseraient là et iraient chercher le sergent de

ville qui flâne au coin de la rue pour lui dire : « Il y a ici un forçat en rupture de ban, faites-moi donc l'amitié de m'en débarrasser. Le pauvre homme me gêne, il n'est bon à rien qu'à meubler vos prisons : vous l'avez estropié pour qu'il reste en cage, gardez-le. »

— Si tu faisais cela !... s'écria l'athlète avec plus d'énergie qu'il n'en avait montré jusqu'alors, et en saisissant un des poignets de sa fille.

— Oh ! oh ! vous avez encore la main rude, quand vous le voulez ; c'est bon à savoir, dit Sylvie, en dégageant et en frottant son poignet froissé. Si j'ai besoin jamais d'une chiquenaude pour quelqu'un, je vous appellerai, papa, et je vous ferai boire. Mais tenez-vous tranquille pour le quart d'heure ; puisque je vous adopte, ce n'est pas pour vous trahir, bien au contraire. Je reprends mon historiette. Quand j'ai su que vous étiez libre : « Il faut que je l'aie près de moi, le cher homme ! » me suis-je dit. Je vous ai expliqué mes petites raisons de sentiment ; n'en parlons plus. Je veux une famille, et il faut, papa, que vous soyez la mienne. C'est à choisir entre ce que je vous offre et le sergent de ville... Votre choix est fait, n'est-ce pas ? C'est bien gentil pour moi. On vous avait interné à soixante lieues

d'ici ; j'ai donné de l'argent pour qu'on vous fit faire le voyage, et un vieux Romanichel, qui me disait toujours que j'étais de sa parenté, parce que j'ai du jaune dans les yeux et du brun sur la peau, m'a expliqué que, si vous preniez des béquilles, on ne s'apercevrait pas de la mauvaise habitude que vous avez contractée là-bas de traîner la jambe. C'est pour cela que je vous ai fait dire de devenir bancal : ce n'est pas plus difficile que cela... Avec des béquilles, ni vu, ni connu, on embrouille la police. Il vous fallait un passe-port, on vous a donné un petit paysan qui avait l'air de conduire son grand-papa à un hôpital de Paris. L'enfant vous a amené ici ; il paraît que c'est un lieu d'asile clandestin. Le père Crochard a été commandité autrefois par des artistes ; il s'en souvient, le cher homme, et on lui ferait peut-être une mauvaise affaire, s'il ne s'en souvenait pas. J'ai payé le gamin, je l'ai congédié, il est reparti. Vous voilà donc seul et libre à Paris, dans la grande capitale, dans le pays défendu. Vous n'êtes pas content de cela, hein ? Écoutez maintenant mon plan. Moi je veux devenir une bourgeoise ; il faut en finir avec les tortillements d'yeux dans les baraques. J'ai trouvé un homme fort bien, un envieux comme moi, qui m'épousera, peut-être, et qui en atten-

dant, s'associe. Je ne lui ai pas demandé les métiers qu'il a faits, mais il a une bonne idée; il veut que je sois marchande à la toilette. J'aurai peut-être un jour une boutique; en attendant, j'ai une chambre. Voilà la première fois depuis que je suis au monde que j'habite une maison, et que je ne dors pas dans une voiture. Dame! il faudra vous contenter d'un coin dans cette chambre; on vous entourera d'un paravent et de tous les égards possibles. Mon homme a quelques sous, gagnés dans la brocante; il achète aux commissaires-priseurs, au mont-de-piété, et moi, je me ferai une clientèle parmi les jolies femmes : c'est un bon état, allez, et qui vous mène partout. De cette façon-là, je reste à Paris... et je surveille mon monde, car j'ai deux ambitions, voyez-vous, papa; et vous, qui avez été violent, vous comprendrez peut-être cela. Je veux devenir une femme établie qu'on saluera, qu'on n'appellera plus « la Chauve-Souris, » et je veux me venger! Oui, oh! oui, je me vengerai.

Sylvie frappa du poing sur la table. Son vieux père hochait la tête comme un amateur de musique qui applaudit à une note bien jouée.

— Il y a longtemps que je la porte en moi, cette vengeance qui me brûle, continua Sylvie

pâle et frémissante. J'ai voulu la tuer, cette Camille, et puis, quand j'ai appris qu'elle était rentrée chez sa mère, la femme entretenue, pour y reprendre son métier de Cendrillon, je me suis dit : « Bah ! elle sera si malheureuse, que je serai vengée. » Malheureuse ! elle ! Ah ! bien oui : si elle souffre, il n'y paraît guère ; elle travaille, elle soutient la maison, et je l'ai vue passer, il y a trois jours, à côté de moi sur un trottoir. Elle était si belle, si calme, si contente de son malheur, que j'ai failli entrer chez un épicier acheter du vitriol pour le lui jeter au visage... Mais ce sont des bêtises, ces moyens-là, on ne défigure pas toujours son monde, et on appelle la police... J'ai un autre plan. Avec l'industrie que j'entreprends, j'ai mille moyens d'arriver à sa mère, à son frère et à sa sœur ; je l'atteindrai sans la toucher... Qui sait ? elle n'est pas encore mariée à Pierre, qui est un savant... Ils s'écrivent, j'en suis sûre ; il se disent un tas de choses... que je voudrais bien connaître... Mais je sais qu'il est occupé, et que le mariage est subordonné à bien des projets... Quant au père Dufour, il est retiré, il habite une petite maison à Belleville. Je tiendrais pourtant son ménage, je serais sa femme, madame Dufour tout du long, sans cette Camille ! Ce que je n'ai

pu faire avec ces gens-là qui me méprisaient, je le ferai sans eux, et, pour m'en servir contre eux, entendez-vous, papa! Ils ont appris à écrire, à lire; moi, je ne sais que ce qu'on attrape à rouler dans le monde. Eh bien! je veux aussi grandir comme ils ont grandi. Le travail ne me fait pas peur : s'il faut, pour amadouer la chance, avoir un commencement de famille, on saura dans le quartier que je soigne mon vieux père, un homme respectable, entendez-vous! un ancien soldat qui pose aujourd'hui dans les ateliers comme modèle pour la tête du Père éternel ; car vous avez, papa, une fameuse tête de bon Dieu! Voilà mon projet, voilà pour-quoi je vous ai fait venir. Si vous y mettez un peu du vôtre, si vous vous civilisez jusqu'à m'aimer un brin... cela me facilitera la besogne. Bah! cela viendra : le goût de l'eau-de-vie vous est bien revenu.

— Tu me donneras pour mon tabac? demanda timidement le Père éternel.

— Ah! vicieux, vous voulez donc reprendre toutes vos habitudes? Oui, vous aurez du tabac. Ainsi, c'est bien entendu, le passé est le passé; que les curieux aillent y voir : nous, nous n'y regardons plus. Ce qu'il faut envisager en face, c'est l'avenir; et, à Paris, il y a toujours un

avenir. Rien ne s'y use, rien n'y est assez piétiné pour ne pas reflleurir. Maintenant que je vous ai dit tout cela, et que vous n'en avez pas compris un mot, en route! Ephraïm nous attend.

Le vieillard releva la tête.

— Ephraïm, c'est mon associé. Vous l'aimez. Il est industriel comme tout, sans compter qu'il a de belles connaissances, et que ce n'est pas avec lui que vous serez jamais inquiété. Ah! bien, oui... il a le bras long, et si vous étiez un peu plus dégourdi!... Mais ce sont ses affaires... Allons! il est tard; en route!

— Nous allons loin? demanda le vieux buveur.

— Non, tout près d'ici... à peine un quart d'heure.

Pendant que son père, se tenant des deux mains à la table, se levait et se mettait en équilibre, Sylvie ouvrit la porte.

— Hé! monsieur Crochard, on vous demande.

Le marchand de vins s'empressa de monter.

— Voilà pour vous payer, dit la Chauve-Souris en tendant avec une sorte de fierté une pièce de cinq francs, et je vous laisse, par dessus le marché, les béquilles du papa.

— Mes béquilles ! dit le vieillard avec effroi.

— Parbleu ! ne vous imaginez-vous pas que vous en avez besoin, quand vous avez le bras de votre fille pour vous soutenir ? Tenez, père Crochard, serrez les ustensiles, et si jamais un buveur traînant la jambe, s'attablait chez vous... prêtez-lui ces jarrets-là ; ils sont solides. Au revoir !

Sylvie et son père descendirent du premier étage. Au moment de sortir du cabaret, le vieillard fit un mouvement en arrière.

— Ne vous cabrez pas, lui dit en souriant sa fille, puisque je vous répons qu'il n'y a pas de danger. Paris, c'est la Providence des évadés.

En ce moment, la Chauve-Souris avait ouvert la porte, et, exhaussée par les marches du seuil, elle apercevait, à travers un terrain vague, quelques lumières des rues, un peu de cette perspective de Paris qu'on dominait des hauteurs, aujourd'hui abaissées, du quartier La-borde.

— Ah ! gueux de pays ! dit avec une sorte de rugissement de joie et de colère, Sylvie en dressant son poing dans la nuit. Il faudra bien que tu m'é fasses une petite place aussi à moi, comme aux autres. Je veux leur prouver, à tous ceux qui ont craché sur moi, que je valais la peine

d'être essuyée... Ah! ils se sont réhabilités, et ils ne voudraient pas que je fusse sauvée!... c'est ce que nous verrons. Ils font leurs embarras avec leur famille... J'aurai la mienne maintenant : s'il faut l'aimer je l'aimerai, et s'il faut être honnête, on le sera !

Et, tout animée, presque belle dans cette nuit brumeuse, avec le reflet du cabaret rouge du père Crochard, la Chauve-Souris secouait la tête d'un air de défi.

— Mais si je n'ai pas de chance, si la douceur et la famille ne me réussissent pas pour me venger, ah! je le jure par celui-là qui revient de loin... il y aura un compte terrible à régler... Je me vengerai autrement, et ce sera terrible... Al-lons! venez, papa; n'ayez pas peur de la boue : à Paris, c'est bon genre de se crotter.

Et terminant par un éclat de rire violent, cette singulière imprécation, la Chauve-Souris franchit en sautant les trois marches du cabaret que le vieillard descendait en glissant et en se soutenant, de ses grands bras, aux deux côtés de la porte.

La pluie avait cessé, mais le pavé était humide, et le père de Sylvie, craintif, hésitant, avait besoin de s'appuyer fortement sur le bras de sa fille. Celle-ci était fière de son fardeau. Le senti-

ment filial, qu'un instinct sauvage lui faisait chercher au fond d'elle-même, se mêlait, pour la réjouir, à l'impression même de la fatigue qu'elle ressentait en soutenant le colosse. Elle appartenait à cette espèce de créatures qui veulent incruster en elles par la douleur le souvenir d'une joie, d'une émotion, au moins ; qui se font battre pour être aimées, et qui, ayant passé la vie à souffrir, trouvent un attrait dans une souffrance nouvelle. Sylvie et son père gagnèrent, par la rue du Rocher, la place du Havre, et bientôt la rue Saint-Nicolas-d'Antin. C'était dans une maison de cette rue que M. Ephraïm les attendait.

— J'aurai bientôt une boutique dans un passage, dit Sylvie, moins pour s'excuser d'introduire son père dans une allée obscure, fétide, au bout de laquelle on entrevoyait vaguement un commencement de spirale, que pour se donner à elle-même une fois de plus le témoignage d'un avenir supérieur.

Au troisième étage (c'était le dernier), Sylvie heurta une porte qui effleurait l'escalier. On entendit glisser des savates pesantes, et M. Ephraïm ouvrit lui-même.

C'était un petit homme, assez gras en réalité, et fort grasseux d'aspect, aux façons patelines, aux yeux clignotants, aux paupières rougies, à

la barbe rousse, au front chauve, à la physionomie composite, dont toute la figure et la personne étaient comme une enseigne de travestissements. Huissier, recors, marchand de contre-marques ou de lorgnettes, M. Ephraïm pouvait être tout cela, et bien plus encore : avec une mise décente, c'était un financier ; avec une soutanelle, un bedeau. Mais la ruse et l'ironie se montraient impudemment en lui, malgré ses manières doucereuses. On sentait que cet homme devait mentir par nature, par profession, par conscience, et ne pouvait en retour accorder aucun crédit aux paroles des autres.

Il sourit en levant la bougie qu'il tenait à la main pour mieux voir l'hercule. Sylvie donna immédiatement une preuve de ses progrès en psychologie ; car elle interpréta, comme il convenait, ce sourire, et dit brusquement en poussant son père pour qu'il entrât :

— Eh bien ! quoi ? qu'est-ce qu'il a pour vous déplaire, ce pauvre homme ?

— Rien ! repartit Ephraïm qui éteignit son sourire.

— Enfin, il est comme cela, et pas autrement ; il faudra vous en arranger.

— Entrez, entrez, monsieur, dit Ephraïm

avec une politesse parfaite en montrant le chemin.

La chambre était grande : elle paraissait tenir toute la largeur de la maison, en vertu d'un système naïf que les architectes de nos jours se gardent bien d'imiter. Mais elle était envahie par des ustensiles de toutes sortes, par ces épaves du luxe et de l'art qui sont les prémisses du bric-à-brac : des tableaux, des armes, des armures, des porcelaines, des broderies et des pièces d'étoffes entassés dans les coins, contre les murs, ne laissaient que peu de place à la circulation. On apercevait même une robe rouge, une robe de magistrat, accrochée avec la toque à une espagnolette de la fenêtre. C'étaient les héritiers sans doute d'un conseiller à *la cour*, qui, se tenant pour satisfaits d'hériter de la fortune, des titres ou des vertus, avaient cédé au marchand d'habits la défroque vide du défunt.

Le père de Sylvie reconnut immédiatement ce vêtement significatif. Depuis le jour de ses démêlés avec la justice, il lui était resté dans l'esprit le souvenir d'une robe rouge qui l'avait condamné. Comme M. Ephraïm passait avec sa bougie devant cette robe, le vieillard étendit la main.

— Le président ! balbutia-t-il.

— Allons donc, papa ; à quoi allez-vous penser ? répondit sa fille. Tenez ! voilà où vous coucherez. Est-ce gentil, ce petit dodo ?

Et Sylvie montrait derrière un paravent en tapisserie qui avait abrité les dernières confessions de Louis XIV à madame de Maintenon, un lit tout préparé.

— Ah ! soupira voluptueusement le vieillard qui, sans plus de réflexion, se mit en mesure de se déshabiller.

Pendant ce temps, la Chauve-Souris revenait à M. Ephraïm, qui s'était assis dans un coin.

— Eh bien ? lui dit-elle.

— Eh bien ! répondit le bonhomme aux yeux rouges, j'ai vu le bambin. Il a une jolie collection de vices.

— Et la sœur ?

— Elle ne demande qu'à s'envoler.

— C'est bon ! repartit en secouant la tête Sylvie, devenue pensive. Mais je ne sais pas pour quoi, ce soir, je ne suis pas aussi méchante que je voudrais l'être... Je serais heureuse d'être bonne ! Est-ce parce que j'ai retrouvé ce vieux ?... Quelle drôle de boutique que notre cœur !

Sylvie était tombée sur une chaise. M. Ephraïm sourit abominablement en serrant le genou de sa

voisine un peu plus fort que Tartufe ne pressait Elmore.

— Dites donc, ma chère, pendant que vous êtes en train de bonté...

Les yeux du petit négociant projetaient une flamme terrible. Sylvie dégagea son genou, et se levant avec impatience :

— Êtes-vous assommant ! Ce que j'ai dit est dit... Nous sommes des associés d'abord... Plus tard, on verra... On me croit votre femme, cela m'amuse ; mais c'est par vous que je veux commencer à être respectée... Bah ! on n'en saura rien...

Le vieillard, qui s'était couché, murmura en s'étendant dans son lit :

— Eh bien ! vous n'allez pas dormir... mes enfants ?

La Chauve-Souris regarda M. Ephraïm avec colère.

— Vous voyez ; papa aussi, le cher homme, trouve cela tout naturel !... Pour personne je ne vaudrais la peine de me défendre !

— Je vous aime ! bégaya M. Ephraïm.

Sylvie éclata de rire.

— Voilà donc celui qui doit me dire cela le dernier... Eh bien ! je vous garde pour la soif, mon petit. Vous savez ce qui a été convenu : je

m'occùpe de votre commerce, vous aiderez ma vengeance... Après, nous verrons ! En attendant... couchez-vous... je ne vous regarderai seulement pas.

Ephraïm se tirailla un peu la barbe en regardant devant lui.

— Quelle femme ! se dit-il.

Puis il alla modestement se coucher tout habillé sur une sorte de divan-canapé, en s'enveloppant d'un grand manteau de cavalerie.

Quant à Sylvie, elle prépara un fauteuil pour y passer la nuit. Mais, avant de s'y installer, elle vint avec la bougie contempler son père profondément endormi :

— Comme il dort bien ! murmura-t-elle. Quelle belle figure il a, avec sa barbe blanche ! On dirait le sommeil de l'innocence... Après tout, il est innocent, le cher homme !... Il ne savait rien... il n'a rien appris. On l'a fait souffrir, on ne l'a pas instruit... Comme il est beau !

Et Sylvie s'agenouilla à demi pour regarder de plus près son père. Il lui sembla qu'il tressaillait sous sa couverture.

— Il a froid ! pensa-t-elle.

Et alors, cherchant dans la chambre, elle aperçut la robe rouge du conseiller ; elle alla la dé-

crocher, elle l'étendit doucement sur le vieillard ; puis se souriant à elle-même :

— Que le coupable, dit-elle, se réchauffe sous la robe de son juge !

Et, s'installant sur une chaise au pied du lit, Sylvie s'enfonça dans sa rêverie. L'ancienne somnambule avait fait trop souvent semblant de dormir ; le sommeil lui gardait rancune ; elle veilla ainsi, sans fermer les yeux, une partie de la nuit.

CHAPITRE IV

Nous retrouverons bientôt Sylvie, son père et M. Ephraïm. Sortons de cette rue Saint-Nicolas-d'Antin par le côté que l'on vient précisément d'élargir et d'assainir, qui aboutit à la rue de l'Arcade, presque en face de ce monument expiatoire, élevé à la mémoire de Louis XVI, sur l'emplacement probable de la sépulture de Robespierre.

Madame Villiers habitait, rue de l'Arcade, un rez-de-chaussée avec les fenêtres sur la rue. L'entrée était sous la porte cochère, qui divisait la maison jusqu'au premier étage. Deux chambres, à l'entre-sol, communiquant par un petit escalier intérieur, complétaient cet appartement, que l'on croyait d'un prix élevé, tant la maison avait belle apparence, mais qui n'avait jamais pu convenir qu'à des célibataires de l'un ou de l'autre

sexe, ou bien qu'à des familles préoccupées du problème d'avoir un salon possible, en acceptant les chambres et les cabinets utiles comme les coulisses, absolument interdites aux spectateurs.

Nous connaissons bientôt, par les confidences de Camille, les dispositions particulières, l'aménagement et l'atmosphère, pour ainsi dire, de cet appartement, qui eût à peine suffi à une seule personne, et qui servait d'habitation à la famille entière; tant les Parisiennes, qui feraient tenir un million dans le creux de leur petite main sans qu'on s'en aperçût, sont rarement arrêtées par les mesures ordinaires de capacité.

Camille avait, depuis deux ans, la direction du ménage maternel, c'est-à-dire que, depuis deux ans, elle travaillait pour soutenir les dépenses d'intérieur; la direction, toutefois, ne doit pas s'entendre du droit de donner des conseils. On la savait utile, et on l'exploitait; mais il lui était interdit de rien blâmer, et quand elle voulait un peu d'influence, c'était toujours par un moyen pratique qu'il lui fallait la conquérir, en payant une petite dette pour sa mère, en satisfaisant au caprice de sa sœur, en donnant de l'argent à son frère.

Habitée, en apparence, à ces rapports exclusivement intéressés, Camille ne réclamait jamais

une bonne parole, une caresse en retour du service qu'on attendait d'elle. Si elle souriait quand Victor lui donnait un baiser distrait et banal, comme il lui eût donné un reçu ; quand Julie lui disait : « Ma chérie », comme elle lui eût dit : « J'ai besoin d'une robe » ; quand sa mère, qui aimait par dessus toute chose l'ordre, la propreté ; la complimentait sur son économie ; si elle souriait, c'était pour défier son courage, pour s'exhorter à ne rien attendre de cette famille : c'était pour se répéter qu'elle n'avait pas d'espérance à avoir.

Passive, soumise, d'humeur égale avec tout le monde, réparant sans murmure les petites fautes que l'on pouvait commettre contre l'ordre établi par elle, elle n'avait de passion, de faiblesse, de vrais rires et de vraies larmes, que quand elle était toute seule, dans l'affreuse petite chambre, dans la cabine qu'elle s'était réservée à l'entre-sol, au-dessus de la porte, avec une fenêtre ouvrant sous la voûte de la maison. Là, elle souffrait sincèrement ; mais aussi, elle avait des consolations superbes. Sa journée, son labeur finis, elle tirait vite le verrou de sa petite chambre, elle s'asseyait sur une petite chaise basse, posait sur ses genoux un buvard, et commençait, sur une belle feuille de papier blanc toujours préparée, une longue

lettre, un compte rendu minutieux de sa vie, de ses douleurs du jour.

Alors, le flot débordait : sa verve, ironique d'abord, attendrie toujours à la fin, noircissait bien vite les pages ; et, pendant que Camille faisait ainsi ses confidences à son meilleur ami, sa beauté, mise tout le jour sous une sorte de voile, de housse grise qui la cachait au regard, rayonnait, se répandait, illuminait sa chambrette. Il était bien rare que ses beaux cheveux, secoués par les mouvements de sa tête, ne se déroulassent pas sur ses épaules ; et si, par un sentiment pudique tout exquis, Camille craignait de se dévêtir en écrivant à Pierre Dufour, comme si le compagnon de sa jeunesse fût trop visible alors pour son cœur, si elle ne se déshabillait que quand la lettre finie, cachetée, était posée sur la table, son beau corps, cependant, prenant dans ces heures de vérité les attitudes de l'abandon, se révélait avec une puissance sculpturale qui eût ébloui un artiste, et qui attestait les langueurs et les révoltes de l'âme comprimée dans cette nature virginale et puissante.

Cette lettre de chaque soir, cette confession, était la véritable prière de Camille. L'oraison rapide qu'elle disait ensuite avant le sommeil s'ajoutait comme l'accomplissement régulier d'un

devoir, mais n'aidait plus à l'émotion. La lettre était posée sous l'oreiller : le matin, elle était mise à la poste par Camille elle-même, qui sortait toujours, soit pour une leçon à donner, soit pour une emplette de ménage. Pierre, moins libre dans sa liberté, ne répondait pas quotidiennement : il avait d'ailleurs moins de confidences à faire, moins de consolations à chercher. Sa seule plainte était celle-ci :

« Pourquoi Camille n'était-elle pas déjà sa femme ? pourquoi était-il obligé de vivre loin d'elle ? »

Une lettre tous les huit jours suffisait, comme écho, à ce soupir profond qui fût devenu monotone, et dont l'expression se fût abaissée en se répétant tous les jours. Et puis, travailler à devenir un homme utile, à se créer une position honorable et absolument indépendante, c'était encore penser à Camille ; et Camille le sentait trop bien pour exiger que son ami perdît quelque chose de son activité virile dans une correspondance qu'elle se chargeait d'entretenir à elle toute seule. Voilà pourquoi elle ne manquait jamais, chaque soir, de résumer, et, parfois, de raconter tout au long les événements de sa journée. Il nous a été possible, de cette façon, de retrouver une sorte de journal que nous allons

feuilleter avec le lecteur, en commençant l'examen par les lettres qui datent de l'installation, rue de l'Arcade.

Lettre de Camille à Pierre Dufour.

« Mon ami, ce grand déménagement est terminé. Nous étions pourtant bien, à Saint-Germain, dans ce pavillon que nous cédait madame Nicolas ! Je croyais avoir remporté une si complète victoire le jour où j'ai amené de Paris toute ma famille, et ma mère semblait avoir si bien compris alors que l'hospitalité de mon excellente maîtresse augmentait nos ressources, diminuait considérablement nos dépenses, et me permettait d'aspirer à la légitime ambition de devenir à mon tour la directrice de cette maison, qui m'a recueillie toute petite, et qui me paraissait ma véritable maison maternelle !

« J'ai été vaincue. Victor et Julie causaient un peu de scandale dans cette pacifique demeure ; ma mère, que j'étais obligée de quitter souvent à l'heure des classes, se trouvait seule et s'ennuyait ; et puis, Paris les attirait tous. Victor prétendait ne devoir jamais trouver d'emploi si je le contraignais à habiter Saint-Germain ; il me reprochait d'abuser de la position que j'avais prise, et,

dans ses beaux mouvements d'indépendance et de fierté, il parlait de gagner de son côté une partie du revenu nécessaire. Julie ne me reprochait rien, ne me demandait rien; mais elle avait des regards de si hautaine pitié pour mon petit tablier de soie noire, quand je me disposais à aller vers la salle d'étude, et elle avait une façon si significative d'admirer l'horizon quand elle se promenait sur la terrasse, qu'il me fallut bien comprendre.

« Quant à ma mère, sa résignation était la plus éloquente des plaidoiries. Son humilité me serrait le cœur.

« — Vous avez raison, ma fille, me disait-elle toujours; vous nous nourrissez! vous avez le droit de disposer de nous.

« Se peut-il que mon dévouement et mon amitié les blessent toujours? Je suis donc bien maladroite? Il y a donc toujours en moi un signe fatal qui m'empêche d'être comprise, d'être aimée!... S'ils le voulaient, pourtant, comme nous serions heureux!...

« J'ai deviné qu'un beau jour ils m'échapperaient tous, Victor le premier. Julie trouverait bien un prétexte : ma mère suivrait ses enfants. Alors, j'ai été au-devant du péril, je l'ai provoqué. C'est moi qui, la première, ai parlé de re-

tourner à Paris. Dieu sait pourtant avec quelle épouvante j'ai prononcé ce nom ! Ici, je me sens plus menacée, plus faible ; mais, du moins, je suis encore avec eux, près d'eux ; ma tâche se continue et mon espérance a été du déménagement : je l'ai retrouvée ici, elle me soutient encore.

« Oui, j'espère toujours, mon ami ; mais vous allez voir qu'il faut une foi bien entêtée pour espérer encore.

« J'aurais voulu trouver un appartement modeste, pauvre même, pourvu qu'il eût de l'air et de l'espace, dans le quartier du Marais. J'avais dressé mon plan ; il était simple. Il me fallait surtout une belle chambre pour ma mère, une salle qui nous eût servi de salon, tous les soirs, et qui m'eût servi pour des cours dans la journée. Mais on s'est mis à rire : on a prétendu que j'étais une provinciale ; que je cherchais encore Saint-Germain à Paris. Julie m'a bel et bien demandé si c'était pour me rapprocher du quartier Popincourt que j'avais l'ambition d'habiter dans la rue des Filles-du-Calvaire ou de la rue Saint-Louis.

« Le quartier Popincourt, c'était vous, Pierre ! Depuis que vous êtes entré dans cette belle usine qui sera votre œuvre, votre chef-d'œuvre, votre

gloire, mon ami, on me crible d'épigrammes; on voudrait que vous fussiez plus loin de moi; comme si nous n'étions pas séparés par cette volonté de nos deux âmes de ne nous unir que quand nous serons libres! Quelle distance peuvent-ils mettre, que nous n'abrégions par nos confidences, que nous n'augmentions par notre volonté!

« Il a donc été décidé que nous habiterions un quartier plus élégant, le voisinage de la Madeleine, par exemple, et ma mère a bien voulu nous confier qu'ayant deux filles à établir, il lui fallait prendre un appartement respectable dans lequel elle pût recevoir.

« J'ai souri, non pas à cette pensée de réception qui m'alarme pour notre budget, pour la vie de travail et d'économie que j'avais rêvée, mais à ce mot d'établissement. Julie a vu mon sourire et l'a commenté.

« — Tout le monde, ma chère, n'a pas comme toi un petit camarade en réserve! m'a-t-elle dit de son air le plus méchant.

« Ah! comme je l'ai regardée! comme j'ai eu pitié d'elle! comme j'ai senti mon cœur s'attendrir et lui pardonner! Elle me raille des joies qu'elle ne connaîtra jamais.

« Nous avons trouvé, rue de l'Arcade (je vous envoie le numéro), dans une maison élégante, bien habitée, un petit appartement au rez-de-chaussée avec entre-sol, qui fait vraiment illusion. Tout a été prévu dans Paris. Imaginez qu'on entre sous la porte cochère. L'antichambre est obscure, mais cela dispense de la meubler, et le soir, le soir des fameuses réceptions, on allumera une petite veilleuse qui sera suspendue au plafond.

« Ma mère, vous le savez, a un joli mobilier. Il triomphe dans le salon, qui est la pièce essentielle : c'est pour le salon que nous avons loué l'appartement, c'est pour le salon que l'on travaille, que l'on nettoie. La salle à manger est toute petite : elle est éclairée par la cour, les jours de grand soleil ; mais il a été convenu que personne d'étranger n'entrerait jamais dans la salle à manger. Quant à la cuisine, c'est une armoire, et la petite bonne que nous venons de prendre, et qui remplace la pauvre vieille Marguerite, retournée dans son pays, la femme de chambre, qui fait l'office de cuisinière, a reçu l'ordre d'allumer rarement les fourneaux, de peur de l'odeur. Le déjeuner sera toujours froid : le dîner se fera en grande partie chez la fruitière en face qui vend du bouillon ; et, comme on n'a que la

rue à traverser, le bouillon n'aura pas le temps de refroidir.

« Entre la salle à manger et cette petite cuisine, un escalier microscopique conduit à l'entre-sol. Là sont nos quatre chambres. La plus belle, celle dont les fenêtres donnent sur la rue et qui est placée au-dessus du salon, est naturellement la chambre de ma mère. Julie a vue sur la cour; Victor se contente héroïquement d'une pièce qui n'a été, sans doute, dans l'origine, que l'alcôve de la chambre de Julie, et moi, j'ai choisi un cabinet obscur, qui me permet, du moins, d'entendre entrer, sortir et de faire bonne garde. Je suis la voisine du concierge, dont le ménage est tout vis-à-vis, à l'entre-sol opposé, et dont la fenêtre, comme la mienne, laisse entrer l'air de la cour qui passe sous la voûte, ou l'air de la rue... quand la porte cochère est ouverte.

« Voilà, monsieur l'ingénieur, la singulière maisonnette, dans un coin de palais, que nous habitons. Les créatures ont pu se caser, mais le mobilier a souffert : il manque d'espace. Il est vrai que maman s'entend si bien à ranger ! Je suis vraiment émerveillée de son goût. On s'imaginerait que la fatigue et l'ennui du rangement doivent la prendre bientôt, à la voir

si belle et si nerveuse : ce serait une erreur; mon ami; elle a l'énergie de l'ordre. Le lendemain de notre arrivée, le matin, elle était la première à placer, à essuyer les jolies choses de sa cheminée et de son étagère. Pourvu qu'elle ait de vieux gants pour préserver ses belles mains, elle est heureuse de ce travail; et si vous saviez comme elle nous révèle le prix de chaque objet! Il a été convenu, c'est un des premiers articles de notre règlement intérieur, que la petite bonne ne mettrait jamais ses vilains pieds dans le salon. Ma mère, avec Julie qu'elle initie à la grande coquetterie du mobilier, s'est réservé ce domaine. On me trouve brutale et distraite; je pourrais casser, blesser les porcelaines et les cristaux. Je fais les achats, j'administre la coulisse, je n'ai point de rôle, je n'en aurai pas sans doute sur le beau théâtre, c'est-à-dire au salon.

« J'ai trois élèves riches. Je voudrais bien me donner la spécialité de préparer aux examens de l'Hôtel de Ville : je sens que je me livrerais avec ardeur à cette tâche. Les pauvres filles qui attendent le brevet pour avoir le droit de gagner leur vie, pour se sauver elles-mêmes ou pour en sauver d'autres, seraient d'avance des amies, des sœurs pour moi. Mais il faut bien vous

avouer que je deviens horriblement intéressée. J'ai si peur des dîners qu'on ne cuira pas, et qu'on achètera tout cuits, et des fameuses réceptions, pour lesquelles on brosse déjà les fauteuils, que je sens le besoin de gagner de l'argent : voilà pourquoi je cherche une clientèle dans les maisons riches, et pourquoi je n'ose pas trop penser à la joie de ces pauvres filles que j'appellerais mes sœurs, et que j'instruirais de toute mon âme, en leur donnant le peu que je sais, en leur communiquant ma volonté, par ma tendresse.

« Je ris, je parle, du moins, stoïquement de ces projets ; mais, au fond, je ne suis pas sans un secret effroi de la vie parisienne. Mon métier d'institutrice et mes fonctions d'économe vont faire disparate avec ces espérances mondaines de ma sœur et de ma mère. Je crois, que si l'on voulait me laisser agir, j'établirais ma sœur, ainsi que je m'établirais, moi, non pas en lui trouvant un cœur comme le vôtre, Pierre, mais en lui trouvant au moins un honnête homme de bon conseil. Est-il donc besoin de recevoir ? Et qui donc allons-nous recevoir ?

« Victor parle d'amener ses amis : il a des amis ! Que leur a-t-il donné de lui-même, et

qu'en a-t-il reçu ? Comme ce mot-là est profané ! A propos de Victor, songez à lui : il n'est pas méchant, il a même, tout au fond, une bonté inerte, une marmotte en vie qui dort et qu'on pourrait réveiller ; mais l'oisiveté lui donne cette malice des épigrammes qui est la revanche des inutiles, le remords des paresseux. Tâchez, mon ami, de lui trouver un emploi. Parlez-en à votre cher maître, M. Blampignon. Je déciderai bien mon frère à accepter une occupation qui ne l'occuperait pas beaucoup d'abord. Il doit y en avoir comme cela.

« Et vous, Pierre, que faites-vous ? Où en êtes-vous de ces grands projets, de ces belles découvertes qui sont votre ambition, j'allais dire notre ambition ? Ne vous hâtez pas de devenir un grand homme, car il me faut encore du temps avant que ma tâche soit en bon chemin, et je ne veux pas que vous m'attendiez ! Nous nous rencontrerons quand nos routes se rejoindront ; mais la mienne est la plus longue, mon ami, et la plus difficile dans sa simplicité même.

« Puisque ma mère veut recevoir, n'est-il pas juste que vous soyez reçu ? D'ailleurs, vous avez des amis à marier, amenez-les. Je vous en prévient, on sourira à votre entrée, on me taqui-

nera ; mais, donnez-moi ce plaisir infini de souffrir un peu pour vous, et de vous serrer la main. C'est dit, n'est-ce pas ? au premier signal, vous viendrez !

CHAPITRE V

Voici ce que Pierre avait répondu à cette lettre de Camille :

« Vous avez peur, ma bien-aimée ! A travers ce sourire héroïque dont votre lettre est comme illuminée, je vois vos inquiétudes, et je voudrais les faire cesser. Ils sont trois contre vous, trois à abuser de votre courage, de votre travail, de votre résignation. Ils vous ont amenée à Paris pour vous y torturer plus à l'aise, pour vous faire servir à leurs calculs, à leurs passions. Eh bien ! déjouez-les en les abandonnant, ou bien prenez-moi pour allié. En un mot, Camille, retournez à cette maison honnête et vraiment maternelle de madame Nicolas, ou bien consentez à avancer le terme que nous avons fixé nous-mêmes, et soyez ma femme. J'aurai le droit alors

d'intervenir, de vous défendre, de les mettre à la raison, ces égoïstes et ces fous.

« Je ne méconnais pas la grandeur du devoir que vous vous êtes imposé, mon amie. Moi qui ai tant souffert dans mon respect filial, je comprends l'émulation généreuse qui vous a saisie : vous voulez, vous aussi, remplir votre tâche et relever ceux que vous voulez aimer. Mais si votre innocence, ma chère petite sœur d'autrefois, a porté bonheur à mon ambition de fils, pourquoi me refuseriez-vous de vous venir en aide à mon tour ?

« Je ne puis penser à cette petite maison de Belleville où mon père, heureux et reposé, m'attend tous les dimanches, sans rêver pour votre mère un abri pareil ; et je me dis que mon rêve n'est que la moitié de ma reconnaissance ; car c'est vous, ma bien-aimée, qui avez lui sur le chemin du pauvre saltimbanque ; c'est vous qui avez purifié sa vie : c'est vous qui l'avez sauvé. Je veux sauver votre mère, moi aussi : laissez-moi l'adopter. Julie sera ma sœur, Victor sera mon frère dès maintenant : ils se moqueront de notre mariage, de l'idylle de notre amour ; mais quand ils nous devront l'estime d'eux-mêmes et des autres, ils comprendront que notre amour est l'égoïsme de notre foi, et que nous nous ai-

mons d'abord de toute notre âme, pour mieux servir et pour mieux aimer les autres !

« Ne dites pas que nous associerions nos misères. Je me sens riche de tout l'avenir qui s'ouvre à moi, et une compagne au cœur sublime comme vous est une richesse et un génie. Dites, le voulez-vous, Camille ? Nous nous aimons tant, que nous n'avons plus besoin de nous dire combien nous nous aimons ; et la froideur même de vos lettres, ma chérie, me séduit comme la sérénité, comme la confiance d'une âme qui n'a plus à se défendre, ni à se promettre. Il me semble, quand je veux vous écrire, que les paroles d'amour seraient des ironies, des fleurs artificielles, et que nous devinons plus de choses tendres et profondes que nous ne pouvons en inventer. Ce n'est donc pas notre amour que j'invoque ; il est hors de cause, il est au-dessus de tout ; il rayonne sur nos devoirs, comme il échauffe nos cœurs. Mais c'est à ce devoir même que j'en appelle. Donnez-leur une leçon à ces ingrats ; qu'ils sentent leur faiblesse, quand vous vous éloignez d'eux, ou bien qu'ils subissent la tutelle de notre ménage.

« Pauvre amie, vous devez étouffer dans cette horrible chambre. Vous ne verrez pas de là les étoiles que nous avons si souvent regardées en-

semble ; et ce salon si propre, si luisant, si bien tenu, dont vous m'envoyez le dessin, me fait horreur. On y recevra ! Pourvu qu'on n'y reçoive que des hommes ! Ceux-là, ma Camille bien-aimée, je ne les redoute pas tout à fait ; les niais ne vous comprendront pas, et les impurs se détourneront de vous. Mais les femmes ! il vous sera plus difficile de les éviter ; et ces femmes-là sont des complices, au lieu d'être des amies. Ah ! votre malade, douce sœur de charité, est encore bien malade. Nous pouvons parler franchement de ces misères de la famille. J'ai si souvent rougi de mon père devant vous, que vous ne craignez pas, en retour, de me laisser voir tout ce que vous avez encore à faire pour racheter celle que vous voulez racheter.

• « Continuez donc, mon amie, à me raconter tout sans réserve ; à me peindre cet intérieur où je voudrais être, si vous ne pouvez en sortir ; où j'irai, croyez-le bien, Camille, pour vous chercher, pour vous défendre, pour affirmer devant ceux qui les méconnaîtraient indéfiniment les droits de notre jeunesse, de notre avenir, de notre amour. »

Lettre de Camille à Pierre.

« Eh bien, si ! monsieur l'ingénieur, je les vois dans ma pauvre petite chambre, sous la voûte de la porte cochère, en face du logement de mon concierge, ces belles étoiles que nous avons regardées ensemble : je les vois toujours, surtout si je ferme les yeux, si je descends en moi-même. Mon cœur est un ciel éblouissant... Elles me consolent, elles me conseillent, ces chères étoiles du souvenir : voilà pourquoi, mon ami, je ne veux ni fuir un devoir que je me sens assez forte pour accomplir, ni aspirer à une récompense que je n'ai pas méritée encore.

« Oui, laissez-moi me répéter, Pierre, que notre union sera ma récompense ; mais je n'ai pas d'orgueil, et je me soumettrai humblement à la joie du triomphe, dès que les chances de victoire me paraîtront solides : elles ne le sont pas encore.

« Moi aussi, je pense à cette petite maison de Belleville où *notre père* se repose ; mais c'est pour l'envier. Que me parlez-vous d'aide, de tâche partagée ? N'êtes-vous pas déjà mon soutien fidèle ? Que ferais-je sans vous ? Et c'est pour la gloire de vous raconter tout, le soir,

quand je suis rentrée dans ma chambre, que j'ai du courage. Votre secours ne m'a pas manqué une seule minute; et, en même temps que vous êtes mon appui, vous êtes mon modèle. Quand ma mère, guérie de ses préventions, acceptera complètement l'hospitalité que je rêve pour elle, quand je vous aurai imité, quand Victor et Julie seront casés, établis, sauvés, je n'y mettrai pas de coquetterie, Pierre, nous songerons à nous.

« Vous savez bien que ce n'est pas notre pauvreté qui m'arrête. Je n'ai jamais eu tant de joie dans l'âme que par cette belle soirée d'hiver, pendant laquelle nous marchions le long du boulevard, mon bras sous le vôtre. Les passants grelottaient peut-être; osez dire que vous aviez froid ! Eh bien ! cet hiver auquel je souriais, c'est pour tout le monde la misère de la nature : pour nous, c'était la richesse. La pauvreté est un hiver aussi, que doivent défier la jeunesse et le courage. Soyez un savant comme votre cher maître M. Blampignon; méprisez ces succès rapides du monde; appliquez-vous à une grande découverte, à quelque œuvre de science et d'humanité. Je n'en veux pas davantage pour vous, pour nous. Si ardue que soit la route, je serai votre compagne; vous verrez comme je marche sans

fatigue, et comme je sais me passer de ces petites délicatesses énervantes de la vie parisienne. Ah! méchant ! ne me dites pas que vous serez longtemps pauvre, cela me donnerait une tentation terrible d'être bientôt votre femme.

« En un mot, mon ami, ne craignez rien pour moi dans le présent et dans l'avenir. Je dissimule une tristesse, dites-vous ? Rappelez-vous donc mon enfance : ce qui était du chagrin alors est devenu de la mélancolie, peut-être un peu de doute, ou plutôt de la résignation. Oui, je l'avoue, je suis alarmée de cette lutte que ma mère veut entreprendre contre la gêne et la médiocrité. Je la comprenais autrement, et s'il fallait aujourd'hui renoncer à mes leçons, installer un atelier de couturière, de modiste, je me piquerais volontiers les doigts, au lieu de nettoyer mes gants, ainsi que je le vois faire à Julie pour honorer ses réceptions.

« Ne craignez rien quant au personnel, puisque les hommes vous rassurent, monsieur le jaloux ; sachez donc qu'il y aura surtout des hommes, et non pas seulement des jeunes gens, des étourdis, des fous ; mais on parle de personnages tout à fait respectables, et, entre autres, d'un vieux magistrat qui est très-riche, qui ne dédaigne pas les dames pauvres. Il est venu

nous voir une fois à Saint-Germain : il trouve que Julie a beaucoup d'esprit, et que je suis une belle personne. Ce monsieur n'y voit guère et ne s'y connaît pas : on le nomme M. de Palombierre. Il y a du tourtereau dans son nom, et aussi dans son langage. Il avait été question de le marier, car il est célibataire, avec une veuve, madame de Saint-Gratien ; mais un mystère, dont la révélation a fait rire ma mère aux éclats, et qui a même intéressé Julie, un mystère concernant ce veuvage, a empêché le projet de se réaliser. Je n'en ai jamais su, et je n'ai pas voulu en savoir plus long à cet égard. M. de Palombierre est un bon homme, poli, d'excellente tenue, devant lequel on n'osera sans doute ni fumer ni parler à tort et à travers ; il fait son whist, et nous apprenons le whist entre nous pour lui servir de partenaires.

« L'armée sera aussi représentée : la magistrature s'ennuierait. Nous avons rencontré dans une maison de santé de Saint-Germain un major (quel est ce grade-là ?) qui a autant de croix que de blessures et de campagnes. Il trouve aussi que Julie est pétillante ; que je ne fais pas peur : le major ne joue pas le whist, mais le tric-trac, et Julie a appris le maniement des cornets.

« Il nous manque un peu de clergé ; mais j'y

songe. Le soir de notre arrivée, maman demanda quelle était sa paroisse. Julie se mit à rire, Victor à chanter. Heureusement, je me souvins d'une vilaine petite église du voisinage, dans laquelle je suis entrée, pourquoi ne vous l'avouerai-je pas, monsieur le philosophe ? avant d'aller me présenter pour ma première leçon. J'avais été frappée de la misère de cette maison croulante, bâtie de plâtras, et appuyée à une caserne ; je m'étais dit en priant : « Dieu m'entendra bien ici, voici l'abri des pauvres. »

« Je pus donc répondre à maman que nous étions les paroissiennes de l'église Saint-Augustin. Il a été convenu que nous irions à la messe, régulièrement, tous les dimanches.

« Ne riez pas, mon ami ; cette politique est aussi un engagement. Le crédit moral que nous trouverons par ces démarches nous obligera ; et je ne serais pas du tout fâchée qu'un vicaire voulût bien nous faire l'honneur de venir quelquefois. Je sens bien que je triompherai surtout par la force de la vie pratique, et non par le sentiment ou le raisonnement. Or, si je parviens à installer le ménage dans une atmosphère paisible, décente, dans un milieu d'éléments respectables, même par la seule apparence, j'aurai beaucoup gagné. Qu'importe que je me fasse la

complice d'une hypocrisie, si je parviens à prendre les hypocrites à leurs pièges !

« Nous aurons aussi les camarades de Victor, des jeunes gens (il en faut), des artistes pour nos albums. Dans tout ce monde, où sera l'ennemi, l'éternel ennemi que je rencontre toujours ? Je ne le sais pas. Mais, rassurez-vous, mon vaillant champion, si je me sentais menacée, frappée, nul autre que vous ne viendrait à mon aide. Soyons donc patients, et que notre courage garde sa fierté. On me répète continuellement que je suis une nature positive; vous-même, Pierre, vous parlez de ma froideur ! Eh bien ! que ce reproche ou ce compliment à mon adresse vous rassure... Oui, je défends à mon cœur de tressaillir; je ne veux faire aucun poème; je veux voir clair, bien clair, dans la prose de mon ménage actuel : j'ai peur de la rêverie; j'ajourne toutes les fleurs. Et, savez-vous où elle est, ingrat, ma poésie ? Savez-vous ce que j'ai fait de ces douces larmes, de ces éblouissements qui troubleraient ma vue ? J'ai enfermé tout dans le coffre qui contient vos lettres; c'est à peine si je permets à une petite bouffée de regrets de s'échapper de temps en temps. Mais vous verrez tout ce qui sortira de ce coffre quand nous le fouillerons ensemble à loisir; vous ver-

rez, Pierre, mon ami, mon premier maître, quel trésor il y a dans cette tire-lire de nos cœurs ! Quand je pense au bonheur infailible qui nous attend, je me sens bien forte et bien clémentine envers ma destinée actuelle.

« Je dis le *bonheur infailible*. Oui, Pierre, quoi que le ciel nous garde, n'en doutez pas, nous serons heureux ; heureux de nous comprendre si bien, de nous trouver d'accord pour le devoir. Et cette séparation volontaire, que nous prolongerons tant qu'elle sera nécessaire au bonheur des autres, sera pour nous comme une de ces avenues couvertes et un peu froides des grands bois, qui semblent délicieuses, dans lesquelles on prend l'énergie de supporter les clairières et de jouir ensuite du beau soleil, sans en être accablé.

« Répondez-moi que vous êtes redevenu brave. Quand nous nous sommes rencontrés la première fois, vous en souvenez-vous ? je m'imaginai que le tonnerre roulait dans le ciel pour moi toute seule : vous avez souri d'un air supérieur, et vous avez étendu votre main protectrice sur la petite fille prosternée. Jamais géant ne parut plus majestueux. Est-ce que les rôles sont changés ? Faut-il que je vous rassure ? Mais, il n'y a pas même un éclair dans ce ciel un peu

gris ! Vous savez bien, ingrat, que si je tremblais jamais, j'irais vers vous. A quoi bon me défier ? Je vous défends cette coquetterie, Pierre. Je ne veux pas que vous doutiez de votre amie aujourd'hui, parce que je ne veux pas que vous doutiez un jour de votre femme ! »

Il nous est inutile de savoir au juste ce que Pierre répliqua à cette lettre, dans laquelle l'amour et l'esprit de Camille se montraient par étincelles, transperçant le voile de raison calme et légèrement ironique dont elle s'enveloppait. Ce qu'il répliqua doit se deviner. Heureux ceux qui n'ont qu'à se souvenir pour refaire la lettre que nous omettons !

Huit jours après avoir raconté son installation, Camille écrivait à Pierre Dufour :

« Nous avons inauguré nos mercredis ! C'était somptueux. Deux livres d'huile, une livre de bougies, une brioche, de petits gâteaux secs qui resserviront, des tartines de beurre, du thé, du sucre et deux jeux de cartes : voilà le bilan de la soirée. Parce que Victor, auquel j'avais remis cinq francs, a doublé cette somme en pariant cinquante centimes, parce qu'il est resté un peu

de gâteaux pour le déjeuner du lendemain, tout le monde a proclamé que, loin d'être une dépense, ces réunions étaient une véritable économie.

« Je crois qu'on exagère; mais, ce qu'il faut avouer, c'est que maman nous avait avertis que, pour épargner toute mauvaise odeur à l'appartement, dans un soir si solennel, et pour établir d'avance l'équilibre, on ne dînerait pas. Non, mon ami, nous n'avons pas diné. Moi qui suis, paraît-il, l'être le plus grossier de la famille, je n'ai pu supporter absolument ce jeûne, j'ai dévoré un gros morceau de pain sec. Mais Julie a profité de l'occasion pour se faire la taille encore plus mince. Victor a fumé deux cigarettes de plus dans sa chambre, et tout a été dit.

« J'étais tentée de rire pendant toute la soirée, quand je remarquais les petits bâillements de nos affamés. Victor m'a demandé au moins vingt fois :

« — Est-ce que tu ne vas pas nous donner du thé?

« Mais ma mère avait fixé la rupture de ce Rhamadan à onze heures et quart, et j'ai observé la consigne. Il fallait voir de quels yeux sournois, pleins de convoitise, chacun de nous, et même moi, regardait la brioche qui embau-

maint. Nos invités ont-ils compris l'effort que nous coûtait ce luxe? ou bien se défiaient-ils, les ingrats, du thé de notre épicier qui leur était offert pour du thé de la Porte-Chinoise? C'est ce que j'ignore. Mais on a peu touché à notre souper; et, à minuit passé, quand les bougies ont été soigneusement éteintes, et quand il n'est plus resté qu'une lampe, nous avons pu dîner enfin, prendre notre revanche!

« M. de Palombierre était le plus bel ornement de la soirée. Il m'a fait l'honneur de causer longuement avec moi. Dans sa conversation fleurie, courtoise, qui n'a plus que des mots, et qui ressemble à ces vieux meubles de Chine, dont l'intérieur a été rongé, mais qui gardent leur vernis intact; dans ces échantillons de beau langage, j'ai cru démêler son opinion avouée. J'ai moins d'esprit que ma sœur, mais plus de bon sens, et c'est peut-être moi qui veillerais avec une sollicitude plus réfléchie dans la maison d'un homme posé, tranquille, jeune encore par les qualités affectives... En un mot, Pierre, si je le voulais, vous auriez un terrible rival dans M. de Palombierre. Julie n'est pas jalouse : elle a ri, causé avec tout le monde. Nous avons avec le major un peintre d'histoire qui veut faire nos portraits, et qui est l'ami de Victor, un jeune

homme employé dans un consulat, et que l'on présente comme un attaché d'ambassade; puis d'autres encore, dont l'état social m'est aussi inconnu que l'état civil.

« Pas de femmes étrangères! — Plus tard, a dit maman, nous verrons! — Voulez-vous le programme des divertissements? Un jeune pianiste de beaucoup d'avenir, comme tous les pianistes, a joué une marche hongroise, que l'on a prise pour un bolero; puis le peintre d'histoire, qui fait peut-être des tableaux à musique, a chanté; puis on a causé, et enfin, le major a ouvert le feu de l'écarté. Je sens bien que si ma mère n'y mettait bon ordre, le jeu deviendrait vite le charme et le danger de nos réunions; mais il n'y a rien à craindre, et c'est ici que je vous parle sérieusement, mon ami.

« Dans la position difficile, équivoque même, de toute la famille, ma mère a, par instants, des prévisions, des fermetés, des prudences que j'admire, mais qui me font peur ensuite. Elle a le génie de ce spectacle de la vie, que nous jouons à peu de frais. Est-ce elle seulement qui possède cet art? Celui-ci n'est-il pas le mérite commun à toutes les Parisiennes? Je n'en sais rien, mais je m'étonne de cette hardiesse à recevoir, quand je pense à notre misère! et j'admire le résultat.

Il est vrai que nous n'avons pas dîné. Ce qui m'alarme (puis-je me servir de ce mot sans vous effrayer), c'est le but de cette représentation ! Nous ne faisons ainsi des avances à la fortune que pour la séduire. Sous quel aspect se présentera-t-elle ? Sera-ce M. de Palombierre, ou le peintre, ou l'élève diplomate qui tombera aux genoux de Julie ?

« Quand je songe à cela, Pierre, j'ai des révoltes terribles, mais secrètes; je voudrais fuir. Ah ! mon ami ! le travail, l'honneur, la pauvreté, l'espérance qui souffre et qui se résigne, n'ont donc de mystérieux attraits que pour nous ? Cette spéculation maternelle aurait-elle raison ? peut-elle réussir ? Si je pars, si je n'en deviens pas la complice apparente, Dieu sait ce qui peut arriver ! Je suis leur budget : sans moi, et malgré toute l'industrie de la maison, où trouveraient-ils de quoi acheter le petit morceau de brioche que l'on met au bout de l'hameçon ? Et comme il leur faut un hameçon à tout prix, que mettraient-ils au bout ?

« Voilà donc le luxe de tant de petits ménages bourgeois expliqué ! On s'étonne parfois qu'il y ait tant de bals et de soirées dans Paris : c'est tout simple, n'est-ce pas ? il y a tant de misère ! Pierre, j'aimerais mieux fuir encore, ou plutôt

les emmener avec moi : je préférerais la vie nomade des saltimbanques, que j'ai entrevue quand j'étais petite et qui vous faisait horreur. Mais je ne suis pas libre : mon devoir est là ; comme le vôtre, mon ami, était de veiller, de prier, de travailler, d'espérer derrière le rideau du théâtre de M. Dufour. Nous aurons eu, mon frère, l'un et l'autre, nos tréteaux et nos coulisses. Vous voyez bien que la sympathie est fatale entre nous! »

CHAPITRE VI.

Pierre respectait le courage de Camille, et n'osait éveiller dans le cœur de son amie des répugnances plus fortes que les révoltes instinctives de cette conscience virginale pour la vie aventureuse à laquelle son devoir l'associait. Il ne se faisait pas d'illusion sur la diplomatie de madame Villiers. Julie semblait d'humeur à risquer beaucoup dans le jeu de sa mère. Victor n'avait pas de préjugés. Quant à Camille, on comptait évidemment lui faire jouer à son insu un rôle plus actif que celui de dame de compagnie dans cette parade, dans ces réunions d'actionnaires du ménage parisien.

Pierre connaissait bien l'héroïsme et la pureté de sa fiancée ; mais il souffrait à l'idée que cet héroïsme aurait à s'affirmer un jour par un éclat et que cette pureté se révolterait à la fin des in-

trigues dont elle souriait d'abord. Lui, qui travaillait jour et nuit, avec une flamme dans le cœur et dans la tête, impatient de fortune et de gloire, pour racheter son amie après avoir racheté son père; lui, qui n'interrompait ses calculs et ses rêves que pour sourire de loin par les lèvres de l'âme à cette sœur de sa jeunesse, à cette muse de son adolescence, à cette compagne de sa vie, dont il restait volontairement exilé, il éprouvait des soulèvements de fureur jalouse, en pensant que la beauté de Camille était une amorce à côté de l'esprit de Julie; il se disait que, malgré toute la simplicité de sa mise, précisément même à cause de cette simplicité, Camille devait rayonner et resplendir dans ce salon mesquin; et cette joie de l'admirer était pour d'autres que lui! Des débauchés décents, des artistes sans idéal tournaient, le lorgnon dans l'œil et avec le sourire vague d'une convoitise en éveil ou d'une spéculation en travail, autour de cette jeune fille, sans qu'il pût intervenir et souffleter ces profanateurs!

Quelquefois, quand, brisé de fatigue, après une journée de labeur, il se trouvait seul dans sa chambre, dans cette pauvre petite chambre, qui n'était ni plus belle ni plus commode que celle de Camille, mais qui était installée, du moins,

tout au haut d'une maison que le travail faisait vibrer ; quand il allait éteindre sa lampe, la dernière étoile veillant sur l'usine, Pierre poussait un soupir et se demandait :

— Comment l'a-t-on fait souffrir aujourd'hui, ma chère Camille ? Que lui a-t-on dit ? Que va-t-elle m'écrire ? Peut-être qu'elle pleure en m'écrivant !

Il lui prenait alors des tentations folles de s'habiller en toute hâte, de descendre ses cinq étages, de traverser Paris, de courir jusqu'à la rue de l'Arcade. L'amour, qui se réservait tout entière cette minute de jeunesse et de recueillement, transfigurait en Roméo l'ingénieur de la journée : une immense suffocation de tendresse lui faisait ouvrir les bras, comme pour y enfermer Camille, et il lui arrivait de pleurer des larmes de foi, de rage qui le reposaient des travaux du jour, des rêves de cette minute.

Il regardait ses mains noircies ; car, vingt fois dans la journée, il lui avait fallu toucher à un outil, ouvrir un fourneau, et il se disait :

— Comme on se moquerait de moi, si je tendais cette main à ma Camille bien-aimée, parmi toutes ces mains finement gantées qui s'agitent au-devant d'elle ! Ma place n'est pas là-bas ; elle a raison, je dois rester ici.

Ces douleurs du désir, ces élancements de la jeunesse le purifiaient le matin, avant le travail. Le souvenir de Camille se présentait alors comme un baiser virginal de l'aurore, comme une prière, et le jeune savant descendait dans l'usine avec une sérénité stoïque, avec un sourire fier, bien certain de préparer son avenir, son bonheur, en travaillant ainsi.

Pierre avait été nourri de solides études. Les leçons et l'exemple de son vieux répétiteur, M. Blampignon, avaient dirigé promptement dans la voie pratique son intelligence exaltée par les théories. La matière était pour lui, comme l'ancienne profession paternelle, un ennemi à vaincre, un préjugé à dompter. On a beaucoup chanté les douleurs des poètes incompris : peut-être serait-il à propos, et tout à fait dans le génie du mouvement actuel, de décrire les tourments d'un ingénieur qui aspire à se faire comprendre. La *Tristesse d'Olympio*, c'est aujourd'hui la mélancolie de Prométhée sorti des écoles, et admis par brevet à faire descendre le feu du ciel dans ses œuvres. Je ne prétends pas tenir le lecteur au courant des moindres rêveries de Pierre Dufour ; mais le tableau que j'entreprends serait incomplet si, rencontrant au bout de mon crayon un des initiateurs du temps

présent, un de ceux auxquels le royaume de ce monde a été donné, je négligeais d'indiquer ce qui fait sa physionomie spéciale, sa grandeur dans le dix-neuvième siècle.

Les mathématiques, longtemps calomniées, ont pris leur revanche aujourd'hui. Accusées par l'inconsistance humaine de donner de la rectitude aux idées, elles ont mis le monde religieux, le monde philosophique, le monde social à l'envers, pour prouver qu'elles sont susceptibles aussi d'enthousiasme et de folie. L'utopie moderne doit ses principaux représentants aux sciences exactes. Pierre n'était pas un utopiste; mais les sommets de la science l'attiraient, et la générosité que lui mettait dans l'âme son grand amour attendrissait l'égoïsme du calcul. Une idée humaine se mêlait toujours à ses idées spéculatives.

Dans ses lettres à Camille, il entrait dans de grands détails sur tous ses projets. Quelques-uns étaient chimériques à première vue; d'autres avaient le tort de germer dans la tête d'un inconnu. Son vieux maître, M. Blampignon, dissertait avec lui, lui donnait presque toujours raison en principe, et le dédommageait par son approbation des mécomptes immédiats auxquels

le poète des chiffres se trouvait à chaque heure exposé.

En sortant de l'École centrale, Pierre Dufour avait voulu révolutionner la mécanique, et, pour diminuer, par exemple, les frottements et les communications du mouvement, il avait imaginé une machine rotative donnant immédiatement un mouvement circulaire, et supprimant l'intermédiaire, le va-et-vient du mouvement actuel. L'invention de Pierre ne fut appliquée que dans la salle Dufour, dans le petit théâtre de son père, abandonné, par parenthèse, après deux années d'exploitation heureuse, et le jour où le fils du saltimbanque eut son brevet.

Il avait publié dans un journal spécial un article fort remarquable sur les perfectionnements dont le télégraphe électrique était immédiatement susceptible, et il s'était fait même du tort auprès des académiciens, en prétendant que le télégraphe devait reproduire l'écriture et la physionomie des effets de commerce, ce qui n'est plus discuté. Il avait humblement présenté à l'administration municipale de Paris l'exposition d'un système absolument analogue à celui qui fonctionne si admirablement à Gand pour la réglementation des horloges de la ville : une pile électrique, placée à l'Hôtel de Ville, eût distri-

bué la même heure dans tous les quartiers de Paris, comme on distribue le gaz et l'eau ; mais il s'agit bien de mettre les montres et les gens d'accord !

Pierre avait fait un poème, un rêve gigantesque, dont tout le monde avait ri, dont il riait lui-même parfois, et qui le charmait pourtant par l'appât d'une lutte à soutenir contre l'indomptable Océan.. Dans une promenade au bord de la mer, assis au haut d'une falaise, cet amoureux, auquel l'infini se révélait, s'était demandé s'il n'y avait pas un autre parti à tirer des vagues que des phrases de rhétorique et de vains coquillages de poésie.

Pénétré de cette foi, que rien dans l'harmonie du monde n'est inutile, il se disait que le flux et le reflux pouvaient être utilisés ; qu'il y avait là une force considérable à la disposition de toutes les côtes ; que ce mouvement infaillible et uniforme pouvait servir à l'emmagasinement d'une puissance motrice considérable, et il faisait de l'Océan la machine par excellence. Ce sont là les ivresses de la science : ne se trouvera-t-il pas un poète pour les chanter ? Pierre Dufour avait été contraint d'ajourner les études de ce plan ; mais combien de fois, en causant avec M. Blampi-

gnon, n'avait-il pas remué ce problème, son Amérique à découvrir !

— Quand vous serez marié, père de famille, décoré, vous n'y penserez plus autant, lui disait en riant son vieux maître. C'est un rêve d'amoureux ! il n'y a que l'Océan qui soit assez vaste pour contenir votre enthousiasme, pour servir de miroir à votre cœur !

— Est-ce que je ne serai pas toujours amoureux ? répondait Pierre avec confiance.

Chargé de diriger les travaux d'une grande usine en construction dans la rue Saint-Maur, le jeune ingénieur n'avait pas tardé à trouver dans ces travaux mêmes une occasion de recherches, de méditations, supérieures à la simple responsabilité dont on l'avait investi.

Ses études, depuis sa sortie de l'École centrale, s'étaient particulièrement portées sur la théorie de la chaleur. Il avait été frappé de la lecture du livre publié en 1813, par Sady Carnot, le fils aîné du conventionnel, sous ce titre modeste : *Réflexions sur la puissance motrice de la chaleur et sur les machines propres à développer cette puissance*. Il s'était dit qu'il y avait là le germe d'une grande révolution. En attendant qu'il pût enfermer l'Océan, et faire servir sa respiration régulière au jeu d'une machine, Pierre

voulait emprisonner la chaleur et craignait d'en rien perdre.

Toutes les tentatives des grands théoriciens, des grands inventeurs lui étaient connues : il avait, avec M. Blampignon devenu maintenant son élève, selon cette loi sublime du progrès qui veut que l'initié dépasse l'initiateur, il avait disséqué, analysé toutes les découvertes. Brunel, Ericson, Perkins fortifiaient par leurs preuves cette confiance née de la compréhension du livre de Sady Carnot. Bien avant qu'il fût question du moteur Lenoir (je dis cela, non pour faire tort à ce dernier inventeur, ni avec la pensée de ruiner ses brevets, mais parce que c'est la vérité), Pierre Dufour avait imaginé une superbe machine à air chaud ou à air dilaté. Partant de ce principe, que la chaleur représente un travail, et qu'il s'agit seulement de la transformer, il ne voulait rien négliger de ce qui devait produire une force.

Dans les moteurs Lenoir, par exemple, le gaz, après avoir été mis en feu par l'étincelle électrique, échauffe, dilate l'air dans le cylindre et s'échappe ensuite en pure perte à une très-haute température. Cette chute de chaleur, comme l'appelait Sady Carnot, est toujours trop considérable pour l'effet produit. Pierre voulait

qu'on l'utilisât en totalité ou en partie. C'était là sa préoccupation opiniâtre : les cœurs épris sont tous enclins à l'adoration du feu. Pierre se disait qu'il y a dans le monde des analogies, des symboles, et le foyer d'amour qu'il portait en lui était comme l'idéal, comme la loi surhumaine de ce moteur pratique qu'il voulait donner à l'industrie. Ses lettres à Camille parlaient souvent du fameux procédé, et toujours avec une espérance fortifiée par des calculs et par des essais heureux.

Ah ! si Camille avait pu savoir quel danger courait son ami dans ses expériences qui se renouvelaient chaque jour ! Pierre avait imaginé un générateur de force, ou plutôt un réservoir destiné à conserver la chaleur et à la restituer alternativement. Le principe avait été jugé bon par M. Blampignon ; mais l'application était difficile. Vingt fois, dans des essais entrepris sur une petite échelle, des explosions sérieuses avaient fait pâlir, sans le décourager, l'intrépide ingénieur.

— Prenez garde ! lui disait M. Blampignon.

— Bah ! répondait-il, c'est la mitraille de la science ; et puis, Camille me portera bonheur.

— C'est vrai, répliquait le vieux professeur avec un sourire que, plus tard, par réflexion,

Pierre Dufour, ainsi que nous le verrons, trouva sublime.

Un dimanche, dont la date fut célèbre dans sa vie, Pierre eut l'orgueil de voir fonctionner la machine complète qu'il avait inventée. Cette solennelle expérience, faite dans un atelier spécialement construit, et devant des spectateurs qui se tenaient à une fort grande distance, comme s'il se fût agi d'un tir d'artillerie, cette expérience avait la gravité d'un duel. Quatre ouvriers insoucieux de la mort, ou inconscients du péril, aidaient le jeune ingénieur. Quant à lui, comme l'artilleur à son poste, résolu, intrépide, il s'était réservé la tâche de fournir l'étincelle et d'enflammer le gaz.

Chacun gardait le silence, et Pierre pensait tout bas :

— Si l'explosion a lieu dans le cylindre, j'aurai les jambes coupées ; si c'est le robinet qui éclate, j'aurai la main emportée ; si c'est la cheminée, je suis sauvé ; car, alors, j'aurai la tête enlevée des épaules, et, du moins, je n'aurai ni à souffrir ni à rester estropié.

Ce sont là les martyres de la science ; ils ne font canoniser personne ; la foule les ignore ; et, quand celle-ci voit un petit ruban rouge à la boutonnière d'un ingénieur, elle s'étonne qu'un

homme qui n'est pas militaire ait déjà conquis à cet âge l'étoile des braves.

L'expérience se fit sans accident. Pierre, félicité, reçut de l'industriel qui l'employait l'autorisation d'appliquer ses idées sur une plus grande échelle, et d'installer son moteur perfectionné dans l'usine. Il semblait que la moitié la plus pénible de la tâche fût remplie; mais le jeune inventeur comprenait bien que les dimensions énormes de la machine qu'il allait construire multipliaient le danger, et ne laissaient pas la force d'expansion du gaz dans un rapport égal avec la résistance du métal. La grande bataille, c'était l'épreuve dans l'usine; aussi, Pierre se préparait-il de toutes ses forces, et redoublait-il d'activité, pour laisser moins de chance au hasard.

Il avait fallu ce travail au jeune ingénieur pour qu'il se résignât aux délais imposés par Camille. Quand son amour parlait trop haut et lui soufflait des bouffées de printemps, dont tout son être ne pouvait s'empêcher de tressaillir, Pierre se penchait sur ses épures, se remettait en face du problème dont il avait accepté la responsabilité, et se disait :

— Voici ce qui doit me tuer ou me rendre digne d'elle!

Ils avaient ainsi chacun leur poste à garder, et le plus périlleux n'était peut-être pas celui de Pierre.

Madame Villiers, qui était bonne à ses heures, et qui, d'ailleurs, voulant se créer un salon, croyait, avec l'abnégation d'une véritable Parisienne, que toute rancune doit s'effacer devant un grand intérêt, madame Villiers avait insisté plusieurs fois près de sa fille aînée pour avoir Pierre Dufour à leurs fameux mercredis. Camille avait chaque fois répondu que Pierre était trop absorbé dans ses travaux pour faire des visites, ou pour aller dans le monde; et, si elle transmettait cette invitation, c'était sans la recommander. Elle trouvait une sorte de joie délicate et pénible à se tenir éloignée de sa récompense, à se dire que cet homme sérieux ne figurerait jamais au milieu de ces marionnettes du salon maternel, qu'elle se réservait de mépriser toutes ensemble, et qu'elle considérait comme des ennemis indirects de son bonheur.

Aussi fut-elle grandement surprise quand, un jour, comme elle allait sortir, elle entendit sonner, et quand, ouvrant elle-même la porte, elle se trouva en présence de Pierre Dufour.

— Vous ici! dit-elle avec un sourire en regardant la tenue correcte de son ami.

— Oui, moi, qui fais mes visites, répliqua l'ingénieur sur le même ton, et sans être étonné de la remarque.

— Et-ce que vous allez vous marier? demanda Camille, les yeux étincelants d'innocente malice.

— Peut-être! répondit Pierre en lui prenant la main, qu'il porta à ses lèvres.

— Voilà un *peut-être* qui me rend bien curieuse, murmura la jeune fille tout émue, non de ce que lui disait son ami, mais de ce qu'elle sentait de caché, de dissimulé, dans la gaieté de cet accueil.

CHAPITRE VII

Quand ils furent tous les deux dans le salon, assis à côté, et pourtant en face l'un de l'autre, Camille dit à Pierre :

— Voyons, mon ami, dites-moi bien vite pourquoi vous êtes venu ?

— Pour vous voir, Camille, voilà tout.

La jeune fille hocha la tête.

— Vous ne me croyez pas ?

— Je cherche à vous deviner ! reprit-elle. Que se passe-t-il en vous, ou autour de vous ?

Pierre, qui avait en effet un motif secret, qui n'était venu que pour satisfaire une piété invincible, une superstition de son cœur, fut ébloui, mais en même temps alarmé de ce soupçon pénétrant de Camille. Il fit un effort pourtant, et laissant monter à ses lèvres toute la vérité de son amour, afin d'en composer un mensonge, il

parla de la tristesse de sa vie de travail, des inquiétudes que lui causait l'état de maison de Madame Villiers. Sublime sacrilège, lui qui n'avait pas une fibre de son être qui ne fût toute pénétrée de son amour dévoué, il joua presque dans cette visite la comédie d'une passion impatiente, exigeante, pour donner un prétexte plausible à sa démarche, un aliment aux soupçons de Camille.

Mais il y a dans l'amour vrai une force pudique qui lui interdit de servir à la diplomatie, et les paroles ardentes que Pierre cherchait pour persuader son amie n'avaient plus d'éloquence, bien qu'elles fussent l'expression exacte dont il se servait toujours. Et puis, Camille le déconcertait par son faible sourire d'incrédulité, et les mots n'avaient pas ce charme suprême d'être espérés.

— Pierre, dit la jeune fille d'une voix douce, avec ce ton de reproche plus caressant que toutes les paroles de tendresse, vous me flattez trop pour n'avoir pas, au fond, peur de quelque chose. Je vous écoute et je ne vous comprends pas. Ce que vous me dites m'offenserait, si vous me le disiez avec conviction, parce qu'entre nous, mon ami, ces protestations sont vaines.... mais, je sens bien que c'est un masque : je ne m'en offense pas, j'en suis un peu attristée.

Pierre fléchit le genou devant Camille; il se reconnaissait vaincu.

— Chère âme, lui dit-il en joignant les mains avec une adoration naïve cette fois, pardonnez-moi : j'ai beau vous élever haut dans le ciel, vous dépassez toujours mon horizon. Je ne mentirai plus... Je ne suis pas venu parce que je doutais d'être aimé, ou de pouvoir contenir encore mon amour qui déborde. Mais avant une journée décisive dans ma vie... avant une épreuve d'où dépend tout mon avenir, j'ai voulu vous voir... me pénétrer d'une force nouvelle... puiser dans vos yeux la sérénité qui fait vaincre.

Camille avait pâli. Elle se leva toute droite.

— Pierre, c'est donc demain l'expérience de cette grande invention que vous avez faite?

— Oui, mon amie, répliqua Pierre en se levant à son tour.

— Et vous avez peur d'échouer?

Une rougeur de fierté passa sur le visage du jeune ingénieur, qui ne répondit pas.

— Est-ce qu'il y aurait un autre danger... possible, un danger de mort?

Pierre voulut protester, rassurer Camille; mais il retint le geste qu'il allait faire.

La jeune fille trembla de tous ses membres :

la flamme de son cœur se concentra dans ses yeux.

— Je veux être là, dit-elle.

— Impossible, Camille!

— Oui, je vous donnerais des distractions! Ah! je vous comprends... maintenant. C'est peut-être un adieu que vous venez me faire... Vous vous êtes dit : « Je veux la voir une dernière fois. » Eh bien ! il fallait m'avouer cela... j'ai du courage, Pierre. Ah ! je voudrais être votre femme ! vous ne me refuseriez pas de me laisser aller avec vous!

— Ma femme ! répéta Pierre avec ivresse, ma chère femme !

— Merci, mon ami, continua Camille en secouant la tête par un mouvement de révolte contre les terreurs qui l'assaillaient intérieurement ; merci d'avoir voulu me voir !... Regardez-moi bien, mon ami, emportez tout mon cœur dans vos yeux... Que je sois présente, en pensée, en vision, à cette grande épreuve !... Regardez-moi, Pierre, c'est aujourd'hui qu'il faut nous aimer !

Pierre lui prit les deux mains qu'il serra dans les siennes.

— Maintenant, je suis bien sûr de réussir, se dit-il.

— N'est-ce pas ? répliqua avec le même sourire Camille, qui se sentit percée dans l'âme, à cette idée que Pierre avait douté du succès. Le danger était donc sérieux ?

Les femmes voient plus loin que les hommes dans ces nuées confuses du pressentiment. Camille, saisie d'effroi et rendue stoïque pourtant par un sentiment de gloire à partager, sentait à la fois la vie de Pierre en péril, mais leur amour et leur bonheur à jamais assurés. Elle n'expliquait pas cette contradiction ; elle ne cherchait pas à l'expliquer. Un sanglot mêlé de rire la tourmentait ; voilà tout.

— Ainsi, c'est demain, répétait-elle à plusieurs reprises, demain que vous devenez un grand homme !... A quelle heure ?

Pierre, qui était sur ses gardes, soupçonna un piège dans cette question. Camille voulait peut-être venir le trouver malgré lui.

— Ce sera dans la journée, dit-il sans hésiter, bien qu'il commît un mensonge.

— Je ne m'en doutais pourtant pas, reprit Camille. Demain, c'est un mercredi ; nous aurons du monde. Ah ! j'aurai bien de la peine à ne pas parler de vous !... Mais, puisque je ne serai pas là... racontez-moi donc ce qui se passera.

Pierre, qui, plusieurs fois dans ses lettres,

avait entretenu Camille du problème en question et des chances de réussite, recommença, avec force détails, la description de la machine. Camille écoutait, recueillie, pesant en elle-même les raisons de sécurité que Pierre mettait en avant. Quand il eut fini, elle était si calme, que le jeune ingénieur crut l'avoir absolument rassurée.

— Ainsi, vous pouvez être tué? dit Camille en le regardant.

Pierre se récria :

— Est-ce que si vous étiez soldat, reprit la jeune fille avec simplicité, vous essayeriez de me faire croire que la guerre est inoffensive, et que les boulets sont de simples petits ballons, gonflés de gaz?... Je vous verrais partir pour la mêlée, comme je vous vois partir pour cette expérience, sûre de votre courage, et en vous assurant du mien. Ne craignez rien pour moi : je mérite d'être la femme ou la veuve d'un brave comme vous... ne songez qu'à la victoire, mon ami.

— Ah! je ne songe qu'à mon amour! s'écria Pierre enivré de cet héroïsme paisible, de cette foi profonde.

— N'y songez pas trop au moment de l'étincelle, reprit Camille avec un fin sourire, qui

était comme la pointe aiguë d'une flamme qui s'élève.

Pierre à bout de protestations, d'éloquence, de force tendit ses bras ouverts; Camille entra doucement dans ce cercle qui se referma pour l'étreindre. Un baiser qui fut moins une caresse que l'insufflation de deux âmes, ardentes à s'échanger, joignit leurs lèvres pendant une seconde; puis ils se séparèrent, sans même se promettre de s'écrire ou de se revoir le lendemain, tant ils sentaient inutile toute protestation entre deux cœurs si étroitement unis.

Les véritables héros n'ont point d'armure impénétrable. Camille redevint faible quand elle se trouva seule. Elle eut les tremblements qu'elle avait dominés; elle répandit les larmes qu'elle avait empêchées de couler. Repassant dans sa mémoire les incidents de sa conversation avec Pierre, elle remonta, en se traînant, pour ainsi dire, en défailant à chaque épisode, comme à chaque station, ce récit qui devint une voie douloureuse. Mais, dans les natures comme celles-là la fin de toute douleur est un pacte avec le ciel, et, par suite, une espérance.

Camille, après avoir pris sa revanche de son courage, songea qu'elle avait une tâche quotidienne à remplir; que ses élèves l'attendaient;

qu'elle allait sortir pour ses leçons. En conséquence, elle remit sur son beau visage, bouleversé par la douleur, le masque de sérénité qu'elle avait laissé tomber; et elle sortit de la maison, comme elle était sortie la veille, marchant de son pas régulier, paisible, avec cette attitude décente qui ne l'avait jamais exposée à s'apercevoir qu'elle sortait seule.

A l'angle de la rue de l'Arcade et de la rue Saint-Nicolas-d'Antin, elle se dérangea machinalement pour laisser passer une femme qui donnait le bras à un vieillard. Comme elle dépassait ce couple, une exclamation la fit se retourner, et elle se trouva en présence de Sylvie, qu'elle reconnut aussitôt, malgré la toilette de l'ancienne somnambule, malgré les changements qu'avait subis sa figure.

Camille reçut un choc terrible de cette apparition. Tout son sang afflua au cœur. N'était-ce pas un présage? une menace? Cette Chauve-Souris, qui avait épouvanté son enfance, pourquoi traversait-elle encore son horizon, à une des heures les plus importantes de sa vie? Sylvie parut comprendre l'effet qu'elle avait produit; elle en sembla même affligée ou humiliée. Après le premier cri qui lui était échappé, elle ébaucha un sourire, s'inclina pour une révérence.

Quant à Camille, faisant appel à son énergie, mais n'osant ni fuir ni parler, elle regardait le vieillard et sa compagne qui le soutenait de son bras, et elle se demandait ce que ce tableau pouvait signifier.

— C'est mon père! dit Sylvie avec une sorte de fierté.

Camille ne se souvenait pas de l'histoire de ce père, dont la fille avait toujours été orpheline; mais les cheveux blancs du vieil hercule, son aspect vénérable lui communiquèrent une impression de clémence, presque de pitié.

— Il souffre? ne put-elle s'empêcher de dire.

— Il a souffert, repartit Sylvie.

Camille se sentit plus embarrassée pour continuer son chemin sur cette parole qui réclamait d'elle une marque de compassion. Elle se retrouvait en face d'une analogie bizarre, pareille à celle qui l'avait frappée autrefois. Est-ce que Sylvie n'accomplissait pas comme elle une tâche filiale? D'ailleurs, si effrayée qu'elle fût de cette rencontre, à la veille d'une épreuve, elle eût voulu se montrer bonne et tenter de désarmer le sort; mais elle cherchait la formule, le prétexte d'une phrase qui ne fût pas reçue comme une provocation et, intimidée, elle ne trouvait rien.

Sylvie eut la perception confuse de cet embarras. Elle sourit, et demanda avec une inclinaison de tête :

— Comment va votre famille, mademoiselle?

— Bien, je vous remercie, répondit simplement Camille.

— Et M. Pierre Dufour? ajouta la Chauve-Souris, avec une vibration qui décelait l'ironie.

Cette seconde question rendit à Camille tout son courage : il lui sembla que c'était déjà une menace contre son fiancé, et qu'il fallait l'accueillir fièrement. Elle releva la tête, et dominant Sylvie :

— Pierre vient de me faire ses adieux, répondit-elle avec gravité; demain, il risque sa vie dans une expérience.

— Et vous allez vous promener en attendant! interrompit Sylvie avec un haussement d'épaules.

— Je vais, comme lui, remplir mon devoir.

Je n'affirmerais pas que le ton de ces réponses ne fût pas d'une solennité un peu imprudente. Mais il sied bien aux âmes de vingt ans d'accuser leur puritanisme et d'exagérer leur dignité. A quoi servirait donc la vie, si les héros étaient

parfaits au début, et si la vaillance n'avait pas sa coquetterie, son léger parfum de fatuité, même dans les cœurs les plus chastes que la conscience enivre et excite à se poser comme modèles?

Sylvie devint pâle; ses yeux eurent un éclair, elle ferma ses mains avec force. Mais cette tentation de fureur la quitta bien vite : la bohémienne des champs de foire s'était acclimatée à Paris; elle y avait appris l'art d'attiédir ses colères, pour ne pas laisser évaporer sa vengeance.

— Vous avez toujours rempli votre devoir, vous! reprit-elle avec une apparence de flatte-rie. Une pauvre fille comme moi a plus de mérite à trouver le sien... qu'on ne lui a pas montré.

Camille fut frappée de la justesse de l'observation contenue dans cette bravade.

— Vous avez raison, répondit-elle ingénument. Puis, faisant un petit salut de la tête, elle se retourna pour continuer son chemin.

Sylvie la vit s'éloigner avec le désappointement d'une bête fauve qui laisse échapper sa proie.

— Entrez là, dit-elle brusquement à son père en lui montrant le jardin sablé qui entoure le

monument expiatoire, je viendrai vous rejoindre!...

Et, dégageant son bras du bras du vieillard, elle suivit Camille. Celle-ci, troublée de cette rencontre, beaucoup plus qu'elle ne l'avait laissé voir, s'avancait dans la rue de la Pépinière, vaguement inquiète, regardant au devant d'elle, un peu haut, comme pour chercher entre ciel et terre un augure qui dissipât le pressentiment funèbre dont elle était enveloppée. En passant devant la maison qui servait alors d'entrée à l'église provisoire de Saint-Augustin, elle fut accostée par un de ces mendiants officiels, qui exercent avec privilège du curé, et dont l'importunité à ce caractère hautain que donne toujours en France le sentiment d'une fonction brevetée.

Camille, dans toute autre circonstance, n'eût rien donné; ses petites charités s'exerçaient avec choix et avec mesure : elle n'avait pas le droit de semer les oboles au hasard, en laissant au ciel le soin d'amnistier la prodigalité par l'intention. Mais, ce jour-là, elle avait besoin d'être charitable et de prêter quelque chose à Dieu. Elle chercha dans sa bourse, en tira une jolie pièce blanche, la déposa dans la main du mendiant, associant tout bas la pensée de Pierre Dufour à cette offrande expiatoire.

— Je prierai le bon Dieu pour vous, dit avec l'humilité traditionnelle l'invalidé de l'église.

C'était tout ce que pouvait demander Camille en retour de sa charité; mais la prière de ce courtier d'indulgences l'effraya tout aussitôt. Un scrupule lui vint; elle seule pouvait et devait prier pour son fiancé.

L'activité de sa vie, la multiplicité de ses devoirs pratiques la contraignaient d'abrégé et de remplacer souvent la prière par le travail : avec un fonds religieux inattaquable, comme son amour, Camille n'avait pas le loisir des contemplations, et ses élans hors du monde étaient rapides, concis, résumés d'ordinaire en une phrase, en un mot. Voilà pourquoi elle avait songé tout d'abord à ses leçons plutôt qu'à la prière.

Mais la tentation lui vint sur le seuil de cette pauvre église qui la séduisait, nous le savons, par sa pauvreté même. Elle entra, et, s'agenouillant dans l'ombre, elle pria de toute son âme, se bornant, pour toute expression, à joindre les mains et à murmurer :

« Mon Dieu ! protégez Pierre, et bénissez notre amour ! »

C'était tout ce qu'elle avait à demander en ce monde; pour le reste, son cœur s'en chargeait.

Elle ne débita aucune des oraisons prescrites : elle les avait oubliées en ce moment ; mais elle répéta longtemps cette seule phrase, pour calmer, pour endormir son angoisse.

Sylvie, étonnée de la voir entrer dans l'église, y entra derrière elle, et se tint debout près de la porte, ne voulant pas feindre une dévotion dont elle n'avait pas même l'idée. Elle s'imagina d'abord que Camille attendait Pierre Dufour ; mais l'attitude immobile, absorbée de la jeune fille détruisit bientôt ce soupçon. Alors, la Chauve-Souris commença à devenir en quelque sorte furieuse et jalouse de cette extase qui se prolongeait, qu'elle ne comprenait pas, et dans laquelle il lui était impossible d'intervenir. Il y avait donc un monde interdit à son ambition, à sa rivalité ?

« Que peut-elle marmotter tout bas ? Qu'a-t-elle donc à dire que je ne puisse dire aussi, moi ? Est-ce pour sauver Pierre Dufour ? Eh bien ! je prierais volontiers aussi pour lui. »

Et, mordue par une jalousie singulière, Sylvie éprouvait à la fois une fureur et un attendrissement qui lui conseillaient tour à tour de se jeter sur Camille pour l'injurier, ou de tomber à ses pieds, en lui demandant le secret de ses mystérieuses consolations.

« Elle a cela encore de plus que moi, pensait Sylvie, elle sait prier ! »

Et, trop intelligente pour ne pas comprendre que cette supériorité de la prière était uniquement le fait de Camille, ou pouvait être même attribuée à l'effroi que la Chauve-Souris lui avait causé, celle-ci se sentait vaincue d'avance par cette douceur, par cette résignation, comme elle s'était sentie déjà dépassée par l'accomplissement héroïque du devoir, et écrasée par l'amour et par la beauté de Camille.

Au bout de quelques minutes, Sylvie s'impatienta. Pour abréger le temps, de guerre lasse, elle attira machinalement à elle une chaise, fléchit les genoux et s'accouda ; puis, comme elle voyait distinctement remuer les lèvres de Camille, elle remua les siennes pour l'imiter, pour la contrefaire, pour la parodier ; et ce fut la même intention qui lui amena sur la bouche des mots comme celui-ci : « Mon Dieu, prenez-moi en pitié ! » qu'elle trouva de la douceur à répéter, qui mirent de la fraîcheur dans son âme.

Tout à coup, Camille se leva et se retourna. Elle, qui venait de chercher dans la prière l'oubli de sa rencontre avec Sylvie, fut stupéfaite de voir celle-ci agenouillée, priant derrière elle. Mais la Chauve-Souris, honteuse d'être sur-

prise ainsi, repoussa sa chaise et marcha droit au-devant de la jeune fille. Elle la rencontra devant le bénitier. Camille retirait ses doigts mouillés de la coquille emplie d'eau lustrale, elle les tendit simplement avec un sourire à son ennemie, et alors, Sylvie, machinalement, émue encore, par fierté, par soumission, par bravade ou par peur, toucha les doigts humides de Camille, et fit un geste rapide qu'il pouvait être permis à un casuiste d'interpréter comme un signe de croix.

L'exorcisme était-il complet ? Camille sembla remercier Sylvie, et sortit la première. La Chauve-Souris la laissa passer, n'essaya pas de la suivre, et revint toute troublée vers le square de la chapelle expiatoire, où son père, assis au soleil, regardait béatement des enfants jouer avec du sable.

— Dites donc, papa, demanda-t-elle en s'asseyant à côté du vieillard, est-ce que vous m'avez enseigné des prières quand j'étais petite ?

L'hercule haussa les épaules par un geste de mépris et d'incrédulité.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est pour savoir si je ferais bien d'en chercher dans ma mémoire... Après tout, je n'ai peut-être pas été baptisée ?

Le vieillard fit le même geste d'ignorance.

— C'est cela qui m'a porté malheur, reprit Sylvie en se levant, et avec un accent sarcastique.

Elle fit deux tours sur elle-même en sifflant un air de chanson, pour ne pas siffler sans doute comme les couleuvres, puis partant d'un grand éclat de rire :

— Il est peut-être encore temps, s'écria-t-elle. Bah ! le baptême, c'est comme la vaccine ; à mon âge, cela ne prendrait plus...

Elle secoua le vieillard pour le décider à se remettre en route.

— Vous ne savez pas ! cette Camille... elle est dévote ! Il ne lui manquait plus que cela pour que je la déteste. Oh ! je me vengerai... elle vient de m'insulter !...

Camille, pendant ce temps, allait à ses leçons, plus rassurée, et se disant tout bas :

— Il y a encore une étincelle dans cette pauvre Sylvie ! Quand j'aurai fini ma tâche, si je pouvais la sauver !... Mais quand aurai-je fini ?

CHAPITRE VIII

Madame Villiers avait concentré toutes ses facultés sur un seul point : recevoir du monde dans un salon reluisant de propreté, servir du thé, marier ses filles. Elle savait bien que Camille s'était fiancée; mais, sans désespérer absolument de voir sa fille aînée subjuguée par quelque prince Charmant, ou convaincue par quelque raison positive, elle trouvait que cette belle personne embellissait son salon, achalandait sa famille, et pouvait porter bonheur à Julie, dont la figure, moins régulière, moins épanouie, plus parisienne, plus chiffonnée, plus facile, après tout, à accommoder, était de celles qui offrent une aimable compensation. Ceux que Camille désespérerait seraient consolés par Julie, en tout bien tout honneur. Cette spéculation est la grande affaire de la maternité à Paris. On

ne sait jamais jusqu'à quelle distance une mère de famille sans fortune et qui tient au bien-être peut tendre ses pièges. On a vu des femmes assez jolies et suffisamment jeunes s'immoler avec une abnégation touchante, et jouer le rôle de Béjart la mère pour faire épouser Béjart la fille. Molière a tout observé.

Madame Villiers, Dieu merci, n'en était pas là, et ne voulait pas songer à cela. Il lui semblait impossible que Julie ne rencontrât pas un excellent parti, et si Camille était inflexible pour M. de Palombierre, ou pour tout autre, si elle s'obstinait à épouser Pierre Dufour, la femme d'un ingénieur aurait tout naturellement des relations honorables. En attendant, cette excellente mère éprouvait des accès d'admiration, qui équivalaient presque à des accès d'attendrissement, quand, le mercredi soir, assise dans le meilleur fauteuil de son salon, un joli tabouret de velours sous ses pieds, un éventail à la main, elle voyait sa lampe brûler sans fumée, ses bougies, d'excellentes bougies de l'Étoile, se consumer régulièrement, les habitués installés au jeu ou causant, et ses filles correctement vêtues, Camille avec son air majestueux et doux, Julie avec sa petite mine effrontée, servir le thé, offrir des sandwiches. Comme ce tableau d'intérieur, con-

fortable dans sa simplicité, était une invitation au mariage ! La pauvreté connue était-elle un obstacle, et ne devenait-elle pas un attrait, quand on montrait ainsi aux gens comment, avec de l'ordre, du soin, on pouvait faire figure dans le monde ?

Personne n'avait besoin de savoir que l'on ne dînait pas les soirs de réception, et que l'on était fort heureux quelquefois, le lendemain de ces fêtes, de pouvoir payer le déjeuner avec les quelques pièces de monnaie que Victor avait eu la chance de gagner ou de sauver à l'écarté.

Madame Villiers avait arrangé le programme de sa vie. Si, au bout d'un an ou deux, Julie ne trouvait pas un mari ; si Victor, selon le rêve orgueilleux de sa mère, qui était utopiste et romanesque pour son fils, n'entrait pas dans la diplomatie, à quelque degré que ce fût, la mère devenait dévote. Cette ressource, la dernière, était infallible ; mais il y avait plus d'honneur et plus d'agrément à s'en passer.

Nous avons vu avec quelle résignation Camille regardait, surveillait les gros calculs dont on ne se cachait pas devant elle. Bien décidée à ne se marier, à n'abandonner la direction du ménage que quand l'honneur ne courrait plus de hasards, elle souffrait ces petits excès de luxe ache-

tés par de si poignantes privations, et elle admirait tout bas ce qu'il en coûte d'héroïsme pour se passer du travail.

Mais le lendemain de sa rencontre avec Sylvie, qui était un mercredi, la pensée des réceptions hebdomadaires lui fit presque horreur. Elle eût voulu, le matin, rester dans sa chambre, ou sortir pour aller au-devant des nouvelles. Jusqu'à midi, son courage fit pourtant bonne contenance : elle eut seulement dans ses allures une brusquerie qui ne lui était pas habituelle. Mais à midi, l'angoisse commença. Trompée sur l'heure de l'expérience, qui avait dû, en réalité, se faire dans la matinée, elle crut sentir aux battements de son cœur que l'instant était proche. Alors il lui fut impossible de rester en place : elle montait, elle descendait sans relâche le petit escalier conduisant à sa chambre. Elle avait laissé ouverte la fenêtre qui donnait sous la voûte de la porte cochère, afin de guetter plus facilement le commissionnaire que Pierre lui enverrait sans doute.

Le mercredi, Camille ne donnait pas de leçons. C'était ainsi réglé pour qu'elle fût, ce jour-là, tout entière aux soins du ménage; mais elle n'avait plus, dès lors, de prétexte pour sortir, et elle eût voulu courir jusqu'à la rue Saint-Maur,

puisque Pierre ne lui envoyait pas de nouvelles. Elle ne l'accusa pas ; elle l'excusa d'abord par les préparatifs, par les soucis de l'expérience ; puis, quand la journée fut aux trois quarts écoulée, elle eut trop peur pour songer aux reproches.

Vers la nuit, une sorte de torpeur l'engourdit, une catalepsie de son âme qui laissait agir automatiquement le corps. Elle allait, elle venait ; elle répondait aux questions ; elle aidait aux préparatifs avec une terreur instinctive de tout ce qui interrompait cette activité machinale, au bout de laquelle était un abîme. Sa mère la trouva pâle, et lui demanda ce qu'elle avait.

— Je n'ai rien, répondit-elle.

— La pâleur te va bien, reprit madame Villiers avec une satisfaction d'artiste.

Quand il fallut s'habiller pour la soirée, bien qu'on fût en été, et qu'on eût employé une partie de la matinée au repassage et à l'arrangement des robes blanches, Camille alla revêtir une robe noire. Elle avait l'air d'être en deuil ; mais comme ce vêtement sombre faisait ressortir la fraîche toilette de Julie, on ne fit aucune remarque.

Au premier coup de sonnette, Camille tressaillit. Ce n'était pas un message, c'était un invité. Pas un, ce soir-là, ne manqua au rendez-

vous, afin que la pauvre Camille eût plus d'efforts à faire pour sourire, pour répondre aux questions, pour dissimuler son inquiétude, qu'elle ne voulait pas profaner en la laissant deviner par ces indifférents.

Elle s'imaginait que, si quelque mauvaise nouvelle était dans l'air, les physionomies des habitués du salon devaient en avoir le reflet, et elle interrogeait les physionomies; elle regardait dans les yeux de façon à embarrasser les moins timides et à enchanter les moins modestes. Pour qu'on ne s'aperçût pas de sa torture, comme ses jambes fléchissaient sous elle, elle se contraignit à rester debout, s'accoudant à la cheminée, jurant de ne pas s'asseoir. A chaque nouveau venu, elle demandait :

— Qu'y a-t-il de nouveau ? que dit-on dans Paris ?

Et cette question, qui surprenait tout le monde, amenait des réponses banales, un aveu d'ignorance ou quelques plaisanteries sur les excentricités de l'heure présente.

M. de Palombierre arriva le dernier. Quand il s'approcha, selon son habitude, pour déposer un baiser sur la main de Camille, celle-ci lui adressa la même demande :

— Quelle nouvelle apportez-vous ?

Le vieux magistrat parut surpris et presque scandalisé de l'interrogation. Lui demander du nouveau, c'était le railler.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous offrir le journal du soir ? Vous aurez là les nouvelles les plus fraîches.

Et, avec une galanterie qui dissimulait la leçon, M. de Palombierre tira de la poche de son habit un journal du soir, plié en quatre. Camille était trop préoccupée pour s'arrêter à cette épigramme légère ; elle ne la sentit même pas ; elle prit machinalement le journal, le garda à la main, et continua la petite besogne d'économat qu'elle avait toujours à remplir dans les réceptions du mercredi. Vers onze heures, on servit le thé : encore quelques minutes, et Camille serait libre de remonter dans sa chambre, d'avoir peur tout à son aise, de mourir d'inquiétude.

La perspective de cette liberté prochaine lui fit sentir alors combien elle était lasse, et, tandis que chacun buvait à petites gorgées bruyantes l'excellent thé que l'épicier du coin fournissait, mais qu'on avait fait infuser dans une belle théière, Camille se laissa tomber dans un fauteuil. Au bout de quelques secondes, elle craignit que cette lassitude ne fût trop apparente et ne donnât lieu à des remarques ; alors elle parut

s'intéresser au journal, elle le déplia et le parcourut, mettant même une certaine conscience dans cette lecture des yeux, qui pouvait combler l'abîme du quart d'heure qu'elle avait encore à passer dans le salon.

Tout à coup, une ligne, une phrase de cette feuille imprimée, parut s'enflammer, jaillir et la frapper aux yeux. Le nom de la rue Saint-Maur flamboyait aux faits divers. Camille lut, dévora dans un regard électrique la nouvelle suivante :

« Ce matin, rue Saint-Maur, une terrible explosion, qui a jeté l'effroi dans le quartier, a signalé l'expérience d'un nouveau moteur à air dilaté. L'ingénieur qui présidait à cette épreuve a, dit-on, payé de sa vie l'oubli de certaines précautions indispensables. »

Camille sentit quelque chose de brûlant rouler en elle, depuis son front jusqu'à ses pieds : c'était le foudroiement de sa douleur. Elle remua les lèvres sans crier ; elle leva les mains en agitant le journal. Le silence l'étreignit à la gorge pour qu'elle gardât bien en elle tout le feu de son désespoir ; ses beaux yeux se voilèrent ; elle pencha la tête sur son fauteuil, espérant vaguement que cette faiblesse était la mort.

Pendant ce temps, madame Villiers faisait à haute voix l'éloge de son pâtissier, accompagné

par les petites cuillers qui heurtaient doucement les tasses, et par le léger susurrement des lèvres humant le thé. Personne ne se retourna, et c'est ce qui sauva la vie de Camille; elle eût été brisée par une question, par une parole même de pitié. Au bout d'une minute, elle comprit qu'elle vivait encore. Alors, il fallut lutter : elle se leva toute droite, plia lentement le journal qui contenait son arrêt, et, sans jeter un regard sur cette famille et sur ces amis qui ne pouvaient plus la retenir en ce monde, elle sortit du salon.

Dans la salle à manger, elle chancela, rencontra, sur la table, en s'y appuyant, une carafe et un verre, se versa de l'eau dont elle but une gorgée, et dont elle se mouilla ensuite le front; puis, se tenant aux meubles, accablée, comme si tout le sang de ses veines l'abandonnait et se répandait autour d'elle, elle atteignit le petit escalier de son entre-sol, le gravit presque sur les genoux, se traîna jusqu'à la porte de sa chambre, et vint tomber sur son lit, où elle resta gémissante, se pâmant par intervalles sous l'étreinte d'une douleur qui la garrottait, qui la secouait, ou qui s'amassait en se concentrant comme un bloc de marbre, pour l'étouffer et pour en finir...

Elle demeura plus d'une heure étendue, sanglotant dans l'obscurité. Ses larmes pudiques

avaient besoin de la nuit. Quelque chose d'elle pourtant veillait en elle et guettait les bruits extérieurs. Elle entendit Julie remonter en fredonnant dans sa chambre; elle reconnut la voix de madame Villiers, qui s'étonnait tout haut de son absence; elle remarqua le départ de Victor, sorti pour reconduire sans doute un ami; puis, le silence s'établit : chacun dormait :

Camille semblait attendre cette heure de liberté. Elle se leva, resta quelques minutes les mains jointes, réfléchissant, arrangeant le plan de sa vie condamnée, puis elle mit son chapeau, son châle, prit un peu d'argent, ouvrit doucement la porte, et, marchant sur la pointe du pied, attentive, de sang-froid, prêtant l'oreille au moindre craquement du parquet, elle descendit l'escalier, sortit de l'appartement avec les précautions d'une âme que rien ne trouble.

Le concierge, averti par un petit coup frappé à la porte de sa loge, tira le cordon : Camille s'élança presque dans la rue. Ce devait être ainsi que les veuves de l'Inde se jetaient dans le bûcher de leur mari. Il faisait une nuit superbe : la nature, impassible, offre plus souvent des contrastes que des harmonies à nos douleurs. Camille regarda le ciel, que la lune argentait, et sourit de ce sourire surhumain qui atteste la vi-

sion de l'infini et qui a plus de mélancolie que les larmes.

— Pierre est déjà là-haut, murmura-t-elle.

Et elle marcha résolûment.

Au bout de la rue, elle s'arrêta pour s'orienter, puis aussi pour s'assurer si elle n'entendait pas venir une voiture. Dans cette halte d'une seconde, la pensée de son enfance, de sa première désertion de la maison paternelle, la frappa tout à coup. Elle recommençait ; mais, cette fois, elle n'avait plus rien à redouter, rien à espérer de ce monde. Le sacrifice était complet, et pourtant, si elle aspirait à la mort avec plus de force, avec une foi plus entière dans l'immortalité, elle ne voulait pas se tuer. Elle avait un dernier adieu à donner, et cet adieu suffisait : la Providence, à son défaut, l'invincible attraction de l'amour, l'appellerait hors de ce monde !

La destinée a des symétries bizarres. Camille refaisait en sens contraire le chemin qu'elle avait fait autrefois : elle s'en aperçut en se trouvant devant la gare de l'Ouest. C'était là que, jadis, la mort, qui la conduisait par la main, l'avait quittée brusquement, en lui montrant de loin le tableau d'une famille à retrouver à Saint-Germain, près de sa mère nourrice : c'était là qu'elle avait rencontré Pierre. Elle bénit ce sou-

venir; le désespoir présent augmentait sa reconnaissance pour toutes les joies ressenties dans le passé.

Camille ne s'apercevait pas que les rues étaient désertes : le désert était si bien en elle déjà ! Elle n'avait donc aucun effroi des rares personnes qu'elle rencontrait, et ce n'était pas pour se soustraire au vain danger de marcher seule dans Paris qu'elle aspirait après une voiture. Elle s'imaginait arriver trop tard rue Saint-Maur ; elle eût voulu des ailes pour y voler, non qu'elle doutât de son malheur et qu'elle crût une erreur possible, mais elle avait hâte de repâître ses yeux, son cœur de cette cruelle et sanglante image qui ne quitterait plus sa pensée; elle se disait que peut-être l'excès de sa douleur serait tel, qu'elle mourrait sur ce cher cadavre en l'embrassant, et ses lèvres haletantes brûlaient de l'embrasser, pour se glacer ensuite.

Le cocher d'une voiture de remise, qui allait remonter la rue d'Amsterdam, consentit, après quelques hésitations, à la conduire. L'automédon fit son enquête; il regarda cette belle demoiselle, se dit qu'il allait servir sans doute à quelque escapade, à un rendez-vous, à un enlèvement : c'était la chance d'un secret à vendre, d'une bonne aubaine, en tout cas. Il rendit des

jambes à son cheval, qui n'en avait plus, et emmena lestement Camille, qui s'était engagée à le garder pendant plusieurs heures.

Le trajet est long de la rue Saint-Lazare à la rue Saint-Maur : il parut infini à la pauvre Camille. Deux heures sonnaient quand elle arriva à l'usine. Elle descendit de voiture avec assurance; tout son courage était revenu en face de l'épreuve. Elle contempla pendant quelques secondes les grands murs, la porte massive, et fut presque surprise, presque scandalisée du calme dont cette demeure sinistre était enveloppée. L'émotion de la catastrophe s'était dissipée déjà : personne n'avait pris sur son sommeil pour y penser plus longtemps; personne ne veillait peut-être le mort dans ce sépulcre gigantesque bâti par l'égoïsme, par le génie de la matière. Camille n'était jamais venue à l'usine, qu'elle connaissait seulement par les descriptions de Pierre Dufour; elle se souvint que celui-ci lui avait raconté dans ses lettres que sa chambre était située tout au haut de l'édifice principal, et, avant de frapper, elle leva la tête. Elle aperçut à l'étage en question, derrière une persienne, une lampe allumée : c'était la veillée du mort sans doute.

« Ils ne l'ont pas abandonné! » soupira-t-elle.

Elle frappa à la grosse porte, timidement d'abord, comme si le bruit pouvait faire tressaillir Pierre, et peu à peu avec plus d'insistance. Il lui sembla que quelqu'un entr'ouvrant la persienne de la chambre mortuaire, regardait dans la rue. Un gros chien de garde, dont le reniflement sonore se faisait entendre sous la porte, essayait de la reconnaître, et comme il n'aboyait pas, Camille se disait que Pierre Dufour l'avait révélée sans doute à ce cerbère, et avait préparé celui-ci à la recevoir.

Après quelques minutes d'attente qui parurent une heure, les gros sabots du portier retentirent sur le pavé de la cour, la clef tourna dans la serrure, un coup de pied donné au chien pour l'écartier, ou pour stimuler sa vigilance, provoqua un aboiement plaintif ; la porte s'ouvrit.

— Que voulez-vous ? que demandez-vous ? dit le portier.

Il y avait si peu de chagrin dans le ton de cet homme, dont la mauvaise humeur seule était sensible, que Camille eut comme une lueur d'espérance.

— Est-ce vrai ce qu'a annoncé le journal du soir ?... répondit-elle en joignant les mains par un geste de supplication naïve qui ne pouvait changer la destinée... Est-ce qu'il est mort ?

Le portier comprit ce dont il s'agissait. Il regarda plus attentivement Camille, fut frappé de sa pâleur qu'augmentait la pâleur de la nuit, et s'inclinant avec respect :

— C'est un bien grand malheur, madame!... Est-ce que vous voulez?...

— Je veux le voir, l'embrasser!...

La voix de Camille s'était affermie. Le portier marcha devant elle jusqu'à l'entrée du bâtiment d'habitation. Là, ouvrant la porte, et s'effaçant avec un redoublement d'égards :

— Si j'avais su... que vous fussiez de la famille, je vous aurais prévenue. C'est tout en haut, madame... l'escalier est éclairé... la porte en face. Il y a du monde... Oh! on ne l'a pas laissé seul.

— Merci!

Et tandis que le portier, complètement adouci par la perspective de recevoir une gratification des mains de cette jeune parente, venue au milieu de la nuit pour embrasser le défunt, retournait paisiblement à sa loge, Camille commençait à gravir le long escalier. A chaque étage, elle s'arrêtait, invoquant tout bas le ciel pour qu'il doublât sa force, et sentant son courage s'augmenter à mesure qu'elle montait, et qu'elle approchait de son calvaire. Il ne restait plus que

quelques marches à franchir : Camille voyait la porte.

« C'est là! » se dit-elle.

Et, s'appuyant sur la rampe, comprimant les battements de son cœur, elle fit un dernier pacte avec l'espérance immortelle pour affronter la vue de la mort. Une lumière semblable à un sourire fixa sur ses lèvres cette sérénité auguste des martyrs, et elle s'étonna elle-même de se sentir si forte en allant mesurer l'abîme de son désespoir.

CHAPITRE IX

Au moment où elle avançait la main pour tourner la clef, la porte s'ouvrit, et Camille vaincue, dans l'extase même de son héroïsme, poussa un cri terrible et faillit tomber à la renverse, voyant apparaître le spectre de celui qu'elle venait pleurer. Pierre Dufour s'élança et la reçut dans ses bras.

— Toi! toi! murmura Camille qui, dans le délire, se servait pour la première fois tout haut du tutoiement dont elle se servait tout bas depuis deux heures, en pleurant un ami mort.

— Mais oui, c'est moi!

Et Pierre, pour ajouter une preuve à cette assurance, mit un baiser sur la bouche de Camille.

Celle-ci était au dépourvu contre la joie formidable de cette surprise. Elle s'évanouit.

Pierre, qui la tenait contre sa poitrine, la porta

dans sa chambre, l'étendit dans un grand fauteuil placé au pied de son lit, lui imbiba les tempes d'eau fraîche, et, s'agenouillant devant elle, ébloui plus encore qu'effrayé de cette faiblesse, sentant bien qu'elle ne pouvait ni mourir ni souffrir quand il était là assis près d'elle, il attendit, en lui réchauffant les mains sous ses lèvres, qu'elle revînt à elle, qu'elle le reconnût.

En effet, peu à peu, Camille reprit ses sens. Une lampe placée sur une grande table qu'encombraient des plans, des lavis de toute nature, laissait, en dehors du cercle tracé par l'abat-jour, dans une ombre chaude, le grand fauteuil, le lit et les angles de la chambre. La belle figure de Camille, en retrouvant ses couleurs, se parait dans cette obscurité transparente d'une clarté d'aurore. Le sang recommençait à circuler avec de la lumière dans ses veines; ses yeux s'habituèrent avec étonnement à cette vision, à cette apparition. Elle dégagea ses mains, et les joignant dans un mouvement de reconnaissance et de prière :

— C'est vous, mon ami! reprit-elle.

— Méchante! vous me disiez *toi*, tout à l'heure!

— Quand je croyais que vous ne m'entendiez plus...

Et elle sourit en rougissant.

— Mais, reprit-elle, le journal a donc menti?

Il n'y a pas eu d'accident?

— Hélas! soupira Pierre Dufour.

— Qui donc a été la victime?

Pierre prit les deux mains de Camille, l'aida à se lever du fauteuil, et, la regardant avec une tristesse qui voulait être partagée :

— Nous le pleurerons ensemble, mon amie!

— Qui donc?

Pierre, pour toute réponse, tourna les yeux vers l'alcôve. Camille suivit ce mouvement, et s'aperçut alors qu'une forme humaine était étendue sur le lit. Le visage était découvert. Elle se pencha sous les rideaux et le reconnut.

— M. Blampignon! murmura-t-elle.

— Oui, Camille, lui qui s'est offert pour nous. Car il pensait à vous, mon amie, autant qu'à moi, en commettant l'imprudence héroïque qui l'a tué.

— Oh! c'est horrible!

Et la jeune fille se couvrit les yeux de ses deux mains. Pierre prit un coin du drap pour en voiler les traits de son vieux maître; mais Camille, qui s'aperçut du geste, l'arrêta :

— Non, mon ami. Laissez-moi le regarder encore. J'ai du courage : si j'ai tressailli d'abord,

C'est en songeant que, dans mon émotion égoïste, je m'étais assise là, à côté de lui, sans me douter de rien. Mais, puisque j'aurais eu la force de vous voir mort, j'aurai la force de l'embrasser.

— Cher maître, dit Pierre, en s'adressant au cadavre, vous entendez cela, n'est-ce pas? et vous ne regrettez pas de vous être dévoué?

Camille releva la tête avec une lueur sur le front.

— Bien! dit-elle avec une sorte d'enthousiasme, vous croyez toujours aux âmes immortelles?

— Comment ne pas y croire, Camille, avec tant d'amour dans le cœur, et en présence de ce mort?

— Mon Dieu! que vous êtes bon! reprit la jeune fille dans un transport de foi : je suis venue ici désespérée; nous prenons tous les deux un deuil qui ne nous quittera plus, et pourtant, au fond de nos douleurs sincères, vous mettez une espérance et une joie infinies. Mon Dieu! que vous êtes bon!

Était-ce vraiment la piété, était-ce l'amour qui parlait ainsi? C'étaient l'un et l'autre, indissolubles dans leur élan comme dans leur origine. Pierre alla prendre la lampe et la tint levée au-dessus de l'oreiller du lit, enveloppant dans

un orbe de lumière, qui lui mettait presque une auréole, le visage de son vieux maître. M. Blampignon avait cet air de jeunesse que la mort imprime souvent au masque des vieillards. Tué dans un sourire, il gardait sur les lèvres ce défi hautain à la matière brutale, cet appel à l'idée que l'explosion de la machine avait interrompu. Ses longs cheveux blancs, répandus sur l'oreiller, donnaient du relief à sa physionomie fatiguée par la science, et qui se reposait pour la première fois.

Pierre et Camille le regardèrent quelques minutes en silence, répandant leur cœur sans laisser échapper une parole, pleurant sans essayer leurs larmes. Ils se sentaient impuissants à payer autrement que par leur amour égoïste l'héroïsme du vieux maître, et ils semblaient, dans leur soumission religieuse, lui demander pardon de lui obéir, et s'excuser d'être heureux par lui.

Enfin, Camille se pencha et déposa sur le grand front du vieillard un baiser qui la fit tressaillir, tant ses lèvres étaient brûlantes, et tant le marbre du front était glacé. Puis, elle alla s'asseoir près de la table, et, parlant à voix basse, comme on parle devant un mort :

— Il vous a trompé, n'est-ce pas, mon ami, pour mourir à votre place? demanda-t-elle à Pierre.

— Oui, répondit celui-ci, il a devancé l'heure fixée pour l'expérience. Depuis deux jours, il n'était pas venu à l'usine ; il ignorait un perfectionnement, une soupape de sûreté que j'avais imaginée avant-hier dans la nuit, et pour laquelle on avait travaillé hier toute la journée. Comme j'étais occupé au dehors, il est entré dans l'atelier. « Mes enfants, a-t-il dit aux ouvriers, faisons-lui la surprise de goûter à son invention avant lui ! » Les ouvriers le croyaient au fait des précautions qu'ils m'avaient vu prendre la veille. Le danger, c'est l'introduction de l'étincelle. Quand la machine fonctionne, le mouvement diminue sa résistance... M. Blampignon n'avait pas osé me communiquer ses doutes, de peur de me décourager ; mais il est bien certain qu'il doutait du succès, puisqu'il a voulu me voler le péril... Je parlais au contre-maître, je lui donnais à l'écart les renseignements essentiels, je lui faisais les recommandations dernières, quand eut lieu l'explosion... Ce fut épouvantable : les vitres volèrent en éclats, la porte de l'atelier fut percée par un écrou lancé comme un boulet. Je ne doutai pas une seconde de ce qui s'était passé. La vérité, par un phénomène inconcevable, m'apparut instantanément avec tous ses détails. « M. Blampignon est tué ! »

m'écriai-je en m'élançant. Deux ouvriers ont été blessés assez grièvement; mais lui, Camille, lui souriant, et la main ouverte comme pour saisir encore le robinet qu'il venait de lâcher, lui, était renversé sur le dos avec une espèce de sérénité. Il n'a eu ni agonie, ni blessure horrible. Cette mitraille, dont je lui parlais parfois en riant, l'a frappé, l'a terrassé, l'a foudroyé. Il est tombé, le vieux soldat, sur le champ de bataille, mais il n'aura pas vu la victoire.

Pierre secouait la tête d'orgueil.

— La victoire? lui demanda doucement Camille avec une caresse compatissante dans la voix.

— Sans doute! reprit fermement le jeune ingénieur. L'expérience a été recommencée ce soir par moi : elle a réussi. La machine fonctionne régulièrement; j'ai prouvé que j'avais raison.

Camille regarda son ami, étonnée et presque inquiète. Pierre Dufour était-il déjà un de ces savants implacables que rien ne fait trembler? et, plus frappé de son échec que du malheur dont il était l'occasion, n'avait-il pas trahi l'amitié qui se dévouait pour lui, en recommençant si tôt l'épreuve? Mais non. L'enthousiasme qui rayonnait dans les yeux de Pierre Dufour était mêlée de pitié. S'il avait recommencé, c'é-

tait pour défier l'obstacle, pour prendre sa revanche de la mort, pour affronter à son tour le même péril, en honorant la mémoire de son maître, comme les soldats honorent leurs chefs par des lauriers apportés au cadavre.

— Ah! Camille, reprit avec une émotion d'enfant cet homme que l'on pouvait croire si fier de sa virilité, c'est après la seconde expérience que je l'ai surtout pleuré, mon cher maître, et que je suis venu m'agenouiller devant lui! Comme il eût été heureux! Il faut me pardonner de ne vous avoir pas prévenue, Camille : mais je pensais tant à vous en le veillant tout seul, que je vous ai attirée ici par le désir de mon cœur! Quand on a frappé... je me suis dit : « C'est elle... » comme je m'étais dit ce matin, au bruit de l'explosion : « C'est lui! »

— Et votre père?

— Je l'ai envoyé chercher... Il a porté la triste nouvelle à la sœur, à mademoiselle Pulchérie. La pauvre femme n'avait pas besoin de grandes précautions : elle est malade, et ne songe qu'à vivre. « Que vais-je devenir? » a-t-elle demandé. Mon père l'a rassurée. Désormais, elle vivra avec lui, et ce changement sera une consolation efficace. Personne ne nous disputera donc, ma Camille bien-aimée, ce deuil,

cette religion de nos cœurs : c'est pour nous qu'il est mort, c'est nous qui le pleurerons, qui ferons de sa mémoire le souvenir d'une communion de nos deux âmes dans la tristesse.

Camille ne répliqua pas. Après tant de secousses diverses, tout son être se trouvait, pour ainsi dire, répandu dans une effusion sainte. Un silence doux et solennel régna pendant une demi-heure dans cette chambre, sanctifiée par les deux grands mystères de ce monde, l'amour et la mort : puis, revenant tous les deux à ce lit funéraire, Camille s'agenouilla, tandis que Pierre restait debout. Prière ou méditation, ce qui s'exhalait de ces deux âmes était un élancement d'amour, de reconnaissance, un serment de courage pour la vie, un serment de foi pour la mort.

Ce pauvre savant, en attendant le cortège que devaient lui faire le lendemain ses élèves, était veillé par deux gardiens qui valaient toutes les pompes de la gloire : la jeunesse et le génie, ces deux reflets de ce qui est vraiment immortel.

Camille oubliait le monde entier dans le recueillement de cette nuit triste et délicieuse. Quand le jour fit pâlir la lampe, elle s'étonna que le temps se fût écoulé si vite. Elle songea alors que sa voiture l'attendait depuis plusieurs heures.

— Pour une ménagère, voilà une folie ? dit-elle avec un faible sourire, qui n'avait rien d'offensant envers l'émotion grave de la nuit.

Pierre offrit de la reconduire : elle refusa.

— J'étais venue pour repartir seule, répondit-elle.

En descendant, elle s'aperçut de sa fatigue ; elle se jeta toute brisée, et, si je ne craignais de paraître sacrilège, j'ajouterais, tout heureuse, dans sa voiture. Oui, elle emportait du bonheur de cette nuit funèbre. N'était-ce pas une joie superbe d'avoir vu vivant celui qu'elle croyait trouver mort, d'avoir appris de lui comment il avait réparé le désastre de l'expérience, comment il était sorti vainqueur de la lutte ? Et si la mort de M. Blampignon semblait racheter la douceur étrange de cette surprise, ne trouvait-elle pas encore une satisfaction d'un ordre plus idéal dans cette pensée qu'on les avait aimés tous les deux jusqu'au sacrifice, jusqu'au martyr ? Ce n'était pas l'égoïsme qui la berçait ainsi, c'était cette illusion de la jeunesse pour qui la mort n'est qu'un détail, un échec relatif, au delà duquel la victoire sourit aux âmes.

La sérénité et l'ardeur contenue de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec son fiancé dans un lieu devenu si austère, si respectable, lui sem-

blaient un renouvellement de fiançailles, une sorte de sacrement. Elle était bien décidée à ne plus faire attendre longtemps Pierre Dufour : elle voulait être sa femme. Elle avait peur de devenir coquette avec le devoir, et, sous prétexte d'une tâche factice qui s'allégerait par son mariage, de refuser trop longtemps la tâche naturelle et prédestinée qu'elle n'avait ni inventée ni supposée. Aussi, quand la voiture s'arrêta rue de l'Arcade, eut-elle un soupir de regret et un froncement de sourcil. Elle leva les yeux vers l'entre-sol : les persiennes de la chambre de sa mère étaient parfaitement closes; personne ne veillait là, personne n'était inquiet de son absence. Pendant qu'elle réglait son compte avec le cocher, elle entendit un pas sur le trottoir, et une voix connue qui fredonnait en se dirigeant de son côté.

C'était Victor qui revenait de faire la conduite à ses amis de la soirée. Il paraît qu'on avait eu de la peine à se séparer, et que les étreintes de l'adieu avaient duré six heures.

— Tiens! tu sors déjà ? dit-il à sa sœur.

Camille pouvait mentir ou dissimuler; mais le désordre même de la toilette et de l'attitude de son frère la confirma dans sa franchise instinctive. Elle pensa qu'il avait, lui, intérêt à dis-

simuler la vérité, et elle ne voulut pas faire comme lui, ayant la conscience si ferme.

— Non, dit-elle en donnant son argent au cocher, je rentre.

— Toi ! à pareille heure ! Est-ce que tu aurais été me chercher, par hasard ?

— En aucune façon.

— Ah ! tu cours la nuit comme cela !...

Victor n'était pas très-alerte à trouver une épigramme. Ce jeune Parisien, émondé trop tôt par les habitudes vicieuses, faisait comme la plupart des petits énervés de sa génération ; il vivait sur les malices banales, et se servait de toutes les pointes affilées dans les estaminets, dans les petits théâtres : mais son répertoire ne lui fournissait dans ce moment aucune formule qu'il pût appliquer à la situation. Aussi, se sentait-il embarrassé et cherchait-il péniblement, ce qui donnait au moins à ses paroles un mérite de simplicité qu'elles n'auraient pas eu s'il avait rencontré quelque gouaillerie en argot parisien.

— Ah ! tu passes la nuit dehors ! répéta-t-il. C'est drôle... c'est très-drôle... Est-ce que tu as reconduit M. de Palombierre ?

— Victor, tais-toi !

— Ce n'est pas lui ? alors !... Il ne faut donc pas qu'il le sache... Ah ! bien !... Si tu veux être

gentille, et me donner un louis que je dois... je n'en dirai rien à personne... ni à Julie qui te ferait enrager... ni à maman.

— Vraiment ! tu me vendrais ton silence ?

— Est-ce que tu le trouves cher ?

Camille haussa les épaules et frappa à la porte de la maison.

— Ainsi, tu ne veux-pas ? demanda Victor.

— Pourquoi t'empêcherais-je de parler ?

— Oh ! tu fais la fière ; mais, au fond, tu as peur, tu es toute pâle.

— Oui, je dois être pâle, en effet, car tu me fais bien pitié ; et si j'ai peur, c'est pour toi, mon pauvre Victor, dit Camille, qui franchit le seuil de la grande porte et se dirigea vers l'entrée de l'appartement.

Victor, un peu interdit de cette contenance, dont la dignité lui imposait, eut comme un mouvement de repentir.

— Si tu me disais seulement d'où tu viens, reprit-il d'un ton insinuant. Oh ! je ne te trahirais pas.

Camille, qui le précédait, se retourna avec un regard de douce ironie.

— Ah ! c'est déjà mieux : tu veux, non plus de l'argent, mais une confiance ! Eh bien ! nous verrons. Quant à moi, je ne te trahirai pas,

Victor ; je te serai fidèle gratis, et sans vouloir tes secrets.

— Oh ! moi, c'est bien différent, repartit Victor, que cette indulgence mettait à l'aise et qui voulait prendre sa revanche : moi, je suis un homme, je vais où je veux, et si j'ai des rendez-vous... personne ne peut s'en offenser.

Camille alla droit à lui, le regarda fixement... et, dans l'ombre produite par la voûte, ses yeux étincelèrent.

— Tu me tortureras donc toujours, méchant cœur ? lui dit-elle. Mais, quand j'étais petite, je souffrais de t'aimer inutilement ; prends garde que je ne souffre maintenant de te mépriser à propos.

Victor ne sut que répondre d'abord à ces paroles dites avec vivacité ; puis, comme sa sœur rentrait et montait l'escalier de sa chambre, il monta derrière elle en trébuchant un peu et en balbutiant :

— Tu n'as pas le droit de me mépriser... puisque tu reviens à la même heure que moi... puisque tu fais ce que je fais !...

Et, persuadé qu'il était un foudre de logique, le pauvre garçon rentra chez lui, enchanté d'avoir réduit au silence sa grande sœur, ce mentor qui s'était trahi ? Était-ce la chaleur de la satis-

faction ou le souvenir du souper dont il sortait qui l'altérait à ce point, mais il vida la moitié d'une carafe avant de se jeter sur son lit. Il est juste de reconnaître que c'était la première eau qu'il buvait de la soirée.

CHAPITRE X

Camille n'attachait pas d'ordinaire grande importance aux taquineries de son frère. Elle voulut rire, quand elle se retrouva seule, de cette assimilation que Victor prétendait établir : mais elle en sentit plus vivement l'injure que dans toute autre circonstance. Cette goutte, non de poison, mais d'amertume vulgaire, salissait le pur calice qu'elle avait porté toute la nuit à ses lèvres. Bien qu'elle n'eût jamais mis au nombre de ses récompenses futures la reconnaissance de sa famille, elle espérait pourtant qu'un peu d'estime lui viendrait, comme encouragement, de ceux qu'elle nourrissait et qu'elle voulait sauver. Victor avait donné la note exacte du progrès moral accompli depuis que Camille était rentrée dans la maison maternelle. On la croyait capable de les tromper et de leur voler leur es-

time, à eux ! on lui offrait un marché d'argent, on ne la trouvait bonne que pour payer !

Mais, après une pensée donnée à l'ingratitude de ceux qui exploitaient son dévouement, Camille s'alarma surtout de la grandeur et de la pesanteur de sa tâche. Comme elle était bien loin encore du but ! Si elle renonçait à son œuvre, que deviendraient-ils tous ? Sa mère, avec ses spéculations ambitieuses ; Julie, avec son indolence altière ; Victor, avec sa fainéantise et sa dépravation ! Devait-elle les quitter ? Pouvait-elle imposer à Pierre Dufour la moitié d'un pareil fardeau ? D'un autre côté, était-il juste qu'en se sacrifiant toujours, elle sacrifiât l'intérêt sacré de son amour ? Pierre, qui l'attendait et qui, à l'heure décisive de sa destinée, la veille de sa gloire, faisait prendre patience à la fortune pour donner à Camille le temps de le rejoindre ; Pierre, qui la voulait pour femme, n'avait-il pas des titres aussi sérieux que cette famille ingrate, donnée par la honte, et à laquelle, par moments, elle n'était pas même certaine d'être tout à fait nécessaire ?

« Que leur manque-t-il surtout ? se disait-elle : la certitude de trouver chaque matin à leur réveil le pain que je leur gagne ! Que Julie épouse M. de Palombierre ; que Victor, enclin

aux spéculations et fils d'un agioteur, réalise quelques bénéfiques, et les voilà heureux ! Ce que je prétends ajouter d'honneur, de moralité, ne leur est-il pas inutile ? et ne travaillé-je pas pour une utopie ! »

Et, tout en vidant sa bourse pour faire le compte des dépenses de la soirée et de la nuit, Camille mettait la main sur son cœur, établissant ainsi d'instinct le double bilan de sa caisse et de son âme. Elle fut plus profondément attristée, plus en deuil de ses réflexions, qu'elle ne l'avait été quelques heures auparavant, dans l'angoisse de sa terreur et devant le cadavre d'un ami. Elle perdait cette revanche idéale que le ciel promet toujours aux victimes, puisque c'était précisément cette lueur d'en haut qu'elle voyait disparaître de son œuvre, et à laquelle elle était tentée de renoncer.

« Seraient-ils pires que la plupart des gens du monde, se demandait-elle, si je les abandonnais tout à coup ? et, si je reste, le peu de bien que je m'efforcerai de leur donner les rendra-t-il de beaucoup supérieurs ? »

Et pourtant, c'était ce bien si faible, si incertain, qui tentait démesurément Camille. Pour cette petite chance vague de donner quelques idées graves à Julie et à Victor, de créer une

conscience à ces enfants gâtés, elle ajournait son bonheur, son devoir envers elle-même, envers Pierre Dufour ; elle se résignait à ce supplice de travailler seule, loin de celui qu'elle aimait, dont elle se savait si purement aimée, loin de cette atmosphère d'honneur à laquelle elle avait droit, et dans laquelle son âme achèverait de s'épanouir.

Je sais bien que, comme les êtres purs, quand ils ont la pudeur de leur élévation au-dessus du monde, cherchent à se diminuer eux-mêmes par modestie, à l'aide de quelque satisfaction égoïste, Camille se disait :

« Après tout, quand l'épreuve aura été complète, si j'échoue, je ne m'amuserai pas à poursuivre éternellement un rêve, j'y renoncerai. »

Mais, encore une fois, c'était là la transaction apparente d'un cœur modeste qui avait peur de persister par orgueil dans son héroïsme, et qui s'autorisait à y persister, en se réservant d'y renoncer.

Camille, dès qu'elle vit sa mère, lui raconta simplement sa course de la nuit, non pas qu'elle craignît les dénonciations de Victor, mais il lui plaisait d'affirmer la loyauté de sa conduite et la force de son amour. Madame Villiers trouva que la démarche était imprudente : elle n'osa

pas toutefois la blâmer bien fort. Tout ce qui tenait de près ou de loin aux relations de Camille avec la famille Dufour gênait la veuve. D'ailleurs, Pierre pouvait être bientôt un homme considérable et un gendre important. Julie trouva un sujet de grande gaieté dans la promenade sentimentale de sa sœur, qu'elle apprit de Camille elle-même ; mais son rire n'était pas exempt de la jalousie, et elle ne put s'empêcher de soupirer par réflexion, quand elle se trouva seule, et de se dire :

— Est-elle heureuse !

Quand Victor, qui se leva tard, voulut jouer à la diplomatie et faire pressentir un grand secret qu'il avait découvert, sa mère et Julie se moquèrent de lui. Quant à Camille, le prenant à part :

— Tiens, lui dit-elle en lui remettant une pièce d'or, voilà le louis que tu m'as demandé ; c'est le fond de ma bourse. Paie tes dettes et jase à ton aise.

— Ah ! ah ! c'est une leçon que tu me donnes ?

— Non, c'est un souvenir et un conseil. Je ne veux pas acheter ton amitié, pas plus que je ne veux te vendre mes consolations, si tu souffres jamais.

— Au fond, tu es bonne, repartit Victor en mettant le louis dans sa poche,

— Oui, au fond, répéta Camille avec un sourire.

Les funérailles de M. Blampignon devaient avoir lieu dans la journée, assez tard, à l'heure où l'on enterre les pauvres. Pierre Dufour, disciple sévère du maître qu'il pleurait et avec l'âme duquel il était resté, pour ainsi dire, en communion directe, ne voulut payer aucune pompe banale pour ce savant méconnu pendant sa vie. Il savait bien, d'ailleurs, que le cortège des élèves serait nombreux; que parmi ceux-ci se trouvaient des noms illustres. La catastrophe de l'usine de la rue Saint-Maur était connue; les journaux, un peu mieux renseignés que le journal du soir lu par Camille (ce n'était pourtant pas le petit *Moniteur*, qui n'existait pas encore), avaient donné des détails sur le sacrifice, sur le dévouement de M. Blampignon. Des écrivains, de ceux qui se font, par sympathie, par opposition peut-être, les courtisans du malheur et du génie pauvre, devaient se joindre aux élèves de M. Blampignon pour honorer ce mort qui n'avait eu ni récompense ni gloire. Les ouvriers de l'usine, ceux du quartier, toute cette population de travailleurs, ardents à comprendre les mani-

festations du devoir, seraient toute la pompe de ce convoi. Voilà pourquoi Pierre n'avait exigé aucun panache pour son vieux maître, qui n'avait eu aucune décoration; et voilà pourquoi l'heure de l'enterrement avait été fixée de manière à ne pas trop déranger l'ordre des ateliers.

Camille ne pouvait manquer à cette triste cérémonie; elle s'y rendit en grand deuil. De l'usine à l'église, elle se trouva la seule femme; elle prit place, comme une parente, à côté de Pierre, derrière le cercueil. On disait, en la voyant passer :

« C'est la fille du défunt ! »

Et les gens du quartier, se découvrant devant la dépouille d'un homme qu'ils oubliaient de saluer quand il vivait, ajoutaient, en regardant la jeune fille et en admirant le cortège :

— Elle aura du moins, la pauvre enfant, la consolation de se dire que son père était bien aimé... Quel convoi ! Un sénateur n'en aurait pas autant.

Le convoi était nombreux, en effet, à ce point que les sergents de ville, étonnés d'abord, vaguement alarmés ensuite, et sachant par leur consigne que les agglomérations sont toujours suspectes dans ce quartier de travailleurs, cru-

rent que M. Blampignon était un prétexte de conciliabule, ne pouvant admettre que tant de monde suivît un si pauvre corbillard. Il leur fallut pourtant bien reconnaître que cette manifestation, toute personnelle, n'avait d'autre menace que d'attester la force inhérente au dévouement, au savoir, à la bonté et à l'honneur. Mais cette façon platonique de protester contre les vanités triomphantes échappe presque toujours aux perceptions de la police.

A l'église, et au moment de partir pour le cimetière, Camille aperçut dans la foule une autre femme en deuil, dont le chapeau avait un voile rabattu qui cachait son visage. Elle pensa que quelque parente oubliée du vieux professeur, ne gardant pas rancune à Pierre de n'avoir point été convoquée, était venue spontanément ; mais cette supposition fut promptement détruite par un geste de cette femme qui, se voyant observée, voulut être reconnue. Elle releva son voile et montra, dans l'encadrement sévère que faisait le chapeau de deuil, le visage pâle de Sylvie.

Camille tressaillit : elle redoutait pour Pierre, et même pour M. Dufour, beaucoup plus que pour elle, la présence et la vue de cette femme. Profitant de la confusion que cause toujours la sortie d'un convoi, elle alla droit à Sylvie à tra-

vers la foule, et se plaçant intrépidement en face d'elle :

— Vous ici ?

— Vous m'avez montré le chemin des églises, j'en profite.

Derrière l'ironie de cette réponse, on sentait comme une douleur comprimée. Camille reprit :

— Vous ne connaissiez pas M. Blampignon ?

— Non, le cher homme, je ne le connaissais pas. Aussi, n'était-ce pas pour lui que j'avais acheté cet habillement. Je croyais venir à l'enterrement de notre ami Pierre.

Camille parut frappée de ce rapprochement nouveau, que la même erreur établissait entre elle et Sylvie. Elle n'en ressentit aucune jalousie, mais plutôt de la pitié.

— Ah ! dit-elle d'une voix douce, vous aussi, vous avez cru qu'il était mort ?

— N'est-ce pas votre faute?... Vous m'avez alarmée... J'étais inquiète, je me suis informée, et quand j'ai su qu'un homme avait été tué..., j'ai supposé que c'était lui. Mais vous lui portez bonheur à ce garçon... Ce sont vos prières de l'autre jour qui l'ont sauvé... Ce ne sont pas les miennes... J'ai eu bien peur !.. mais j'ai été bien contente ensuite.

— Merci ! dit ingénument Camille en tendant la main à la Chauve-Souris.

— De quoi me remerciez-vous ? répliqua celle-ci en se reculant. De ce que, malgré vos mépris, je me suis toujours crue de la famille ?... Ne me remerciez pas, je vous veux du mal.

Camille ne put s'empêcher de regarder autour d'elle, comme si elle invoquait, pour les faire accepter par Sylvie, les pensées d'apaisement qui devaient se dégager d'un pareil lieu, dans un pareil moment.

— Et moi, je vous veux du bien ! répondit-elle.

— Alors, souhaitez-moi une chose : c'est que je meure bien vite de ma belle mort, car ce n'est pas vivre que d'envier... Si le pauvre cher homme qui s'est fait tuer pour vous avait pu me céder sa place !

— Mais de quoi souffrez-vous donc ? demanda Camille avec un peu plus de vivacité ; vous travaillez... n'est-ce pas ?

— De quoi je souffre ? Oh ! ce n'est plus de la faim. Oui, vous regardez ma robe : je m'habille, je n'ai plus de loques ; je gagne même assez bien ma vie ; je regrette ma misère passée... De quoi je souffre ?... ce n'est pas facile à dire... je souffre de la haine que je sens en moi et du mépris

qu'on me donne... Tenez! voilà qu'on vous attend pour partir, ajouta-t-elle en abaissant son voile... Pierre vous cherche et vous garde une place à côté de lui... Eh bien! je souffre d'être obligée d'aller à la queue et de ne pouvoir marcher avec vous, moi qui étais de la famille avant vous!

— Venez! dit Camille.

— Non; Pierre me chasserait... et M. Dufour appellerait un sergent de ville. Ah! être dédaignée par ces gens-là!

— Vous êtes une femme étrange, reprit la jeune fille, mais je ne suis plus une enfant, et je n'ai pas peur. Demandez-moi donc quelque chose que je puisse faire pour vous, et à l'instant je le fais.

— Eh bien! faites-moi causer avec les Dufour. Qu'ils m'entendent avant de me chasser!

— Je vous le promets. Aujourd'hui... tout à l'heure... après la cérémonie.

Et Camille, quittant la Chauve-Souris, qui se perdit dans la foule, alla reprendre son rang dans le convoi.

Le cortège s'éclaircit en se dirigeant vers le cimetière. La halte de l'église est toujours un point commode pour ceux qui vont aux enterrements afin d'y être vus : c'est là qu'on pose d

vant la chronique. Au delà, le devoir d'affection vraie, de sentiment, mais aussi la fonction pénible commencent. Tous les savants, tous les académiciens, la majeure partie des élèves de M. Blampignon croyaient avoir assez fait pour la mémoire du héros obscur, en l'escortant jusqu'à l'église : les ouvriers de l'usine, les badauds de la mort, qui attendent toujours une péripétie dans ces sortes de spectacles, et quelques amis sincères poursuivirent. Le convoi du pauvre parvint donc, dans toute la rigueur de son étiquette, à cette ville silencieuse, rêvée par l'égalité, bâtie et peuplée par l'orgueil.

La fosse était ouverte, tout au haut de la colline, dans un coin de l'ancienne limite du Père-Lachaise, entre la tombe de Chaptal et celle de Volney. Ce fut là que Pierre et Camille, s'agenouillant sur cette terre corrosive, donnèrent un dernier adieu à leur vieil ami. Aucune parole déclamatoire ne fut dite sur la sépulture de ce savant modeste, que sa pauvreté avait préservé de la gloire. Pierre planta lui-même la croix de bois qui marquait la dernière trace de son vieux maître. Il avait le projet de faire mettre une pierre, d'acheter le terrain ; non qu'il voulût disputer à la terre ce peu d'engrais d'un homme de bien, mais il songeait à faire de cette tombe un

monument expiatoire de l'égoïsme, et une sorte de halte pieuse où il viendrait se reposer les jours de grande lassitude morale et de misanthropie.

Les rares amis qui avaient gravi le coteau s'éloignèrent, et il ne resta bientôt plus que M. Dufour, Pierre et Camille. Celle-ci, qui apercevait de loin Sylvie à travers les arbres, se souvint de sa promesse, et, au moment où Pierre lui offrait le bras pour redescendre :

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander.

— A moi? quelle plaisanterie!

— Je ne plaisante pas, et le lieu serait mal choisi pour une ironie : c'est très-sérieusement que je vous demande de ne pas me refuser... une chose qui vous sera pénible, sans doute, mais que j'ai promise.

— Il s'agit de notre mariage?

— Non; rassurez-vous, reprit Camille, dont le front se couvrit de rougeur.

— Alors, j'accorde de grand cœur ce que vous avez promis, ma chère Camille.

— C'est bien! Vous aussi, monsieur Dufour, vous devez vous engager envers moi!

— Je ne désavoue jamais mon fils! répondit l'ancien escamoteur.

— Alors préparez-vous tous les deux à recevoir sans colère, sans rancune, sans autre préoccupation que le désir de lui-être utile une personne qui a besoin de vous.

— De qui donc parlez-vous, Camille?

— Tenez! la reconnaissez-vous?

Et elle montra, derrière les arbrisseaux d'une tombe voisine, la figure pâle de Sylvie, qui, son voile relevé, les yeux étincelants, les lèvres serrées, émue et comprimant son émotion, s'avancait lentement.

— Comment! c'est elle? s'écria M. Dufour avec un mouvement d'effroi. Ah! Camille, quel piège vous nous avez tendu!

— C'est singulier, murmura Pierre, je la reconnais, et elle me semble avoir une figure nouvelle.

— C'est qu'elle a bien changé, mon ami : écoutez-la, l'un et l'autre. Que veut-elle au juste? je l'ignore; mais j'ai deviné dans son cœur un instinct confus de réhabilitation qu'il faut éclairer et aider. Pour moi, je m'y dévouerai sans crainte. Prenez bien garde de la heurter!... Nous lui devons tous quelque chose.

— Moi, s'écria Pierre Dufour avec révolte, je ne lui dois rien. Elle vous a outragés jadis, et

elle a empoisonné ma jeunesse... je ne puis pas ne pas la mépriser.

Camille était pure par vocation, mais non par ignorance. La chasteté de son cœur n'empêchait pas les remarques de sa raison. Elle avait songé trop souvent à l'importance de Sylvie dans le passé du père Dufour pour n'avoir pas deviné la vérité des situations réciproques. Aussi, en entendant le cri d'indignation de Pierre et l'élan égoïste de l'ancien saltimbanque, ne put-elle s'empêcher de sourire d'un sourire de doux reproche et de compassion ; puis, posant la main sur la main de son ami :

— Prenez garde d'être injuste ! dit-elle en regardant de côté M. Dufour. Ceux qui sont heureux ont toujours quelque chose à réparer envers ceux qui ne le sont pas... Sylvie n'avait pas de torts quand on l'a recueillie... Est-ce seulement sa faute, si elle en avait de si grands quand on l'a chassée.

Le père Dufour baissa la tête, son fils pâlit.

— Ah ! dit le vieillard, voilà l'expiation.

— Camille, vous avez raison, répondit Pierre subitement adouci. Je me souvenais de ses injures... j'oubliais les nôtres ; et, puisque vous lui avez parlé... pourquoi donc ne lui parlerions-nous pas ?

Camille n'en entendit pas davantage. Elle franchit rapidement la faible distance qui la séparait de Sylvie.

— J'ai tenu ma promesse, lui dit-elle.

— Moi, je n'ai rien promis, repartit la bohémienne.

Et les yeux animés, les mains fiévreusement jointes sur son châte, elle s'élança vers le père Dufour et son fils, sans saluer, sans remercier Camille.

Celle-ci descendit lentement une allée qui conduisait à la chapelle : c'était là qu'elle voulait attendre l'issue de l'entretien auquel il ne lui convenait pas d'assister.

CHAPITRE XI

Quand la Chauve-Souris se trouva en présence des deux seules personnes qu'elle eût aimées au monde, et contre lesquelles tout son être révolté nourrissait une colère implacable, qui n'était peut-être encore que de l'amour exaspéré, elle se tint droite, frémissant intérieurement, mais ayant peur de laisser voir trop les sentiments qui l'agitaient. Pierre fut étonné encore une fois du changement que les années avaient apporté en elle. Sylvie s'était flétrie si vite dans sa jeunesse, qu'elle avait gagné quelque chose, et presque un autre printemps à vieillir dans des conditions un peu moins dures. Elle n'avait pas loin de quarante ans ; on lui en eût donné trente à peine, comme à trente ans on lui en donnait quarante. Elle avait pris, sinon de l'embonpoint, du moins un peu de relief, et sa figure énergique était de celles qui gardent

longtemps leur aspect général, en l'adoucissant sous certaines colorations plus chaudes de l'âge mûr.

Pierre se sentit aux trois quarts désarmé par les remarques favorables qu'il venait de faire : quant à M. Dufour, sa contenance embarrassée trahissait son repentir absolu, mais peu généreux. C'était beaucoup que l'ancien escamoteur fût devenu ce qu'il était. Je manquerais à la vraisemblance, en faisant supposer que l'excellent homme avait dépassé les limites d'une émancipation héroïque, et que, du haut de sa petite maison de Belleville, il regardait avec une pensée de rédemption ceux qu'il avait laissés tout en bas, dressant encore leurs tréteaux sur les places de Montmartre. Il s'était assez élevé pour ne plus gêner son fils ; il ne l'avait pas atteint. Aussi la présence de Sylvie ne lui rappelait-elle que des années de misère et de lutte, sans l'exhorter à tendre la main à cette compagne égarée si longtemps en chemin. Peut-être bien qu'une étincelle s'échappa de la cendre amoncelée sur le cœur de ce paria devenu bon bourgeois ; mais cet éclair fut un souvenir de passion expiée, une provocation aux remords, et qui n'allumait aucune flamme charitable.

— Vous voulez nous parler, Sylvie ? demanda

Pierre, avec autant de respect que s'il se fût adressé à Camille.

— Eh bien ! nous écoutons, ajouta brusquement M. Dufour.

La Chauve-Souris regarda son ancien patron d'un air hautain.

— Qu'est-ce que cela me fait que vous m'écoutez, vous ? lui répondit-elle. Je sais bien ce que vous direz quand j'aurai fini... C'est à lui que je m'adresse... c'est de lui que je veux une parole qui décidera de ma vie... parce que lui... je l'ai toujours aimé... Il m'a rudoyée autrefois, mais il en avait le droit... Vous, vous me brutalisez maintenant, quand il me parle comme à une honnête femme : c'est là la différence. Mais... laissez-moi respirer d'abord... je suis tout essoufflée... J'ai suivi cet enterrement... J'avais couru ce matin... je suis bien lasse.

Et, cherchant à se reposer, Sylvie s'assit sur la pierre d'une tombe. M. Dufour mit ses deux mains dans ses poches et prit une attitude d'importance ; Pierre se recueillit. Il prévoyait une explication pénible, une lutte de paroles, et il voulait mériter la confiance de Camille en demeurant de sang-froid.

— Que c'est drôle d'être obligée de vous at-

tendre au coin d'un cimetière pour obtenir une audience! reprit la Chauve-Souris avec amertume, quand j'ai mangé si longtemps votre pain, et quand je me croyais presque de la famille! Mais enfin, c'est comme cela... je ne suis pas votre égale. Eh bien! c'est pour savoir s'il n'y a pas moyen que je le devienne que j'ai voulu vous parler.

— Qu'y pouvons-nous? demanda M. Dufour.

— De quelle égalité parlez-vous? dit Pierre d'une voix conciliante.

— Ah! je n'en sais rien, et j'ai fait une folie de courir après vous pour vous revoir! s'écria Sylvie en levant les bras par un geste de colère et de douleur. Mais il y a si longtemps que je me rongé en secret, de n'avoir pas un ami qui me prenne en pitié, ou pas un maître qui me donne des coups! Souffrir seule... et sentir qu'on ne mérite pas de tant souffrir, c'est un supplice!...

— Pauvre Sylvie! murmura Pierre Dufour.

— Vous me plaignez! merci, reprit la Chauve-Souris, en saisissant une main du jeune homme qu'elle porta rapidement à ses lèvres... Voilà un mot dont je me souviendrai; cela rachète le dernier coup de poing que vous m'avez donné à la foire de Louveciennes.

— Ne parlez pas de cela, dit Pierre avec vivacité.

— Parlez-en, au contraire, repartit M. Dufour, nous reconnâtrons mieux la Sylvie d'autrefois.

— Qu'est-ce que je vous ai donc fait, à vous, pour que vous soyez si impitoyable? reprit d'une voix presque attendrie la malheureuse femme. Vous m'avez recueillie enfant; vous pouviez m'élever, me moraliser, me garder pure... comme vous avez fait de Camille. Si j'avais de mauvais instincts, vous pouviez les corriger. Au lieu de cela, vous m'avez laissé tous mes vices, auxquels vous avez ajouté un peu des vôtres... Et puis quand l'ambition d'être père de famille et de devenir un bourgeois vous est venue, vous m'avez chassée, traitée comme une guenille de votre théâtre... Et c'est parce que je vous rappelle vos torts, que vous êtes si sévère!

— Non; j'ai eu de l'amitié pour toi, Sylvie, je te le jure!... dit M. Dufour d'une voix troublée. J'aurais pu faire de toi ma femme... mais j'ai eu peur de la belle-mère que j'aurais donnée à mes enfants!

— Et maintenant, demanda résolûment Sylvie en se levant et en se croisant les bras sur la poitrine, est-ce que je vous fais peur encore? -

— Oh ! maintenant, tout cela est inutile, continua M. Dufour.

— Vraiment ! repartit la Chauve-Souris... Je suis pourtant devenue meilleure, et peut-être un peu moins laidè. Regardez-y !

En disant cela, elle écartait son voile. Pierre Dufour intervint avec gravité.

— Sylvie, vous avez raison, et mon père est le premier à le reconnaître. On a eu des torts envers vous. Vous étiez une orpheline ; on a mal pris soin de votre enfance. Je vous en demande pardon.

Sylvie eut un soupir d'orgueil et presque de joie.

— Voilà qui est parlé ! dit-elle, et nous pourrions nous entendre.

— Je vois à votre langage, à votre air, à votre costume même, continua Pierre Dufour, que vous avez réagi toute seule contre le milieu dans lequel de fatals événements vous avaient laissée. S'il vous faut des conseils et de l'aide pour achever l'œuvre de cette réaction, disposez de nous...

— J'ai presque peur maintenant de ce que vous allez m'offrir, répondit Sylvie avec un faible sourire... Je n'ai besoin ni d'une aumône, ni d'un gagne-pain : je travaille et je vis. Je puis

même devenir riche. Mais ce n'est pas cela seulement qui me tente... J'ai gardé de vous tous comme un appétit qui me rendrait le pain meilleur, si je le mangeais près de vous. Je suis jalouse de vous voir en famille... et, après m'être un peu nettoyée au moral et au physique, je vous demande une petite place, celle que vous voudrez, dans un coin de votre bonheur!

Pierre secoua la tête. Cette prétention l'embarrassait.

— J'ai attendu que je fusse nippée, équipée et sortie des troupes ambulantes pour vous chercher. J'aurais eu honte de vous tendre les mains quand je mourais de faim... Mais aujourd'hui j'en ai fini avec les vagabonds : demain, j'aurai une boutique... Je ne déshonorerais pas la maison de M. Dufour, s'il voulait m'y faire rentrer.

— Vous! murmura le vieux saltimbanque.

— Oui, moi qui y serais encore, si je l'avais voulu!

— C'est impossible.

— Est-ce vrai, monsieur Pierre, que c'est impossible?

— Impossible, non; difficile, oui.

— Enfin, vous voulez être madame Dufour? dit le vieux père avec brutalité.

— Dame! n'ai-je pas des droits? Oh! ce n'est pas seulement l'ambition d'être une bourgeoise, quoique cette ambition-là me soit venue... c'est l'orgueil de reprendre une place que vous m'auriez peut-être laissée quand je n'en étais pas digne, et que je veux, maintenant que je me suis un peu élevée.... Je n'ai pas eu d'autre famille sous les yeux que la vôtre, quand j'étais jeune. Je croyais que je la haïssais, quand je me sentais méprisée... Cette haine-là, c'était de l'affection tracassée... je m'en suis bien aperçue depuis. Voilà longtemps que nous sommes séparés... Eh bien! j'ai toujours senti que vous me gardiez mon cœur, que je ne pourrais aimer personne au monde hors de vous deux... et même peut-être hors de vous trois, car, si je m'y mets, j'aimerai cette Camille... Vous ne vous doutiez guère, monsieur Dufour, que, sans essayer de m'instruire, vous me donniez pourtant des idées, en cajolant devant moi ce beau garçon-là!... Cela me faisait rêver à la famille, à la joie de me dévouer à quelqu'un... Et, quand je me suis trouvée seule, obligée de reprendre mes courses dans le monde, j'ai senti une douleur que je ne croyais pas possible. Les racines de ma vie étaient restées chez vous... Alors, j'ai eu de l'ambition. Ils montent, me suis-je dit, je mon-

terai. J'ai travaillé dur, je n'ai guère amassé ; mais aussi je n'ai pas mal agi. Vous me croirez, n'est-ce pas, si je jure sur toutes ces croix qui sont plantées dans une terre sainte que je n'ai pas eu une amourette, et qu'aucun homme ne peut se flatter d'avoir détourné une minute Sylvie de sa route. A l'heure où je vous parle, on me croit mariée à un M. Ephraïm, dont je suis l'associée. Cet homme-là m'adore, il ferait des bassesses pour moi : il en a fait ! Je lui ai signifié que je serais sa femme le jour où je n'aurais plus que cette ressource ou la rivière : en attendant, il me respecte comme une duchesse, et je puis dormir tranquille sous son toit. Voilà ce que je peux faire, quand je le veux. Ephraïm a un bon commerce, sans compter qu'il est un peu dans la diplomatie de la rue de Jérusalem. C'est un homme utile ; je le ménage, mais je ne l'aime pas. Croiriez-vous (je puis vous dire cela, vous ne le dénoncerez pas) que, dans ma misère de cœur, j'ai eu l'idée de prendre avec moi mon père... qui est libre ? Je l'ai fait venir à Paris, qui lui est défendu ; je l'ai installé dans ma chambre ; je le nourris de mon mieux, et, franchement, je ne lui devais rien, ou je ne lui devais guère !... Mademoiselle Camille pourra vous dire qu'elle m'a rencontrée, donnant le

bras au vieillard, et qu'il a l'air bien respectable... Je cherche à l'aimer, cet homme; mais non, je ne puis que le soigner. Il y a entre lui et moi toutes ces années de misère, d'abandon; il y a vous aussi : et puis, on me l'a rendu sec, vide, usé; c'est une machine; et, depuis que je l'ai recueilli, je souffre encore plus de n'avoir pas d'affection. Je le compare aux autres pères, et j'ai la rage dans l'âme. Voilà ma vie : elle n'est pas gaie, mais elle rachète un peu ma vie de jeunesse. Voulez-vous la changer?... il faut que je vive près de vous, ou que je meure... Vous êtes mon souvenir, mon espérance, la cause de tout ce qu'il y a encore de bon en moi. Si vous me reniez maintenant, ce sera bien fini... mais il y aura un malheur!...

— Sylvie, ne menacez pas ! dit Pierre avec vivacité. Ce que vous venez de nous raconter est assez douloureux déjà.

Sylvie regarda Pierre Dufour avec une émotion presque naïve qui la rendait tout à fait belle. Sa fierté s'était amollie; elle était descendue, pour ainsi dire, à supplier, et instinctivement, à la fin de son récit, ses mains s'étaient jointes. Pierre avait la conscience de la responsabilité qu'un pareil entretien faisait peser sur lui. Contre la Chauve-Souris, brutale, vio-

lente, il pouvait avoir de la haine, de la colère; mais cette malheureuse, dont, avec plus de prévoyance paternelle, son père, à lui, aurait pu lui faire une sœur, une compagne au moins de sa jeunesse, et que l'égoïsme de M. Dufour avait engagée ou laissée dans la mauvaise voie, cette malheureuse l'attristait, le touchait, et le mettait en demeure de racheter la faute du vieux saltimbanque. Mais comment? c'était là que commençait le péril. La vie en commun était un rêve chimérique; l'idée de voir à la même table Camille et Sylvie révoltait toutes les pudeurs. Obliger le père Dufour à épouser son ancien premier sujet, c'était, en imposant un châtiment bien dur à son père, à cause de ses dispositions nouvelles, exposer Sylvie à des meurtrissures quotidiennes que M. Dufour ne saurait ni adoucir, ni ménager.

Avec une bonne volonté que les circonstances accessoires au milieu desquelles elle se produisait développaient jusqu'à l'héroïsme, Pierre se sentait impuissant à accorder quelque chose qui satisfît cette créancière de l'honneur.

Quand il eut réfléchi pendant quelques minutes, il répondit gravement, et il essaya, avec mille précautions, de faire comprendre que le lien d'autrefois, même en se purifiant, ne pou-

vait plus se renouer. Il assura, avec une loyauté qui éclatait à chacune de ses paroles, qu'il considérerait Sylvie désormais comme une parente, et qu'elle pouvait compter sur lui pour l'aider à monter encore. Mais quand il fallut préciser la limite et la portée pratique de cette parenté morale, il fut bien obligé de restreindre ses offres à des visites, à des relations espacées : il voulait se charger du père de Sylvie, l'employer dans l'usine en cachant ses antécédents. Il parla de chercher à la campagne, dans la propriété d'un ami, une position d'intendante, de femme de charge ; il fit, avec adresse, mais avec netteté, une sorte d'enquête sur les conditions d'existence que chacun d'eux devait avoir, et il voulut insinuer que Sylvie souffrirait trop elle-même en essayant de réaliser son programme.

— Si je veux souffrir encore ! s'écria-t-elle.

Pierre était comme épouvanté de l'abîme élargi entre son père et cette femme. L'éducation, le travail, le devoir régulier, la vie honnête leur avaient donné à tous une avance qu'elle ne pouvait rattraper. Il y avait dans ses désirs les meilleurs une âpreté qui donnait à réfléchir. Ce mélange de haine et de tendresse, cette mise en demeure au nom de la pitié pouvaient être un retour de l'égoïsme. Ceux qui se purifient

commencent par le sacrifice et ne posent pas d'ordinaire de conditions. Pierre eût été téméraire dans son pardon avec une femme qui se fût courbée d'abord; il se croyait obligé d'être prudent avec cette créature qui venait, le front haut, dire à son père et à lui :

« Je suis de votre famille; ce n'est pas ma faute si je ne vous vaud pas! »

Comme il sentit cruellement, pendant la demi-heure de cet entretien, le châtement que la loi de réversibilité faisait tomber de son père sur sa tête! Parce que M. Dufour avait méconnu envers la vagabonde d'autrefois le respect dû à l'isolement, à la faiblesse, à l'ignorance, il devait lui, Pierre, accepter cette bohémienne comme sa sœur, l'admettre dans son foyer à côté de l'ange qui allait être sa femme! Non, c'était là l'effet d'une justice trop rigoureuse et qui demandait une soumission trop chrétienne. Camille n'avait pas mérité d'être châtiée; Sylvie perdait de ses droits en se montrant si exigeante.

— Ah! je dérangerais votre bonheur! dit la Chauve-Souris en reprenant son accent incisif, quand Pierre eut fini de parler. Ah! je ferais tache sur le tableau de votre félicité!... Vous voulez bien m'envoyer aux champs, me faire l'aumône de votre protection, me recevoir comme

me reçoivent mes pratiques de marchande à la toilette! Et c'est tout... Mais ce n'est rien.

— Sylvie, vous méconnaissiez mes intentions, répondit Pierre. Je n'obéis à aucun préjugé, et je ne crois céder à aucune pensée étroite. Je me suis demandé, en vous écoutant, ce qui était compatible avec la dignité, le caractère, la liberté de chacun de nous. Ce n'est pas ma faute, je vous le jure, si je n'ai rien trouvé de mieux.

— Alors, c'est ma faute, à moi. Vous avez peut-être raison. Je suis insensée. Je dois rester dans ma route, je ne connais plus la vôtre. Mais il faut que je m'ôte du cœur l'amitié, plus que l'amitié, que j'avais pour vous. Il faut que je vous haïsse : eh bien ! je vous haïrai... Il y avait des moments où je me demandais si ce n'était pas de la haine que je prenais déjà pour de l'affection ; je ne me demanderai plus cela. Je suis fixée. Adieu, Pierre!

— Ne partez pas, Sylvie, je puis me tromper... Je puis réfléchir encore.

— Allons donc ! Vous ne trouverez rien de plus naturel que ce que vous m'avez dit. Et puis... en vous parlant, en vous voyant de près, j'ai bien reconnu que nous n'étions pas de la même race, et que nous ne pouvions par conséquent être de la même famille. J'ai du sang de

bohémienne, d'insurgée dans les veines : ce sang-là bouillirait au milieu de vous. Adieu !... je ne vous ennuierai plus de mes doléances... C'est parce que j'ai suivi un enterrement et que je suis venue, croyant me mettre en frais de toilette pour le vôtre, que vous m'avez trouvée si tendre. Mais quand j'aurai secoué la boue blanche de cet endroit-ci, je n'y penserai plus. Ah ! vous voulez être heureux sans moi !... Prenez garde à votre bonheur : j'ai le droit d'en être jalouse maintenant !

Et, faisant un geste de menace, Sylvie s'échappa à travers les arbres, accrochant, déchirant sa robe, son châle ou son voile aux grilles des tombeaux. Pierre était consterné : il la voyait fuir avec regret, avec une sorte de remords.

— Elle est folle ! dit M. Dufour en haussant les épaules.

— Oui, mon père ; mais sommes-nous bien sensés ?

— Ah ! par exemple !

— Pauvre Sylvie ! Quelle vengeance va-t-elle imaginer ?

Pendant ce temps-là, Sylvie, que l'on pouvait avec plus de raison que jamais surnommer la Chauve-Souris, descendait en courant, en battant

de l'aile pour ainsi dire, en se frayant un chemin à travers les sépultures, jusqu'à l'allée qui longe la chapelle et que l'on appelle l'avenue Saint-Maurice. Elle s'arrêta essoufflée et respirant avec violence. Camille était tout près de là ; elle accourut.

— Eh bien ! dit-elle, vous leur avez parlé ?

— Laissez-moi passer, répondit Sylvie d'une façon terrible... C'est à cause de vous qu'ils me repoussent, comme c'est à cause de vous qu'ils m'ont chassée jadis. Je vous tuerai !

— Tuez-moi ! répliqua Camille avec un beau sourire.

— Vous seriez trop heureuse de ne souffrir que d'un coup !... La mort, c'est le repos. Voyez donc comme ils ont l'air de bien dormir, tous ceux qui sont ici !

Et tournant sur elle-même en agitant les bras, dans une sorte d'ivresse de sa fureur, Sylvie, devant ce temple de forme païenne, avait l'air d'une prêtresse de Némésis secouant la menace et la vengeance sur le monde. Puis elle se mit à rire, se moquant d'elle-même et de sa douleur, et elle continua à redescendre en rythmant sa démarche par ses éclats de gaieté sinistre. Elle eut bientôt disparu.

CHAPITRE XII

Le lendemain, Camille reprit sa vie habituelle avec un pressentiment. L'apparition de Sylvie était une menace : non pas qu'elle eût peur des colères, des attentats directs de la Chauve-Souris contre son bonheur futur ; mais elle s'alarmait de cet échec subi par la bonne volonté de son ami Pierre et par la sienne. Leur impuissance à faire le bien la contristait. En serait-il donc ainsi de sa tâche particulière ? Victor, Julie, madame Villiers ne lui échapperaient-ils pas à un moment donné, comme cette bohémienne indomptable avait échappé ? La différence que mettaient entre Sylvie et sa famille de la rue de l'Arcade, l'éducation, la fréquentation d'une bohème plus policée, était-elle de nature à garantir le succès de Camille ?

Et pourtant il lui fallait ce succès. Quel obs-

tacle maintenant, sinon celui-là même qu'elle s'était imposé, pouvait la séparer de son ami? Cette visite pendant la nuit, cette veillée dans la chambre de Pierre, qui, malgré la sainteté de la mort, n'en avait pas moins son influence magnétique, son charme attendrissant; ce convoi qui les avait unis aux yeux de la foule, tout l'invitait à ne plus différer. L'amour se sert de tout; il embrase jusqu'aux larmes et en fait un feu grégeois. Camille se sentait ardemment aimée, et elle aimait avec une ardeur égale. Cette amitié pacifique des jeunes années s'était transformée. On ne devient pas vainement une grande et belle personne, multipliant par l'exercice de toutes les facultés les forces de la vie. Le miroir préserve les coquettes, en leur persuadant qu'on ne les aimera jamais autant qu'elles méritent d'être aimées; mais il livre les âmes sincères, en leur montrant toute leur beauté, qui est comme le rayonnement du désir d'être comprises.

Quand Camille, si peu attentive qu'elle fût à la rectitude des lignes de son visage, à l'éclat de ses yeux, de ses cheveux, à cette harmonie de tout son être, acquérait pourtant par un seul regard la preuve qu'elle était digne de Pierre, elle avait une impatience superbe de lui appartenir, comme si elle eût craint que l'offrande ne

perdît quelque chose de sa richesse à être différée, et comme si le dieu magnifique auquel on la destinait eût compromis des joies légitimes dans ces retards incessants.

N'était-ce pas là la vocation à la fois idéale et pratique du mariage ? Camille se savait aimée et aimait absolument ; mais le sacrifice, l'immolation, le dévouement de toutes les heures, à travers des souffrances ou des caresses, voilà ce qui lui manquait.

Son rêve avait depuis longtemps dépassé le paradis plein de vertiges de la poésie pure, et les sirènes des sens n'osaient murmurer leurs soupirs profanes à ses oreilles. Ce qu'elle voyait distinctement, c'était un devoir qui la prenait toute vive, tout entière, âme et corps, qui anéantissait sa personnalité égoïste, qui détruisait à jamais l'orpheline, la Camille pauvre, malheureuse, protestant contre les ingrattitudes de la famille, pour créer une Camille nouvelle, indissolublement appareillée, utile ; compagne, soutien, conseil d'un savant, d'un homme pratique, glorieux, et devenant mère en réalité, après avoir exercé au milieu des siens et des pauvres cette maternité fictive qui affamait son cœur au lieu de l'apaiser.

Camille ne pouvait faire attendre indéfiniment

Pierre Dufour, et elle ne pouvait non plus lui apporter en dot le souci de ce ménage parasite, si lent à se transformer et à vivre par lui-même. Ce fut alors que commença pour la pauvre fille un supplice qu'elle n'avait pas prévu. Dans le premier élan, quand elle était revenue chez sa mère, elle s'était dit :

« Voilà mon devoir; périsse mon bonheur s'il le faut ! »

Mais son bonheur lui apparaissait maintenant avec la séduction austère du devoir, et il fallait choisir entre une tâche stérile et tout un avenir de travail fécond, d'amour béni.

Comme ces écoliers qui comptent les jours jusqu'aux vacances, Camille, dans l'intervalle de ses leçons, supputait ses chances de liberté. Mais elle sortait toujours de ce calcul un peu découragée. Il y avait si peu de raisons pour que les habitudes de sa famille se modifiassent ! On se reposait si bien sur elle du soin d'ajouter au revenu, et en dehors de ses leçons, il y avait si peu de perspective ouverte à l'ambition financière de madame Villiers et de ses enfants !

Camille essaya d'abord de mettre sa mère dans les intérêts de son amour. Aux premiers mots, madame Villiers gémit. Elle comprenait que sa fille l'abandonnât pour la seconde fois, puisque

la première lui avait si bien réussi. D'un autre côté, elle sentait parfaitement que Camille ne pouvait pas toujours la nourrir, elle et ses deux autres enfants; mais alors il fallait seconder cette excellente mère dans ses calculs et déterminer M. de Palombierre, par exemple, qui avait pris goût à la maison, à épouser Julie en lui reconnaissant un apport honorable.

Camille, dont le premier mouvement fut une révolte, promit cependant d'intervenir. Elle se disait qu'après tout, M. de Palombierre était un homme entouré d'estime; que Julie, incapable d'un attachement sérieux, mais suffisamment accoutumée à respecter les convenances, serait une épouse jolie, brillante et honnête dans la forme pour ce vieillard. Il y avait un bonheur de convention très-possible, et, ne rêvant pas de mariage idéal pour sa sœur, elle devait, au point de vue de ce monde, que M. de Palombierre quitterait dans peu de temps, lui souhaiter d'être la femme d'un magistrat considéré, qui l'introduirait dans la meilleure société et l'assujettirait à ces lois d'étiquette, à ces bonnes façons hypocrites, très-suffisantes pour garder la vertu des femmes sans passion.

Triste de remplir cette ambassade, Camille accueillit avec une certaine coquetterie M. de

Palombierre; mais elle fut si charmante que le vénérable galantin répondit à ses ouvertures désintéressées par un madrigal direct, et que la pauvre Camille eut à se défendre contre les offres les plus séduisantes; elle devint, sans le vouloir, la rivale victorieuse de sa sœur, au moment où elle voulait ne plaider que pour elle. M. de Palombierre, qui était un peu sourd naturellement, le devint comme un Terme quand on lui parla de Julie; mais il prouva qu'il avait parfaitement entendu en cessant ses visites. Tel fut le résultat de cette démarche. Julie en garda rancune à sa sœur, et madame Villiers dit sèchement à Camille :

— Vous vous y êtes mal prise!

Comme l'épreuve n'était pas à recommencer, Camille essaya d'un autre moyen pour diminuer les charges de la communauté; elle parla de placer Victor dans une maison de banque. Ce vœu fit soupirer madame Villiers, en lui rappelant que tous ses malheurs lui venaient de la banque : son mariage d'abord et l'abandon de M. Bazin ensuite. Mais le moyen de caser Victor dans le commerce! Une administration publique exige un surnumérariat : la Bourse accepte d'emblée toutes les vocations. Victor, après quelques jours de prétendu examen sur lui-même,

se déclara propre à suivre, tout comme un autre, la carrière de la finance. Il s'imaginait que ce chemin-là était parsemé de pièces d'or, et il avait remarqué la tenue élégante des commis d'agents de change ou de banquiers, ainsi que la faveur dont ces petits courtiers de la fortune jouissent auprès des dames. Toutefois, Victor réclama contre la vie sédentaire dans un bureau, et ce fut chez un agent de change, avec l'espoir d'aller à la Bourse porter ou recevoir des ordres, qu'il consentit à entrer.

Camille crut avoir remporté une grande victoire. Pour le surplus, elle ne vit une ressource que dans un travail sans relâche; elle trouva à doubler le nombre de ses leçons. Comme elle redoutait les nuits sans sommeil et comme elle ne voulait point dormir toutes les nuits, elle se chargea de traductions de romans anglais et veilla jusqu'à deux heures du matin. Avare pour elle-même, elle cachait, comptait le peu d'argent obtenu ainsi à grand'peine, se faisant une joie par avance d'apporter une somme assez ronde à sa mère, dont elle appréciait l'économie, en lui disant :

— Voilà ma rançon; voilà qui m'affranchit; c'est la dot de Julie. Prenez, vivez de moi, sans moi, et laissez-moi libre d'aimer celui qui m'at-

tend, d'aller le trouver, pauvre, sans une obole, moi qui serai aussi fière de tout recevoir de lui que je suis heureuse de vous voir accepter quelque chose de moi !

Le jour où elle pourrait ainsi sortir de la maison paternelle, ayant rempli de sa tâche tout ce qu'elle pouvait humainement remplir, n'ayant pas fait de Julie une femme de devoir, de Victor un homme de cœur, de sa mère un chef de famille digne de ce nom, mais du moins avec de la sécurité pour leur bien-être et avec cette confiance en leurs vertus négatives qui la garantirait contre la crainte des entraînements, ce jour-là, Camille n'aurait plus peur que de sa joie et se purifierait encore par le dévouement, pour mériter d'être la femme de Pierre Dufour.

Mais comme ce jour devait être lent à venir ! combien Camille se trouvait pauvre à chaque pièce qu'elle ajoutait à son épargne ! Elle calculait l'argent, mais elle n'osait calculer les jours, les mois, peut-être, hélas ! les années. Ses lettres à Pierre, aussi fréquentes, étaient moins longues : on n'avait plus le temps de tout lui raconter ; on avait peur qu'il ne s'impatiantât au récit des petits tourments, des fatigues, des déceptions quotidiennes. On lui disait : « Courage ! » en lui parlant de lui surtout, de lui uniquement,

de sa renommée qui grandissait; et quand ce pauvre ami, qui travaillait aussi de son côté, mais bien secrètement, à affranchir cette éternelle et sublime Cendrillon, perdait patience et menaçait d'aller enlever Camille, il fallait lire les pages touchantes que celle-ci lui répondait, en l'accusant d'être moins brave qu'elle-même, en défiant son stoïcisme et en lui persuadant qu'il avait encore des grades à conquérir; que c'était trop tôt s'embarrasser d'un ménage. Cette correspondance plus que chaste évitait, avec un puritanisme qui n'était pas de la coquetterie, toute parole d'amour un peu vive. Camille, ardente et troublée avant d'écrire, se refroidissait en écrivant, pour que sa lettre fût un fortifiant rigide, et Pierre l'honorait, à son tour, en n'essayant aucun redoublement de séduction banale sur cette âme toute séduite.

Il n'y a pas de drame humain qui n'ait sa comédie. Ce couple si beau, si pur, si harmonieux, si transporté au-dessus des vulgaires faiblesses, avait des raffinements de prosaïsme dans l'échange des lettres qui eût fait sourire un observateur : ils s'écrivaient comme si tout leur avenir eût dû se borner à constituer plus tard une raison sociale. Ils bâtissaient des budgets en Espagne; ils se jetaient des chiffres à la tête,

comme on se jette des fleurs dans une idylle, et ils avaient les larmes aux yeux en recevant, en lisant ces paraphrases, où l'arithmétique cachait et dénonçait l'amour.

Camille n'apparaissait plus guère aux fameuses réceptions de madame Villiers. Quand elle s'était assuré que tout était en ordre pour le thé, que les petites provisions étaient complètes, elle remontait en toute hâte dans sa chambre; mais elle ne se couchait pas avant d'avoir fait un tour dans l'appartement, une fois les visiteurs partis, pour recueillir les débris utiles au déjeuner du lendemain. Cette vie de ménage, de travail, de préoccupation, l'embellissait, malgré la fièvre de son activité. Une pensée envoyée à Pierre suffisait pour faire descendre tout à coup comme une abondante rosée sur le désert de son existence, et cette minute, en la récompensant, renouvelait la sève de son cœur. Parfois elle s'abattait vaincue sur une chaise et se disait :

— Je n'en sortirai pas, et mon rêve est stérile! A quoi aboutira cette chimère de les sauver? Il faut ou que je les abandonne ou que je me résigne à ne les quitter jamais!

Un matin, sa sœur entra dans sa chambre, ce qui arrivait bien rarement, à moins d'un service

à demander, et lui dit avec un air de compassion qui contenait une menace :

— Eh bien, ma pauvre Camille, il paraît que tu as une rivale.

Camille ne comprit pas. Était-ce une rivale en dévouement, en charité? Les intérêts de son amour, placé si bien en dehors des calculs humains, ne lui inspiraient aucune inquiétude.

— Tant mieux! répondit-elle,

— Comment, tant mieux? Tu ne veux donc plus te marier?

— Ah! il s'agit de mon mariage!... Et ma rivale, quelle est-elle?

— Mais... la fille du propriétaire de l'usine... où travaille M. Dufour... une belle personne, très-riche, et que l'on veut donner à M. l'ingénieur.

— Pour le récompenser sans doute de son invention!... continua Camille en riant.

— Sais-tu que tu es bien coquette de n'avoir pas peur! reprit Julie.

— Si j'étais coquette, j'aurais peur, au contraire.

— Ainsi, tu ne crois pas à ma nouvelle?

— Pas beaucoup.

— Après tout, cela m'est bien égal. Mais je t'avertis que je suis bien informée.

— Peut-on savoir qui t'a donné ces détails?

— Puisque tu n'y crois pas.

— J'y croirai peut-être... davantage, quand je connaîtrai la source.

— C'est une marchande qui est venue hier nous offrir des dentelles à acheter.

— Ah!

Camille, sans s'alarmer pour elle-même, ne put s'empêcher de tressaillir. Elle devinait bien le nom de cette marchande à la toilette, et les rapports entre Sylvie et sa famille lui semblaient dangereux.

— Est-ce que tu connais cette marchande? demanda-t-elle en regardant Julie bien en face.

— C'était la première fois que je la voyais, répliqua Julie... mais elle reviendra.

— Tu lui as acheté des dentelles?

— Avec quoi donc? repartit en ricanant la jeune fille... Non, nous avons causé.

— Ainsi, tu causes de tes affaires et des affaires des autres avec une femme que tu ne connais pas?

— Je ne la connais pas, mais il paraît qu'elle te connaît.

— T'a-t-elle dit son nom?

— Elle m'a remis sa carte... La voici.

Camille reçut des mains de sa sœur une carte imprimée sur laquelle elle lut :

M^{me} ÉPHRAÏM

VEND, ACHÈTE, ÉCHANGE BIJOUX, ROBES, DENTELLES, ETC.

Passage de l'Opéra, galerie de l'Horloge, n° ...

— Si cette femme a un autre nom, c'est sous celui-là sans doute que je la connais; mais madame Ephraïm?...

Et Camille rendit simplement la carte à sa sœur.

— Tu pourrais aller aux renseignements, dit Julie avec malice.

— A quoi bon? Cette femme a menti.

— Tu en es sûre?

— Parfaitement sûre.

— Tu m'autorises à lui répéter cela?

— Oui.

Julie regarda sa sœur, dont le visage était resté impassible.

— Ah ça! lui dit-elle après une minute de silence, tu n'as donc aucune passion?

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que si j'étais à ta place, et si l'on m'annonçait le quart de ce que je viens de

t'annoncer, je n'y tiendrais plus, même en doutant de la vérité... Je serais jalouse, furieuse, et je souffrirais.

— Tu regrettes que je ne souffre pas? repartit Camille. Je n'ai pas grand mérite à cela... Et si jamais le ciel t'accorde le bonheur d'aimer et d'être aimée, tu verras que la confiance est facile.

— Oh! moi... je n'aimerai pas! Je pense trop à me marier.

Et, en accompagnant cette réflexion vraie d'un petit rire qui empêchait peut-être un soupir, Julie s'en alla, mécontente d'elle-même, qui venait d'échouer dans sa taquinerie, mécontente de sa sœur, dont elle enviait la placidité.

Camille ne doutait pas, et ne pouvait en aucune façon douter de Pierre Dufour; mais elle devinait qu'une femme comme Sylvie ne frappait pas au hasard, et que cette menace indirecte lui était faite pour lui déchirer quelque endroit du cœur.

« Il n'est pas vrai que je puisse jamais avoir une rivale, se dit-elle quand elle fut seule; mais est-il invraisemblable que l'on songe à en susciter une? Comment cela pourrait-il m'inquiéter? »

Malgré sa foi absolue, elle se sentit atteinte d'une curiosité presque fébrile; elle alla cher-

cher les dernières lettres de son ami, les relut attentivement, et ne trouva aucun indice. Interroger Pierre, c'était l'affliger, lui laisser croire que l'ombre d'un doute avait passé sur elle. M. Dufour pouvait être aussi bien informé au moins que madame Ephraïm; elle alla dans la journée même à Belleville; et ce fut avec un battement de cœur dont elle se raillait intérieurement qu'elle amena la conversation sur ce sujet en plaisantant, en ayant l'air de se croire un peu jalouse.

M. Dufour était au courant; Pierre lui faisait ses confidences. Au premier mot, le brave homme, dont la sagacité diplomatique s'épaississait sans doute avec l'âge, ou plutôt qui s'entendait mieux à ruser avec les hommes qu'avec les femmes et qu'avec les jeunes filles, au premier mot, M. Dufour prit un ton sérieux, pénétré, attendri, et dit à Camille en lui serrant les mains :

— Mon enfant, ne soyez pas jalouse! Pierre vous aime bien, car il vous sacrifie, sans hésiter, une belle personne, une belle position, tout un grand avenir qui commençait... Je ne dis pas qu'il a du mérite à cela; mais... un autre eût hésité.

Camille se sentit mordue au cœur par cette ré-

ponse faite pour la rassurer. Pierre l'aimait plus que tout au monde, plus que sa gloire : n'était-ce pas à elle à refuser quelque chose de cet amour trop absolu !

CHAPITRE XIII

M. Dufour, facilement amené à parler abondamment de son fils, raconta à Camille comment l'invention de Pierre, consacrée maintenant par l'usage, et comment quelques autres applications heureuses de la chaleur et de l'électricité, faites par lui, avaient décidé le grand et riche industriel, dont il achevait de construire l'usine, à se l'associer d'une façon indissoluble. Or, de toutes les façons d'enchaîner un jeune savant, beau garçon, en passe d'être décoré prochainement, félicité par le ministre, envié par tous les chefs d'industrie, le meilleur est, à coup sûr, un mariage. M. David, le constructeur de machines, était père d'une jolie fille. Si peu romanesque que la naissance et l'éducation eussent faite celle-ci, elle n'avait pu s'empêcher de concevoir un enthousiasme très-explicable pour c

futur associé de son père, dont la gloire devait ajouter un nouveau lustre à la maison. Pierre avait été rondement et cordialement consulté, et, du même coup, on lui avait offert une part dans des bénéfices considérables, et la main de cette demoiselle fort belle, quoique millionnaire.

Sans hésiter, Pierre avait répondu qu'il ne pouvait faire entrer son cœur dans l'association, et, comme le mariage était précisément la partie des offres qui avait le plus coûté à la vanité de l'industriel, le refus de la dot et de la main de mademoiselle David fut sensible au père autant qu'à la fille. Une rupture allait être la conséquence de cette situation délicate, une rupture dont Camille aurait tout l'honneur, mais aussi, pensa-t-elle, toute la responsabilité.

Cette responsabilité-là devait être le remords de l'innocente Camille et la douleur si justement prévue par Sylvie. Pierre avait agi dignement, mais comme elle eût agi elle-même. Elle ne fit pas à son ami l'injure de supposer pendant une minute que l'appât de cette grande fortune et de cette magnifique position fût entré en balance avec leur amour; entre eux deux, une pareille conduite était si simple! Mais elle fut plus humiliée qu'enorgueillie de coûter quelques années de gloire à ce jeune savant. Quand donc l'heure

de se sacrifier pour Pierre sonnerait-elle enfin ? Quoi ! M. Blampignon avait payé leur avenir avec sa vie, et cette mort sublime devenait inutile ! Parce qu'il avait une fiancée bien lente à venir s'agenouiller devant l'autel, maladroite à se dégager des obstacles qui la retenaient, Pierre perdait une chance magnifique de fortune, de gloire ! C'était à recommencer en partie. Comment le dédommager ? comment lui rendre ce qu'il perdait ? Si, plus habile dans son œuvre filiale, moins fière de sa mission, elle avait consenti plus tôt à être la femme de Pierre Dufour, peut-être bien que mademoiselle David, une honnête fille sans doute, ne se fût pas avisée de devenir éprise d'un homme marié ; les propositions du grand industriel se présentaient autrement, devenaient acceptables ; Pierre arrivait sans effort à la position qu'il devait rêver. Mais Camille lui portait malheur : et encore, si elle avait un dédommagement à lui offrir !

Il lui fallut bien du courage, bien de la force d'âme, à la pauvre enfant, pour ne pas maudire ceux qui la retenaient captive ; elle n'accusa pourtant qu'elle-même.

« C'est ma faute ! se dit-elle. Moi seule dois souffrir. Quel châtement, mon Dieu ! si jamais, dans la lutte, Pierre regrettait plus tard le

triomphe paisible qui lui a été offert et qu'il a refusé pour moi ! »

Camille, nous l'avons dit, était une nature forte, en parfait équilibre. L'exaltation était rare chez elle, et l'atmosphère pure qu'elle maintenait au-dessus de ses sentiments empêchait ceux-ci de se gonfler jamais et d'arriver à des explosions dangereuses. Mais, ce jour-là, une exaltation étrange s'empara d'elle. Elle envia M. Blampignon, qui s'était dévoué jusqu'à la mort, et, en descendant des hauteurs de Belleville, elle se demandait ce qu'elle pouvait faire pour dépasser ce rival ; elle eut honte de l'impuissance d'un si grand amour. Au lieu de prendre une voiture pour revenir chez sa mère, elle se dirigea instinctivement, à pied, vers la rue Saint-Maur. Quand elle fut en face de l'usine, devant cette grande porte, ouverte cette fois, et qui lui avait paru si terrible toute fermée et dans la nuit, elle s'étonna d'être venue, et resta indécise sur le trottoir, regardant vaguement dans les cours de la maison, écoutant battre son cœur, bourdonner ses tempes, et résistant à une force mal définie, qui la poussait comme pour la précipiter dans un gouffre.

Une voiture découverte, fort élégante, stationnait devant le perron du bâtiment principal. Ca-

mille vit une jeune fille, blonde, jolie, délicate, prendre place dans cette calèche, à côté d'un homme d'un âge mûr ; elle s'imagina que sa rivale avait étouffé un petit soupir en se tournant vers les ateliers ; c'était un reproche ou un adieu. Les chevaux piaffèrent, en détachant des étincelles du pavé, la voiture s'élança, et Camille n'eut que le temps de se jeter contre le mur pour ne pas être écrasée.

« Si elle savait que je suis là ! pensa-t-elle avec un mouvement d'orgueil aussitôt réprimé, elle regretterait peut-être de ne m'avoir pas broyée contre la borne... Mais non, elle a l'air doux et bon, cette pauvre rivale, que je désespère sans le vouloir... Si elle ne se consolait pas de la préférence que Pierre m'a accordée!... On dirait qu'elle souffre. Faut-il donc que mon bonheur coûte si cher à quelqu'un ! »

Et se penchant un peu dans la rue, elle regarda s'éloigner la voiture. Le voile de mademoiselle David flottait légèrement au-dessus de sa tête, comme une vapeur, comme une ombre, comme quelque chose qui tend à s'envoler et à se dissoudre dans l'air pur. Il y avait une âme dans ce tissu fragile. Camille devint rêveuse et essuya une larme. Quand la voiture eut disparu dans une rue transversale, elle se retourna et se

trouva face à face avec Pierre, qui était sorti sur le devant de la porte et qui regardait aussi avec mélancolie s'en aller de la maison paternelle, où elle ne devait plus rentrer, tant qu'il y serait encore, cette innocente jeune fille.

Une double exclamation retentit aussitôt :

— Pierre!... Camille!...

Puis un silence se fit... Ils devinaient tout à coup pourquoi ils étaient là.

— Camille, est-ce que vous savez?... commença Pierre avec un léger embarras.

— Je sais tout ce qui s'est passé, interrompit Camille. Est-ce qu'on me laisse rien ignorer de ce qui peut me causer une douleur?

— Une douleur?

— Oui, mon ami, j'ai souffert... non par jalousie, mais précisément de ce que je ne pouvais être jalouse... Que m'a-t-elle fait, cette pauvre enfant, qui sera malheureuse à cause de moi?... Oh! ne dites pas que non, par modestie... Vous la suiviez du même regard de pitié que le mien!

— C'est vrai; mais est-ce donc notre faute si l'ambition, la spéculation paternelle a suggéré à cette pensionnaire, sortie depuis trois mois de son couvent, un rêve que quelque beau mariage dissipera?

— Ce n'est pas votre faute, Pierre, c'est la mienne... Si j'étais votre femme...

— Est-ce là ce que vous veniez me dire ?

A cette demande, Camille se souvint du vertige qui lui avait fait prendre le chemin de la rue Saint-Maur ; du désir de sacrifice, de l'amour ardent et sans réserve qui lui avait donné la fièvre. Elle rougit et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Qu'avez-vous donc, ma chère Camille ?

— Laissez-moi ! ne me parlez pas ! j'ai honte de moi-même, murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Pierre, surpris, respecta cette défense et attendit quelques secondes. Camille, apaisée, écarta enfin ses mains, et regardant son ami avec des yeux ruisselants de larmes :

— Pierre, lui dit-elle, avec une dignité touchante, vous qui serez mon mari, et qui, dès maintenant, êtes mon juge... pardonnez-moi ; je me croyais forte, et j'ai eu, ce matin, une inconcevable faiblesse. Je ne doutais pas de vous, je ne doutais pas de moi... mais je me suis alarmée de ces retards perpétuels que j'apporte à votre destinée... et, dans le trouble que me causait la nouvelle de ce beau mariage refusé... je suis accourue pour vous dire...

Camille s'arrêta. Une grande pâleur avait remplacé l'incarnat pudique de son visage. Pierre voulut l'empêcher de continuer sa confidence.

— Non, dit-elle d'une voix rapide, ce sera mon châtiment. J'aurai ce courage... J'étais venue... me jeter dans vos bras pour n'en plus sortir... Mais vous m'auriez repoussée, n'est-ce pas, mon ami ?

Pierre sentit un frisson d'amour, d'admiration et de terreur passer dans ses cheveux. Camille souffrait donc bien, qu'elle avait eu cette pensée ! Il la contempla avec un respect attendri.

— J'étais folle, reprit-elle, et je n'ai eu la conscience de ma folie qu'en voyant la douce victime que vous me sacrifiez, et qu'en vous entendant me demander pourquoi j'étais venue... Vous ne me mépriserez pas, mon ami ?

Pierre, avant toute réponse, prit les deux mains de Camille et les porta pieusement à ses lèvres.

— Je vous aime ! je vous vénère ! balbutia-t-il.

— S'il vous plaît de fixer l'époque du mariage, continua Camille d'une voix douce et humble, je n'ai plus le droit de vous faire attendre.

— Chère âme ! ne me parlez pas ainsi, vous

m'ôtez ma force. Que cet accident ne vous trouble pas dans la sainteté de votre tâche, mais qui donc a pu vous parler de ce qui s'est passé ici ?

Camille raconta la conversation qu'elle avait eue avec sa sœur.

— Je trouverai donc toujours cette Sylvie sous mes pieds ! s'écria Pierre avec douleur. Dieu m'est témoin que j'ai voulu faire pour elle tout ce qui était logiquement possible... Mais enfin, si elle s'obstine... je saurai la briser.

— Ne brisons personne, mon ami. Nous ne sommes pas de ceux qui meurtrissent les autres. Gardons le privilège d'être meurtris par le monde... A propos, quand quittez-vous cette maison ?

— Aujourd'hui, à l'instant même. Ce regard que vous avez surpris, Camille, c'était un adieu.

— De sorte que rien ne vous retient plus ?

— Rien. Mon petit déménagement est fait depuis hier. J'étais revenu pour une dernière conférence avec M. David, et puis... il m'en coûtait de quitter brusquement ces ateliers où j'ai fait mes premières armes, qui me doivent leur première étincelle... où M. Blampignon est mort. C'est ici que j'ai pris un peu de courage en moi, et que j'ai reçu la plus noble leçon de sacrifice et

de dévouement. Ah ! Camille, quelle bonne inspiration vous avez eue de venir ! Il ne fallait pas moins que votre bras pour m'attirer hors de cette cour dans laquelle je vois encore l'ombre de mon pauvre maître.

Pierre baissa la tête, et deux larmes roulèrent sur ses joues.

— Voilà des pleurs dont je suis bien heureuse ! dit Camille avec foi, en serrant la main de son fiancé. Il faut que je vous demande une chose à laquelle je tiens beaucoup, mon ami : quand je serai votre femme, vous ne vous cacherez pas de moi, n'est-ce pas, pour pleurer ?

— Pourquoi dites-vous cela, Camille ?

— C'est que la tristesse des hommes leur sert souvent de coquetterie avant le mariage. Ils savent bien qu'on les aime et qu'on les admire dans leurs faiblesses ; mais quand ils sont devenus des chefs de la communauté, des maîtres, des modèles, ils ont la pudeur de leurs petits attendrissements ; ils croient déchoir en montrant leur cœur. Je serai votre femme pour pleurer, comme pour sourire avec vous, mon ami.

— Et vous le serez bientôt, Camille. Nous tentons le malheur en ajournant ce rêve... Dans huit jours, je serai chargé d'une mission nouvelle : des propositions me sont faites pour l'en-

treprise de grands travaux. J'emporte là ma dot; M. David voulait me faire trop riche, mais il ne s'est pas vengé de mon refus; il a dignement récompensé mon travail. Vous m'avez demandé de fixer une date pour notre mariage; si vous ne vous repentez pas de la demande, je vous prends au mot : Camille, voulez-vous que, dans un mois, jour pour jour, je sois votre mari?

Pierre tendait sa main ouverte; Camille y mit la sienne avec assurance.

— La loyauté et la justice me disent d'accepter, fit-elle avec un beau sourire : dans un mois, je serai votre femme.

— Rien ne pourra vous faire changer de résolution?

— Oh! ne me demandez pas cela! Ce serait provoquer le malheur.

— Permettez, du moins, que je sois le juge des obstacles nouveaux.

— Vous seriez trop intéressé dans la question.

— Ne suis-je pas tout autant intéressé à la paix de votre âme, à cette dignité de votre conscience qui ne saurait se passer du devoir? Je suis trop fier de vos vertus, ma Camille bien-aimée, pour diminuer celles qui vous tenteraient encore, bien que je dusse en souffrir.

— C'est vrai pourtant, reprit Camille, ra-

dieuse, en levant la tête vers le ciel, nous nous aimons si bien, que nous renoncerions l'un à l'autre plutôt que d'amoindrir l'un de nous. Au revoir, Pierre; j'emporte une provision de courage.

— Au revoir, Camille, j'emporte une provision de bonheur.

— Si cette jeune fille qui vient de passer nous avait entendus, Pierre, elle se consolerait, et ne nous en voudrait pas.

— Elle sera peut-être mariée avant nous!

— Vous la calomniez!

— Non, je lui rends justice. Elle ne m'aimait pas plus qu'elle n'aimera le riche industriel ou le notaire qu'elle épousera. J'entrais dans les petites combinaisons de sa vanité comme dans les opérations de son père. Le dépit lui donne une douleur sincère dont elle se guérira sincèrement. Je vous ajourne à quelques mois, mon amie, nous irons la voir passer aux Champs-Élysées dans sa voiture. Quel beau visage et quelle belle toilette elle aura!... Et si son regard tombe par hasard sur un couple à pied qui s'arrêtera pour l'admirer, elle ne se souviendra plus du nom de l'homme, ou si elle s'en souvient, ce sera pour plaindre sa femme.

— Pierre, dit Camille avec finesse, vous me

croyez un peu jalouse, et vous voulez me rassurer.

— Non; mais vous, Camille, vous croyez que j'ai des regrets et que je les cache sous des railleries!

Ils se regardèrent et rirent d'un de ces beaux rires francs, heureux, enfantins ou humains, qui partent de l'âme comme une volée d'oiseaux. Ils voyaient réciproquement dans leurs pensées, et ils étaient ravis de la lumière qui ne laissait dans l'ombre aucun repli de leur cœur. Camille monta dans une voiture qui la ramena chez elle.

Pierre se rendit à un rendez-vous d'affaires, et ils se quittèrent avec l'engagement renouvelé de commencer aussitôt les démarches et la série des précautions à prendre pour que leur mariage ne fût plus différé.

La pureté et le sentiment du devoir n'empêchent pas, bien au contraire, l'amour de devenir une passion. Camille emportait dans ses veines un feu qu'elle ne voulait pas éteindre, qu'elle refusait d'attiser, mais qui, ne rencontrant aucun obstacle, épanchait librement sa flamme.

L'honneur a son ivresse; et ce serait un crime de lèse-jeunesse, de lèse-nature, de lèse-beauté, que, quand le cœur a conclu son pacte avec le ciel, les parfums de la terre n'eussent pas le

vous me faites sentir que votre ménage aidera un peu le nôtre, et qu'en nous quittant, vous nous ferez encore la charité.

— Quel mot vous donnez à mes devoirs ! ma mère.

— Le mot n'y fait rien ; nous sommes à votre charge. Mais cela ne durera pas toujours... Victor est sur le point de gagner de l'argent à la Bourse ; Julie est assez jolie pour faire un beau mariage.

Camille pensait avec mélancolie que sa mère était humiliée de vivre du travail de sa fille aînée, et regrettait de ne pas vivre d'une spéculation aventureuse de son fils, ou de la fortune de quelque gendre pris au piège par sa fille cadette. C'était donc là tout ce qu'avait obtenu ce dévouement sans réserve ! C'était à cette hauteur morale que Camille laisserait les siens ! Combien de dangers pour tous ces êtres qu'elle avait voulu sauver au prix de son bonheur, dans cette ambition universelle qui spéculait sur le hasard, la vanité, la coquetterie, et qui ne demandait rien au travail simple, courageux, persévérant !

Madame Villiers avait cédé à un besoin vulgaire de taquinerie, à une satisfaction de l'égoïsme, en parlant ainsi à Camille ; mais, au fond du cœur, elle comprenait que ce mariage

pouvait être avantageux pour tout le monde, et elle n'eût rien fait pour l'empêcher.

Ce mois devait s'écouler vite; Camille n'avait pas le temps de mesurer les jours. Après une journée de labeur, quand elle se recueillait une minute, c'était pour dire :

« Je n'aurai jamais fini! J'ai tant de choses, tant de choses! Qu'est-ce qu'ils deviendront sans moi? »

Comme une mère qui va partir pour un bien long voyage, elle s'alarmait de laisser derrière elle toute une famille exposée. Mais son alarme, aussi douloureuse que si elle eût été partagée par ceux qu'elle concernait, était un dernier don de sa tendresse à des ingrats qui ne s'en inquiétaient guère.

Occupée tout le jour, et même avant ce dernier mois, Camille ne paraissait plus aux soirées du mercredi. Celles-ci n'en étaient pas plus tristes, au contraire. De sa chambre, où elle s'enfermait avec soin quand sa tâche était terminée, Camille entendait monter les éclats de rire, les chants. Il lui sembla que le cercle s'agrandissait. Victor multipliait ses connaissances : à la Bourse, on voit tant de monde! La partie d'écarté ne pouvait plus suffire, et, depuis que M. de Palombier avait déserté, le whist s'en était allé avec lui. C

le remplaçait avantageusement, sous le rapport de la gaieté, de l'entrain, par le lansquenet : un lansquenet doux, inoffensif d'abord. Madame Villiers s'était prononcée. Mais le lansquenet est comme ces eaux perfides des petits torrents : on voit les cailloux du fond, on tient les deux rives dans une enjambée, il n'y a rien à craindre. Un beau jour, les eaux grossissent, les rives disparaissent, le petit ruisseau charrie des noyés. Lors de ces crues subites, on veillait presque toute la nuit, et, à l'heure où elle descendait, selon ses habitudes matinales, pour s'occuper du ménage ou aller à ses leçons, Camille rencontrait sa sœur, son frère, sa mère, qui remontaient pâles, fatigués, brisés par l'insomnie. La famille faisait-elle des pertes sérieuses, Camille ne le croyait pas... On ne lui demandait pas plus d'argent qu'à l'ordinaire, et elle était si ignorante des dangers du lansquenet que, parfois, la pauvre fille, après avoir blâmé sa famille d'un regard un peu sévère, lui pardonnait dans un sourire, et se disait :

« J'aimerais mieux qu'ils s'amusassent autrement, mais, puisqu'ils s'amusent ! »

Dans la dernière quinzaine qui devait précéder le mariage, on annonça à Camille que quelques petites revanches, rendues indispensables

par les gains exorbitants de Victor, obligeaient madame Villiers à recevoir plusieurs fois dans la semaine. Pour que l'économe ne fit aucune objection, Victor préleva sur ses bénéfices les frais de ces soirées extraordinaires; et il les préleva généreusement en augmentant l'article des rafraîchissements. Une nuit, on soupa, ce qui était une bien grande économie pour le déjeuner, et même pour le dîner du lendemain.

Camille voulut présenter des observations, — et crut trouver un appui dans sa mère; mais elle s'aperçut que madame Villiers s'était faite la complice de ses enfants, et, aux premiers mots, on déclara que ces soirées de jeu avaient pour but pratique de répondre aux exigences de la société contemporaine. Il fallait bien faire jouer, puisqu'on ne pouvait attirer autrement les amis de Victor.

Un jour, en revenant de ses leçons, malgré la défense qu'elle s'était rigoureusement faite à elle-même de rien dépenser pour son trousseau, malgré la fierté qui l'exhortait à n'apporter que sa pauvreté à Pierre Dufour, et à ne rien distraire de l'argent qu'elle amassait à si grand-peine, Camille ne put résister à la tentation d'une petite emplette. C'était d'abord le voile de noce qu'elle achetait. Personne ne songeait à le lui

offrir ; puis son bouquet, parure de convention, qui n'était rien à côté de la couronne idéale qu'elle sentirait rayonner sur son front.

Toute sa bourse s'épuisa en acquisitions. Camille rentra les poches vides, mais avec un carton précieux qu'elle portait triomphante devant elle. Elle monta vite à sa chambre, de peur d'être vue par Julie, qui l'envierait peut-être, de peur d'être raillée par Victor ; et, déposant sur son lit avec une sorte de vénération son voile, son bouquet, sa couronne, ses gants, elle les contempla en joignant les mains, se mirant, pour ainsi dire, avec sa parure de mariée, dans le miroir magique que lui tendait son amour.

Mais la réflexion de la ménagère se mêla bientôt à cette extase de la fiancée :

« J'ai beaucoup dépensé ! » murmura-t-elle en remuant la tête.

Et elle ailla vers le petit pupitre fermé, qui contenait tout son trésor, pour mesurer sans doute la brèche qu'elle avait faite à sa fortune, ou pour prendre, malgré tout, de nouvelles provisions. En cherchant la clef, elle s'aperçut que la serrure du bureau était presque détachée : elle voulut la relever, et le clou qui la retenait, cédant tout à coup, la laissa tomber. Camille ne se rendit pas compte de cet accident. Elle n'avait

sans doute pas remarqué, le matin ou les jours précédents, le mauvais état de cette serrure. Elle ouvrit le pupitre : la boîte qui, d'ordinaire, contenait son argent, était à demi renversée, toute béante et toute vide.

« On m'a volée ! »

Et Camille, qui chancelait, tomba sur une chaise, regardant tour à tour avec stupeur la parure de mariée étalée sur son lit, et la pauvre petite boîte d'où tant de choses s'étaient envolées avec les misérables pièces d'argent qu'elle avait eu tant de peine à y enfermer.

Pourquoi, dans cette première minute de douleur et d'effroi, la pensée de Sylvie lui vint-elle avec obstination ? Pourquoi, devant ce coffret vide qui devenait un gouffre, voyait-elle passer l'impitoyable Chauve-Souris, dont la main nerveuse s'étendait vers son trésor ? Quelle apparence que Sylvie eût commis ce vol ! C'était plus qu'une méchanceté, plus qu'une maladresse ! Mais une logique mystérieuse poussait Camille à soupçonner Sylvie. Elle l'avait trop oubliée, elle s'en souvenait maintenant. Tout ce qui attaquait son bonheur, tout ce qui menaçait son amour, ne pouvait lui venir que de Sylvie. Comment, elle n'en savait rien.

Elle fit un inventaire rapide de son bureau.

Ses lettres, sa correspondance avec Pierre, posées à côté de son argent, n'avaient pas même été effleurées. Le voleur n'était qu'un voleur; mais le désastre n'en était pas moins terrible.

« Quel bonheur, du moins, que j'aie eu sur moi de quoi payer mon voile et ma couronne! » dit Camille avec un soupir.

Et, s'empressant de serrer dans une armoire les objets sauvés de sa ruine, impatiente de commencer une enquête, elle alla trouver sa mère et sa sœur, qui, par hasard, se trouvaient ensemble au salon :

— Il est entré un voleur ici, dit-elle brusquement en ouvrant la porte.

Madame Villiers poussa un cri d'épouvante. Sans savoir pourquoi, Camille fut heureuse de ce cri. Julie ferma le livre qu'elle lisait et regarda nonchalamment sa sœur.

— On est monté dans ma chambre, on a crocheté mon bureau, on a pris tout mon argent, tout le vôtre; il n'y a plus un sou dans la maison.

— Quel malheur! s'écria madame Villiers en joignant les mains.

Julie se mit à sourire :

— Je connais le voleur, dit-elle.

— Toi? demandèrent à la fois Camille et sa mère.

— Sans doute! reprit-elle avec son ton ironique : c'est Victor.

— Lui? s'écria Camille.

— Tu calomnies ton frère, dit madame Villiers.

— Je ne calomnie personne, à moins que Victor n'ait voulu faire un emprunt.

— Mais, s'il avait besoin d'argent, pourquoi ne m'en a-t-il pas demandé? Me voler, c'est infâme!

Madame Villiers permettait à Julie d'accuser son frère; elle ne permettait pas à Camille de se plaindre, quand Victor était le coupable.

— Entre frère et sœur, dit-elle, ce n'est pas voler!

— Briser la serrure! casser la boîte! ajouta Camille toute frémissante de douleur plus que d'indignation.

— C'est le vol avec effraction, dit Julie en ricanant.

Madame Villiers était mal à l'aise; un souvenir la soulagea.

— Parbleu! reprit-elle en regardant Camille de cet air méchant qu'elle laissait reposer depuis bien des années, vous avez moins que tout autre

le droit de vous plaindre, vous qui avez débuté dans la vie, en fouillant dans mes tiroirs, et en volant ma cuisinière!

Cette allusion à la pièce de cinq francs que Camille toute petite avait dérobée avant sa fuite dans des circonstances bien différentes et bien touchantes, atteignit la jeune fille en plein cœur. Elle ne chercha pas à renvoyer le coup qu'on lui portait. Que de choses elle eût pu répondre!

— Ah! ma mère, se borna-t-elle à murmurer en pâlisant, vous êtes bien cruelle!

— C'est que je vous trouve bien sévère, ma fille. Victor vous rendra cet argent.

— Que m'importe qu'il me le rende... Je ne voulais pas l'emporter. C'était pour vous... c'était pour lui.

— Eh bien! alors, de quoi vous plaignez-vous?

— Je me plains d'avoir été traitée comme une ennemie. Je me plains de l'illusion qu'il m'enlève; je me plains de ce qu'il n'a agi comme un frère, ni comme un honnête homme.

Camille était superbe de courroux. Tout l'honneur qu'elle avait amassé pieusement en elle, ce trésor qu'on ne lui volait pas, et qu'elle eût pourtant bien volontiers partagé avec les siens, se révoltait et mettait des éclairs dans ses grands

yeux. Madame Villiers subissait le prestige de sa fille dans ces instants de transfiguration, et ne l'en aimait pas davantage; elle courba la tête. Camille se retourna vers sa sœur.

— Comment sais-tu que Victor est le coupable?

— Parce que je l'ai vu entrer dans ta chambre; parce que je l'ai entendu faire du bruit; parce qu'il est parti précipitamment.

— Mais pourquoi cet argent?

— Pour payer une dette de jeu, sans doute. Hier au soir, il a beaucoup perdu.

— C'est vrai! dit avec un soupir d'allègement madame Villiers. Le pauvre enfant n'a pas la veine depuis quelque temps. Je crois me rappeler qu'il parlait à voix basse à un de ses amis en le reconduisant, et qu'il lui disait : « A demain! » Les dettes de jeu sont des dettes d'honneur.

Ce dernier mot fut prononcé avec une secrète intention de l'opposer aux belles paroles de Camille.

— Ah! oui, reprit celle-ci en tombant, découragée, dans un fauteuil; vous êtes tous devenus joueurs maintenant... Je croyais que c'était innocent; mais il paraît que vous perdez beaucoup.

— Pourvu que Victor ne doive que ce qu'il a volé à Camille ! insinua Julie.

— Julie, tu me fais bien peur, dit vivement Camille. Allons ! si tu sais quelque chose encore, dis-le... J'aime mieux tout apprendre en une fois. Ce ne sera qu'une blessure... Nous aviserons ensuite. Tu crois qu'il doit davantage ?

— J'ai des raisons de supposer que mon cher frère mène depuis quelques mois une existence qui n'est pas en rapport avec sa position. Les amis qu'il nous a amenés, il les avait vus à d'autres tables de jeu... dans d'autres maisons...

— J'ai eu tort, interrompit Camille avec une véritable angoisse maternelle, devant sa mère qui gardait le silence... Je m'isolais de vous, et je ne m'inquiétais pas des sorties de Victor. J'aurais dû le surveiller... lui donner un conseil... Enfin, le mal est fait ! Si je pouvais l'expier toute seule !... Julie, est-ce que Victor t'a fait quelques confidences ?

— Lui, non ; mais quelqu'un.

— Ah !

— Oui, quelqu'un de ta connaissance.

— Encore !

Et Camille se sentit brûler des pieds à la tête comme par la foudre. Sa première pensée était

juste, son premier soupçon était fondé : Sylvie était au fond de ce malheur.

— Eh bien ! reprit-elle après une seconde de silence. Es-tu mieux renseignée cette fois-ci que la première fois ?

— Je n'en sais rien... M. Ephraïm est le banquier des jeunes étourdis comme Victor : c'est peut-être à cause de toi qu'il a ouvert un crédit à mon frère.

— A cause de moi ? répéta Camille étourdie de ce choc nouveau.

Elle ne voulut pas en entendre davantage. D'ailleurs, qu'avait-elle à apprendre encore ? Le dernier mot de sa sœur l'avait frappée. C'était à cause d'elle que M. Ephraïm avait attiré, enlacé, perdu peut-être Victor dans quelque piège. C'était à elle à sauver son frère, à déjouer cette nouvelle attaque dirigée par Sylvie. Ah ! si la Chauve-Souris avait pu se tromper dans les calculs de sa haine, comme elle s'était trompée déjà en essayant d'éveiller sa jalousie par cette histoire du prétendu mariage de Pierre !

Camille sortit du salon avec courage. L'extrême danger lui imposait un sang-froid magnanime. Elle monta dans sa chambre, referma sa boîte vide, son pupitre ouvert, et, prenant une feuille de papier pour écrire à Pierre, au lieu des

confidences dont elle avait l'habitude, elle envoya cette simple missive à son fiancé :

« Mon ami,

« Par ma maladresse, on m'a volé. Il ne reste plus à la maison de quoi payer le déjeuner de demain. Commencez votre devoir filial. C'est à vous que je demande le morceau de pain que je ne veux pas leur acheter à crédit. Prétendez-vous encore que j'ai l'orgueil d'agir seule? »

— Voilà l'essentiel pour demain, se dit-elle en mettant le billet sous enveloppe; maintenant, je vais faire connaissance avec M. Ephraïm.

Et, prenant son châle, son chapeau, elle sortit. Elle se souvenait parfaitement de l'adresse que Julie lui avait fait lire.

CHAPITRE XV

Paris a pour armoiries un navire qui ne craint pas d'être submergé. C'est la nef des Argonautes, souvent poussée vers la plage, et toujours remise à flot. L'endroit précis où les aventuriers de la Toison-d'Or échangent leurs espérances et font leurs calculs, le pont ou l'entrepont, c'est le passage de l'Opéra ; et, par un phénomène, bizarre en apparence, mais logique au fond, la Fortune qui vit du réel et qui met en perspective l'idéal, s'accommode, dans les plus beaux quartiers de Paris, sur les boulevards les plus somptueux, d'un passage laid, banal, sans aucun luxe inutile, pour y tenir ses audiences. La tradition de la rue Quincampoix est perpétuée par le passage de l'Opéra.

M. Ephraïm, par ambition et pour plaire à Sylvie, en même temps que pour avoir peut-

être un poste d'observation non loin du marché aux nouvelles, aux bruits publics, aux médiocrités politiques et aux calomnies de l'opinion, M. Ephraïm, l'homme des industries multiples, avait loué une boutique dans la galerie de l'horloge, près du boulevard. Derrière un vitrage s'étaient des robes de bal qui formaient rideau : un habit brodé, une épée de sénateur, une pendule et un vieux tableau composaient le surplus de la mise en scène.

L'intérieur de la boutique était un fouillis, un pêle-mêle, dont le désordre calculé avertissait les acheteurs que l'activité des affaires et l'affluence de plus en plus considérable des marchandises ne permettaient pas d'arrangement harmonieux et symétrique. Un petit grillage enveloppait un comptoir sur lequel étaient posées trois sebiles contenant des galons d'or fin, des monnaies étrangères et un peu d'argent français. Au fond de la boutique, un escalier en spirale conduisait à l'entre-sol.

M. Ephraïm était sur le seuil de sa porte, les bras croisés, regardant mélancoliquement devant lui. Il pensait qu'il était bien dupe de Sylvie ; que l'étrange fascination exercée par cette créature n'avait eu jusque-là d'autre résultat que de le doter d'un beau-père putatif dont la pa-

renté l'embarrassait, et dont la présence clandestine à Paris pouvait être une source de difficultés sérieuses. Il est vrai que Sylvie avait de grandes qualités; qu'elle achalandait la boutique; qu'elle vendait cher, et qu'elle achetait bon marché; mais aussi les intérêts particuliers de sa haine, s'entremêlant aux intérêts généraux de l'association, poussaient M. Ephraïm à des actes qui alarmaient sa conscience.

Tout le monde a une conscience : celle de l'honnête personnage consistait à ne rien faire qui ne lui fût directement utile, et toutes les machinations sentimentales de Sylvie, dont il prenait sa part, ne lui étaient utiles en rien, pouvaient le compromettre, et ne lui valaient même pas la récompense pour laquelle il subissait tout : l'amour de Sylvie.

Si nous avons le loisir de nous y arrêter, ce serait une curieuse étude que celle du cœur de M. Ephraïm. Tout le monde aussi a un cœur. Les uns en font un panthéon ouvert à tous les cultes; les autres y bâtissent une petite chapelle où ils n'adorent qu'une idole, souvent faite à leur effigie. Le cœur de M. Ephraïm était depuis longtemps un bazar où, comme des défroques de rebut, tous les sentiments, tous les vices, fanés, flétris, usés, s'étaient pêle-mêle. Mais,

dans un coin, dans un angle, sous l'entassement de ce bric-à-brac de la corruption, quelque chose brillait, qui pouvait faire de ce courtier de toutes les infamies l'égal des amants les plus vantés : c'était l'amour, avec tous ses sacrifices, ses renoncements, ses puretés.

Perfection ou imperfection, M. Ephraïm ne pouvait détacher de lui ce rubis entré dans sa chair, et qui rayonnait à travers tout : un amour mêlé de terreur. Devenu l'esclave de Sylvie, il avait, ce butor, d'inconcevables délicatesses ; et ce résidu de toutes les débauches sociales essayait de s'épurer, pour mériter cette bohémienne, chastement gardée.

La nature a de ces ironies, et fait fleurir des lis dans les fanges. La Providence, quand ses vues échappent à notre raison, continue à démontrer son infaillibilité par ses caprices ; et ses fantaisies artistiques sont des auxiliaires de sa sagesse. Ephraïm, témoin vivant de toutes les bassesses, témoignait aussi de l'idéal le plus exalté ; mais la vertu est un danger dans ces cœurs pleins de fermentations malsaines ; elle tue, quand elle ne se hâte pas de purifier. Ephraïm avait des retours furieux contre lui-même et contre Sylvie. Il ne songeait pas à violenter le caprice de cette femme indomptable ; il

songeait à se venger impitoyablement d'elle, quand il désespérerait tout à fait de la séduire. Jaloux, féroce, de cette férocité sournoise qui s'aiguissait les ongles sur ses clients, il eût volontiers étranglé Sylvie dans un accès de colère ; mais il se fût déchiré ensuite. En attendant, il souffrait cruellement ; il avait dans son amour un arrière-goût de haine qui l'empoisonnait, et qui le maintenait dans une fureur tiède, si j'ose ainsi dire, contre tout le genre humain.

Bien souvent, il lui était venu à l'esprit de s'en aller, de fuir. Mais il fallait laisser son commerce, le plus clair de son avoir, et l'instinct du négoce, indélébile en lui, ne lui permettait pas de s'arrêter à cette idée. Chasser Sylvie, il n'en aurait jamais le courage. Alors, il rêvait vaguement pour elle des dangers terribles qu'il ne détournerait pas : les passions ramènent certains hommes modernes au moyen âge. Ephraïm n'était pas éloigné de croire à une possession de la part de cette bohémienne ; il était ensorcelé par elle, et, par moments, s'il eût pu la pousser dans un bûcher, sauf à s'y jeter ensuite, il n'eût pas hésité.

Une bonne parole de Sylvie, quand elle était gaie ; un regard triste, quand elle était dans ses sombres humeurs, suffisaient pour faire échan-

ger par Ephraïm sa colère contre son amour. Devant elle, il ne pouvait que la contempler en soupirant; mais Sylvie n'était pas toujours là. Et combien de fois ce Roméo, soulagé de ses langueurs par les longues absences de sa bien-aimée, n'entraît-il pas, quand il se trouvait seul, dans les transports d'Othello, et n'étouffait-il pas cette Desdemona horrible et maudite, pour laquelle il se fût volontiers poignardé!

Sylvie jouait donc, sans s'en douter, avec un amour dangereux; et elle allait devant elle à son œuvre de vengeance, sans s'apercevoir que, derrière elle, une âme mélangée des mêmes éléments contradictoires la suivait, l'épiait, en blasphémant, prête à agir, comme elle agissait elle-même.

Depuis sa première apparition dans ce récit, M. Ephraïm a maigri. Il porte des lunettes teintées de vert pour garantir ses paupières rougies; son front est plus chauve; sa barbe rousse a des reflets grisâtres qui sont comme la poussière de l'ennui. Quelquefois, Sylvie s'aperçoit de son changement :

— Vous devriez faire un tour à la campagne.

— Avec vous?

— Sans moi.

— Alors, je reste.

— A votre aise.

Et Sylvie hausse les épaules en souriant avec amertume, à la pensée qu'un pareil homme la respecte, l'honore et meurt d'amour pour elle.

Ephraïm était absorbé dans ces pensées pénibles, toujours les mêmes, quand Camille s'approcha de lui. Elle était toute tremblante, et pourtant résolue à affronter en face son ennemie. C'était à la Chauve-Souris d'abord qu'elle voulait s'adresser; ce fut elle qu'elle demanda. Croyant avoir affaire à quelque cliente, Ephraïm ébaucha ce vague sourire commercial qui est comme l'éclairage de la boutique.

— Elle n'est pas ici, répondit-il; mais si c'est quelque chose que je puisse lui dire?...

Et, en même temps, il se reculait en s'effaçant pour laisser entrer Camille. Celle-ci promena les yeux autour d'elle, se vit seule avec M. Ephraïm et reprit courage :

— J'ai lieu de supposer, monsieur, que l'affaire dont je viens vous entretenir a été faite surtout par mademoiselle Sylvie.

— Vous voulez dire madame Ephraïm, interrompit le marchand avec un autre sourire d'une autre couleur.

Camille rougit un peu, et s'inclina comme si elle s'excusait de son erreur.

— Quelle affaire? demanda Ephraïm d'un ton encourageant.

— Vous avez prêté de l'argent à mon frère...

— Ah! vous êtes mademoiselle Camille! dit le juif d'une voix plus haute, avec une sorte d'éclat qui décelait la curiosité satisfaite, la colère et l'envie prêtes à se satisfaire. J'ai beaucoup entendu parler de vous... ici. Asseyez-vous donc... oui, j'ai prêté à M. votre frère de l'argent pour s'amuser, et il m'a fait des billets... Oh! de bons billets! Votre nom n'y figure pas... mais je savais que c'était comme si vous les garantissiez.

Ici, un troisième sourire intervint, le sourire de Shylock, qui prend mesure de la belle chair blanche promise à son couteau.

— Et... combien mon frère vous doit-il? demanda Camille en hésitant.

— Environ trois mille francs.

Camille, qui n'avait pas osé s'asseoir, se laissa tomber sur sa chaise, atterrée.

— Trois mille francs! murmura-t-elle; mais où trouvera-t-il cette somme!

M. Ephraïm ne sourit plus.

— Est-ce que monsieur votre frère a trop présumé de votre amitié? demanda-t-il.

— Ah! monsieur, quelle raillerie! je donne des leçons. Trois mille francs, c'est à peu près ce que j'ai gagné en une année... J'avais quelques centaines de francs péniblement amassés... on me les a pris... Sans cela... je vous les aurais donnés... Mon frère n'a pu compter sur moi pour une si grosse somme... ni vous non plus, monsieur?

Camille avait repris du sang-froid, et ce fut presque d'un ton ferme, avec autorité, qu'elle prononça ces derniers mots.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, nous avons compté sur vous.

— Mais, c'est insensé! je ne suis pas responsable des folies de mon frère. D'ailleurs, je vais me marier, et mon mari...

— Oh! sa garantie serait excellente!

— Y songez-vous, monsieur? Qu'il s'engage pour les dettes de mon frère!

— Alors, payez vous-même!

— Je ne pourrai jamais payer trois mille francs!

— Il le faudra cependant.

M. Ephraïm recommença à sourire, ce qui fit trembler Camille.

— Pourquoi le faudra-t-il? demanda-t-elle en souriant aussi.

— Parce que vous ne laisserez pas aller en prison... M. Victor.

— Vous vous trompez, monsieur.

— Oh! je ne parle pas de Clichy! il y serait en trop belle compagnie.

— Ah! et de quoi parlez-vous?

— Mais... de Poissy, par exemple... On y va par la police correctionnelle ou par la cour d'assises.

— Mon frère est tombé dans un piège! s'écria Camille en se levant tout à coup; c'était cela que j'attendais... Dites, monsieur, parlez... Je viens chercher ici la vérité, je la veux : quelle qu'elle soit, j'aurai la force de l'entendre.

M. Ephraïm fut un peu étourdi et secrètement émerveillé de cette force qui faisait explosion. Lui, qui n'était dans toutes ces intrigues que le complice et l'agent de Sylvie, il se dit que ces deux femmes étaient dignes de se mesurer. C'était la plus haute marque d'estime qu'il pût accorder à Camille.

— Je crains, dit-il en rajustant ses lunettes sur ses yeux clignotants, que M. Victor, un bon jeune homme, un peu étourdi, qui signe des lettres de change comme s'il ne devait jamais les

payer; je crains que monsieur votre frère n'ait emprunté, sans le consulter, le nom du caissier sur lequel il a fait des traites si libérales, et sa maladresse à imiter la signature...

— Victor a fait cela? dit Camille toute pâle, mais énergique, et vous ne l'avez pas empêché de le faire?

— Permettez, mademoiselle, dit en ricanant M. Ephraïm, je ne suis pas chargé...

— Oh! je m'entends. Vous avez su qu'il commettait cette mauvaise action... Vous pouviez me prévenir, l'avertir... Mais il vous convenait de le laisser glisser vers l'abîme... Pourquoi? pour m'y entraîner à sa suite. C'est un calcul téméraire; je reste au bord, moi, et je laisse rouler les imprudents.

— Jusqu'au fond?

— Oui, monsieur, jusqu'au fond, reprit Camille, dont tous les nerfs étaient tendus, et qui exagérait à son insu sa force, pour mieux provoquer tous les secrets, pour mieux voir apparaître tous les dangers.

— Je vous croyais meilleure pour votre famille, dit Ephraïm d'un ton qu'il voulait rendre niais.

— La faiblesse qui empêche une expiation légitime, le rachat d'une faute par une épreuve

n'est pas la bonté. Si Victor a commis une faute...

— Dites, un crime.

— Un crime même, qu'il en subisse la peine!

— Mais votre mère?

— Ma mère, répéta Camille en baissant la tête, souffrira sans doute beaucoup. Ce sera un surcroît de châtement pour Victor!

— Mais vous?

— Moi? oh! j'en ai éprouvé bien d'autres. La honte, le déshonneur me manquaient; vous me l'infligez, je l'accepterai de vous... et je n'attendais pas mieux. Qu'avez-vous encore à m'apprendre?

Camille se soulevait, une main sur le dossier de sa chaise, l'autre sur son cœur. Ephraïm, un peu décontenancé par cette ferme attitude, se demandait si réellement sa créance serait aventurée, et s'il ne lui restait pas d'autre ressource que le stérile avantage d'une dénonciation. Sylvie avait espéré mieux que cela. A tout hasard, il essaya encore d'une flèche.

— Vous allez vous marier, je crois, mademoiselle?

— Oui, monsieur.

— Votre mari partagera-t-il votre résigna-

tion, et laissera-t-il son beau-frère courir les chances de la cour d'assises?

Camille se sentit près de défaillir : elle retomba sur sa chaise.

— Mon mari? répéta-t-elle machinalement...

Puis elle garda le silence.

Ce fut alors qu'elle se sentit frappée dans toutes ses fibres. Elle pouvait affronter pour elle, pour les siens, le déshonneur; mais le nom de Pierre, déjà remarqué, demain glorieux, devait-il recevoir une éclaboussure de cette infamie, si lointaine qu'elle fût? Il était bien évident que la Chauve-Souris avait songé à Pierre en même temps qu'à elle. Nul doute qu'on ne s'arrangeât pour que cette faute de Victor, rendue publique, atteignît l'ingénieur. De quel droit Camille, par l'égoïsme de son amour, infligerait-elle à Pierre cette épreuve?

Elle se reprocha de n'avoir pas songé à cela tout de suite, et elle se reprocha presque en même temps d'y songer, c'est-à-dire de prendre plus d'intérêt à ce malheur depuis la découverte de cette solidarité avec son amour. Après quelques minutes de réflexion, pendant lesquelles elle contempla par le souvenir la couronne qu'elle avait choisie le matin même, le voile, les beaux gants de mariée, elle voulut réagir contre

son désespoir, et sortir triomphante de cette boutique où on la suppliciait.

— En somme, monsieur, que voulez-vous? demanda-t-elle d'une voix qui ne tremblait pas trop.

— Moi, je veux être payé, voilà tout. Les valeurs qui sont en circulation peuvent être retirées avant l'échéance, et la petite fredaine de M. Victor ne sera pas découverte.

— Eh bien! je vous payerai.

— Avant de vous marier?

Cette question arrêta brusquement Camille.

— Non! dit-elle avec tristesse.

M. Ephraïm n'eut pas le temps de répliquer : Sylvie entra. Il était tard, la nuit venait. La Chauvé-Souris devina plutôt qu'elle ne vit Camille.

— Ah! c'est vous, dit-elle d'une voix hale-tante... Qu'est-ce que vous avez donc découvert que vous êtes ici?

Ephraïm, enchanté du retour de Sylvie, la trouvant belle quand la colère l'animait, curieux d'assister au duel de ces deux femmes, de savourer enfin le spectacle qu'on lui promettait depuis longtemps, et au dénouement duquel était attachée la destinée de son cœur. Ephraïm sourit, et s'empressa de répondre :

— C'est pour l'histoire des billets!

— Ah! pour cela seulement? repartit la Chauve-Souris en se débarrassant de son châte.

Camille comprit la menace cachée dans ces paroles : elle n'était pas au bout de ses douleurs. Mais puisqu'on voulait l'épouvanter, il lui fallait élever son cœur si haut, si haut, que ses ennemis désespérassent de l'atteindre. C'était peut-être un moyen de les désarmer ; c'était, en tout cas, le parti qui satisfaisait son besoin d'héroïsme. Elle se tourna à demi vers la Chauve-Souris.

— Je vous ai donc fait bien du mal, Sylvie! lui demanda-t-elle avec douceur.

— Oui, répondit crûment la bohémienne, vous et les autres. Allumez donc le gaz, Ephraïm, on n'y voit pas, et fermez un peu la porte. Les passants n'ont pas besoin de regarder ni d'entendre.

Ephraïm, ravi de recevoir un ordre, frotta sur le parquet une allumette qu'il tira de sa poche, alluma le gaz, poussa la porte de la rue, et revint s'appuyer sur la chaise que Sylvie avait prise. Ces deux bourreaux n'avaient plus maintenant qu'à se rassasier de leur victime.

CHAPITRE XVI

— Ainsi, reprit la Chauve-Souris en s'adressant à Camille, vous voulez payer trois mille francs ?

— Oui, si vous me laissez du temps.

— Eh bien ! je vais être franche. A vous toute seule, je fais crédit. Prenez un an, deux ans, à votre aise : à madame Pierre Dufour, je n'accorderais pas une heure.

— C'est à mon mariage que vous en voulez ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne croyais pas que vous eussiez des prétentions sur le fils, dit Camille avec un peu de fierté.

— J'en ai sur tout ce qui vous concerne ; vous le savez bien.

— Mais si je vous ai fait involontairement du

mal, n'ai-je pas voulu, et j'étais sincère, vous faire du bien?

— Puisque je vous en veux du mal innocemment fait, il est tout simple que je vous en veuille aussi du bien que vous avez tenté.

— Que gagnerez-vous à tourmenter deux familles?

— J'y gagnerai leurs tourments, qui me payeront les miens.

— Mais vous, monsieur, reprit Camille en s'adressant à Ephraïm, vous qui ne nous connaissez pas, comment vous êtes-vous associé à une œuvre pareille?

— C'est par dévouement pour moi, dit Sylvie; il m'aime assez pour se perdre avec moi, s'il le faut.

Ephraïm secoua la tête d'un air superbe. Camille leva les yeux au plafond; il lui semblait entendre blasphémer.

— Enfin, les raisons de ceci, de cela, ne font rien au but principal, continua Sylvie. Traitez-moi de folle... Je crois que je le suis; de méchante, oh! je veux l'être. Je ne puis me faire à la pensée que vous serez heureuse avec Pierre; que M. Dufour vous bénira, et que moi, le chien galeux, je n'aurai pas même le droit de m'asseoir à leur porte, sans être chassée à coups de

pied. Il faut que je vous haïsse... ou bien, donnez-moi une si bonne raison de vous aimer tous, que je me prenne à vous chérir. Mais je ne puis rester tranquille devant votre bonheur : d'une façon ou d'une autre, il faut que j'y touche.

Camille avait maintenant de la pitié dans les yeux ; mais son regard trahissait surtout l'étonnement. Elle ne comprenait pas encore une fois cette haine sans motif, cette fièvre bizarre.

— Je suis le chaos, l'ouragan, le tonnerre, tout ce que vous voudrez, ajouta Sylvie ; mais je suis déchaînée ; il faut que je passe.

— Vous vous faites plus méchante que vous n'êtes, dit Camille.

— Ah ! c'est lâche, mademoiselle, vous me flattez pour me désarmer.

— Je ne vous flatte pas, je vous plains !

— Est-ce tout ? consentez-vous à ne pas vous marier ?

Camille se leva tout à fait. Sa taille paraissait grandie : elle regarda Sylvie avec assurance, mais sans provocation.

— Écoutez-moi bien, et monsieur pourra vous redire mes paroles quand vous serez de sang-froid. Vous me ferez souffrir, c'est vrai, vous me tuerez, c'est possible, mais vous ne m'empêcherez pas d'aller, malgré tout, à mon

but. Ce n'est pas l'orgueil, ce n'est pas la présomption qui me fait dire cela, c'est la confiance absolue en la justice du ciel. Vous croyez que mon mariage est ce but convoité. Sous ce rapport, il y a longtemps que mon ambition est satisfaite. Quand on est aimée honnêtement, quand on aime de toute son âme un honnête homme, on peut prendre patience, et j'ai de quoi défier la vieillesse. S'il faut que j'attende les cheveux blancs pour être la femme de Pierre, j'attendrai. Je souhaite que le plaisir de me faire verser quelques larmes vous donne autant de consolation que m'en laissera la pensée de n'avoir pas mérité votre haine. J'étais venue pour connaître tout ce qui me menaçait; il paraît que je ne sais pas tout. Qu'importe? je ne vous supplierai pas, je ne vous demanderai pas grâce; car, ce n'est pas moi que vous condamnez, c'est vous!

— A quoi donc, s'il vous plaît? interrompit Sylvie en ricanant.

— Vous vous condamnez à vous haïr, et à sentir l'impuissance de la haine envers les autres. Vous aviez une ambition....

— Je l'ai toujours, et je veux la satisfaire. N'est-ce pas, Ephraïm?... je puis être une bourgeoise.

— Non, Sylvie.

— Ah ! vous m'en défiez !

— La vie régulière ne s'accommode pas de ces complots perpétuels contre la famille des autres.

— Eh bien ! j'aurai ma famille, à moi.

— Je ne vous la souhaite pas, dit Camille, emportée par l'émotion de cette scène, et frappant ainsi plus durement qu'elle ne voulait.

La Chauve-Souris devint livide de fureur : elle se sentait plus menacée qu'elle ne menaçait elle-même.

— Allez-vous-en bien vite, dit-elle en tendant la main vers la porte ; rentrez chez vous. Veillez bien sur cette famille que vous espérez garantir : vous verrez ce que je sais faire, et si l'on peut me braver impunément.

— Je ne vous brave pas, Sylvie, je vous dis seulement que je ne puis vous craindre. Vous déchirez ma vie, mon bonheur, mon repos. Deux choses vous échapperont toujours : ma conscience et mon amour. Avec cela, je puis lutter et je puis vous pardonner ; c'est l'essentiel !

Et, après avoir jeté ces mots comme une poignée d'étincelles qui éblouit la Chauve-Souris et

redoubla le clignotement d'yeux de M. Ephraïm, Camille se dirigea vers la porte. Sylvie fit un effort.

— En attendant, votre frère ira en prison, cria-t-elle.

— Peut-être! répondit fièrement Camille en sortant de la boutique.

Quand le couple se trouva seul, M. Ephraïm secoua la tête d'un air de désappointement.

— Ah! vous vous laissez prendre à ces grands mots, lui dit Sylvie; vous vous imaginez qu'elle n'a pas peur! Mais suivez-la donc, cette déesse, vous la verrez chanceler, et je ne serais pas étonnée qu'on la ramassât évanouie au bout du passage.

— C'est égal, nous faisons une mauvaise besogne! ajouta le négociant en tiraillant sa barbe.

— Eh bien! il faut aller leur faire des excuses! repartit Sylvie. Oh! les hommes! il ne savent pas haïr.

— Ils savent aimer! murmura le tremblant Ephraïm.

— C'est possible! repartit la Chauve-Souris... et c'est ce que nous verrons si Pierre Dufour la tire d'embarras.

Pendant ce temps, Camille, épouvantée, chan-

celante, et concentrant toutes ses forces pour ne pas tomber, regagnait péniblement la rue de l'Arcade. Le sang bourdonnait dans ses tempes; un nuage voilait ses yeux : elle se croyait conduite par quelqu'un, et elle allait machinalement devant elle. Elle n'avait pas voulu se laisser écraser par cette folle, par cette implacable ennemie, et elle s'était redressée sous les menaces; mais elle emportait ces menaces suspendues comme autant de flèches à sa poitrine, et son cœur saignait jusqu'à l'épuisement.

Victor était perdu, déshonoré; mais ce n'était pas tout, et Sylvie avait eu de mystérieuses paroles. Qu'est-ce qui pouvait être plus terrible encore que ce vol, que cette perspective de scandale et d'infamie? Son mariage devait-il être ajourné? Pierre devait-il payer pour Victor? D'un autre côté, comment empêcher Pierre de réclamer le droit d'intervenir, de se mêler à ces questions d'honneur et d'argent? Elle sentait son amour froissé, meurtri, taché dans cette lutte, et son amour grandissait encore, comme si chaque blessure eût été le passage d'un aiguillon.

En arrivant à la maison, le premier mot de Camille fut pour demander si Victor était rentré.

— Pas encore, répondit madame Villiers. Le pauvre enfant redoute vos reproches, sans doute.

Pourvu que cette crainte-là ne le pousse pas à quelque folie!

— Des reproches! je ne lui en ferai guère, soupira Camille. Je voudrais surtout causer avec lui...

Elle remonta dans sa chambre, et s'y enferma. La nuit était venue, Camille resta dans l'obscurité, dans ce deuil extérieur qui lui voilait les objets, qui lui cachait son bureau profané par le crime de son frère, la petite armoire où était enfermée sa couronne de mariée. Assise, les mains jointes, ne cherchant aucune idée, attendant une inspiration qu'elle ne sollicitait pas, elle demeura ainsi toute la soirée. De temps en temps une inquiétude, qui semblait détachée d'elle-même et qui paraissait veiller à côté d'elle, la secouait un peu. Alors, elle disait à mi-voix :

« Victor n'est pas rentré, Victor ne rentre pas! »

Et elle retombait dans son accablement. Les heures s'écoulaient sans qu'elle eût conscience de la durée. Très-tard, presque dans la nuit, elle entendit le roulement d'une voiture qui s'arrêta à la porte en faisant vibrer les vitres.

« C'est lui! » dit-elle.

Et elle se leva tout à coup, réveillée, fortifiée, électrisée. Le cœur lui battait bien fort à la pen-

sée de parler en juge à ce frère, qu'elle eût voulu envelopper de ses bras, attirer sur son cœur, et auquel la pauvre fille eût tout pardonné pour une parole de sincère amitié, pour un baiser vraiment fraternel. Elle écouta, et fut surprise de ne pas entendre frapper, même discrètement, à la grande porte.

« Est-ce qu'il n'ose pas entrer? pensa-t-elle avec inquiétude. Il doit pourtant savoir que je ne suis pas bien terrible... Ce n'est pas lui... c'est quelqu'un de la maison... La voiture n'est pas repartie... elle attend... qu'attend-elle? »

Camille ouvrit sa petite fenêtre qui donnait, on se le rappelle, sous la voûte, d'entrée. Elle écouta. Il lui sembla alors qu'on faisait un léger bruit à la porte même de l'appartement. Était-ce Victor? Elle se pencha extérieurement, et he vit personne. Le bruit n'était pas extérieur, mais intérieur; on ne cherchait pas à entrer, mais à sortir.

« C'est ma mère, sans doute! pensa Camille. Elle est inquiète et veut ouvrir elle-même à l'enfant prodigue pour que je n'entende ni le retour, ni le pardon... Elle ne trouve pas la serrure... Je vais l'aider et lui dire que ce n'est pas Victor.

Camille fut en deux bonds au bas de l'escalier : elle se dirigea à tâtons et parvint à l'anti-

chambre. Tout était dans une obscurité profonde.

— C'est vous, ma mère! demanda-t-elle en tendant la main.

On ne lui répondit pas; mais, dans le brusque mouvement que fit, en se retournant, la personne surprise ainsi à la porte, Camille entendit le bruissement d'une robe de soie, et sa main nue rencontra une main gantée.

— Ce n'est pas ma mère!

— Eh non! puisque c'est moi, répondit la voix de Julie avec impatience.

— Toi!... Que fais-tu là?...

Julie garda le silence, et Camille l'entendit qui remuait avec une sorte de fureur les verrous, la serrure de la porte, sans parvenir à trouver le secret d'ouvrir.

— Si c'est à Victor que tu espérais ouvrir... ce n'est pas lui qui rentre, dit Camille avec douceur.

Julie eut un petit ricanement qui fit frissonner sa sœur.

— Où vas-tu? lui demanda celle-ci.

— Que t'importe? Je vais, comme toi, me promener pendant la nuit.

— Ah! mon Dieu! s'écria Camille toute tremblante et sentant ses genoux fléchir. On

t'attend ; il y a là, dans la voiture, quelqu'un qui vient te chercher.

— Quand cela serait, repartit Julie avec violence, oserais-tu bien m'empêcher de faire ce que tu as fait ?

— Moi ?

Camille, en s'avançant pour enfermer sa sœur dans ses deux bras, heurta un petit paquet que celle-ci avait posé à terre.

— Julie, tu veux partir pour toujours ? Tu nous abandonnes ?

— Je vous débarrasse.

— Oh ! non ; cela n'est pas possible... ma sœur... Qui donc est là ? Quel est celui qui t'attend ?

— C'est mon monsieur Pierre Dufour, à moi !

— Julie, ne raille pas, ne parle pas ainsi. Ne t'en va pas !

— Pourquoi donc ne m'en irais-je pas ? Tu as fui quand tu étais petite, cela t'a porté bonheur : c'est un bon exemple que tu m'as donné.

— Non, répliqua Camille en se mettant presque à genoux, en essayant d'éloigner Julie de la porte de sortie ; c'était un mauvais exemple. J'avais tort : il faut rester dans sa famille, près de

sa mère. Ne fais pas comme moi, je t'en conjure... Ma mère en mourrait... elle t'aime... toi!

— Laisse-moi, on m'attend! j'ai promis!

— Non! non! non! reprit Camille en se relevant avec énergie. Je ne veux pas que tu te perdes; c'est bien assez de Victor.

— Me perdre! es-tu folle? Es-tu donc perdue pour avoir un fiancé?

— Eh bien! jure-moi que l'homme qui t'attend veut faire de toi sa femme; jure-moi que tu as confiance dans son honneur, dans sa loyauté, comme j'ai confiance dans l'affection sainte de Pierre Dufour, et je t'ouvre cette porte, et je vais avec toi, non pour te conduire à lui, mais pour le chercher et l'amener ici. Je lui dirai : « Mon frère », et ma mère recevra sa demande.

— Laisse-moi passer! répondit Julie en essayant de se dégager de l'étreinte de Camille.

— Réponds-moi!

— Veux-tu me laisser passer?

Et Julie, de sa main nerveuse, écartait, en les meurtrissant presque, les bras de Camille.

— Pas avant que tu m'aies répondu!

— Je n'ai rien à te répondre. Je veux être libre comme tu l'as été.

— Moi! toujours moi! Vous me jetez toujours au visage ce que j'ai fait. Mon Dieu! mon Dieu! j'ai donc bien mal agi? Julie, ma sœur, je t'aime... Embrasse-moi!... tiens! sens mes larmes. Tu peux me haïr, mais tu ne peux pas haïr ta mère, et c'est elle que tu vas désespérer.

— Elle ne mourra pas plus de ma fuite que de la tienne.

— Ah! c'est horrible! je ne veux pas t'entendre! je ne veux pas t'écouter. Tue-moi, marche-moi sur le corps, mais je ne te laisserai pas passer!

Et Camille, se sentant devenir folle, se roidissait contre la porte, les bras étendus, repoussant sa sœur. Julie ne se possédait plus : dans l'extravagance de sa colère, elle frappa Camille au visage, et elle était prête à engager une lutte corps à corps; l'obscurité profonde se faisait complice de ses instincts violents.

Camille, dont les forces si cruellement éprouvées menaçaient de faiblir, eut peur d'être vaincue dans cet assaut brutal. Elle avait jusque-là supplié, conjuré à voix basse : elle changea de ton.

— Au secours! au secours! cria-t-elle d'une

voix désespérée. Ma mère ! on enlève votre fille !

— Tais-toi ! tais-toi donc ! râlait Julie en essayant de lui mettre la main sur la bouche.

— Non ! il faut qu'on vienne... on viendra ! répondait Camille toute haletante.

Il sembla que madame Villiers s'était éveillée. Un fauteuil roula brusquement dans sa chambre, au-dessus de la tête des deux sœurs.

— Ah ! on m'a entendu ! soupira Camille, qui s'élança vers le petit escalier, au devant de sa mère.

Julie profita de ce mouvement, se jeta sur la serrure qu'elle parvint enfin à ouvrir ; mais, comme elle entre-bâillait la porte, Camille revint vers elle et la retint par la robe.

— Julie ! Julie ! lui dit-elle en tombant à genoux et en se laissant traîner, ne pars pas ainsi, je t'en conjure !

— Non, tu ne m'empêcheras pas d'être heureuse, dit Julie qui la repoussa avec une sorte de rugissement.

Camille tomba à la renverse dans l'antichambre ; sa tête heurta la première marche de l'escalier de l'entre-sol. Elle sentit une grande douleur, voulut se soulever ; puis, à travers un bourdonnement confus, elle entendit, presque à

la fois, ouvrir des portes, s'éloigner une voiture : elle sentit un peu de fraîcheur sur le front, une grande chaleur à la nuque; elle entrevit vaguement une lueur qui descendait vers elle, et elle s'évanouit.

CHAPITRE XVII

Quand elle revint à elle, Camille était couchée. Le jour, le faible jour qu'elle recevait par la voûte de la grande entrée éclairait sa chambre : elle se demanda comment elle était là ; elle voulut se souvenir. Tout était en ordre autour d'elle ; une veilleuse, préparée pour la nuit à côté de quelques potions, était placée sur sa petite commode.

Elle porta la main à son front, et sentit un bandeau ; elle se rappela alors la blessure qu'elle s'était faite en tombant, la chaleur du sang répandu qui avait été sa dernière impression. Quelqu'un l'avait relevée, transportée là, pansée, veillée peut-être. Mais, en poussant un peu plus loin l'enquête, il lui sembla que sa blessure encore sensible, était moins douloureuse qu'elle

ne devait l'être; son doigt, en touchant la plaie, acquit la preuve d'une cicatrice encore fraîche. Une grande faiblesse, la maigreur de ses mains, l'avertirent qu'elle avait souffert. Mais depuis combien de temps était-elle là? Était-ce par jours ou par semaines qu'elle devait compter? Et, pendant cette absence de sa volonté, de sa sollicitude filiale, qu'était devenue sa mère, abandonnée par Julie, torturée par Victor?

Sa première émotion était un remords d'avoir été retenue par la maladie si longtemps éloignée de sa tâche. Qui donc avait pu la suppléer? Elle voulut se lever; mais elle était trop faible; il lui fallait se résigner à attendre une explication de la première personne qui entrerait dans sa chambre. Quelle serait celle-là? Le cœur de Camille disait Pierre Dufour; mais la raison, la convenance, lui défendaient de se laisser aller à cette supposition trop douce pour son amour. Il était invraisemblable que Pierre se fût installé dans l'appartement de madame Villiers, et eût imposé ses soins.

Camille, étonnée, regardait autour d'elle. L'harmonie extérieure a un conseil, une promesse, un augure. On prenait si bien soin de ranger tout, qu'on était sans doute en train de se ranger soi-même. Le malheur a son stig-

mate; le désordre entraîne le désordre, et il semblait à Camille que tout devait être régulier, décent au moral, dans cette maison si régulièrement tenue, si décente d'aspect. L'espérance, douce et tiède comme une potion préparée par une main discrète, s'offrait à elle à mesure qu'elle regardait et qu'elle réfléchissait; et l'incertitude qui se montrait dans ses yeux n'avait plus d'alarmes. Elle attendait avec curiosité, mais avec le pressentiment d'une bonne nouvelle. Quand on ouvrit la porte doucement, en prenant garde de faire trop de bruit, Camille, qui avait reposé la tête sur son oreiller, ne se hâta pas de regarder, se demandant quel ami ancien ou nouveau allait lui sourire?

On s'approcha du lit. C'était un pas de femme : une main chercha sa main sous les couvertures pour lui tâter le pouls. Camille n'y put tenir davantage : elle s'empara, aussi vivement qu'elle le pût, dans son état de faiblesse, de cette main caressante, la porta à ses lèvres et se retourna. La visiteuse, c'était Julie. Un flot de joie envahit et gonfla tout à coup la poitrine de la malade; elle voulut rire, et deux larmes s'échappèrent de ses yeux.

— Ma sœur ! balbutia-t-elle charmée, enivrée de cette vision.

— Chut ! lui dit Julie ; ne parle pas ! ne te fatigue pas !

— C'est toi ! articula des lèvres, plutôt qu'elle ne le murmura réellement, la malade extasiée.

— Oui, c'est moi. Cela t'étonne ! Oh ! il est arrivé bien d'autres choses qui t'étonneront davantage encore, et qu'on te racontera.

— Tout de suite ! dit Camille en remuant sa tête sur l'oreiller avec le mouvement de câlinerie et l'air de gourmandise d'un enfant.

— Non, répéta Julie avec un peu plus de fermeté, et en fronçant légèrement le sourcil.

Camille comprit que ce récit devait coûter quelques aveux humiliants à sa sœur ; elle n'insista pas. Ce léger nuage qui voila un instant le front de Julie ne lui déplut pas. Elle retrouvait sa compagne d'autrefois ; c'était une preuve de réalité qui donnait de la consistance à tout ce qu'elle voyait.

— Comment te trouves-tu ? demanda Julie après un petit silence.

— Assez bien, répondit Camille d'une voix qui suppliait, comme si elle eût voulu faire comprendre par là que sa guérison complète tenait au récit attendu.

— Tu nous as fait bien peur ! continua sa sœur d'un air de reproche assez aimable.

— J'ai eu le délire, n'est-ce pas ?

— Mais te voilà en convalescence, reprit Julie, qui semblait n'avoir pas entendu la question.

Au même instant, on frappait légèrement à la porte.

— Peut-on entrer ? demandait une voix que Camille reconnut aussitôt.

— Victor ! dit-elle avec un soubresaut de joie. Si elle eût osé, elle eût ajouté :

— Il n'est donc pas en prison !

Victor ouvrit et entra.

— J'ai entendu causer, et j'ai pensé que Camille allait mieux. Bonjour, grande sœur, dit-il en s'approchant du lit et en se penchant sur le front de la malade pour lui donner un baiser.

Camille le retint par un bras et le regarda dans les yeux avec un reste d'anxiété : Victor rougit légèrement et se mit à rire.

— Tout est sauvé, rien n'est perdu, pas même l'honneur ! Tu peux regarder dans ton pupitre... ton compte y est.

— Bien ; mais... là-bas ?

— Puisque je te dis que tout est payé... Ah ! on ne m'y reprendra plus !

— Comment as-tu trouvé la somme nécessaire ?

— Tu le sauras.

— Mais, je veux le savoir à l'instant !

Et Camille souriait à son frère, comme elle avait déjà souri à sa sœur pour obtenir une confiance.

— Il est défendu de parler, répliqua Victor.

— Qui vous a fait cette condition-là?... demanda la malade avec des yeux étincelants, et tremblant de s'évanouir, si on lui répondait par le nom qu'elle attendait.

— Parbleu!... celui qui t'a remplacée.

— Oh! non, il ne m'a pas remplacée, dit Camille avec admiration : il a fait mieux que moi. Je m'y prenais mal... Que j'ai donc bien fait d'avoir la fièvre!

— Oui; mais tu aurais tort de la reprendre maintenant. C'est inutile; tu retarderais *les noces*.

— *Les noces!* répéta Camille en regardant Julie... Je ne suis donc plus la seule?

— Tout le monde se marie, interrompit Victor en tournant sur ses talons. C'est un branle-bas général. L'église ne sera pas assez grande, et il faudra M. le maire et ses deux adjoints pour la besogne.

— Victor! Victor! si maman t'entendait!

Julie, tout en grondant, riait d'un rire qui n'était pas dépourvu de méchanceté, mais que

Camille accepta comme la belle humeur d'une jeune fille mal élevée. D'ailleurs, la pauvre Camille, étourdie de ce qu'elle apprenait, ne comprenait pas le miracle qui, pendant sa maladie, avait si bien arrangé les choses. Pénétrée jusqu'au fond de l'âme d'une joie profonde à la pensée que son ami Pierre Dufour était le bon génie qui l'avait suppléée, Camille voulait croire aux apparences, et buvait comme un miel toutes ces paroles. Elle fut bientôt accablée de tant d'espérances, et réclama un peu de repos.

— Tu veux dormir? lui demanda Julie.

— Non.

Et Camille, que sa sœur ne devinait pas, n'osa répondre qu'elle voulait prier. On la laissa seule pour un quart d'heure, mais on lui promit de revenir avec d'autres surprises.

Victor et Julie oublièrent-ils leur promesse, l'avaient-ils faite avec la résolution de ne pas la tenir, ou bien furent-ils retenus? Toujours est-il qu'après un quart d'heure de recueillement, de béatitude, d'aspiration vers la santé, d'élan vers la force, Camille, à moitié guérie, commençait à trouver le temps long, quand madame Villiers entra dans la chambre. Elle aussi paraissait transformée. Une onction qui ne lui était pas habituelle assouplissait les plis de sa jolie bouche;

ses mains aux ongles savamment aiguisés, qu'elle tenait ordinairement posées l'une sur l'autre devant sa taille, dans une attitude qui lui semblait la majesté même, ses mains étaient tendues par un geste maternel, comme si elles eussent eu quelque chose à donner... une caresse, un appui, une étreinte. Le visage, glacé depuis quelques années par le vernis d'un ennui décent, d'une préoccupation de bien-être, d'une ambition mesquine et piquante, le visage était épanoui. Une dilatation de tous les sens donnait l'espoir de voir sortir l'âme emprisonnée par eux. Toujours irréprochable dans sa mise, possédant cet art parisien, qui ne se transmet pas, d'utiliser les brimborions, et de faire de la misère un aspect de la mode, madame Villiers, sans avoir rien ajouté à sa toilette ordinaire que des manchettes neuves et qu'un col nouveau, paraissait ce jour-là d'une élégance raffinée. Camille, à qui rien de féminin n'était étranger, fit, en dehors de ses remarques morales, l'observation judicieuse qu'un bout de dentelle mis à propos opérait des prodiges. C'était à cela que se bornait, en somme, le travestissement; la joie faisait le reste.

— Comment vas-tu, mon enfant? demanda madame Villiers en répétant, mais avec un bémol doucereux à la clef, la petite scène de solli-

citude que Victor et Julie avaient déjà jouée.

— Je vais mieux, je vais bien, ma mère! répondit Camille qui se sentait touchée comme par une main divine, à chacune de ces bonnes paroles.

Madame Villiers voulut baiser délicatement la malade du bout de ses jolies lèvres, et sans friper son beau col neuf. Mais Camille, emportée par l'ivresse, enlaça le cou de sa mère de ses deux bras, et l'attirant à elle, lui donna le baiser brûlant que son affection refoulée, méconnue, lui gardait depuis vingt ans.

— Prends garde! prends donc garde! lui disait avec un *tremolo* d'une justesse irréprochable la belle madame Villiers, tout en essayant de préserver son col, tu vas te faire mal! On a défendu les émotions!

— Il faut donc me défendre de vivre et de guérir! Je suis si heureuse, ma mère, heureuse sans comprendre!

— Tu seras heureuse maintenant comme tu le mérites, mon enfant; tu n'auras plus besoin de travailler pour nous, et tu seras la femme de celui que j'aurai tant de joie à appeler mon fils.

Camille n'osait plus interroger; elle avait deviné précédemment, à l'embarras visible de son

frère et de sa sœur, que les explications lui viendraient plus tard par la bouche d'un autre, et elle aimait mieux attendre, pour avoir la joie de devoir davantage à Pierre Dufour, qui lui ferait ce récit. Madame Villiers ne paraissait pas plus disposée d'ailleurs que Victor et Julie à la mettre au courant : l'excellente mère avait assez à faire déjà de s'assurer si Camille ne s'exagérait pas la crise salutaire, si tout était bien rangé, si les prescriptions du médecin étaient suivies à la lettre.

— Le vrai docteur, murmura Camille dans une éclaircie des discours maternels, le vrai docteur, celui que j'attends, ne viendra donc pas !

— Il devrait être ici, ma chère enfant ! S'il tarde un peu, va, c'est qu'il s'occupe de toi.

— De nous, ma mère !

— De nous, je le veux bien ; je ne lui marche pas la reconnaissance.

Presque aussitôt le tintement de la sonnette de l'appartement fit tressaillir Camille.

— C'est lui, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en pâlisant.

— Ce doit être lui.

C'était, en effet, Pierre Dufour. A son entrée dans la chambre de la malade, il s'arrêta sur le seuil, muet, avide de voir, d'apprendre, et n'o-

sant s'approcher. Camille, non par coquetterie, mais par prudence, pour ménager ses forces, avait la tête sur l'oreiller : madame Villiers se tourna à demi vers le nouvel arrivant.

— Entrez ! entrez ! lui dit-elle, répondant à son interrogation muette ; elle va mieux. Elle vous reconnaîtra comme elle nous a reconnus ; le danger est passé.

— C'est bien vrai ? demanda Pierre à demi-voix, en joignant les mains.

— Oui, c'est vrai ! ajouta Camille elle-même en tournant vers lui son visage illuminé comme par une aurore.

Pierre était le seul qui n'eût pas subi de métamorphose : il regardait Camille avec les mêmes regards doux et fins d'autrefois, et pourtant la malade trouva je ne sais quelle grâce nouvelle à la flamme sereine de ses yeux, dans lesquels son avenir se lisait maintenant sans nuage. Il n'était pas changé ; mais l'atmosphère qui l'enveloppait s'était modifiée, et la mélancolie vague qui restait encore étendue sur son visage n'était plus que la conscience, et peut-être la science de la vie, sans l'inquiétude de l'inconnu. Il s'approcha doucement du lit et s'agenouilla. Camille lui tendit une main qu'il couvrit de baisers, tandis que, par un geste familier qui empruntait à la

sainteté de leur amour, à la gravité du moment une majesté maternelle, elle lui mit doucement l'autre main sur la tête, comme si elle le bénissait dans une caresse.

Ils furent quelques minutes sans échanger une parole, lui, les lèvres collées à cette main; elle, savourant avec une volupté chaste le plaisir de s'appuyer sur cette tête adorée, dont la chevelure communiquait à ses doigts une électricité qui lui agitait le cœur par secousses délicates, en tempérant et en réglant la chaleur de ses veines.

Madame Villiers sortit sans que les deux amants l'entendissent se retirer. Ce ne fut que quand Pierre Dufour, interrogé enfin par Camille et tendrement prié d'expliquer l'inexplicable, regarda autour de lui avant de commencer son récit, qu'il s'aperçut de la sortie de la mère de famille.

— J'aime mieux cela ! ne put-il s'empêcher de dire en souriant.

— Oh ! personne ne veut vous disputer la gloire de tout me raconter, repartit Camille. Victor, Julie, ma mère, quand je les ai interrogés sur ce qui se passe, m'ont toujours dit : « Plus tard ! » et m'ont paru vous désigner comme l'Édipe de cette énigme. Allons ! ne me faites plus attendre. J'ai hâte de savoir que ce

rêve ne se dissipera pas... et de connaître les merveilles que vous avez faites.

— Je n'ai pas fait de merveilles, ma Camille bien-aimée; je vous ai obéi, voilà tout. Et même, pendant le sommeil de votre esprit, pendant cet abominable délire, qui a duré quinze grands jours, j'ai pris conseil de vous, de vous seule.

— menteur! dit doucement avec un sourire sublime de confusion et d'amour la malade toute ravie.

— Je ne mens pas. Votre petit mot, ce billet écrit à la hâte, et qui réclamait du pain pour la famille, me donnait charge d'âmes. J'ai accepté la tâche que vous m'imposiez, et vous allez voir si je l'ai remplie selon vos intentions.

— Vous l'avez dépassée. Je vous demandais le possible, vous avez fait l'impossible.

— Oh! prenez garde; ne me louez pas trop: vous verrez que nous avons eu un collaborateur.

— Mais d'abord, Pierre, dites-moi donc, car vous devez le savoir, ce qui s'est passé dans cette nuit fatale. Je ne me souviens que d'une chose, moi... de ma chute et de ce qui l'a précédée; mais après?

— Chère Camille, dans toutes les rédemptions humaines, il y a du sang innocent répandu. Une

goutte de ce précieux sang rachète toutes les fautes, et le seuil de cette maison est béni depuis que votre tête s'y est meurtrie.

— Oh ! ne raillez pas, et ne vous moquez pas de ma faiblesse !

— Je ne raille pas.

— Le dernier son que j'ai perçu, continua Camille impatiente d'être rassurée, c'était le bruit de la porte violemment repoussée. Julie prenait la fuite.

— Eh bien, non ; Julie rentrait et vous secourait.

— Vraiment ! elle eut pitié de moi ! Elle m'aime donc ?

— Oui, continua Pierre avec un mouvement des yeux qui décelait un peu d'ironie ; elle a eu pitié... et puis...

Et puis ?

— Le temps dépensé dans votre altercation et par la difficulté d'ouvrir la serrure avait fini par donner de l'impatience et de l'inquiétude au ravisseur, qui attendait à la porte dans une voiture. Il s'est lassé, à la fin, le bon jeune homme : on est si peu habitué, de nos jours, à ce métier-là ! Et quand Julie, avec son paquet, s'est présentée à la porte cochère, elle a vu disparaître à l'angle de la rue le char qui emportait son ro-

man... La honte, la colère (elle m'a raconté tout cela) l'ont saisie. Le dépit est une sorte de pudeur imparfaite, mais c'en est une. Elle a rougi d'elle-même, du don Juan qui trouvait le temps long, et, superbe, indignée, elle est rentrée bravement, et elle a aidé votre mère à vous transporter sur votre lit et à vous faire le premier pansement.

— Et le ravisseur?

— Julie va l'épouser.

— Comment! elle l'aime? elle lui pardonne?

— Ah! tout le monde, ma Camille, n'a pas nos préjugés, nos façons de comprendre la vie. Il faut savoir gré à chacun de son bon mouvement. C'en était un pour Julie de maudire le séducteur qui fuyait devant sa proie, et de se repentir par orgueil; c'en était un pour ce jeune homme d'avoir peur de réussir, et de renoncer à l'enlèvement, dès que l'enlèvement offrait des difficultés. Quand je suis arrivé, au reçu de votre billet, et quand, vous voyant étendue, dans une sorte de léthargie sanglante, j'ai pris le droit d'interroger, de faire une enquête; j'ai vu que Julie ressentait autant de repentir et autant de douleur qu'un cœur comme le sien peut en contenir. J'ai été trouver son séducteur, c'est un artiste.

— Ah ! dit Camille, un de ceux qui venaient chez ma mère.

— Précisément. Un peintre d'avenir, assez habile à peindre, très-adroit à vendre ses tableaux. Il aime Julie, et puisque Julie a une dot...

— C'est nous qui la lui donnons ? demanda Camille, avec un petit rire d'étonnement.

— C'est nous qui la lui faisons donner.

— Par qui ?

— Par celui qui a le droit de la donner.

— Qui donc ?

— C'est ce que vous allez savoir, mon amie, en m'écoutant un peu.

— Ils s'aiment ? répéta Camille. Ils s'aimaient donc réellement, sérieusement, quand ils voulaient fuir ensemble ? L'amour donne-t-il des conseils de trahison ?

— Tous les amours, ma chère Camille, ne ressemblent pas au nôtre. Mais ne calomniez pas celui de M. Humbert et de Julie : il est ce qu'il peut être, et il a eu un mérite, puisqu'il les a fait hésiter et les a retenus au bord de l'abîme.

— Oui, mais il les avait entraînés d'abord.

— Oh ! quant à l'entraînement, il a été un conseil... une machination de quelqu'un.

— De Sylvie, n'est-ce pas ? demanda Camille avec un peu d'effroi.

Pierre inclina la tête.

— Je savais bien qu'elle était au fond de tout ce qui nous menace. Vous ne la désarmerez pas, celle-là.

— Peut-être est-ce déjà fait ! répliqua Pierre Dufour.

— Vous ne me rassurez pas trop en me disant cela, mon ami. Dans la haine singulière de cette femme, il y a comme un désespoir de la tendresse. Pendant que vous êtes en train de sauver tout le monde, Pierre, ah ! si vous pouviez la sauver aussi !

Camille joignit les mains ; ses yeux rayonnaient d'une foi naïve, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient passer un souffle d'amour qui remplissait de charité et de pardon l'atmosphère de cette petite chambre.

CHAPITRE XVIII

— Je ne crois ni à la fatalité ni à la prédestination, dit Pierre Dufour après qu'il eut admiré tout à son aise cette invincible générosité de Camille. Mais il y a dans les veines de la Chauve-Souris...

— Ne lui donnez plus ce nom-là, mon ami, puisque vous ne la craignez plus.

— Il y a dans les veines de Sylvie, reprit le jeune homme, un ferment de révolte, un levain sauvage, qui triomphera toujours des bonnes résolutions et qui la rend incapable d'un devoir simple : un crime ou un acte héroïque, à la bonne heure ! Nous n'avons pas besoin de son dévouement, et je me préserve de sa haine.

— Comment ?

— Sylvie s'est livrée elle-même ; elle a pour...

associé un homme qui la garde et qui l'empêchera d'agir.

— Lui ? son complice ?

— Un complice pour des vilénies, pour des pièges tendus à l'innocence de Julie, à la crédulité de Victor. Mais M. Éphraïm a eu peur, et c'est assez. D'ailleurs, rassurez-vous. S'il faut commettre une imprudence et faire une dernière tentative sur l'endurcissement de Sylvie, nous commettrons cette imprudence-là, ma chère Camille, ma chère femme !

— Votre femme ! c'est donc bien vrai ! plus d'obstacles ! ah ! dépêchez-vous de tout me raconter. Voilà Julie mariée, moi aussi ; mais cette dot de ma sœur ! mais Victor ! mais la métamorphose de cette maison ! mais le bonheur de tous ! Allons, magicien, laissez-moi voir votre baguette !

— Ma baguette, quand vous la connaîtrez, me dépouillera de tout mon prestige. Depuis longtemps, mon amie, j'étais blessé de vos efforts. « C'est pour venir à moi, c'est pour me permettre de venir à elle, me disais-je, qu'elle s'épuise, qu'elle dépense sa vie, et moi, comme un égoïste, j'attends, je fais des vœux stériles... Je ne puis pas même la décourager de ces sacrifices, en lui montrant l'inutilité de sa tâche,

puisque je profiterais de ce découragement. » Alors, j'ai pensé à un intermédiaire naturel, que je ne savais où retrouver, mais que le hasard ou plutôt la Providence a mis tout à coup sur mes pas... Victor et Julie ont un père!

— Lui! c'est lui! dit Camille en rougissant. Ah! je ne pensais pas à lui; il les a abandonnés, d'ailleurs.

-- Oh! la Bourse exige souvent des séparations cruelles, continua Pierre Dufour avec un sourire. M. Bazin a fait comme tant d'autres: il a sombré, et, dans ce désastre, il a eu le courage de laisser sur la rive ses enfants... et le reste de son cœur. Mais ce n'est pas un méchant homme; il a des entrailles... et il se trouve qu'il a besoin d'un ingénieur. N'était-il pas naturel que je fisse mes conditions?

— Qu'est-il donc devenu depuis sa fuite?

— Ma chère, l'Orient est le grand consolateur: c'est vers lui que les utopistes en désarroi tournent leurs regards; c'est en Orient que nos poètes vont se reposer et redemander de nouvelles inspirations à la muse. M. Bazin a fait comme les poètes: il a été en Orient réchauffer dans le sable son génie un peu refroidi. J'avais appris déjà qu'il spéculait heureusement en se faisant l'intermédiaire, le commissionnaire, en

quelque sorte, des enfants du prophète auprès de nos armateurs, de nos entrepreneurs européens.

Je voulais lui écrire, peut-être même eussé-je fait le voyage pour le rejoindre et lui parler, quand son nom fut prononcé tout dernièrement dans une réunion d'ingénieurs. M. Bazin est chargé de faire mettre à l'étude en France un grand projet, qui lui donnera des millions s'il réussit et qui vaudra quelque gloire à l'ingénieur. J'ai eu là une occasion toute naturelle d'aider le hasard.

Je crois que j'ai plus de chances qu'un autre de me voir accorder l'entreprise. M. Bazin m'a reçu avec bonhomie : il est devenu un peu superstitieux dans ses voyages, et il a vu un augure favorable dans la rencontre de Pierre Dufour, fils du saltimbanque, devenu un élève de l'École centrale ; je dois porter bonheur aux aventures hardies. Après une conversation exclusivement hydraulique, j'ai demandé à M. Bazin s'il n'avait pas cherché à revoir sa famille. Il m'a avoué avec la plus sublime candeur que ses entrailles paternelles le poussaient à cette démarche ; mais qu'une certaine prudence l'avait retenu jusqu'à ce qu'il eût eu des renseignements sur l'état moral de ses enfants et de leur mère. Il a un carac-

tère quasi-officiel ; il se peut qu'à la suite de ses négociations, il obtienne la faveur d'un petit bout de ruban : il doit donc prendre des précautions. Je l'avais rassuré, et déjà la première visite était décidée, quand vous êtes tombée malade. Alors, ma chère Camille, il paraît que j'ai redoublé d'éloquence.

J'ai fait honte à cet égoïste de l'abandon dans lequel il laissait les siens : je l'ai presque menacé ; il s'est rendu. Toutes les dettes de Victor ont été payées ; les lettres de change si imprudemment faites sont déchirées. M. Éphraïm n'a pas été implacable devant un peu d'or, et Sylvie a bien vu que, cette fois, elle n'avait pas affaire à une femme. Julie, dotée, épousera son peintre ; Victor ira en Orient avec son père ; quant à madame Villiers...

— Eh bien ? demanda Camille, voyant que Pierre hésitait un peu.

— Quant à madame Villiers, elle deviendra aux yeux de la loi madame Bazin. Elle aussi se marie.

— Je ne demandais pas cela ! reprit Camille un peu sérieuse, en secouant la tête.

— C'est pourtant le dénoûment le plus heureux.

— Voilà donc ces mariages dont me parlait

Victor!... Mon ami, nous ne nous marierons pas le même jour.

— Non, ma chère Camille. Nous laisserons ces heureux, qui vont être riches maintenant, cacher leurs petites blessures sous un bandeau doré. S'il faut nous échapper, comme dans votre enfance, nous nous échapperons.

— Je vois bien un remède apparent à toutes les misères, continua Camille; mais cette fortune subite grisera les cœurs et ne les changera pas. Victor aura plus de tentations, Julie plus de coquetterie : ce n'était pas tout à fait ainsi que je comprenais l'avenir !

— Rassurez-vous, Camille : Victor et Julie n'étaient pas faits pour les grandes passions. Ils appartiennent à ce monde parisien pour qui la fortune est une décence, le soin du confortable une dignité de l'âme. Par dépit et par vanité, ils pouvaient se perdre : maintenant qu'ils sont riches, ils seront honnêtes. Ils n'ont plus rien à acquérir, ils ont tout à conserver.

— Quelle morale, mon ami !

— C'est la morale des autres, ce n'est pas la nôtre. Vous vous seriez usée à la peine, ma Camille bien-aimée, sans obtenir de Victor une volonté ferme de devenir un homme utile, sans contraindre Julie à la résignation. Aujourd'hui

Victor sourit à toutes les tâches, car il peut se donner des collaborateurs, et Julie n'a plus peur de faire pitié. Leurs cœurs se sont épanouis réellement, et ils vous aiment, parce qu'ils subissent le charme sans humiliation pour eux-mêmes.

Comme leur fortune inespérée dépasse la vôtre, ils ont volontiers pour vous de la reconnaissance. N'ayons donc plus d'inquiétude. Victor, vous le verrez, deviendra un petit personnage grave; Julie, une femme distinguée, c'est-à-dire qu'on ne la distinguera pas des Parisiennes jolies, bien mises et honorables. Ils auront part à toutes les joies qui se donnent en spectacle, et le bonheur fortifiera leur vertu.

— Vous ne pouvez vous défendre de parler d'eux avec ironie!

— C'est pour montrer que je ne suis pas jaloux.

— Allons! je vois bien que tout est en ordre, dit Camille avec un faible soupir, et l'ordre est l'idéal de cette maison. Êtes-vous sûr, au moins, que M. Bazin ne se ruinera plus?

— Parfaitement sûr. L'Orient l'a fait diplomate. Quant à sa famille, l'espoir de la présenter dans son ordonnance respectable à quelque pacha la lui rend doublement chère. Il aura un

salon sur le Bosphore, peut-être même à Paris. Combien de gens l'envieront ! et vous savez vous-même si la maison sera bien tenue, si les soirées seront bien réglées !

— On ne se privera plus de dîner pour acheter la brioche ! dit Camille avec une douce raillerie.

— Enfin, reprit Pierre Dufour, votre tâche est terminée. Nous sommes libres. Ce mariage de madame Villiers vous ôte tout scrupule, vous affranchit pour jamais. En réparant ses torts, M. Bazin vous relève du vœu que vous aviez fait.

— Ses torts ! murmura Camille en tournant ses yeux vers le ciel.

Elle se souvenait de l'éloignement qu'elle avait conçu quand elle était petite pour cet homme qui avait pris dans la maison la place vide de son père, et elle pensait qu'elle allait rester plus que jamais orpheline, quand son frère et sa sœur cessaient d'être orphelins. Il y avait toujours pour elle une ombre à satisfaire, une mémoire envers laquelle on avait eu des torts qu'on ne pouvait plus réparer.

Toutefois, la raison de la jeune malade acceptait, après un premier moment de stupéfaction et de défiance, la solution positive que Pierre

avait trouvée. Elle eût voulu un triomphe composé de moins de résignation. Cette vertu du bien-être lui paraissait une forme de l'égoïsme, et elle se trouvait égoïste elle-même d'accepter ces arrangements. Mais elle comprenait que c'était là une des épreuves, une des tâches que la vie réelle met à toutes choses, et elle courbait la tête devant cette nécessité, recevant le bonheur comme il doit être reçu pour qu'il dure, avec une joie mélancolique.

— Pierre, dit-elle à son ami, après quelques moments de silence, pendant lesquels le passé amer acheva de s'égoutter dans son esprit, je ne dois plus regarder en arrière, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est fait, j'ai tiré le rideau : c'est à vous que j'appartiens maintenant tout entière. Cendrillon est morte, Camille va naître... Ouvrez cette armoire : bien !... Apportez-moi doucement ce carton... Ne le secouez pas ! Oh ! ces hommes ! comme ils sont brusques ! Si c'était la boîte de Pendore, tous les maux auraient un prétexte pour s'échapper...

Et se soulevant un peu, Camille tendait les bras vers un carton que Pierre apportait avec une gravité maladroite en riant de sa fonction. C'était le véritable trésor, celui-là, on ne l'avait pas volé. Camille tira sa couronne de mariée,

son voile, ses gants, et les plaçant sur son lit :

— Je suis encore trop faible, n'est-ce pas, pour mettre ces belles choses ? Mais vous voyez, mon ami, que j'avais pris mes précautions... Donnez-moi huit jours encore, et dans huit jours, oh ! je serai bien guérie.

Alors, avec un enfantillage qui ne lui était pas habituel, Camille essaya sa parure de noces.

— J'ai cru pourtant que cela m'avait porté malheur d'acheter moi-même cette couronne. Si je la donnais à Julie?... et si je vous demandais, à vous, de me la remplacer ? Mais non ; Julie trouverait ces fleurs trop simples. Elles sont bonnes pour moi, pour nous, mon ami. Chères fleurs ! si j'étais morte, ont vous eût mises dans mon tombeau ! Vous êtes presque bénies déjà, puisque vous servirez à une ressuscitée !

Pierre admirait dans une de ces violentes extases qui accumulent toutes les forces au cœur et au cerveau, et qui donnent à l'homme un gage certain sur l'avenir. Il y a des heures fugitives, bien rares, que tout le monde n'entend pas sonner, mais dont chacun a la notion confuse, et qui abattent tout à coup les nuages dont il plaît à la destinée d'envelopper nos espérances. A ces heures-là, on voit distinctement jusqu'au fond de l'horizon, devenu clair et léger. D'un élan, on

touche à l'extrémité de la vie ; on perçoit en un battement de cœur toutes les émotions intimes dont on accepte la promesse.

Une de ces heures-là venait de tinter, et Pierre Dufour ne se lassait pas de regarder les grands yeux de Camille, agrandis encore par la fièvre, et d'y contempler la perspective de leurs jours d'union, de travail, d'estime, d'amour et de gloire. Il n'avait plus rien à lui dire ; il n'avait plus rien à entendre d'elle ; il lui suffisait de la voir et de penser :

« Enfin ! elle est à moi. Nul obstacle, nul préjugé, nul devoir, rien ne nous sépare. »

La nécessité de ménager la convalescente interrompit cette contemplation. Le lendemain, Camille essaya de se lever. Quelques jours après, complètement guérie, elle pouvait sortir. Le jour de son mariage fut fixé en famille, et par une pudeur de reconnaissance, par une politesse d'affection, dont elle sut gré à sa sœur, à sa mère et même à M. Bazin, on décida que la cérémonie de ses noces précéderait de quelques jours les noces de Julie. Elle devait marcher devant comme le coryphée du devoir, peut-être aussi pour porter encore une fois bonheur aux autres. Quant à madame Villiers, la réparation

tardive de M. Bazin devait être mystérieuse, clandestine, comme une faute.

Pendant que ce dénouement se préparait, Sylvie, déconcertée dans les calculs de sa haine, impuissante à faire le mal comme à faire le bien, épouvantée, mais non convaincue par cette force terrible que garde toujours la société banale, même dans les situations équivoques, Sylvie se sentait prise de vertige.

Le jour où elle apprit que Julie échappait au piège et n'était pas enlevée, le jour où elle vit Éphraïm intimidé par les façons nettes et menaçantes de Pierre Dufour, par l'or de M. Bazin, se désarmer des fameuses lettres de change de Victor, ce jour-là, Sylvie eut des tentations de meurtre, contre elle-même d'abord ; contre Éphraïm, contre Pierre Dufour, contre tout le monde ensuite. L'égarement qui se lisait dans ses yeux changea en véritable terreur l'amour de son associé, et celui-ci résolut dès lors de rompre, provisoirement au moins, l'association.

Au premier mot qui révéla les défiances d'Éphraïm, Sylvie se sentit révoltée. Quoi donc ! cet être abject, digne d'elle, et qui l'avait aimée assez pour la respecter, cet être qu'elle dominait, et dont elle était fière secrètement comme d'une part conquise dans l'amour idéal glorifié

par le monde, cet être se dégageait de son influence et renonçait à elle sans l'avoir possédée, uniquement par précaution. Ironie de l'amour ! cette passion funeste, malsaine, à sa portée, cette passion lui était même refusée, et il y avait une limite au delà de laquelle il lui était interdit, à elle, d'avoir de l'influence, d'exercer un prestige, d'entraîner même un misérable !

— Ah ! vous me chassez ! dit-elle au tremblant Éphraïm, en se croisant les bras.

— Puisque vous avez tout fait pour n'être pas ma femme !

— Votre femme ! Eh bien, si je consentais à l'être ?

Un éclair, une étincelle d'or passa derrière les lunettes du marchand. Il regarda Sylvie, se sentit tout le corps enlacé comme par un serpent qui montait des pieds à la tête ; mais il y avait tant de colère et de mépris dans le sourire de la femme adorée qu'il trembla d'accepter. Il balbutia :

— Non, c'est trop tard... non !...

— Ah ! le lâche ! lui dit la Chauve-Souris en approchant son visage terrible comme celui de Méduse et en secouant ses paroles, qui le mordaient comme autant de couleuvres ; ah ! le lâche ! si je voulais, en vous exaspérant un peu, je vous

forcerais bien à m'assassiner... et vous n'osez pas prendre la moitié de ma haine contre des gens qui...

— Contre des gens qui ne vous ont fait que du bien!... insinua Éphraïm avec une hardiesse extraordinaire.

— Ah! il ne vous manquait plus que cela! Vous voyez que vous ne me comprenez pas, si vous ne sentez pas que c'est la lèpre de leur pitié qui me ronge, et que je les hais... ces gens, parce que j'aurais voulu les aimer. Vous êtes pourtant aussi d'une race qu'on méprise un peu, mon bonhomme; cela ne vous donne donc de colère contre rien?

Éphraïm sembla jeter un regard autour de lui, comme pour attester naïvement ses comptoirs, qu'il ne trouvait pas de plus adroite vengeance que son négoce, contre le préjugé public.

— Où en serais-je? reprit Sylvie avec une indignation formidable; où en serais-je si j'avais cru bêtement à votre amour? J'aurais cent pieds de boue de plus sur la tête, voilà tout. Vous m'auriez sacrifiée, comme aujourd'hui, à la crainte de la préfecture! Vous qui me disiez que les brunes vous plaisaient, aujourd'hui vous me chassez à cause de la *rousse*!

Et accompagnant ce calembour d'un rire écla-

tant, Sylvie monta à l'entre-sol de la boutique faire ses préparatifs de départ. Éphraïm resta seul pendant vingt minutes, se mordant les lèvres, remuant les mains au fond de ses poches, torturé d'angoisses, plein de remords d'avoir connu cette dangereuse créature, de ne s'en être point fait aimer, de la laisser partir et de ne l'avoir point renvoyée plus tôt.

Elle redescendit, superbe d'orgueil, presque belle pour tout le monde, magnifique pour l'homme qui la chassait. Elle tenait un paquet sous son bras; son père la suivait, ne comprenant rien à ce qui se passait.

— Sylvie! dit Éphraïm d'une voix étranglée... vous n'emportez pas tout ce qui est à vous.

— J'oublie votre cœur, peut-être!

— Vous m'avez fait gagner de l'argent... il y a ici des marchandises qui vous appartiennent.

— Vous croyez? Eh bien, vous les enverrez à la Morgue; c'est là qu'on trouvera mon héritage. Adieu, Éphraïm... Vous ne me reverrez, plus : ne tremblez donc pas!

Et saisissant son père par le bras, Sylvie sortit de la boutique. Éphraïm fut tenté de pousser un cri, de la retenir; mais, dès qu'elle fut un peu éloignée, à travers l'horrible déchirure que lui causait ce départ, il sentit quelque chose de

froid, de calmant, pénétrer en lui. C'était le vide, le néant, mais c'était aussi l'innocence relative de sa vie.

— Cette femme-là m'aurait perdu ! se dit-il en tombant sur une chaise.

Et il pleura naïvement, sans s'apercevoir qu'il regrettait de n'avoir pas été perdu par elle.

CHAPITRE XIX

La séparation de Sylvie et d'Éphraïm avait eu lieu dans la semaine qui précéda la convalescence, la guérison de Camille. En quittant le passage de l'Opéra, l'ancienne marchande à la toilette avait fait monter son père dans un fiacre.

— Où allons-nous ? demanda le vieillard, dont l'hébétement n'avait pas été dissipé par le séjour de Paris.

— N'ayez pas peur ! on ne vous reconduit pas chez vous, répliqua Sylvie en prenant place à côté de lui et après avoir donné une adresse au cocher.

— Chez nous ? mais nous en sortons.

— Pauvre vieux ! vous vous y faisiez à cette vie-là, n'est-ce pas ? Mais on ne veut pas que nous puissions la continuer ; on nous chasse.

— Qui donc nous chasse ? reprit le vieil hercule en levant le poing.

— Qui donc nous garderait ? répondit sa fille. Ne sommes-nous pas des rebuts, vous, de la justice sociale, et moi de l'impunité ? Voilà ce qu'on fait des hommes quand on les corrige ; voilà ce qu'on fait des femmes quand on ne les corrige pas. Si vous en aviez le courage, papa, nous irions nous jeter à la Seine.

— Nous tuer ! dit le vieillard avec une peur enfantine.

— Vous croyez qu'il vaut mieux tuer les autres. Cela dépend des goûts. Ah ! je suis bien lasse de la vie !

— Où allons-nous ? répéta le vieil hercule un peu inquiet.

— Nous irons où l'on voudra de nous : en attendant, nous allons demander un cabinet au père Crochard.

— Crochard ? reedit le vieillard comme un écho, sans comprendre ce que ce nom signifiait.

— Comment ! vous ne vous rappelez pas le cabaret où vous avez retrouvé votre fille ? Ah ! ce n'est pas bien.

— Oui, oui, le *brûlot*, je me souviens.

— Sans l'estomac pourtant, vous n'auriez pas la mémoire du cœur. Eh bien ! oui, c'est dans

ce cabaret, où l'on fait des brûlots si excellents, que je vous conduis. Vous y serez bien, n'est-ce pas ?

— J'y serai bien, dit le vieillard avec satisfaction.

Sylvie se rejeta dans le fond du fiacre, ne voulant pas continuer ce dialogue, qui s'ajoutait, comme une amertume suprême, à tout le fiel qu'elle avait déjà dans la poitrine. Quand la voiture s'arrêta rue de la Bienfaisance, devant le beau laurier-cerise, le vieil hercule dormait. La Chauve-Souris eut quelque peine à le faire revenir à lui.

— Comme il sait dormir ! se dit-elle. Est-ce que c'est au bain qu'on apprend ce sommeil-là ? Voilà qui ferait honte à bien des innocents !

Le père Crochard ne dissimula pas assez la contrariété que lui causait l'arrivée de Sylvie et de son père. Il voulait bien donner à boire, mais il n'avait pas le droit de donner à coucher. Il est vrai qu'un bon bourgeois de Paris est toujours libre de recevoir, pour un séjour plus ou moins long, les amis de province ou de la lune qui lui demandent l'hospitalité ; et les époux Crochard, sans dépasser les termes de leur patente, avaient la faculté de traiter en amis mademoiselle Sylvie et son père.

Mais cette considération n'eût probablement pas déterminé M. Crochard, sans la pensée que M. Ephraïm pouvait lui savoir gré de cette faveur. Le petit homme était considéré comme l'agent d'une puissance souveraine par les cabaretiers et les logeurs.

Sylvie n'eut pas de peine à deviner l'embarras de ses hôtes.

— C'est de bonne amitié, n'est-ce pas, que vous nous recevez? leur dit-elle avec un rire strident. Mais c'est aussi pour du bon argent. Tenez, père Crochard, voilà de quoi arroser nos relations.

Et elle fit sonner quelques pièces d'argent dans sa poche. Cette musique, si faible qu'elle soit, est toujours de la musique, et les oreilles d'un cabaretier sont toujours musiciennes.

M. Crochard conduisit le vieillard et sa fille dans un cabinet que l'on divisa par moitié à l'aide d'un rideau, et qui fut pour quelques jours l'asile du nouvel Œdipe et de la nouvelle Antigone, soit dit sans offenser l'hercule, qui n'avait pas du moins commis tous les crimes de Laïus, s'il avait eu, comme celui-ci, les pieds gonflés.

Sylvie n'avait pas de projets. L'idée vague qui tournoyait dans sa tête de Chauve-Souris, qui battait de ses ailes les parois de son cerveau,

c'était un désir de s'enfuir, de recommencer la vie errante, de satisfaire sans merci à sa nature de bohémienne, d'oublier dans l'agitation extérieurement, dans la lutte contre la misère, l'âpre inquiétude qu'elle portait en elle. D'un autre côté, il n'était pas possible qu'elle se soumit à sa défaite et qu'elle se retirât vaincue; il lui fallait trouver une vengeance qui réussît, cette fois, et puis, après l'avoir accomplie, disparaître, fût-ce dans un abîme, dans un trou sanglant.

Quand elle apprit la maladie de Camille, elle se réjouit, ou elle crut se réjouir; mais, au bout de deux ou trois jours, elle fut agitée; elle s'irrita de l'anéantissement dans lequel restait plongée sa victime, comme si le sort lui dérobaît, à elle, des voluptés; elle alla régulièrement aux nouvelles, et, en revenant de la rue de l'Arcade, elle se dit plus d'une fois :

— Ah ! je prierais bien pour qu'elle fût sauvée !

Le jour où Camille, triomphant, à force de jeunesse, d'une fièvre qui devait la tuer, se reconnut et reconnut les autres, Sylvie, après un premier soupir d'allègement, revint à ses fureurs. Alors M. Crochard l'entendait aller, venir et rugir comme une lionne en cage. Son père l'interrogeait, et, pour se débarrasser des ques-

tions du vieillard, elle faisait monter de l'eau-de-vie, des liqueurs ; elle buvait sans s'enivrer, mais avec une rage de suicide, comme si le breuvage eût été du poison.

Un matin, elle rencontra M. Ephraïm qui était pâle, et qui devint blême en la regardant.

— Qu'est-ce que vous avez donc ? lui dit-elle.

Il ne sut que répondre : il était épouvanté de la physionomie sinistre de son ancienne associée.

— Est-ce que vous m'espionnez ? lui demanda Sylvie.

— Si vous vouliez revenir ! balbutia le pauvre homme. Vous paraissez souffrante.

— Ah ! je vous fais pitié !

— Sylvie, j'ai eu des torts... je n'en aurai plus... Revenez chez moi, je ne vous pose pas de conditions.

— Est-ce que j'en accepterais ? Vous m'avez repoussée ; c'est bien ! Demain, ce sera le tour de M. Crochard, quand je n'aurai plus de quoi payer la consommation... Bah ! pourvu que je reste jusqu'à la noce !

— Sylvie ! répéta M. Ephraïm qui mettait toute sa tendresse dans les supplications du geste et de la voix.

Mais Sylvie, impitoyable, s'éloigna avec une

sorte de crânerie, le laissant tremblant, décontenancé. Quand elle fut à quelque distance, Ephraïm passa sa main sur son front, et s'aperçut qu'il était tout en sueur.

— Il faut en finir, murmura-t-il à demi-voix, il faut en finir. Quel dommage ! si elle avait voulu !...

Et croyant exhaler dans un soupir le dernier souffle d'une passion qui avait lutté assez longtemps contre son égoïsme, il se dirigea vers les quais, absolument comme s'il eût voulu s'approcher de la préfecture de police. Mais, en route, il modifia brusquement son itinéraire, et, une demi-heure après ce changement de direction, il frappait à la porte de l'appartement que Pierre faisait meubler pour y recevoir bientôt sa femme. Ce qui passa dans cette visite resta un secret entre ces deux hommes, un secret pour tout le monde, mais non pour nous, qui le pénétrons à travers les derniers incidents de cette véridique histoire.

La veille du jour fixé pour le mariage de Camille, les époux Crochard se consultèrent en se demandant si mademoiselle Sylvie n'était pas folle ou sur le point de le devenir. On l'avait entendue, pendant toute la nuit, sangloter, crier, frapper sur les minces cloisons du cabinet. Dès

le matin, elle fit monter de l'eau-de-vie, et, quand son père fut éveillé, elle le força à boire. Le vieil hercule se laissait faire; il était habitué à obéir, et il se trouvait si bien de sa docilité!

Il avait repris des forces depuis la soirée où nous l'avons vu pour la première fois en tête-à-tête avec sa fille dans ce même cabaret. Le repos, la bonne nourriture, les soins relatifs dont il était entouré, avaient réveillé l'énergie prête à s'éteindre et remis dans toutes les articulations du colosse une synovie qui rajeunissait les ressorts. Le cerveau lui-même fonctionnait moins imparfaitement, bien qu'il fût au service d'une seule idée, le désir de continuer toujours, indéfiniment, cette vie béate.

D'affection pour sa fille, de haine pour quelqu'un au monde, l'ancien forçat n'en ressentait point; il jouissait de l'existence comme un enfant, et il eût défendu celle-ci comme une bête fauve.

Sylvie le regardait boire et souriait amèrement à cette volupté de l'ivresse, qui tenait lieu de tout sentiment dans la pensée de son père.

— J'ai été bien avisée de vouloir le prendre avec moi! se disait-elle. Qu'est-ce que j'en ai fait? Qu'est-ce qu'il a retranché de mes douleurs? Elle a raison, cette Camille; aucun de-

voir ne m'est possible, à moi : ni femme, ni mère, ni fille; j'empoisonne tout, et tout m'empoisonne. Eh bien ! puisque je suis vouée au mal, je veux au moins que le mal accompli montre tout le bien que j'aurais pu faire. Je leur donnerai peut-être des regrets, des remords, par l'énormité de mon crime.

Sylvie se leva toute droite, grandie par une colère qui tendait tous ses muscles, et, appuyant sur son père ses yeux fixes, ardents, aiguïsés comme des pointes de poignard, elle resta une minute immobile, faisant craquer les os de ses mains qu'elle crispait en les frottant, comme si déjà, dans le somnambulisme de sa rêverie, elle eût eu à essuyer la tache de lady Macbeth. Tout à coup, elle sortit de cette méditation, de cette lutte silencieuse.

— Dites donc, papa ! dit-elle d'une voix rauque, rapide, qu'est-ce que vous feriez à un homme qui voudrait vous renvoyer aux galères ?

L'hercule se dressa debout avec un effort si violent, qu'il ébranla le plancher et qu'il renversa presque la table sur laquelle il était appuyé.

— Je le tuerais !

— Vous n'oseriez pas !

— Je te dis que je le tuerais, répéta l'ancien forçat en agitant le poing et avec une conviction profonde.

— Eh bien ! il y a des gens qui vous cherchent, qui veulent vous dénoncer, qui pensent me causer de la peine en vous renvoyant là-bas. Est-ce que vous les laisserez faire ?

— Non.

— Si je vous montrais un de ces hommes ?

— Où est-il ?

Le vieil hercule était éffrayant en parlant ainsi. Sylvie s'arrêta, examina son père avec une attention plus profonde.

— Bah ! continua-t-elle, toute cette colère s'évaporerait en route. Vous tremblez ? allons, buvez donc encore ; moi, je vais faire une petite emplette.

Sylvie quitta le cabinet, descendit en toute hâte et courut vers la rue du Rocher. Une demi-heure après, elle revenait lentement, le visage sombre, les yeux baissés, les bras croisés sur sa poitrine, comme si elle eût voulu empêcher le secret qu'elle portait en elle de s'échapper, de se répandre.

Pour la première fois, en s'arrêtant devant le cabaret de M. Crochard, elle s'aperçut que les murs étaient peints en rouge.

— Du sang ! murmura-t-elle, déjà !

Quand elle eut gravi les marches, elle se trouva en présence de M. Ephraïm, qui l'attendait près du comptoir, le sourire sur les lèvres, avec une sorte de défi doucereux dans la physionomie.

— Vous... encore ! dit-elle en se reculant et en resserrant ses bras ; je n'ai pas le temps de causer. Nous n'avons plus rien à nous dire... Laissez-moi passer !

— Je n'ai qu'un mot d'explication à vous donner, répondit le mystérieux personnage.

— Oh ! je n'ai pas besoin qu'on m'explique les choses... je comprends tout. Laissez-moi passer !

— Où allez-vous ?

— Je vais rejoindre le vieux.

— C'est inutile ; il n'est plus en haut.

Sylvie poussa un cri et bondit vers l'escalier. En trois enjambées, elle fut au premier étage : le cabinet était vide. Elle redescendit comme un ouragan, et s'approchant d'Ephraïm :

— Pourquoi l'avez-vous fait pincer ? Qu'est-ce qu'il vous faisait, cet homme ?

Ephraïm sourit du même sourire qui avait accueilli Camille dans sa boutique.

— Ah ! dit Sylvie en secouant la tête... Ah !

je comprends : vous m'avez devinée... vous êtes habile !

— Il n'y avait pas grand mérite à supposer que vous vous feriez de lui une arme !

— Et vous m'avez désarmée, croyez-vous ?

— Un peu , mais pas assez peut-être.

— Pas assez ! vous avez raison, car, avec cela, je puis toujours trouver le cœur d'un lâche !

En même temps, Sylvie, dégageant ses mains du châle qui le recouvrait, montrait un couteau qu'elle venait d'acheter. Ephraïm sourit encore, ce qui effraya presque Sylvie.

— Vous avez trop d'orgueil pour vous venger ainsi du bien que l'on vous fait.

— Ah ! vous croyez que c'est un bienfait de me reprendre ce pauvre vieux que j'essayais d'aimer, et de le renvoyer dans vos prisons, dans vos galères !

— Votre père ne retournera pas au bagne ; il est en route pour une maison où, désormais, nul besoin de vengeance ne viendra troubler son bien-être. M. Pierre Dufour lui a trouvé à la campagne un asile à l'abri de toute tentation mauvaise. Votre père s'est laissé faire ; vous l'aviez préparé à la docilité. Il ne veut que le repos : vous le lui faisiez trop vaguement entre-

voir; nous le lui avons si distinctement montré, qu'il nous a écoutés et suivis.

— Je veux qu'on me le rende! dit Sylvie d'un ton farouche.

— Pour quoi faire? Pour l'aimer? C'est un singulier amour que le vôtre! Vous l'envoyiez à l'échafaud. Pour être aimée? Que vous importe la reconnaissance de ce vieillard égoïste qui n'est pas un père, mais un enfant? Ah! si vous le vouliez!... Toute terrible, toute menaçante que vous êtes, eh bien! Sylvie... je vous aimerais, je ferais de vous ma femme!

Il semblait que la malheureuse, dont nous connaissons le caractère violent et les dispositions, dût repousser avec éclat cette proposition dernière, faite par un homme qu'elle haïssait presque et qui avait tendu un piège à sa vengeance. Mais, dans ce moment suprême, sur le bord de l'abîme, l'âme de Sylvie, tout effarée, s'arrêta, se retourna et écouta avec une sorte d'attention sérieuse. On eût dit qu'elle se demandait s'il n'y avait pas pour elle, en dehors de ses chimères, de ses absurdes colères, un bonheur, un repos possible.

— C'est donc cela l'amour? répondit-elle. Vous m'aimeriez encore?

— Toujours; j'ai voulu me venger de vous,

et je n'ai pas pu, dit Ephraïm dont les yeux s'humectèrent d'une larme.

— Alors, vous n'aimez pas, si vous ne savez pas haïr. Puisque mon père est garanti, c'est bien ; je n'ai que moi à perdre, et, à moins que vous ne me garrotiez, que vous ne m'emportiez de force, je ferai seule ce que je n'ai pas pu faire faire. Adieu, Ephraïm ! je ne veux pas être votre femme ; c'est la seule preuve de reconnaissance que je puisse vous donner. D'ailleurs, je vous compromettrais. Adieu !

— Vous me faites trembler, Sylvie. Vous ne sortirez pas !

Ephraïm tremblait, en effet ; le mot était dit dans toute sa rigoureuse exactitude. Mais Sylvie brandit son couteau.

— Je vous dis que je sortirai ! dit-elle d'une voix qui s'imposait : je veux sortir !

Et, à mesure qu'elle s'avavançait, Ephraïm reculait devant elle. Elle fut bientôt à la porte du cabaret. Avant d'en descendre, du haut des marches, elle jeta au loin sur Paris en plein jour un regard analogue à celui que nous lui avons vu jeter sur Paris endormi. Mais, cette fois, s'il y avait encore du dépit, il n'y avait plus d'espérance dans l'éclair plein de fièvre et de haine qui jaillit de la profondeur de ses yeux. Elle descen-

dit, s'arrêta étourdie, cherchant sa route, puis elle se mit à marcher. Ephraïm la suivait.

— Où va-t-elle ? où va-t-elle ? se demandait-il avec terreur.

Il était tenté de faire signe aux sergents de ville qu'il rencontrait, de leur ordonner, en vertu de cet œil mystérieux que la police imprime sur les cartes de ses agents, d'arrêter cette femme qui marchait comme une folle, et qui semblait aller vers un crime. Ephraïm subissait une torture affreuse qui s'augmenta quand il s'aperçut que Sylvie prenait le chemin de la rue de l'Arcade.

CHAPITRE XX

A la porte de la maison habitée par madame Villiers, Sylvie fut rejointe par Ephraïm, qui lui mit la main sur le bras, au moment où elle allait franchir le seuil. Elle se retourna brusquement.

— Vous me suiviez ?

— Oui.

— Et vous prétendez m'empêcher d'entrer ?

— Non ; mais j'entrerai avec vous, et avant vous.

— Peureux ! cœur faible ! si je ne vous aime pas, Ephraïm, ce sont ces gens-là qui en sont cause. Pourquoi vous intéresser à eux ?

— Ce n'est pas à eux, c'est à vous que je m'intéresse.

— A moi ! Ah ! oui, c'est vrai. Eh bien ! faites-moi arrêter, jeter en prison ; je me casserai la tête contre les murs, ce sera fini.

— Je ne vous ferai pas arrêter, Sylvie, puisque je veux vous empêcher, au contraire...

— Ainsi, vous me suivrez partout ? Ah ! si vous étiez homme à me suivre jusqu'où je veux aller !

Ephraïm baissa les yeux sous la foudre qui traversa les yeux de Sylvie. Il était au plus fort de son héroïsme, mais il ne pouvait cependant pas promettre de se jeter éperdument dans le gouffre que cette insensée ouvrait devant elle. Il se tut. Malgré l'idée fixe qui l'obsédait, Sylvie ne put s'empêcher de remarquer son silence ; elle eut un sourire de compassion autant que d'ironie, et elle lui dit avec une douceur qui paraissait bien étrange, venant d'une pareille femme et dans un pareil moment :

— Vous avez raison... je tomberai seule. Adieu !

Mais, comme elle essayait de se dégager de la main qui la retenait, elle aperçut tout à coup devant elle sur le trottoir, à l'angle de la rue de l'Arcade, Pierre et Camille qui revenaient bras dessus bras dessous, la tête penchée, se parlant à voix basse. Elle fit un bond. Ephraïm la saisit avec force, et lui dit d'une voix brève qui commandait :

— Donnez-moi le couteau.

Sylvie se mit à rire.

— Vous avez peur que je ne les égorge, ces tourtereaux ?

— Le couteau, ou je vous fais arrêter !

Un sergent de ville passait non loin de là ; Ephraïm pouvait être entendu.

— Tenez ! dit dédaigneusement la bohémienne en jetant l'arme à ses pieds.

Ephraïm ramassa le couteau ; mais, ne lâchant pas le bras dont il s'était emparé :

— Est-ce de mes ongles que vous avez peur, maintenant ? murmura la Chauve-Souris.

— Venez, Sylvie, venez !

Et Ephraïm, descendu du trottoir, l'attirait doucement vers le milieu de la chaussée.

Sylvie regardait et aspirait avec une sorte de reniflement sauvage la vision qui s'avancait lentement. Elle s'écarta avec docilité du trottoir, et à mesure que le groupe charmant devenait plus distinct, elle reculait au lieu d'avancer, ayant peur de le rencontrer.

Pierre et Camille ne voyaient rien : un instinct les guidait, ou plutôt on eût dit que devant ces beaux fiancés marchaient, invisibles, quelques-uns de ces petits amours de Prudhon, qui les attiraient par leurs vêtements et qui les guidaient. C'était, le lendemain, le mariage, et ils

célébraient seuls, se bénissant eux-mêmes, évoquant la bénédiction de la nature entière, le véritable hyménée. Camille interrogeait Pierre sur l'œuvre qu'il venait d'accomplir, et Pierre racontait comment il avait conduit le vieil hercule à un ami qui attendait avec sa voiture, et qui devait procéder à l'installation du vieillard dans une ferme.

— Et Sylvie ? demandait timidement Camille.

— J'espère qu'elle écoutera la raison, répondait Pierre Dufour. M. Ephraïm ne doit pas la quitter ; il me l'a promis. D'ailleurs, il est impossible que nous ne réussissions pas à la sauver, n'est-ce pas, Camille ? Il y a tant d'amour en nous et autour de nous !

— Ah ! je voudrais savoir qu'elle est sauvée, avant de devenir votre femme, mon ami.

— Pourquoi ? Vous avez peur ?

— Non, je n'ai peur de rien que du bonheur infini qui m'arrive, et ce bonheur-là me donnera des remords, si je ne sais pas bien que Sylvie est heureuse.

— Quelle âme vous avez, ma Camille !

— C'est peut-être une superstition, continua la jeune fille ; mais il me semble qu'un lien mystérieux unit ma destinée à celle de Sylvie. Sans

le vouloir, j'ai suscité en elle des regrets, des comparaisons qui l'ont aigrie. Elle a été orpheline, comme je l'ai été; elle a voulu, comme moi, se rattacher à sa famille, et, comme moi, elle a échoué. Mais moi, j'étais protégée, et l'on réparait mes maladresses. Pauvre femme! comprendra-t-elle qu'on a voulu, en lui enlevant son père, l'aider précisément dans sa tâche filiale? Pauvre Sylvie!

Ce soupir de compassion fut entendu de Sylvie. Le couple passait devant elle.

— Ils parlent de moi; je voudrais bien écouter! dit-elle. Regardez comme ils en parlent, avec quel sourire!

Sylvie se prit à trembler.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda tout bas M. Ephraïm.

— J'ai la fièvre. Mais eux, qu'est-ce qu'ils ont dans l'âme pour me prendre en pitié toujours ainsi?... Je veux les écouter. N'ayez pas peur, ils ne me reconnaîtront pas... ils ne me verront pas.

Et, baissant la tête, Sylvie entraîna M. Ephraïm sur le trottoir, à la suite de Pierre et de Camille.

En effet, ceux-ci ne devaient ni entendre, ni se retourner. Ils passèrent devant la maison

sans s'arrêter. Le grand air, le beau soleil leur convenaient mieux que l'ombre de cet appartement obscur de madame Villiers : ils parlaient de leurs projets, de leur avenir, Pierre, mêlant ses rêves d'ambition à ses confidences d'amour; Camille, associant ses regrets d'enfant, ses douleurs de sœur, de fille, à ses joies de femme, et, par une obstination de son cœur, que rien ne pouvait lasser, revenant toujours sur Sylvie, proposant à son fiancé d'aller à la recherche de cette pauvre fille, de la vaincre à force de bonté, de la séduire à force de logique.

Sylvie entendait, écoutait, l'oreille tendue, les poings crispés. Elle dévorait chacune de ces paroles, jetées faiblement en l'air par une voix douce, et elle se sentait à la fois enivrée et empoisonnée de ces confidences. Ephraïm s'aperçut qu'elle faiblissait, qu'elle pesait sur son bras. A un moment, elle s'arrêta, passa sa main sur sa figure, et dit à son conducteur :

— Je ne peux plus, je ne peux plus les entendre !

Pierre et Camille s'éloignaient.

— Ah ! je veux pourtant les voir. Dites-leur donc qu'ils s'arrêtent : leur vue me fait du mal, mais me fait du bien aussi.

— Qu'avez-vous, Sylvie ? Voulez-vous que je fasse avancer une voiture ?

— Oui, c'est cela, une voiture, car je n'ai pas la force de me soutenir. Je ne sais pas ce qui donne cette langueur... j'ai trop bu d'eau-de-vie, voyez-vous ; j'étais à jeun... La colère de voir mon père parti, de retrouver ces deux êtres que je hais, tout m'a bouleversée. Ah ! dame ! c'est que j'en éprouve de cruelles et de singulières ! Tenez, voici un fiacre qui passe, faites-lui signe.

Ephraïm surpris, alarmé de l'état nouveau dans lequel il voyait Sylvie, mais heureux pourtant de la soustraire à la tentation d'aborder Pierre et Camille, arrêta la voiture qui passait.

— Cocher, suivez au pas ce monsieur et cette dame que vous voyez là, au coin de la rue, dit Sylvie en montant.

Elle tomba sur les coussins, comme si elle allait s'évanouir.

— Je me croyais plus forte que cela, reprit-elle en essayant de sourire.

— Vous êtes malade : où voulez-vous que je vous conduise ? demanda Ephraïm avec insistance.

— Est-ce que je sais ! Moi, je ne veux aller nulle part que là où ils iront ; je veux les suivre,

les voir, ne pas les quitter. Mais, regardez donc comme ils sont beaux! Ah! la jeunesse heureuse! Cette maladie l'a embellie encore, elle!... Ces filles vertueuses profitent de tout: moi, voyez, j'ai vieilli de dix ans en dix jours... Et Pierre! ah! comme il est beau! ah! le merveilleux couple! Regardez donc, Ephraïm!

Ephraïm ne regardait que Sylvie, et restait confondu. Ce n'était plus de la fureur, de la haine qu'il voyait dans les yeux et sur les traits de son amie, mais de l'admiration sincère. Le feu qui avait si longtemps dévoré le corps, rayonnait, pour ainsi dire, extérieurement et l'enveloppait d'une atmosphère de tendresse.

— Vous vous calomniez, Sylvie, dit-il en lui prenant les mains qui brûlaient; vous ne haïssez pas ces enfants-là, vous les aimez.

— Eh bien! oui, vous avez raison, répondit Sylvie en se retournant brusquement et en laissant voir ses yeux remplis de larmes. Je les aime, et cette rage de les haïr, je le sens bien, ce n'était que le désespoir de ne pouvoir ni les aimer, ni en être aimée... Je valais mieux que ce que je suis devenue... C'est pourtant vrai... ces êtres que je voudrais anéantir,, je les aime, je les trouve beaux, je sens qu'ils ont en eux, autour d'eux, tout l'amour que j'aurai voulu...

Voilà pourquoi je ne veux plus les voir... Cocher, arrêtez !

— Qu'allez-vous faire, Sylvie ?

— Ephraïm, puisque vous m'avez repris mon couteau, plantez-le-moi là, dans le cœur, d'un coup, et que je meure, car je souffre, oui, je souffre bien... Voyez ! s'ils l'osaient, ils s'embrasseraient dans la rue.

Le cocher, à la voix de Sylvie, s'était arrêté. Pendant ce temps, Pierre et Camille s'étaient avancés de quelques pas dans une des rues qui avoisinent la Madeleine. Sylvie eut peur de les perdre.

— Qui vous a dit que je voulais descendre ? cria-t-elle au malheureux automédon : continuez votre route.

Ephraïm était sérieusement inquiet, non plus pour Camille, mais pour Sylvie. La voiture se remit en marche. Sylvie s'appuya le front contre la portière, et continua à dévorer du regard les jeunes gens qui se dirigeaient vers l'avenue des Champs-Élysées. De temps en temps, elle laissait tomber des lambeaux de phrases.

— Prier ! Est-ce que je peux prier !... Maintenant qu'ils seront mariés, ce sera bien pis... Il y aura plus de distance entre nous... Ah ! ils ne pensent guère à moi dans ce moment-ci ! Les

égoïstes !... Je voudrais qu'il fit nuit... la nuit m'apaiserait... nous descendrions.

Le fiacre atteignit l'angle de la rue Royale, qui débouche sur la place de la Concorde. Pierre et Camille, invités à une promenade plus active, à un pas plus léger, par le flot des promeneurs qui semblait les entraîner, par un soleil d'été qui faisait vibrer les couleurs, se hâtèrent de gagner une allée ombreuse des Champs-Élysées, et disparurent d'abord, dans un poudroïement de lumière et d'or.

Sylvie, si impressionnée déjà, ressentit une émotion superstitieuse. Il lui semblait que le ciel, dont l'azur pesait sur le décor de la place et de la promenade, enlevait ce couple pour le soustraire aux regards qui le profanaient. Elle se dit : — Je ne les vois plus. Et elle ajouta : Je ne dois plus les revoir, c'est le coup de grâce !

Et comme Ephraïm, abasourdi, décontenancé, ne comprenant rien à ces manifestations multiples et contradictoires du cœur de cette femme, se mettait à la portière pour essayer de ressaisir la vision disparue et de la lui rendre, Sylvie, qui cherchait autour d'elle, se ravisa, fouilla dans sa poche, en tira une petite fiole qu'elle porta à ses lèvres, et poussa un cri terrible, un rugissement de lionne blessée. Ephraïm bondit et se

retourna : une odeur pénétrante lui révéla une partie de la vérité.

— Malheureuse ! cria-t-il en lui arrachant des mains la fiole à moitié vide.

— Je vous avais rendu le couteau, mais j'avais gardé cela, dit Sylvie qui se tordait et qui, les lèvres brûlées, arrachait et déchirait ses vêtements sur sa poitrine.

— Un médecin ! de l'eau ! ah ! mon Dieu ! criait Ephraïm.

— Il n'y a rien à faire, continua Sylvie, qui se redressait et qui se sentait brûler... c'est du vitriol... c'était pour elle, la pauvre petite ! que je l'avais acheté... Je voulais lui brûler la figure. Ah ! cela... brûle... bien !

Ephraïm, effaré, prenait les mains de Sylvie, ouvrait la portière pour s'élancer, et ne savait que résoudre. Le sentiment de l'impuissance des remèdes luttait en lui contre le désespoir et contre l'horreur de ne pouvoir la secourir.

— N'appellez pas ! il n'y a pas de secours, put lui dire encore Sylvie, dont la voix se perdait dans un râle. J'avais peur de mourir au coin d'une borne ou dans un lit d'hôpital... j'aime mieux finir ainsi... Le beau soleil !... on ne saura pas ce que je serai devenue... Pauvre homme !... c'était donc vrai que vous m'aimiez ?

Et, par un effort suprême, déroidissant ses doigts horriblement crispés, elle les passa, dans une caresse, sur les cheveux d'Ephraïm, qui s'était courbé et presque agenouillé devant elle, pleurant à chaudes larmes.

Sylvie souffrait épouvantablement; mais l'énergie de cette nature que rien n'avait domptée, et qui se brisait, n'ayant pu s'assouplir, parut retarder la mort de quelques secondes. Elle sourit.

— Il y a des fatalités : mon père a été au bagne, et c'est ce qui m'a perdue; moi, je meurs désespérée dans les bras d'un... d'un agent de police!... Mon père mourra tranquille dans les bras du curé de village. Camille, je suis bien sûre qu'elle m'aurait embrassée... et Pierre! s'ils avaient su! s'ils savaient! Mais ils ne sauront rien, n'est-ce pas?... c'est ma seule consolation. Ils me croiront partie... heureuse... Heureuse... ah!

Et, mêlant un cri d'agonie à un rire sarcastique, Sylvie, qui s'était un peu soulevée, retomba sur les coussins. Ephraïm avait donné l'ordre au cocher de les conduire en toute hâte à l'hospice Beaujon. Mais avant que le fiacre eût atteint la rue du Faubourg-Saint-Honoré, Sylvie était morte.

Pendant ce temps, Pierre et Camille continuaient leur promenade, heureux, confiants, mêlant l'ivresse pure de leurs âmes à cet enivrement de la nature qui se fait visible partout, même à Paris. Comme ils regardaient passer de beaux équipages avec un sourire de fierté qui eût humilié les vaniteux de ce monde, ils virent, dans une élégante calèche découverte, à côté d'un vieillard, une jeune fille épanouie, dans toute la fleur de la beauté, de la santé, de la jeunesse, qui écoutait en souriant les plaisanteries d'un beau jeune homme placé devant elle.

— Mademoiselle David ! s'écria involontairement Pierre Dufour.

— Vous aviez raison, dit Camille, elle n'en mourra pas.

— Ainsi, ma bien-aimée, vous n'avez plus de remords ?

Camille regarda cette apparition du luxe, de la fortune qui passait en soulevant un peu de poussière, et, après lui avoir souri, elle éleva les yeux tout en haut, vers le ciel. L'infini d'azur se refléta dans ce miroir limpide, à la sérénité splendide ; elle ramena ensuite vers la terre ses prunelles abritées sous ses longs cils.

— Non, dit-elle avec un abandon charmant, je n'ai plus de remords !

Le lendemain, Pierre et Camille furent mariés. Huit jours après, ce fut le tour de Julie. Madame Villiers, dans l'intervalle, était devenue officiellement madame Bazin. Pierre, que M. Ephraïm était venu voir, annonça le départ de Sylvie. Était-il sincère, ou se faisait-il complice d'un pieux mensonge ? c'est ce que Camille ne sut jamais.

Nos deux héros furent heureux comme il faut l'être en ce monde, avec une gravité qui fait la part des mécomptes et qui sourit aux promesses sans leur abandonner le cœur. La prospérité de la famille Bazin était capable, d'ailleurs, de donner la tentation d'un peu de mélancolie. L'ancien agent de change est millionnaire : l'Orient lui a profité ; sa femme est embellie, je n'ose dire qu'elle est rajeunie, car les Parisiennes font un pacte avec l'immortalité. Victor est un jeune homme inutile, élégant, infatué de lui-même, mais plein de principes arrêtés sur toutes choses : il est décoré de plusieurs ordres, excepté de l'ordre du Mérite. Julie a épousé un peintre qui donne des soirées brillantes et qui reçoit des commandes superbes.

Camille et Pierre sont les plus pauvres encore : il est vrai que Pierre, à l'heure où j'écris, n'est toujours qu'un ingénieur et n'a rendu de services

qu'à la science, et que Camille en est à son second enfant. M. Dufour vit toujours, mais il est bien vieux. Quand il vient dîner chez ses enfants à Paris, il les quitte vers sept heures pour aller à une séance de la salle Robin, d'où il sort ensuite pour prendre un omnibus, qui le ramène vers onze heures et demie à sa petite maison de Belleville.

Ephraïm est devenu un agent de police en uniforme. Cet avancement est un accès de désespoir. Le père de Sylvie est mort comme un saint, mais il n'a pas encore fait de miracles.

FIN

1944

24

.

.

MAY 31 1938

